

MAX DU VEUZIT

# Rien qu'une nuit



BeQ

**Max du Veuzit**

**Rien qu'une nuit**

roman

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
Collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
Volume 379 : version 1.0

*De la même auteure, à la Bibliothèque :*

Un mari de premier choix

L'homme de sa vie

Vers l'unique

La Châtaigneraie

Amour fratricide

Petite comtesse

Les héritiers de l'oncle Mille

Sainte-Sauvage

L'inconnu de Castel-Pic

John, chauffeur russe

Arlette et son ombre

Sainte-Sauvage

Mon mari

Châtelaine, un jour...

Max du Veuzit est le nom de plume de Alphonsine Zéphirine Vavasseur, née au Petit-Quevilly le 29 octobre 1876 et morte à Bois-Colombes le 15 avril 1952. Elle est un écrivain de langue française, auteur de nombreux romans sentimentaux à grand succès.

# **Rien qu'une nuit**

Édition de référence :

Librairie Jules Tallandier, 1971.

– *Buenos dias, Vincente !<sup>1</sup>*

Au moment où il s’apprêtait à traverser la place de Catalogne, à Barcelone, le soldat entendit prononcer son nom par une voix familière.

– Ruitz !... Toi ici ? fit-il en se retournant vers celui qui l’interpellait, un grand jeune homme en habit de milicien.

– Oui, Vincente, moi ici. Je rentre d’une reconnaissance sur les côtes et si, comme tu le dis, je suis ici, ce n’est pas ma faute ; j’ai cru, un certain moment, que toute leur mitraille m’était destinée. Mais tu vois, *amigo*, la mort n’a pas voulu de moi, cette fois encore, et j’en suis revenu.

– Heureusement, mon vieux !...

Ils se turent un instant, devenus graves. Combien de temps l’un et l’autre seraient-ils encore préservés des atteintes du feu adverse ?

---

<sup>1</sup> Bonjour, Vincent.

C'est joli de se battre pour une cause sociale, mais ce n'est pas un idéal qui exalte longtemps ceux qui voient la mort chaque jour.

Ruitz en fit tout haut la remarque.

– On aimerait quand même sortir vivant de cette tornade qui nous secoue depuis des mois.

– Oui, convint Vincente, on en a assez ! Moi, j'aime la vie.

– Moi aussi... et c'est naturel !

– À notre âge surtout... et encore plus aujourd'hui.

– Aujourd'hui ?

– J'épouse Frasquita !

– Mais c'est vrai ! Je l'oubliais... Mes compliments, *amigo* !... Frasquita est une charmante jeune fille... Tous mes vœux, Vincente ; le plus grand bonheur possible pour toi comme pour elle.

– Merci, Ruitz ! Mon amie sera sensible à tes bonnes intentions. Mais toi, vieux, n'y a-t-il rien de plus que l'amour de la vie qui te fait redouter

la mort ? Quand une passion comme la mienne absorbe l'âme, on tient à l'existence pour elle-même... parce qu'on rêve d'une vie tranquille avec la femme qu'on a choisie ! Si tu es amoureux, tu dois me comprendre.

– Oh ! il n'est pas besoin d'être amoureux pour préférer la vie ! Quand je suis là-haut, tout seul dans mon appareil, et que les balles sifflent autour de moi, j'avoue que la politique et toutes ses lois sociales me laissent terriblement indifférent ; avant tout je pense à ma peau, que je préférerais voir ailleurs que dans cet ouragan de feu.

Il soupira :

– Quant à l'amour ?... Une passion qui m'absorbe tout entier, comme tu dis si bien ?... Ah ! ce serait magnifique ; mais, vois-tu, *amigo*, cela n'est pas encore arrivé, et je te dirai que je le crains autant que je le désire. C'est terriblement beau, une grande passion ; mais, tu entends, j'ai précisé : *terriblement*.

– J'en déduis que tu n'es pas amoureux en ce moment ?



– Non, je prends le plaisir où je le trouve, comme un soldat peut le faire ! Je me penche, une nuit, sur un visage de femme, et puis, je l’oublie ! Je vais de la blonde sémillante à la brune grave et pensive. D’aventure en aventure ! Je vis sans me soucier de ce que le destin me réserve, sans penser au jour, heureux ou malheureux, qui me mettra en face d’une réelle idylle... Le mieux n’est-il pas de laisser à la Madona le soin de s’occuper de cette question ? Elle est femme et mère ; qui mieux qu’Elle pourrait choisir celle qui devra être ma compagne des bons et des mauvais jours ?

– Évidemment, Ruitz ! Si tu te places sous cet angle insouciant, tu n’as pas tout à fait tort : il ne faut pas se marier sans ressentir un amour qui vaille la peine d’enchaîner sa liberté. Mais prends garde, vil séducteur, tu pourrais bien rencontrer sur ton chemin le petit dieu, armé de son carquois... Don Juan de Zamora, qui fut un grand pécheur devant l’Éternel, en fit l’expérience un jour.

Ruitz se mit à rire.

– Je ne crois pas mériter d’être comparé à don Juan, loin de là ! Mais il ne dépend pas davantage de moi d’aimer sincèrement ou pas ! Cependant, sache, Vincente, que le jour où je serai vraiment amoureux, tu pourras te dire : Ruiz est le plus malheureux des hommes, à présent !... Qu’elle se nomme Florès, Juanita ou Carmen, toute autre catastrophe lui aurait été moins préjudiciable que celle-là.

– Farceur, va !

Et les deux hommes se mirent à rire.

C’était sur un des côtés de la place de Catalogne que nos deux hommes conversaient. À l’autre extrémité, des femmes étaient parquées.

De loin, Ruitz les remarqua.

– Qu’est-ce qu’il y a encore là-bas ? gronda-t-il avec mauvaise humeur. On n’en finira donc pas de maltraiter les innocents ?

– Chut ! fit Vincente. Inutile de nous compromettre, puisque nous n’y pouvons rien. Viens jusqu’au quai, par la Rambla, il y a foule, ça te changera les idées.

– Non, il faut que j’aïlle jusqu’à mon logis m’assurer que j’aurai du linge propre pour partir demain à l’aube. C’est tellement désagréable de se mettre en route sans confort.

– Seulement, pour aller chez toi, il va te falloir passer à proximité du groupe des femmes qu’on garde là-bas, et tu risques de prononcer quelque parole désagréable.

– Tu te trompes, je suis moins sensible que tu le crois... je sais garder ma langue, quand il le faut.

Tout en parlant, ils avançaient de temps à autre, faisant une halte, là où l’un d’eux voulait marquer ses dires de détails plus précis.

Les mains au ceinturon, Ruitz allait, le torse bombé, le menton pointé en avant, d’une manière assez orgueilleuse, qui ne lui allait pas trop mal d’ailleurs, car il était joli garçon, et cette façon de relever la tête mettait en valeur son profil racé.

Vincente, plus petit, se donnait peut-être un air moins avantageux ; cependant, on devinait dans son maintien un certain plaisir à étaler son

uniforme d'aviateur. Visiblement, son grade le grisait un peu, réveillait en lui les ardeurs chevaleresques de ce fils de don Quichotte.

Les deux hommes, enfin, se séparèrent, Vincente pour descendre vers le quai, et Ruitz pour traverser la place.

– Je te verrai tout à l'heure ? demanda le premier, avant de s'éloigner. Frasquita serait heureuse que tu sois un de nos témoins.

– Alors, je ferai en sorte d'être exact, pour voir avec quelle crânerie tu te mets la corde au cou.

– Raille à ton aise, vieux, tu y viendras aussi !

– Mais j'y compte bien... un jour ou l'autre... le plus tard possible, par exemple !

Cette fois, ils se quittèrent et Ruitz, lentement, se disposa à traverser la place.

\*

La guerre civile bat son plein en Espagne.  
Lutte fratricide où tous les partis politiques

s'affrontent et où l'on tue pour le plaisir de tuer.

Dans une église de Barcelone, une rafle vient d'être opérée par les anarchistes.

Ce qui fut au Moyen Âge, l'asile toujours respecté, même au cours des luttes les plus acharnées, ne l'est plus dans ce pays où la passion du meurtre l'emporte sur toutes les autres. Sous l'influence d'une exaltation dont on ne voit même plus les bornes, il semble qu'on ne veuille plus accorder aux hommes le droit de demander à Dieu le courage nécessaire pour vivre encore. Et ceux dont le regard terrifié quitte le hideux spectacle des rues, cherchant un coin de ciel bleu dans les nues pour reposer leurs yeux, sont suspects de trahir l'Espagne en faveur du Très-Haut... « Arrestation pour défaut d'appui moral envers le régime », spécifient les chefs d'accusation qui réclament la tête des croyants. C'est de ce fanatisme impie que se meurt l'Espagne d'aujourd'hui !

Brutaux et déchaînés, les révolutionnaires ont défoncé, à coups de hache, la porte de l'église. Dans la nef silencieuse, où les vitraux rutilants de

mille feux laissent couler un jour multicolore, ils ont trouvé, tapies dans tous les coins, une quarantaine de femmes de tous âges et de toutes conditions.

Le malheur a voulu qu'un prêtre soit parmi elles, et la colère des hommes s'en est encore accrue. Insensible à leurs faiblesses, à leurs cris, à leurs supplications, la soldatesque en délire a jeté sur le trottoir les malheureuses, tremblantes de peur, dont les lèvres, machinalement, continuaient d'implorer la puissance divine.

Elles sont là, à présent, criant, pleurant, s'agitant, demandant grâce. Quelques-unes sont muettes de terreur. L'une d'elles tombe sans connaissance. Une de ses compagnes, jeune Catalane à l'air tout particulièrement distingué, se précipite pour lui donner des soins ; mais, pour lui apprendre sans doute à ne s'occuper que de ce qui la regarde, d'un coup de crosse de fusil la pauvrete est projetée à trois mètres.

Un cri de terreur collective a ponctué cette scène brutale. Les victimes, dont la crainte s'avive à la vue d'un pareil traitement, s'affolent

de plus en plus pendant que leurs farouches gardiens s'impatientent et s'énervent. Dans ce pays où règne en ce moment la loi du plus fort, la pitié n'est plus de mise.

– *Silencio, canallas ! Caramba !<sup>1</sup>*

Et, terrorisées devant les poings qui se crispent vers leurs visages, les pauvres femmes baissent la tête et retiennent leurs plaintes.

– Que croyez-vous, madame, que l'on va faire de nous ? demande à voix basse une jeune fille, s'adressant en langue catalane à une matrone. Ma mère va s'inquiéter, si elle ne me voit pas revenir. Pensez-vous qu'on nous garde encore longtemps ?

– Oh ! ma pauvre petite ! répond à mi-voix l'interpellée. S'ils ne faisaient que nous retenir, ce serait trop beau ! On raconte tant de choses ! Mais, chut ! le gardien nous observe. Mieux vaut se taire ! On pourrait croire que nous complotons quelque chose.

La jeune fille garde le silence, mais ces

---

<sup>1</sup> Silence, canailles ! Sapristi !

dernières paroles n'ont fait qu'accentuer son angoisse et ses larmes se remettent à couler, pendant que ses mains croisées se crispent nerveusement sur sa poitrine.

À côté d'elle, depuis le début, deux femmes se tiennent enlacées, deux sœurs, bien certainement, car elles se ressemblent sous leurs cheveux noirs et plats.

Dans un souffle, celle qui paraît la plus jeune a murmuré à l'autre :

— J'ai peur ! Il va nous arriver quelque malheur... C'est horrible !

L'aînée est bien pâle ; cependant, avec des gestes et des mots de maman, elle réconforte sa cadette, tout en s'efforçant courageusement de ne pas laisser paraître son angoisse intérieure.

Au-dessus de leurs têtes, dans un contraste saisissant avec ce spectacle de désolation, le ciel est implacablement bleu... d'un bleu splendide, comme les pays baignés par la Méditerranée semblent seuls en connaître ! L'air est tiède, imprégné de parfums multiples. Et il est difficile



de ne pas penser que si le cauchemar de la guerre disparaissait d'Espagne, Barcelone, comme chaque année, pourrait s'épanouir dans la douce quiétude de son climat privilégié et la splendeur incomparable de son cadre de verdure.

Ce jour-là, même, une fête officielle semble vouloir tempérer un peu l'atroce besoin de la guerre civile.

L'autorité n'a-t-elle pas décidé, quarante-huit heures auparavant, que les recrues qui allaient partir au front quitteraient la ville le cœur en liesse ? Pour les soldats, il va y avoir de grandes réjouissances ; mais la plus belle, a-t-il paru aux chefs, est de combler les cœurs des combattants qui vont partir. Plus de deux cents mariages vont être célébrés avec pompe dans quelques heures.

C'est que, en effet, il semble que les militaires, de tous âges et de toutes situations sociales, en aient assez de se battre. Parfois, des murmures arrivent aux oreilles des maîtres qui les dirigent.

La jeunesse est impétueuse et ardente. Elle aime se battre pour une idée, mais elle est également généreuse et sincère. Or, les mesures

de répression dont on use avec la population civile ou militaire lui semblent exagérées. D'un autre côté, il y a cette guerre qui n'en finit plus et qui n'est pas, à proprement parler, une guerre, mais plutôt une lutte fratricide.

C'est pour remonter leur courage que les chefs ont eu l'idée de ces mariages rapides, réservés seulement aux soldats qui partent pour le front de Madrid, si dangereux aux défenseurs comme aux assaillants.

Les maîtres de l'heure, à Barcelone, ont calculé qu'en cette occurrence les femmes désireuses d'être épousées tout de suite seraient leurs meilleures auxiliaires. Par des baisers et des mots d'amour, elles sauront conduire leurs fiancés jusqu'à la table des mariages... c'est-à-dire, en vérité, jusqu'aux premières lignes du front.

Et c'est pourquoi tant de mariages vont être célébrés aujourd'hui.

Il y aura ensuite des agapes officielles ; les bals populaires clôtureront la journée ; puis, après la nuit donnée aux jeunes époux pour consacrer

leur hymen précipité, les trains, demain, emporteront la masse grouillante vers le front où la bataille fait rage et dont bien peu reviendront vivants.

\*

À mesure que Ruitz s'avavançait, des éclats de voix, venant du côté des femmes attroupées, attirèrent à nouveau son attention vers le groupe féminin, si inhumainement gardé.

Un serrement de cœur crispa sa poitrine.

« C'est un spectacle auquel je ne pourrai jamais m'habituer, pensa-t-il. Que les hommes se battent passe encore ; mais qu'on s'attaque aux femmes, c'est lamentable ! »

Il était assez près des malheureuses captives, à présent. Une seconde, son œil dur les fixa ; mais, pour ne pas laisser voir ce qu'il pensait de ces arrestations arbitraires et massives, il détourna vivement la tête.

Avisant un des gardes, il demanda :

– Alors, quoi, mon ami, qu'est-ce qu'on va faire de ça ?

En posant cette question, sa voix avait cette inflexion sèche, cette morgue déjà si naturelle aux Espagnols, mais qui se trouvait ici mêlée au dédain et au mépris obligatoires actuellement à Barcelone, quand on parlait des prisonniers.

– Ça, répondit l'autre avec un gros rire, c'est de la chair à croquer, mon vieux ; à moins que ce ne soit une attraction pour l'hôtel Colon... On attend les ordres des camarades.

Ruitz ne répondit pas. Il regardait à nouveau les captives.

À quel sentiment était-il en proie à cette minute ?

Grand, d'apparence énergique, les traits fortement accusés, mais le visage reflétant une belle expression de franchise, le jeune aviateur, en dehors de ses convictions politiques, ne subissait-il pas l'impulsion de la loi de la nature qui veut que tout homme normal, quand il est fort et bien équilibré, désire instinctivement se

rapprocher d'un être plus faible, pour le protéger... surtout si ce dernier est une femme en péril ?

Ruitz n'éprouvait-il pas un peu de pitié pour ces malheureuses qu'un sort abominable attendait ?

« À l'hôtel Colon ? » songea-t-il.

Il connaissait la réputation de cet ancien hôtel transformé pour la circonstance en club pour les communistes. Le portrait de Lénine en décorait la façade et c'était dans le sous-sol de cet établissement qu'on se divertissait à toutes sortes de jeux...

Et c'est à ce lieu qu'étaient destinées ces femmes... à moins que ce ne fût pour servir de pâture à quelques soudards en état d'ivresse.

Prudemment, Ruitz gardait pour lui son opinion secrète. Pour secouer un peu le malaise qui l'envahissait, il voulut s'éloigner.

– Alors, bon plaisir ! dit-il au gardien avant de le quitter.

– Merci, ça ira ! ricana l'autre, qui n'était en

vérité qu'un modeste comparse, dont des impresarii puissants tiraient les ficelles.

Ruitz, toujours pensif, fit donc quelques pas dans la direction de son domicile, situé vers la gare du Nord. Mais on eût dit qu'une force mystérieuse le retenait sur place. De nouveau, il s'arrêta et, comme s'il ne pouvait s'en détacher, son regard revint errer sur le groupe des malheureuses qu'un frisson d'horreur avait parcouru à l'énoncé de la sentence du gardien : « L'hôtel Colon !... »

« Pauvres femmes ! » pensa-t-il généreusement.

Cependant dans tout ce lot de femmes hagardes et affolées, les yeux de Ruitz, qui jusqu'à présent n'avait fait qu'observer la scène dans son ensemble, se trouvèrent sollicités, subitement, par un visage délicat et doux de jeune fille. L'aviateur en resta interdit... émerveillé !

Debout contre le mur d'une maison, cette jeune fille pleurait, toute seule, silencieusement, comme si elle ne connaissait personne dans ce troupeau féminin dont elle devait partager le sort.

Elle venait de s'essuyer les yeux et de relever la tête, peut-être pour chercher autour d'elle quelque secours ou, plus simplement quelque visage de connaissance, et Ruitz, qui l'observait la vit mieux.

Le magnifique soleil espagnol jetait sa lumière à pleins rayons sur la tête fine nimbée d'or... une tête d'ange ! L'aviateur pensa que, jamais encore, il n'avait contemplé plus bel ovale de Madone, ni vu de plus jolis yeux bleus... de ce bleu pareil à l'azur, après la pluie, si rare chez les femmes espagnoles. Ce bleu splendide accentuait la pâleur du visage et mettait en relief l'éclatante blancheur de la peau. Les cheveux châtons, rejetés en arrière, ondulaient en plis flous au-dessus du front ; la bouche, petite, bien dessinée, aux lèvres roses et fraîches, faisait penser à une grenade mûre. Ni les larmes ni cette matinée d'horreur n'avaient pu entamer tant de charmes naturels.

Sans bien s'en rendre compte, Ruitz restait en contemplation, cloué sur place par un sentiment inattendu, inexplicable, qui était plus

obscurément émotif que volontairement admiratif.

Subitement, il eut la sensation d'être observé. Le sens de la réalité reprenant le dessus, il s'éloigna et revint vers le milieu de la place.

Bientôt, il gagna une aubette à journaux, où quelques feuilles illustrées s'étaient étalées.

Les bras derrière le dos, les jambes écartées, il se campa devant le kiosque et, feignant de regarder un titre flamboyant, imprimé en grosses lettres : *El Corriero del Populo*, il siffla entre ses dents une *seguedillas*. Mais, par-dessus la feuille extrémiste, son regard pensif revenait vers la douce tête aux grands yeux troublants.

De temps à autre, il inspectait les alentours, surveillait l'autre extrémité de la place où un attroupement de curieux s'intéressait au montage de la carcasse de bois d'une estrade, dressée hâtivement, en prévision des mariages qu'on y célébrerait tantôt.

Depuis un moment, quelque chose s'élevait en Ruitz. Pitié, folie, idée romanesque ? Sait-on



quelles pensées peuvent traverser le cerveau exacerbé d'un jeune homme qui côtoie la mort à chaque minute et qui, depuis des mois, n'a que des visions de carnage, d'orgies, devant les yeux ?

Il quitta son poste d'observation au moment même où deux gardiens s'installaient pour jouer aux cartes sur le pavé brûlant. L'ennui prenait ceux-ci. Cette longue faction pour surveiller un « bétail féminin plutôt docile », selon eux, et la chaleur aidant les incitaient à relâcher leur surveillance.

La jeune fille était toujours dans la même attitude de désolation, mais c'était un chagrin empli de dignité, plus forte que la douleur même.

À mi-chemin du groupe, Ruitz parut hésiter un instant et il demeura immobile, oscillant dans l'alternative ; puis sa physionomie s'éclaira tout à coup. Le sort en était jeté, il irait jusqu'au bout de son invraisemblable projet.

Délibérément, il marcha vers les prisonnières. Devant l'inconnue aux yeux bleus, il s'arrêta, et le ton volontairement un peu rude, bien qu'à voix

basse, il dit :

– Señorita, de grâce, ne vous troublez pas. Je veux essayer de vous sortir de là.

Les doux yeux féminins, baignés de pleurs, se levèrent sur lui.

– Mon Dieu ! soyez béni ! bégaya-t-elle. Que me faut-il faire ?

Tout de suite, l'espoir entra dans l'âme de l'infortunée, tant il est vrai qu'à vingt ans la mort ne peut être admise sans révolte.

L'aviateur reprenait, de sa même voix basse, volontaire :

– Avant tout, dire comme moi... ne pas me démentir.

– Bien !

– En ce moment, nous parlons d'avenir... nous sommes fiancés et nous faisons partie du lot de *novios* qu'on va marier tout à l'heure...

– Ah !

– Compris ? insista-t-il, comme un ordre.

Elle eut à peine une hésitation.

– Oui, fit-elle dans un souffle, bien que la reconnaissance d'un lien intime avec cet inconnu ne fût pas pour elle des plus rassurantes.

Mais elle n'ignorait pas qu'une des coutumes d'inquisition à Barcelone, née de la guerre et du manque de confiance des partis entre eux, voulait qu'on interrogeât de but en blanc les couples qui parlaient ensemble confidentiellement.

On séparait les causeurs, dans la rue ou dans les cafés, et on les emmenait à quelques pas l'un de l'autre. Là, on les questionnait sur leurs sujets de conversation. Si leurs réponses ne concordaient pas, ils devenaient suspects et on les fusillait, sous prétexte qu'ils avaient été surpris en train de comploter. On conçoit donc qu'avant d'amorcer une conversation dans un lieu public, toute personne rencontrant un parent ou un ami commençait d'abord par bien déterminer les réponses identiques que chacun devait fournir en cas d'interrogation. Cette mesure de précaution était obligatoire, en quelque sorte, pour demeurer vivant.

Et c'est ce qu'avant tout le milicien venait de

préciser à son interlocutrice, laquelle, sans hésitation, acceptait de se plier au programme choisi, bien que celui-ci ne fût pas tout à fait de son goût.

– Vous êtes ma *novia* ? insista Ruitz.

– Oui.

– Ne vous coupez pas, car je risque gros.

– Soyez tranquille ; j’ai compris.

Une sorte de détente adoucit fugitivement le visage de l’aviateur. Cependant, son regard continuait d’errer prudemment autour de lui.

– Dites-moi votre nom, maintenant, señorita.

– Orane Le Cadreron.

Ce nom ne rappelait rien au jeune homme. C’était la première fois qu’il l’entendait.

– Bien, fit-il cependant, je ne l’oublierai pas. Moi, je m’appelle Ruitz, souvenez-vous-en aussi. Maintenant, soyez prudente ; dites comme moi, je vous le répète. Et, surtout, ayez confiance.

Puis, changeant de ton :

– Holà ! camarades ! fit-il brusquement, à

haute voix, cette fois, en s'adressant à trois anarchistes armés qui surveillaient le groupe des femmes. Qu'est-ce donc que fait ici ma fiancée ? Comment avez-vous pu arrêter celle que je dois épouser aujourd'hui ?

Il parlait hautainement, avec une véhémence voulue.

Il ajouta, en langue catalane :

– C'est inouï et impardonnable de commettre semblable erreur ! Allons, viens, *querida mia*<sup>1</sup>, ta place n'est pas ici !

– Ah ! pardon, vous, l'officier, laissez nos otages et ne touchez à personne !

Une altercation s'amorça. Les paroles ne suffisent pas toujours dans ce pays ardent ; le plus souvent, les mains s'agitent, exprimant, mieux que les mots, le sens exact de la pensée.

– Impossible, impossible ! criait le chef des gardes, avec des gestes péremptaires et un roulement des mots plus vif que celui d'un torrent.

---

<sup>1</sup> Ma chérie.

Quand les Espagnols parlent, l'étranger ignorant leurs coutumes pourrait aisément supposer qu'ils se disputent ; mais, quand ils se disputent vraiment, cela ressemble à un commencement de furie. Quant à la vraie furie espagnole, la guerre civile nous a rappelé qu'elle n'était qu'endormie depuis Philippe II et le duc d'Albe.

La discussion entre les deux interlocuteurs menaçait de tourner à l'aigre et les voies de fait semblaient proches, quand un des extrémistes demanda assez irrespectueusement :

— Mais qui êtes-vous, d'abord, vous, le galonné ?

— Je suis Ruitz, l'aviateur ! proclama le jeune homme. Je pense que personne de vous n'ignore mon nom et vous seriez de mauvais frères si vous alliez malmener celle qui est toute ma vie, tout mon bonheur ! Ma chère petite *novia*, ajouta-t-il théâtralement, en se tournant vers la jeune fille pour l'attirer contre lui en un geste de tendresse merveilleusement joué.

Ruitz, évidemment, savait comment s'y

prendre avec les femmes, et Vincente, tout à l'heure, en le traitant de don Juan, ne devait rien ignorer des succès féminins de son compagnon d'armes.

À l'étreinte passionnée de l'aviateur, l'inconnue, interdite, n'avait pas osé se dérober et, bien que gênée et anxieuse, elle demeurait blottie contre lui. C'était tellement inimaginable tout ce qui lui arrivait, depuis le matin, que la pauvrete, saisie par les événements, comme une nacelle abandonnée flotte au gré des flots, se laissait aller, incapable de lutter contre le mauvais sort, ou de regimber contre les volontés plus fortes qui s'imposaient à elle.

En ce moment, d'ailleurs, son soi-disant fiancé luttait pour elle. Superbe d'indignation, il continuait d'interpeller les geôliers qu'il voulait convaincre de ses droits.

– Allons, camarades ! protestait-il véhémentement. Ne sentez-vous pas que je suis dans mon droit en réclamant la *novia* qui m'appartient ? On croirait qu'aucun de vous n'est amoureux, ou ne l'a jamais été...

– Ce serait extraordinaire, mon vieux ! blagua un anarchiste.

– Évidemment ! riposta Ruitz sur le même ton, avec un sang-froid merveilleux. En Espagne, plus que dans n'importe quel autre pays de la terre, la fleur d'amour pousse sous les pas des hommes ! Aussi, mes amis, pensez à vos femmes ou à vos fiancées. Vous êtes jeunes, tous, ici, donc pas encore blasés ! Et vous auriez le cœur de gâter le jour de mon mariage par une aussi mauvaise volonté ? Non, amigos, vous ne ferez pas cela. Ma *novia* m'appartient. Ce sont nos noces aujourd'hui et je vais de ce pas faire légaliser notre union.

Et ce disant, sous les yeux des gardes rouges un peu plus indulgents qu'ils ne voulaient le laisser paraître, il se disposait à emmener Orane Le Cadreron.

– Allons, chérie, suis-moi. Les camarades ne diront rien. Ils savent que, s'il me faut aller jusqu'au gouverneur pour faire reconnaître mes droits, j'irai ! À chacun son dû pour ceux qui partent au front !



Il était superbe d'indignation et, grâce à sa faconde, il commençait à en imposer à tous. La vérité, du reste, nous oblige à reconnaître qu'à force de vouloir faire accroire qu'Orane était son bien personnel, il n'était pas loin de le croire lui-même. En ce moment, de toute évidence, il aurait été dangereux de vouloir discuter avec lui sur ce point.

Devant tant d'assurance, le groupe des gardiens hésitait. Des paroles étaient échangées à voix basse :

– Qu'est-ce que c'est que ce Ruiz qui parle si haut ?

– Tu ne l'ignores pas, c'est l'as de notre aviation.

– Ah ! l'*Aguita* ! Le chéri des états-majors.

– Crois-moi, Fischer, ne soulève pas d'histoires avec lui, il est de taille à la riposte.

– Mais de quel droit nous enlève-t-il une prisonnière ?

– C'est sa fiancée. Il doit l'épouser aujourd'hui.

– Pardon, Ruitz, fit alors un troisième. Il faudrait voir à prouver ce que vous dites. Une fiancée ?... Est-ce bien vrai, cette histoire ? ajouta-t-il en s’adressant à la jeune fille. Allons, parle, toi, la belle, qui ne sais que pleurer pendant que ton amoureux bataille.

Ruitz serra Orane plus fermement contre lui pour qu’elle ne perdît pas la tête en un pareil moment.

D’une voix calme, en même temps, il l’encourageait :

– N’ayez pas peur, chérie, je suis là et je ne vous quitterai pas.

Puis, tranquillement, bien qu’il fût soudain très anxieux, il l’interrogea de façon que tous entendissent :

– Vous deviez, ma beauté, apporter vos papiers. Y avez-vous pensé ? Où sont-ils, à cette heure ?

– Je les ai là, señor, répondit l’interpellée complètement effarée, car ce bras d’homme passé autour de ses épaules ne la rassurait pas plus que

l'air menaçant des anarchistes.

Comme elle tardait à présenter les pièces d'identité réclamées par ces derniers, Ruitz lui arracha presque le petit sac qu'elle tenait obstinément contre elle et, sans plus d'égard, avec l'autorité d'un maître incontesté, il l'ouvrit, fouilla et en retira une liasse de papiers.

– À la bonne heure ! fit-il en les agitant à bout de bras. Vous voyez, vous autres, qu'elle s'est munie des pièces utiles pour notre mariage ! Mais voici que l'heure approche ; ne me forcez pas à appeler du renfort pour rentrer en possession de ma future épouse !

Les femmes avaient cessé de pleurer. Inquiètes, elles regardaient tour à tour les anarchistes, l'officier et la jeune fille qui motivait une telle discussion. Généreusement, dans un besoin de solidarité féminine, et bien que chacune d'elles se sentît irrémédiablement vouée au malheur, elles souhaitaient le triomphe de leur compagne.

« Ce sera une malheureuse de moins à livrer aux soudards », pensaient-elles dans leur besoin

de revanche, qui allait jusqu'à implorer le Ciel pour qu'un bombardement aérien vînt détruire la ville et anéantir sur-le-champ les bourreaux qui les menaçaient, quitte à être tuées en même temps qu'eux.

Cependant, la soldatesque ne se décidait pas à libérer Orane : la proie lui semblait acquise !

– Laisse-la aller, Fischer, intervint un des gardes, qui en avait assez de tout ce tapage. Il en reste trente-neuf autres, c'est bien suffisant pour nous. Si la femme est à Ruitz, qu'il la prenne et nous fiche la paix !

– Oui, mais sous prétexte qu'ils sont réguliers, ces types-là font toujours la loi. Je trouve qu'en tout ceci une cartouche dans le ventre du beau parleur aurait eu plus d'à-propos et lui aurait appris ce que c'est que de vivre !

Les hommes répondirent par un large rire qui découvrit leurs dents très blanches, en contraste avec leur peau basanée, couleur d'olive confite.

Impassible et sans se presser, l'aviateur emmenait enfin avec lui celle qu'il appelait

l'instant d'avant *novia mia*.

– Viens, chérie, disait-il, en mettant dans sa voix toute la tendresse possible. Viens, mon amour ! Dans quelques instants, nous serons unis pour la vie.

Jamais homme épris n'avait eu, vis-à-vis de la femme aimée, une attitude plus amoureusement enveloppante.

En passant devant les gardiens qui l'observaient d'un œil d'envie, il jeta un clin d'œil complice.

– Merci, camarades, pour votre courtoisie. Je vous en saurai gré... Le cas échéant, comptez sur moi.

Il profitait de leur court moment d'hésitation, et doucement, mais fermement, il entraînait Orane.

\*

En traversant la place publique vide de monde,

Ruitz se pencha vers sa compagne et, de très près, comme s'il lui disait des mots d'amour, il la prévenait de ce qu'ils devaient faire encore.

– Señorita, expliquait-il à voix basse, je suis parvenu à vous enlever de leurs griffes, mais le plus dur n'est pas fait. La moindre équivoque peut nous perdre tous les deux. Je vous en prie, faites attention.

Les yeux embués de larmes, elle approuva :

– Oui, je devine... je ne dirai rien. Je vous laisserai parler.

– Il vaut mieux, approuva-t-il.

Puis, plus naturellement :

– Maintenant, faisons connaissance, il faut que nous ayons l'air d'être très intimes et de nous aimer depuis longtemps. Racontez-moi votre histoire. Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ?

Intimidée, elle hésitait. Comment se confier à cet inconnu si brusquement entré dans sa vie ? Elle rougissait, pâlisait, ne trouvant pas les mots qu'il fallait dire pour commencer.

Ruitz, qui s'apercevait de son trouble, aurait

voulu ne pas la presser ; mais, s'il était calme en apparence, il s'inquiétait terriblement en réalité.

Il avait agi d'une façon impulsive, sans examiner tous les inconvénients qui pouvaient résulter de son intervention extraordinaire, et, à présent, il se rendait compte qu'il lui fallait conduire l'aventure jusqu'au bout et à bien, s'il ne voulait pas y laisser sa tête et celle de sa compagne.

Génèreusement, cependant, en vrai caballero, il pensait :

« Au fond, mourir pour mourir, j'aime mieux y passer pour avoir voulu sauver une vie que pour essayer d'en détruire une ou plusieurs. »

La guerre et ses obligations n'avaient jamais eu d'attraits pour lui ; la politique, pas davantage. Il était avec les républicains parce qu'il habitait Barcelone depuis son enfance. Et, s'il servait dans leurs rangs, c'était parce que, aviateur de son métier, il avait été appelé, dès les débuts de la guerre civile, à servir dans cette armée. C'étaient les seules vraies raisons qui le maintenaient en Catalogne.

Il aurait été de l'autre côté de la barricade si le sort, tout bonnement, l'avait fait naître à Burgos !

Pendant qu'en lui-même il récapitulait les événements, il entraînait sa compagne vers les couples qu'on allait marier et qui, bruyamment, commençaient à se grouper sur les trottoirs perpendiculaires à la gare de Sarria.

En même temps, son regard aigu continuait d'inspecter les alentours.

Quant à Orane, elle suivait docilement son compagnon, sans que son malaise et son appréhension en fussent diminués.

Qui était ce jeune homme ? Et pour quelles raisons ou sous l'influence de quels mobiles s'intéressait-il à elle si généreusement ? Qu'y avait-il à l'origine de sa décision : de la bonté ? de l'héroïsme ? ou bien un simple calcul dont elle n'entrevoyait pas le but ?

Sur l'insistance de Ruitz, elle finit par raconter brièvement son histoire.

— Je suis Française, expliqua-t-elle ; mes parents, qui habitent toujours la France,



m'avaient envoyée visiter Barcelone, lors de l'exposition. Je devais me perfectionner dans votre langue, en même temps que m'occuper des intérêts de mon père qui est fabricant de machines agricoles... Naturellement, ma famille m'avait confiée à des amis habitant cette ville et qui devaient me piloter dans mes diverses démarches. Malheureusement, ceux-ci ne virent pas venir le danger et les premiers troubles les prirent au dépourvu... Peut-être moi-même ai-je manqué d'esprit de décision. Je ne croyais pas que l'insurrection durerait si longtemps, ni qu'elle prendrait une tournure si grave. Je n'ai vraiment compris le sens des événements que lorsque mes amis furent emmenés prisonniers. Un jour même, j'appris qu'ils avaient été exécutés comme fascistes. Épouvantée, je voulus alors regagner la France. Une dame espagnole, dont j'avais fait la connaissance, avait promis de m'aider, car, malgré mes démarches, on me refusait les papiers nécessaires pour quitter l'Espagne.

– Vous étiez étrangère. Je ne vois pas très bien comment on pouvait vous retenir de force ici.

– Je n’ai pas très bien compris moi-même. Il paraît qu’un employé de la Généralité, comprenant sans doute mal la langue française, m’avait inscrite comme commerçante... Cela représentait des intérêts espagnols, m’a-t-on dit...

– Peut-être ! Il y a tant de micmac, en ce moment, dans nos bureaux !

– Le pis, c’est que M<sup>me</sup> Mombela...

– Qui est M<sup>me</sup> Mombela ? interrompit-il.

– La señora qui avait promis de m’aider à quitter l’Espagne.

– Très bien ! Continuez.

– Je vous disais que, ces jours-ci, la señora, elle aussi, avait disparu. J’étais donc seule, à Barcelone, cachée dans une *cuartito*<sup>1</sup>.

– Où était cette chambre ?

– À l’hôtel San Marco. Mais cet hôtel a été en partie démoli, l’avant-dernière nuit par les obus et l’incendie... Tous les locataires ont dû fuir, aux premières heures du jour. Les autres femmes et

---

<sup>1</sup> Petite chambre.

moi, nous nous sommes réfugiées dans l'église... à Santa Eulalia. C'est là qu'on nous a trouvées ce matin.

Après une hésitation, elle ajouta :

– Hier, les hommes qui s'étaient sauvés de l'hôtel en même temps que nous ont été appréhendés sous nos yeux. Il paraît qu'on les a fusillés au crépuscule... Quelle horreur ! ajouta-t-elle en frissonnant et en passant sa main sur son front.

– Oui... des atrocités se commettent tous les jours, malheureusement ! Les anarchistes sont excités par l'odeur de sang et ne se retiennent plus. C'est lamentable qu'on n'ait pas su arrêter ces abominations.

Le jeune homme se tut. Un instant, ses yeux durs semblèrent regarder dans le vague quelque vision terrible que les siècles à venir devraient examiner de sang-froid et juger.

– Il n'y a pas à être fier, aujourd'hui, d'être un homme, murmura-t-il. Quelle responsabilité devant l'Histoire nous endossons, nous, les

jeunes !

Il soupira, puis parut, d'un geste des épaules, rejeter le fardeau, trop lourd à porter, des événements dont il était l'involontaire et impuissant témoin.

– Allons, fit-il en reprenant son allure dégagée. Il faut aussi que je me fasse connaître à vous, señorita. Je suis Ruitz, l'aviateur, dont vous avez peut-être entendu parler.

Avec un sourire un peu amer, il précisa :

– L'as républicain espagnol !... J'ai déjà fait quelques raids fameux.

– Je sais... les journaux en ont parlé.

– Oui, en effet ils m'ont couvert de fleurs.

C'était dit sans trop de fatuité.

Quel est l'homme qui ne serait pas fier de se présenter à une jeune et jolie femme comme un héros de l'air jouant avec le danger ? Le sexe masculin ne garde-t-il pas toujours un peu de son caractère gamin, avec ses fanfaronnades et son admiration exagérée pour tout ce qui touche à la force physique ?

Orane, cependant, n'avait pas été éblouie par les titres de gloire de son compagnon. Au contraire, sa dextérité à répandre les bombes destructives sur les villes, son mépris du danger, ne le faisaient paraître que plus redoutable encore. L'identité qu'il lui révélait n'était donc pas faite pour la rassurer.

– Je vous remercie de m'avoir arrachée des mains de ces soldats, assura-t-elle craintivement.

– Oh ! attendez, pour me dire merci, d'être réellement à l'abri... Cette histoire n'est pas finie !

– Qu'est-ce qu'il faut encore, mon Dieu ?

– Nous marier, tout simplement, señorita.

– Oh !

De saisissement, aucune autre protestation ne lui venait aux lèvres, mais une nouvelle épouvante s'installait en elle.

– Faut-il véritablement en passer par là ? demanda-t-elle quand elle eut recouvré l'usage de la parole. Est-ce vraiment utile ?

Ruitz, étonné, la regarda presque sévèrement.

– Où avez-vous la tête, petite señorita de France ? Croyez-vous donc que ceux qui vous gardaient tout à l'heure vont se contenter de nos affirmations ? Regardez donc, à gauche, ce milicien qui ne nous quitte pas des yeux.

L'effroi reprit sa place sur le visage angélique de la jeune fille.

– Mon Dieu ! Protégez-nous ! balbutia-t-elle.

Lentement, le couple se remit en marche. Ruitz continuait de simuler l'empressement d'un fiancé épris.

– J'ai gardé vos papiers, señorita, expliquait-il ; les miens ne me quittent pas. Je pense que cela suffira... Ce serait désastreux s'il y avait quelque autre formalité que je suis dans l'impossibilité de prévoir... car je ne comptais pas du tout me marier aujourd'hui, n'est-ce pas... Peut-être fallait-il être inscrit d'avance.

– Je serais désolée que vous ayez exposé votre vie inutilement pour sauver la mienne.

– Croyez que, le cas échéant, je partagerais entièrement vos regrets, riposta-t-il avec une

conviction quelque peu ironique. Ce sont nos deux têtes qui sont tout bonnement en jeu à cette heure !

– Il est vrai, mais la mienne ne tenait guère sur mes épaules avant que je vous rencontre. Il ne peut rien m’arriver de pire que tout à l’heure. Tandis que vous, señor, rien ne menaçait votre existence, jusque-là.

– Moi ? fit-il comme s’il sortait d’un rêve.

Il regarda la jeune fille et, une seconde, ses yeux plongèrent dans les prunelles merveilleusement bleues qu’elle levait sur lui.

– Moi, répéta-t-il avec désinvolture, je ne regrette rien ! Si c’était à refaire, je recommencerais exactement les mêmes gestes. La mort me laisse indifférent.

Il ne se rendait pas très bien compte pourquoi il affirmait une pareille chose... une chose si contraire à ce qui avait été sa conviction jusque-là... car, enfin, il aimait la vie et ne tenait pas du tout à mourir ! Ne l’avait-il pas affirmé deux heures auparavant à son camarade ?... Il était

donc parfaitement ridicule de se vanter d'un courage qu'il ne possédait pas.

Oui ! Mais, voilà... tant que lui, Ruitz, serait dans le voisinage de certains yeux bleus, absolument déconcertants, il sentait qu'il lui serait impossible de parler autrement. Ce sont de stupéfians impondérables... des riens qu'on ne peut expliquer ni analyser !... Ça échappe à tout raisonnement ! C'est quelque chose comme une folie momentanée qui annihile complètement le libre arbitre.

Et comme Ruitz, orgueilleusement, n'admettait pas qu'il pût se plier à quelque acte involontaire ou inconscient, il se railla intérieurement, avec une certaine douceur, de cet état d'esprit incompatible avec son caractère :

— La pitié !... Cette petite fille m'a fait pitié ! Et je la sauve au péril de ma vie, en vrai caballero... Mon geste est vraiment beau !

À cet instant, il se crut sûrement un être d'exception, un surhomme ! Et, sans s'en rendre compte, il se redressa dans une béatitude inattendue, la poitrine gonflée d'un bonheur



inconnu. Il avait sauvé une femme d'un péril mortel. Cette femme qui était là à son côté lui devait la vie ! Le ciel était beau et lui, Ruitz, certainement un héros !

\*

Comme Ruitz et sa compagne arrivaient enfin à l'autre extrémité de la place, des miliciens couraient au milieu de la foule, très dense maintenant.

– Les couples ! criaient-ils. On réclame les couples ! La cérémonie commence.

L'un des crieurs s'adressa tout particulièrement aux jeunes gens :

– Vite, un peu de nerf, vous deux !... Voilà des tourtereaux qui n'ont pas l'air pressé. Ils sont dans la lune, ma parole.

– J'en descends avec ma poulette, mon brave ! riposta gaiement Ruitz qui avait décidément l'à-propos facile.

En même temps, il avait saisi Orane par le bras et, de sa voix haute, il l'encourageait :

– Venez, chérie ! Le moment tant désiré est venu.

Mais, comme il achevait ces mots, une exclamation de surprise amusée les salua : Vincente et sa fiancée étaient devant eux.

– Non ! Vrai, toi aussi, tu te maries ?

Sans se troubler et avec un grand empressement, Ruitz s'inclina devant Frasquita. Puis, désignant Orane, il la présenta à ses amis.

– Ma fiancée, Vincente. Je te présente celle qui va devenir ma femme.

Si Vincente avait vu, à cet instant, le jour devenir subitement une nuit noire, ou la mule du marchand de pastèques, qui passait au milieu de la chaussée, se mettre à parler à l'instar des animaux de La Fontaine, il ne se fût certes pas trouvé plus ahuri.

Quelques heures auparavant, son ami lui parlait du mariage comme d'un lien qu'il n'accepterait qu'en retour d'un grand amour

réci-proque. Cet amour, il se défendait de l'avoir jamais éprouvé ! Et voici que ce farceur venait lui présenter, sans sourciller, une fiancée : celle *qui allait devenir sa femme* dans quelques minutes ! N'y avait-il pas là de quoi déconcerter l'homme le moins impressionnable ?

– Tu te maries ! répéta-t-il, sans parvenir à cacher son étonnement.

– Eh bien ! fit Ruitz, sans paraître s'apercevoir du trouble de l'autre, je te l'ai dit tantôt, mon ami. N'a-t-il pas toujours été convenu entre nous deux que nous nous marierions le même jour ?... Deux copains comme nous se devaient de ne pas se séparer... je te servirai de témoin et tu me rendras le même service en retour. C'est bien ainsi qu'il en a été décidé l'autre jour ?

Vincente ouvrait la bouche pour protester contre ces allégations, quand il rencontra le regard de Ruitz fixé sur le sien. Et ce regard d'un ami, dont il connaissait les moindres réactions, était à la fois si impérieux et si suppliant qu'il demeura bouche bée.

L'autre, au surplus, ne lui donna pas le temps

de réfléchir.

– Hein ! s’écria-t-il avec un enthousiasme grandissant, t’en ai-je assez parlé, durant nos nuits de veille, de ma chère petite *novia* ! T’ai-je assez vanté ses yeux bleus pareils au tendre bleu des fleurs de lin entrouvertes... son teint de lis, qui rappelle celui du bambino de la Madone de Séville... Hein ! Vincente, dis-le ! Était-elle exagérée, ma description de celle à qui j’avais donné mon cœur ?

Subjugué, Vincente ne luttait plus. Il n’essayait même pas de comprendre.

– Oui, oui, confirmait-il chaque fois que Ruitz s’arrêtait pour reprendre haleine. Oui, tu m’avais dit tout ça !

L’aviateur poussa un rugissement de triomphe devant ce résultat.

– Ah ! Vincente ! cria-t-il joyeusement, en donnant une grande tape amicale sur l’épaule de son camarade. Il est enfin venu le jour où l’étoile de mon âme va devenir ma femme. L’ai-je assez attendue, cette minute-là ? Elle ne peut s’en

douter, la poulette !... Tiens ! Toi qui es un ami, mon seul confident !... Je te raconte tout, tu ne peux pas le nier ! Eh bien ! dis-le-lui, à ma chérie, tout ce que je te contais quand je m'ennuyais d'elle... Elle se rendra compte ! J'étais fou lorsqu'elle n'était pas là !

Orane, très gênée et toute rouge, ne savait quelle contenance garder. C'est que Ruitz, emporté par son exaltation, semblait prendre à témoin de son ardente flamme toutes les personnes présentes. Sa faconde amoureuse tenait du lyrisme et de l'exagération. Cependant, nul ne semblait s'en amuser ni le lui reprocher, car il était très populaire et, comme il était aussi un fort joli garçon, un sourire indulgent accueillait ses fougueuses paroles. Les femmes surtout étaient enclines à lui pardonner beaucoup de choses : combien d'elles n'avait-il pas couvertes, dans le passé, de déclarations enflammées ! Et la bouche qui déclamait si bien des mots ardents était si jolie et savait si bien embrasser !

L'une d'elles, pourtant, chercha malicieusement à le désarçonner :

– Nos compliments, Ruitz, la femme que tu épouses est bien jolie, vraiment ! Mais Carmencita, que pense-t-elle de ton mariage ?

Le visage du jeune homme se figea un instant. Ce ne fut qu'un éclair. Son rire éclata plus bruyamment encore, puis d'un geste passionné, passant son bras autour des épaules d'Orane, il l'attira contre lui.

Sa main, après un grand geste du bras, désigna à l'interromptrice le fin visage de la petite Française.

– Est-ce qu'on peut comparer ? répondit-il simplement.

Et parce que l'homme était crâne et que son audace victorieuse rejaillissait sur tous les fiancés présents, parce que, encore, il reniait une autre fille et que toutes les femmes s'en réjouissaient intérieurement, chacun approuva ce qu'il venait de dire.

– Tu as raison, Ruitz. Celle-ci est bien plus belle.

– *Caspita !* Je le savais, fit-il sans se

démonter.

Il n'ajouta plus rien. Il sentait la partie gagnée !

Qui donc, maintenant, aurait osé soutenir qu'il n'était pas fiancé depuis longtemps avec celle qu'il tenait dans ses bras ?

Le tour était joué !

Il ne lui restait plus qu'à faire enregistrer leur union.

Avec empressement, il s'empara des bras de Frasquita et d'Orane.

– Tu viens, Vincente ! appela-t-il joyeusement. Presse-toi, vieux, si tu ne veux pas que je les épouse toutes les deux !

– Ah ! *canalla*, ce ne serait pas à faire !

Un éclat de rire accueillit la boutade des deux hommes. Et la foule bienveillante s'ouvrit devant eux pour leur permettre de gagner la petite estrade où trois délégués de l'état civil s'occupaient à remplir de noms les blancs d'une feuille imprimée sur laquelle de multiples cachets donnaient le caractère d'authenticité voulu.

\*

Quand Orane Le Cadreron prit place parmi les couples qu'on allait marier et qui prenaient la file les uns derrière les autres, pour passer à leur tour, elle fut prise d'une véritable panique et se mit à trembler de tous ses membres.

C'est que cette scène tumultueuse qui s'était déroulée auprès d'elle ne l'avait pas du tout rassurée.

L'enthousiasme tapageur de son compagnon lui avait même été très désagréable ! Et ne comprenant pas quels motifs avaient pu dicter au jeune homme une aussi bruyante manifestation, elle le méprisait d'être si versatile et si peu réservé. Dans quelle classe de la société avait-il donc été élevé pour aimer parader si ostensiblement en public ?

C'était un défaut que la jeune Française ne pardonnait pas facilement à un homme, car il semblait que, seuls, les imbéciles en usaient ainsi.



Dans quel milieu devait-elle classer celui qu'elle allait épouser ?

D'autre part, contrainte à cette union qu'elle ne pouvait esquiver sous peine des plus grands malheurs, une terreur sans nom l'envahissait. Elle, la fière et distinguée fille de famille, que des parents très bourgeois avaient élevée si soigneusement loin de toute promiscuité populacière, être obligée de devenir justement la femme de l'un quelconque de ces hommes sans éducation lui apparaissait comme le comble de l'adversité.

Elle se demandait même s'il n'était pas préférable pour elle d'affronter la mort plutôt que de subir un pareil mariage.

Ruitz, qui avait continué de la tenir contre lui, sentit son bras trembler sous le sien.

Crut-il que l'effroi de voir découvrir leur supercherie causait la peur de sa compagne ? Ou devina-t-il les sentiments de révolte féminine qui assaillaient celle-ci devant ce mariage imposé ?

Qui le saura ?

Il connaissait le cœur des femmes et il avait l'habitude de leurs réactions, mais celles à qui il s'adressait d'ordinaire ne lui étaient guère bien longtemps rebelles. En revanche, jamais encore il ne s'était trouvé en pareille situation, avec une vraie jeune fille... et pour l'épouser, surtout ! Toujours est-il qu'il pressa un peu plus fort contre lui le bras d'Orane, afin d'attirer son attention.

Elle leva vers lui ses yeux baignés de larmes prêtes à couler. Ses prunelles tragiques rencontrèrent celles volontairement autoritaires de Ruitz.

– Demain, je pars pour l'île Majorque, fit-il dans un souffle et très lentement, pour bien la convaincre de ce qu'il voulait lui faire entendre.

Comme le regard féminin vacillait sans raison sous le sien, les doigts de l'homme se crispèrent nerveusement sur le fin poignet blanc qu'il avait saisi.

– Il y a quatre-vingt-dix-neuf chances sur cent pour que vous soyez veuve avant dimanche, précisa-t-il plus bas, mais plus fermement encore.

Orane comprit alors l'atroce encouragement qu'il lui donnait ainsi.

Elle faillit pousser un gémissement d'horreur. Était-il possible que cet étranger, qui venait de lui sauver la vie, n'eût trouvé que la vision libératrice de sa propre mort pour la rassurer et lui donner la force du sacrifice exigé d'elle ?

Il est véritablement des minutes extraordinaires.

En cet instant, Ruitz ne calculait pas au-delà de ce qu'il avait décidé d'accomplir. Il avait sauvé la fille ; sa vie à lui, sa mort, son sort, rien ne comptât en dehors de ce but qu'il fallait atteindre. Il était donc sincère et toute sa sensibilité en était émoussée, à fleur de peau.

Seulement, il convenait, pour qu'il gardât tout son sang-froid, que la jeune personne à sauver ne levât pas sur lui des prunelles éperdues comme elle le faisait tout à coup !

C'est qu'ils étaient terriblement éloquents, ces yeux bleus rivés sur les siens ! Ils contenaient non seulement de l'effroi, mais aussi une étrange

supplication.

Orane était trop généreuse pour ne pas repousser, de toutes ses forces, cette perspective de veuvage que Ruitz osait admettre devant elle. « Il exagérait même », trouvait-elle. Évidemment, elle admettait de devoir la vie à cet homme, mais elle estimait qu'il devait continuer de la protéger en se sauvant lui-même.

« Somme toute, se dit-elle après l'étrange avertissement de l'aviateur, le mariage n'était qu'une formalité sans valeur dont ils se libéreraient plus tard. Pour le moment, tous les deux devaient sortir sains et saufs de l'aventure. »

C'est tout ce qu'essayaient de lui faire comprendre, dans leur profondeur azurée, ces yeux bleus si terriblement troublants pour le malheureux. Et devant tous ces beaux discours qu'ils avaient l'air de lui tenir mystérieusement, Ruitz perdait de plus en plus la tête.

Justement, comme si ce langage silencieux n'était pas suffisamment clair, voici encore que les lèvres d'Orane s'agitaient dans un murmure que son compagnon ne distingua pas, mais qu'il

comprit très bien. Elle n'admettait certainement pas, la señorita, qu'il osât lui parler de mort, ni d'audaces excessives, ni même de prouesses honorables. Pour elle, et peut-être à cause d'elle, Orane lui ordonnait de vivre !

Voilà tout ce qu'elles disaient à Ruitz, ces prunelles lumineuses et ces lèvres rouges, dans leur muet langage ! Il n'est pas extraordinaire que le jeune aviateur en fût tout bouleversé.

Une émotion étrange l'avait saisi, en effet il sentit tout à coup sa gorge se contracter, comme s'il ne pouvait plus avaler sa salive. C'était assez désagréable en un pareil moment où chacun pouvait se rendre compte de son émoi. C'était aussi une chose qu'il n'avait jamais ressentie jusqu'ici... Ce fut sans doute pourquoi il éprouva le besoin impérieux de porter la main d'Orane à ses lèvres, pour un long baiser passionné dans lequel il mit toute son âme...

C'était la première manifestation sincère que Ruitz donnait à la jeune Française. Elle dut s'en rendre compte, car elle fixa d'un air étrange la main qu'il avait baisée et sur laquelle deux sillons

rouges montraient, indubitablement, la pression appuyée de la bouche masculine.

Longtemps après, la jeune fille devait rêveusement y chercher encore les invisibles traces.

\*

Les uns après les autres, les couples défilaient devant les fonctionnaires chargés d'enregistrer ces singuliers et hâtifs mariages.

Ruitz, depuis quelques instants, s'était assuré que ses papiers et ceux d'Orane suffisaient à remplir les conditions requises. Les formalités, d'ailleurs, étaient réduites à leur plus simple expression : les noms des deux époux, quelques dates et les signatures des conjoints... l'indispensable, quoi !

Tassée contre son compagnon, la jeune fille agissait maintenant sans réfléchir. Elle se bornait à bien tenir son rôle et cela suffisait à l'absorber.

À ce moment, à l'autre extrémité de la place

de Catalogne, le sort des anciennes compagnes d'Orane se décidait.

Un grand camion avait été amené et, usant sauvagement de la crosse de leurs fusils, les anarchistes contraignaient les malheureuses femmes à y prendre place.

Ce fut Frasquita, qui était derrière elle, qui attira l'attention de la jeune fille sur ce qui se passait non loin d'elles.

– Regardez, señorita. Les pauvres créatures ne vont pas être à la noce aujourd'hui.

Elle avait parlé à voix basse, mais Orane avait compris tout de suite et ses yeux angoissés se fixèrent sur la scène tragique. Son visage se décomposa et le tremblement nerveux qui l'avait quittée, depuis un moment, recommença à agiter ses membres.

Ruitz, dont la surveillance prudente, mais avisée, ne se ralentissait pas, avait suivi son regard épouvanté. Il dut la soutenir fermement, tant elle était subitement devenue lourde à son bras.

Il redouta un moment qu'elle ne perdît complètement connaissance. Allait-elle, juste à la minute inquiétante, donner prise aux suspicions ?

Une partie si merveilleusement jouée jusqu'ici ! C'était à maudire le sort !

Mais le péril, autant que l'assistance de Ruitz qui la maintenait à présent par la taille, rendirent à Orane sa présence d'esprit. Moins que jamais, elle ne voulait partager le sort des malheureuses femmes qu'on conduisait là-bas à la mort.

Non, mille fois non ! elle ne voulait pas retomber dans les griffes des gardes farouches. Son mariage avec Ruitz lui paraissait inopinément une merveilleuse situation.

Pour le rassurer, car son intuition lui faisait deviner l'inquiétude de son conjoint occasionnel, elle se raidit et lui sourit.

Ce fut sous l'impression de ce sourire éblouissant que Ruitz présenta leurs papiers au hobereau, assez mal embouché, qui remplissait les fonctions d'officier d'état civil.

Ce citoyen prit la liberté d'interpeller



l'aviateur avec un gros rire maladroit :

– Eh bien ! Ruitz, tu renonces à la belle Carmencita, semble-t-il. Il te faut une tourterelle pour toi tout seul, à présent ! C'est un morceau de choix, *caspita* ! J'ai bien envie d'y mordre avant toi.

– C'est une envie qui pourrait coûter cher à beaucoup de vos pareils ! riposta le jeune homme sans s'émouvoir, mais d'une voix assez sèche.

L'autre n'insista pas, mais l'aviateur ne put s'empêcher de penser qu'il devenait bien susceptible à propos d'une jeune fille qu'il ne connaissait pas une heure auparavant.

Cette réflexion intime souleva en lui une sorte d'amère ironie, car il eut tout à coup un grand éclat de rire railleur.

– *Caramba* ! Ruitz ne fait rien comme les autres, fit-il. d'une voix claironnante, en donnant sur la table un grand coup de poing.

– Eh bien ! qu'est-ce qui vous prend ? fit celui qui prenait note des actes d'état civil. Vous allez renverser les encriers !

– Et après ? Si cela devait vous faire remplir plus vite vos satanés papiers, je le ferais volontiers ! Voilà une heure que j’attends ! Quand j’inonde de mitraille les détachements ennemis, s’il me fallait faire autant de formalités, il n’y aurait pas beaucoup de casse !

Celui qui écrivait avait levé les yeux vers l’aviateur :

– On sait, on sait, Ruitz ! fit-il en souriant d’un air narquois. Vous êtes un as et vous faites parfois de la bonne besogne. Mais, de grâce, tempérez votre impatience : vos papiers sont prêts, *camarida*. Les voilà ! Il ne vous reste plus qu’à embrasser la nouvelle épousee.

– Oui, oui, Ruitz ! Le baiser de la mariée ! Le baiser !

De la foule rieuse, des cris joyeux s’élevaient. Tout n’était-il pas prétexte à s’amuser en ce jour ?

– Le baiser ! Le baiser !

Quelques-uns s’étaient mis à hurler, scandant les trois syllabes sur l’air des lampions. Vincente

et Frasquita n'étaient pas les moins acharnés dans cette petite manifestation amicale.

– Allons ! s'écria Ruitz, toujours avec exaltation, je m'exécute joyeusement.

En même temps, il ouvrait ses bras pour que sa compagne pût venir s'y blottir, mais celle-ci, effarouchée, avait eu un léger recul. Des rires moqueurs fusèrent qui parurent cravacher l'amour-propre du jeune homme. Sa gaieté n'en fut que plus bruyante :

– Eh bien ! chérie, s'exclama-t-il, ne voulez-vous pas que notre premier baiser légitime soit donné devant tous ?

Saisissant Orane chancelante et plus morte que vive, il lui renversa la tête en arrière et écrasa ses lèvres sur les siennes en un vigoureux baiser.

Contre lui, il sentait deux petites mains s'agripper, se crisper et se tendre de toute leur force pour le repousser.

Toute la pudeur d'Orane s'insurgeait contre cette caresse à laquelle ni son être ni son âme ne pouvaient se prêter.

Cependant, les yeux de l'aviateur plongeaient dans ceux de la jeune fille, lui imposant silence. Et tant qu'il la sentit prête à l'injurier, il ne desserra pas son étreinte. Ne fallait-il pas à tout prix éviter l'extériorisation de cette révolte qu'il sentait monter involontairement aux lèvres de la pauvre ?

— Pardon ! essaya-t-il de lui murmurer à voix basse, pendant qu'il libérait sa bouche.

Épuisée par toutes les émotions qui bouleversaient en un jour sa vie tranquille de jeune fille, Orane semblait à bout de force. Ruitz sentit le corps féminin s'alourdir à son bras et il dut à nouveau la maintenir énergiquement.

Mais il y eut tout à coup un arrêt dans la cérémonie des mariages. On entendit un brouhaha s'élever et un remous se produisit.

Bientôt un grand silence tomba, figeant les sourires sur les lèvres des couples.

L'aviateur, surpris, s'était retourné, pendant que Vincente et sa fiancée le poussaient pour prendre sa place devant la table d'état civil.

Instinctivement Ruitz agrippa plus fort contre lui sa petite compagne. C'est que le vieux prêtre, qu'on avait arrêté à Santa Eulalia en même temps que les femmes, passait devant eux, encadré de deux miliciens en armes, et le jeune homme redoutait cette nouvelle épreuve pour Orane.

On conduisait l'ecclésiastique au poteau d'exécution, comme tous ceux arrêtés chaque jour depuis des mois.

Des lazzis, des rires, des injures, saluèrent l'innocente victime. On eût pu remarquer, cependant, que l'hostilité partait plutôt du groupe des miliciens et des anarchistes que de la foule des mariés rassemblés là. Tous ces jeunes gens qui venaient engager leur vie par un mariage précipité, bannissaient peut-être la haine de leur cœur, pendant un moment, en songeant qu'en d'autres temps un prêtre aurait béni leur union. Rien ne s'oppose à cette réconfortante supposition.

Le prisonnier longea leurs rangs avec une dignité calme et sereine. Poussé rudement par ses gardiens, il n'avait pas un mouvement

d'impatience ni de révolte et, même, il promenait ses regards sur tous les couples réunis. Une seconde, il fixa Ruitz et sa compagne et dut les reconnaître.

Orane, bouleversée, se remémorait sa rencontre avec le malheureux, les prières faites en commun, les encouragements qu'il avait distribués à chacun, durant leur longue attente dans la cathédrale accueillante.

Et voilà qu'on l'emmenait... À son tour, il allait connaître les coups, les injures.

Elle se sentit pâlir.

De son côté, Ruitz mettait un nom sur le visage du prêtre. N'était-ce pas ce vieillard qui avait assisté son propre père à son lit de mort ? N'avait-il pas baptisé sa petite sœur ?

De se sentir impuissant à le protéger, d'être là, impassible, devant le crime qui allait s'accomplir, l'aviateur sentit ses poings se crispier au bout de ses bras. Il avait beau être cité pour sa vaillance, jamais il n'arriverait à l'insensibilité que les événements le contraignaient à observer.

Cependant, les nerfs à bout, Orane, qui n'était pas encore remise de la révolte qu'elle avait ressentie sous le premier baiser de l'homme, était maintenant si violemment émue par la vue du religieux qu'elle se remit à trembler de tous ses membres.

Malgré son sang-froid l'aviateur, qui était étreint par la même émotion, pâlit en voyant la jeune fille chanceler. Il en faut si peu à Barcelone pour devenir suspect !

La situation aurait pu être embarrassante si ce singulier couple avait été le seul ; mais ils étaient là des centaines de jeunes gens, pressés de faire enregistrer leur amour, et on ne faisait guère attention à ces nouveaux venus perdus au milieu de tous les couples en liesse.

Ruitz, en maintenant fermement sa compagne, lui donna le temps de se ressaisir. Justement, le prêtre les regardait... d'un regard en apparence si superficiel que ses yeux eurent à peine le temps de reposer sur eux et qu'ils surent demeurer impénétrables. Mais, parce qu'il connaissait chacune des parties de ce couple enlacé et qu'il

n'ignorait pas leurs sentiments religieux, l'homme de Dieu, fidèle à sa mission, voulut leur donner une dernière marque d'intérêt en bénissant leur mariage si hâtivement consacré par des lois insouciantes. Ils étaient ses enfants, en vérité, et il allait mourir...

Ses mains enchaînées se dressèrent vers le ciel et il traça dans l'air un grand signe de croix. Puis, fermement, il prononça :

– Que la bénédiction soit sur vous, mes enfants. Allez, maintenant, vous êtes unis devant Dieu.

Des clameurs, aussitôt, couvrirent sa voix. Poussé, bousculé, menacé, il fut emmené plus loin.

On vit le vieillard s'éloigner en chancelant sous les coups, tombant, se relevant... Son dur martyre commençait et plus d'un, qui avait frémi d'émotion devant son geste de pasteur, souhaita ardemment en lui-même que la mort vînt au plus vite délivrer le malheureux des tortures qu'on allait lui faire subir.



Cependant, avec un sang-froid effroyable en un pareil moment, le religieux ne s'était pas adressé plus particulièrement à nos héros et, même, il avait paru vouloir parler à tous. Mais Ruitz et Orane, qui avaient saisi son regard, ne pouvaient douter que son geste et son intention n'eussent été pour eux. Peut-être la minute leur parut-elle d'autant plus grave qu'au fond d'eux-mêmes, dans la sincérité de leurs cœurs, ils se courbèrent sous cette bénédiction et prononcèrent le mot *Amen* des croyants.

Personne, heureusement, ne pouvait s'être aperçu des gestes inconscients qu'ils avaient pu faire. Les deux jeunes gens eux-mêmes ne se rendirent pas compte de leurs réactions.

Profondément troublés par cette consécration suprême qui les unissait encore plus fortement qu'ils n'avaient prévu, ils se regardèrent avec des yeux hallucinés, chacun se demandant ce que l'autre pensait.

Heureusement, Vincente, qui s'était aperçu de leur agitation, détourna habilement l'attention générale.

– Eh bien ! dites donc, amigos, si ça traîne comme ça, nous raterons le banquet qu'on nous a si généreusement promis.

– Mais c'est vrai, l'après-midi avance !

– D'autres, sûrement, mangeront à notre nez le merveilleux festin de riz et de tomates si laborieusement préparé à la sauce nature !

Des protestations égrillardes éclatèrent :

– Tu es malade, Vincente ? C'est un repas de noces que nous allons manger.

– Hou ! hou ! À la porte, le prophète de malheur !

– Il a raison !... S'il y a fin repas, nous n'y goûterons guère !

– Qu'on se presse, alors, et que ceux qui sont en règle avec l'état civil laissent un peu de place aux autres !

De nouveau, les rires reprenaient et l'égoïsme trouvait sa place.

Ruitz et Orane purent se dégager.

\*

Un soupir de soulagement échappa à la jeune femme quand elle fut à vingt pas de la foule.

– Ouf ! Est-ce fini, enfin ? Il me semblait que nous ne verrions jamais la fin de cette cérémonie.

– Oui, tout ceci a été long.

– Les coutumes d’ici sont grotesques !

– Un peu.

– Et ce commissaire qui n’en finissait plus ! Le vilain bonhomme ! Il était effrayant !

– Il était surtout mal élevé et grossier.

– En effet ! Mais que voulait-il dire au début ?

On aurait cru qu’il se doutait de quelque chose.

– Je ne crois pas. Il était trop bête pour avoir un soupçon.

Malgré cette affirmation, Ruitz réfléchissait.

– Il faut que, demain, vous soyez à l’abri, señora, dit-il tout à coup dès qu’ils eurent fait

quelques pas. Je ne serai tranquille que si je vous sais au milieu des vôtres, à l'ambassade.

– Oh ! señor ! Si vous réussissez cette chose, je vous en serai éternellement reconnaissante.

– Non, non ! se défendit-il. Il est tout naturel que je vous sauve tout à fait.

Mais il n'aurait su expliquer pourquoi il était normal qu'il s'inquiétât si fort de son sort alors que, depuis des mois, tant d'autres femmes avaient passé devant lui sans qu'il éprouvât le besoin de s'intéresser à aucune d'elles.

Comme il tenait toujours leurs papiers entre les doigts, il s'avisa de restituer à la jeune Française ceux qui la concernaient.

– Tenez, señora, reprenez tout ceci et mettez-les bien dans votre sac...

Il s'arrêta, eut une hésitation.

– Je crois, décida-t-il enfin, qu'il vaut mieux que vous ne soyez pas trouvée avec cet acte de mariage sur vous. On prétendrait que vous êtes devenue Espagnole et ce serait encore un motif de plus pour vous retenir ici.

– Je pense que vous avez raison... D'ailleurs, je veux oublier cette ridicule union.

L'homme baissa la tête.

– Je ne pouvais vous sauver autrement, s'excusa-t-il.

– Oh ! je sais ! C'est même merveilleux que vous en ayez usé ainsi avec moi. J'ai réellement bénéficié d'une grâce surnaturelle.

Ruitz ne répondit pas, mais il regarda les fascinants yeux bleus.

– Oui, convint-il. C'est tout à fait extraordinaire ! Le plus drôle, c'est que je sois allé jusqu'au mariage ! Jamais je n'aurais pensé en arriver là.

– Oh ! un mariage comme ça, protesta-t-elle, c'est sans importance !

– Il est tout de même valable, ma pauvre enfant ! Nous sommes vraiment mariés.

– Oui ! Mais le mieux que nous ayons à faire, tous les deux, c'est de l'oublier.

Il ne répondit pas. Cependant, au bout de

quelques instants, il reprit, poursuivant la même idée :

– Dans ce cas, voulez-vous éviter de parler de cette histoire à l’ambassade ? Peut-être vous demanderait-on des explications dans lesquelles vous vous embrouilleriez. Il est préférable d’éviter les allusions... à moins que vous sentiez que mon nom vous est utile. Il peut vous servir de caution.

– Tout est possible ! Je suivrai vos conseils. Vous êtes très bon.

Il la regarda et un peu d’émotion voila ses traits. Sa main assez fine, aux ongles soignés, vint caresser légèrement les joues de la jeune fille.

– Vous êtes une brave petite épousée, Orane. Je regrette bien de ne pouvoir être pour vous qu’un appui éphémère.

– Votre assistance, cependant, ne pouvait s’employer pour moi plus activement, fit-elle, toute saisie de son geste affectueux et plus encore troublée qu’il l’eût appelée par son prénom.

Sans voir son émoi, il observait :

– J’ai fait ce que j’ai pu, quoique...

Il marqua un léger arrêt.

– Il faut me pardonner, señora, reprit-il. Tout à l’heure, je...

– Quoi donc ?

– J’ai dû vous embrasser... un peu de force, je crois.

Elle fronça le sourcil.

– Oh ! j’ai bien compris ! Ce n’était pas votre faute et vous n’y teniez pas plus que moi.

– Heu... commença-t-il. Je...

Il n’acheva pas, ce qu’il aurait pu dire n’eût sans doute pas été compris de sa compagne.

– N’y pensons plus, décréta-t-il. C’est préférable.

Mais ses yeux, qui s’attardaient sur la bouche très rouge qu’il avait tenue sous ses lèvres peu de temps auparavant, semblaient démentir ses paroles.

Heureusement pour tous deux que ce souvenir embarrassait, Vincente et sa compagne vinrent les rejoindre.

– Nous finissons la journée ensemble ? proposa l’arrivant.

– J’en serais ravie, insista Frasquita. Votre femme est charmante, Ruitz.

– Je vous remercie de ce que vous dites, répondit celui-ci cordialement. Merci aussi pour ce que vous nous proposez si affectueusement... Ce sera pour une autre fois... Aujourd’hui, j’ai des courses très urgentes... oui, des démarches pour mes affaires ! Vous permettez que je vous quitte et que j’emmène ma jeune femme... Avec toutes ces visites, nous n’allons guère avoir de temps à passer en tête à tête.

– Alors, partez vite, approuva la femme de Vincente, dont le visage s’altérait à l’idée de la fuite des heures.

– Et n’oublie pas, vieux, remarqua avec insouciance son mari, qu’il faut que nous démarrions à l’aube, demain matin.



– Je sais, je sais ! répondit Ruitz en s'éloignant. En route pour Majorque dès quatre heures du matin ; c'est le dessert qu'on réserve à notre repas de noce !... Un dessert de pruneaux dont nous nous passerions bien, d'ailleurs ! ajouta-t-il en aparté.

Puis, parlant à sa compagne :

– Vous allez venir chez moi, señora, dit-il avec l'esprit de décision dont il avait fait preuve depuis quelques heures. Ma chambre est située dans une maison amie. Il y a des années que j'y habite et vous y serez en sûreté pour le moment... Vous devez avoir faim, sans doute ?

– Un peu. Je n'ai mangé qu'un bol de riz depuis quarante-huit heures. Il est vrai que l'angoisse tient lieu de repas et j'ai passé par de si terribles moments pendant ces deux jours.

– À mon tour de vous dire : n'y pensez plus, señora. Ce soir, tout va mieux, il me semble !

– Oui, grâce à vous ! Je ne le dirai jamais assez.

Mais elle n'en pouvait plus. Toute sa vaillance

l'abandonnait à présent que le danger semblait passé. Au surplus, elle n'avait pas dormi non plus depuis deux jours, ses nerfs étaient à bout et la portion de riz absorbée le jour précédent devait être digérée depuis longtemps.

Ruitz, très ému, regarda cette petite chose inanimée qui s'abandonnait, cette fois, complètement contre lui. Saisi d'un trouble vraiment incompréhensible pour ce don Juan qui connaissait si bien tous les succès d'amour, il l'enleva dans ses bras vigoureux. Et avec l'aisance que tout homme robuste peut mettre dans ce geste, il l'emporta à grande enjambées.

De loin, quelques personnes commentaient à leur façon l'incident.

– C'est le bonheur qui est trop grand, dit une Sévillane, coiffée d'un fichu de soie jaune à dessins bruns et verts et le torse drapé avec hardiesse dans une sorte de châle de même couleur que la coiffure.

– Non, rétorqua vivement une jeune personne aux grands yeux noisette, non, ce n'est pas le bonheur, mais plutôt la cause de ce prêtre qu'on

va fusiller, Madona !... Madona ! s'exclama-t-elle, j'en suis moi-même toute remuée.

Et prenant ses voisins à témoins, elle traduisit son agitation par une mimique pittoresque et des « Santa Madona ! » généreusement dispensés à son entourage.

Ne voyant, n'entendant rien, Ruitz, chargé de son précieux fardeau, fendait un peu plus loin, avec une inquiétude mêlée de rage, un groupe de badauds qui parlottaient. Inquiétude pour celle qu'il transportait, rage à la vue de ces gens qui retardaient sa marche et qui se croyaient peut-être au spectacle.

— Par le diable et ses cornes ! lança-t-il, les dents serrées, vous allez tous me fichez le camp, ou bien, par ma foi, je vous administre une volée de plats de sabre dont vous aurez souvenance.

Il ne parut guère avoir réussi à émouvoir ceux à qui s'adressait ce belliqueux discours, car la colère est un état latent chez tout Espagnol qui se respecte, et rien ne l'étonne moins qu'un bel et bon emportement tout plein d'étincelles et de fracas.

Mais son but était proche et, en s'éloignant enfin de la place de Catalogne et surtout du sinistre hôtel Colon, Ruitz songeait :

« Elle peut se dire que, sans mon intervention, la *chica*<sup>1</sup>, elle aurait été, dès ce soir, ou bien morte, ou mêlée de force aux tristes femmes qui font la fortune de cet antre de l'orgie. Ah ! les *puercos*<sup>2</sup>, ils n'en auraient fait qu'une bouchée ! »

Soliloquant de la sorte, le jeune homme arriva en face d'une maison basse, aux murs peints à la chaux. Il poussa la petite porte à judas qui s'ouvrait sur un patio plein d'ombre, de verdure, de fleurs, de bruissements d'eau.

Ces anciennes maisons espagnoles révèlent la trace profonde laissée par les Maures en ce pays que les descendants du Cid Campéador mirent trois siècles à chasser de la très catholique Espagne.

Ces patios, en effet, s'inspirent de l'architecture arabe sur une terre sensiblement pareille, dont le climat est frère de celui du nord-

---

<sup>1</sup> La fillette.

<sup>2</sup> Les porcs.

ouest de l'Afrique.

Quel sens averti du bien-être a préludé, jadis, à la réalisation de ce prodige, qui consiste à concentrer sur un grand espace comme sur le plus exigü d'un sous-sol brûlant, desséché et aride, toutes les couleurs, tous les parfums et toute la fraîcheur !

Une galerie ouverte, soutenue par de minces colonnettes, encadre le jardin, où croissent le mûrier aux fruits noirs, l'oranger aux pommes de soleil, le grenadier cachant au creux de ternes calebasses brunes sa gelée rose et glacée, toutes délices qui doivent certainement être comptées parmi les rares vestiges d'un paradis terrestre à jamais disparu.

Comme Ruitz pénétrait dans cette courette de verdure, une femme d'une quarantaine d'années se précipita en criant :

– *Santa Virgina* ! qu'arrive-t-il, señor ? Cette jeune fille, qui est-elle ?

– Vite, señora Margarita, fit-il, vite, apportez un peu d'eau et un cordial. Ma femme vient de

s'évanouir. C'est à la fin de la cérémonie que ce malaise l'a prise. L'émotion, sans doute, et un peu de fatigue.

– Marié, señor ! Mais, alors, vous êtes de ceux qui partez demain pour le front ?

Sans répondre aux exclamations de Margarita, Ruitz, avec plus de délicatesse qu'on ne pouvait s'y attendre de la part de cet homme qui s'était tout à l'heure montré plutôt rustre, Ruitz dégrafa doucement les premiers boutons du corsage d'Orane pour dégager le cou et le haut de la poitrine, afin de faciliter le retour de la circulation.

Margarita, pendant ce temps, apportait un cordial et une jarre de terre pleine d'eau.

Agenouillé auprès de la malade, qu'il avait étendue dans sa chambre sur un divan de forme surannée, installé devant la fenêtre donnant sur le patio, le jeune homme, du coin mouillé de la serviette de toile, baignait doucement les jolies tempes où la peau fine cachait à peine les veines bleues, avant de se perdre sous l'auréole des cheveux clairs, doux au toucher.

– Mon tout petit, murmurait-il avec une ferveur dont il n'était pas maître. Pourquoi m'effrayez-vous ainsi ? Je vous quitterai demain, mais, d'ici là, ne gâchez pas le bonheur qui me réunit à vous pour quelques heures seulement.

Il aurait été difficile, aux oreilles de dame Margarita qui l'écoutait, de surprendre la moindre chose suspecte dans le ton qu'il employait.

Peut-être, en vérité, l'aviateur pesait-il chacune de ses paroles pour que, seule, Orane en comprît le sens.

Au surplus, la logeuse assistait tout attendrie à cette petite scène sentimentale. Elle en avait les larmes aux yeux.

Sous la sensation froide de l'eau, Orane semblait reprendre connaissance. Ses lèvres remuaient comme si elle voulait parler, tout comme chez ces personnes qui, en dormant articulent seulement d'un mouvement de la bouche des mots qu'elles ne prononcent pas. Ses paupières battirent puis se soulevèrent et son regard un peu vague se posa sur ceux qui étaient

autour d'elle.

Où était-elle la pauvrete ? Et quelle était cette femme qui lui souriait ?

Entre l'état syncopal et la reprise de conscience, il y a toujours une transition faite de demi-rêve éveillé, somnambulique, pendant laquelle le sujet, sous l'influence du choc nerveux qui l'a terrassé, continue de vivre les événements qui ont précédé le malaise.

Un peu inquiet et craignant de susciter un réflexe désastreux pour la sécurité et celle même de sa protégée, le milicien ne disait mot.

– Voyons, niña, fit Margarita en s'approchant d'Orane pour lui tendre le verre de cordial, voyons ! Comment vous sentez-vous ? Mieux, dirait-on, car voici un peu de rose qui remonte à vos joues.

Pendant qu'elle faisait lentement avaler à Orane le breuvage réconfortant, la femme parlait à son locataire :

– Elle est bien jolie, la mignonne, constata-t-elle.



– *Si, si !* approuva le garçon, qui épiait le retour à la vie de la jeune Française.

– Je croyais que vous auriez épousé la Carmencita, continuait Margarita. Et vous voilà marié avec une autre !

– L’amour est enfant de Bohême ! fit-il avec un geste d’impuissance devant les événements.

Il ajouta, un peu songeur :

– Celle-ci, c’est mon dernier caprice... un terrible caprice, même !

En éclair, devant cette inconnue qui était si belle, il pensa aux singuliers événements qui la faisaient sienne... à son départ pour Majorque, le lendemain... Et gravement, il répéta :

– Mon dernier caprice... peut-être le dernier.

Sans être très psychologue, Margarita s’était déjà habituée aux faciles aventures du jeune homme, et elle ne se formalisait d’aucun imprévu à ce propos en ce qui le concernait. Peut-être, même, était-elle très heureuse d’abriter dans sa maison un homme à bonnes fortunes.

Cependant, de retrouver Ruitz marié avec une

si jolie fille, ne pouvait qu'émoustiller sa curiosité et la surprendre un peu.

– Elle n'est pas espagnole, la petite dame, n'est-ce pas ? observa-t-elle. Elle a l'allure d'une Française. Je comprends pourquoi je ne l'ai jamais vue avec vous. Vous l'avez connue là-bas, probablement ?

– Oui, là-bas ! dit l'aviateur sérieusement.

La guerre nous a séparés et elle a voulu me rejoindre. L'amour n'a pas de patience, Margarita !

– Je comprends ce sentiment-là, señor ! acquiesça la brave femme, tout à fait convaincue. Mais la señora doit se trouver bien dépaycée dans ce pays, surtout en pleine révolution... Madona ! quelle pitié ! On se demande où nous allons !

Puis, poursuivant son caquetage sans qu'il fût possible de placer une syllabe, elle continua sans transition, en s'adressant à la jeune épousée :

– Ah ! vous pouvez dire, ma mignonne, que vous êtes favorisée par tous les saints d'avoir rencontré un garçon tel que Ruitz. Un héros

connu de toute l'Espagne ! Et avec cela généreux !... Je ne dirai pas comme un prince, car ceux-ci ne le sont pas, d'ordinaire. Cependant, il ne faut pas lui marcher sur les pieds... Ça, non ! parce que le señor se fâche vite et fort. Mais les coléreux ont souvent le meilleur cœur. Avec eux, on sait toujours ce qu'ils pensent et ma foi, je trouve qu'il est préférable de s'expliquer. N'est-il pas vrai, señora ?

Presque à bout de salive, elle poursuivit sans attendre même une réponse :

– Seulement avec une tourterelle délicate et fine comme vous, señora, Ruitz sera comme un mouton, soyez-en certaine. Allons, ma belle petite, un peu d'énergie. Il en faut à la compagne d'un soldat.

– Je ne désire pas qu'elle en ait trop, interrompit Ruitz, prudemment. C'est surtout pour sa fragilité que je l'ai aimée.

– Oh ! señor !... Vous ne voulez pas dire que vous aimez, chez une femme, la pâleur et les airs languissants ?

– Non, parbleu ? Il y a des nuances ! J’aime les femmes vraiment femmes ! Nous possédons ici, en ce moment, des amazones qui sont quelque peu effrayantes, en vérité !... J’aime mieux voir ma petite Orane triste et déprimée à la pensée de mon départ, que de l’entendre me dire en souriant : « Va te faire tuer, mon adoré, ma pensée te suivra... » Ça, je n’aime pas !... Oh ! voyons...

Margarita se mit à rire de bon cœur, car Ruitz avait joint à ses paroles une mimique expressive.

– Ce garçon aura toujours la réplique facile, reprit-elle, les yeux humides d’avoir tant ri. Mais voici votre petite épouse qui semble tout à fait remise. Je vais vous préparer un souper dont vous serez ravis. Je suppose que la señora aime la cuisine espagnole ?

– Mais oui, Margarita, elle aime tout ce que j’aime... Nous avons, l’autre jour, dégusté ensemble un plat national qu’elle semblait apprécier plus que moi encore. N’est-il pas vrai, *niña mia* ?

– Oui, oui, répondit l’interpellée, que tout ce

bavardage étourdissait un peu.

– À propos, poursuivit Ruitz en s'adressant à sa logeuse, servez-nous le souper ici, dans notre chambre, Margarita. Je veux faire ce repas avec ma femme dans la plus grande intimité... et faites vite, car je suis affamé.

Le regard qu'Orane fixa sur son mari en cette minute marquait quelque peu une frayeur mal dissimulée. Il avait dit : « Dans notre chambre... » La jeune femme se demandait soudain jusqu'où la comédie pouvait aller. Heureusement, la maîtresse de céans s'éloignait pour gagner sa cuisine ; elle n'eut pas par conséquent l'occasion de surprendre cette expression si peu en rapport avec deux amoureux récemment unis.

\*

Quand la femme fut partie, l'aviateur s'avança vers une des deux fenêtres donnant sur le patio. Il l'ouvrit et parut écouter. Les bruits du dehors semblaient mourir au-delà de la courette fleurie.

En revanche, une bouffée d'air tiède, chargé de parfums innombrables, s'était répandue dans la pièce.

Il pouvait être six heures.

– Eh bien ! que pensez-vous de mon logis, señora ? N'est-il pas vraiment reposant et tranquille, comme je vous l'avais annoncé ? Je ne crois pas que l'on s'occupe de nous, d'ailleurs, à présent.

– Espérons-le, remarqua-t-elle distraitement.

Ruitz, un peu rassuré, referma la fenêtre.

– Mettez-vous à l'aise, mon petit, proposa-t-il. Débarrassez-vous et reposez-vous en attendant le repas.

Mais la jeune femme demeura immobile.

L'idée de cette promiscuité avec un homme seul, dans une chambre close, la couvrait de honte.

Par deux fois, ses yeux s'étaient portés vers une niche creusée dans la muraille. Là se dressait une Madone aux cheveux noirs, vêtue d'une ample robe de satin blanc, aux broderies de perles

multicolores. La Vierge semblait sourire dans l'ombre à la jeune Française et celle-ci, tout bas, la suppliait de lui venir en aide.

Ruitz, qui avait suivi le regard d'Orane, crut deviner les pensées inquiètes qui assaillaient sa compagne.

— Voyons, mon petit, reprit-il en venant vers elle. Soyez raisonnable et ne vous montez pas inutilement la tête. En ce moment, je vous assure que vous êtes à l'abri. Aussi, mettez-vous à l'aise. Il serait insensé qu'après tant d'émotions et de fatigue vous refusiez de reprendre des forces.

En parlant, il avait essayé de la saisir par la taille pour la conduire à un fauteuil.

— Non, non, laissez-moi ! s'écria-t-elle, alarmée devant ce geste imprévu. Ne comprenez-vous donc pas que je suis dans une situation très pénible ?

— Mais si, je comprends ! protesta-t-il, gêné à son tour. Seulement, vous paraissez oublier, señora, que votre honneur et votre vie ont été en

danger, aujourd'hui C'est surtout tout cela que j'ai voulu sauver en vous donnant mon nom... au risque de me compromettre d'ailleurs moi-même. Vous pouvez donc, il me semble, avoir une certaine confiance en moi. Vous êtes ma femme, je ne vous demande que d'en jouer le rôle correctement pour les quelques heures que nous avons à vivre ensemble. Demain, je serai loin et vous pourrez agir à votre guise. Margarita va revenir, je désire qu'elle vous trouve installée et à l'aise dans ma chambre, comme le serait n'importe quelle autre femme légitime.

La jeune fille passa mollement sa main sur son front pâle. Elle se sentait si lasse pour continuer à jouer un rôle ! Cependant, sous l'impérieux regard qui s'appuyait sur le sien, elle acquiesça docilement.

– Oui, señor. Je vous obéis.

Il l'aïda à retirer son manteau sans qu'elle esquissât la moindre résistance. Puis, comme il lui montrait la table de toilette dressée dans un angle de la pièce, elle y alla passivement.

– Rafrâchissez-vous un peu le visage, puis



recoiffez-vous. Ceci vous prédisposera mieux au repas que nous allons prendre... Il eût été plus normal, peut-être, de commencer par récupérer des forces, mais Margarita n'aurait pas accepté de nous monter des aliments sans les avoir un peu préparés auparavant... C'est une brave femme, mais elle a des principes ! Cela ne sera pas long du reste.

Orane, qui commençait à se laver les mains, se tourna vers lui.

– C'est une brave femme, dites-vous, mais peut-on se fier à elle ? Ne nous trahira-t-elle pas ?

– Je la crois incapable de la moindre méchanceté. Néanmoins, comme elle est très bavarde, je préfère ne rien lui laisser soupçonner de ce qui nous concerne ; c'est le meilleur moyen de ne pas être involontairement trahis par elle... Un proverbe dit, je crois « Si tu ne sais pas toi-même garder le silence sur tes propres affaires, pourquoi exiges-tu que ton meilleur ami se taise mieux que toi ? » C'est un dicton très juste, je trouve, et je l'évoque chaque fois que je suis sur le point de faire quelque confidence à un ami.

Orane, ayant le visage couvert de savon, dut opiner de la tête aux si sages réflexions de l'aviateur. Mais cela ne l'empêcha pas de penser que celui-ci, qui lui était apparu tantôt si bruyamment loquace, devait avoir quelquefois bien du mal à retenir sa langue.

À ce moment, Margarita revint, chargée d'un plateau couvert d'assiettes et de mets.

– Voilà le repas commandé, señor. J'ai fait de mon mieux, mais il n'y a plus grand choix en ville.

– Je sais ! approuva Ruitz en raillant. La parcimonie des menus, à Barcelone, fera la grandeur de l'Espagne. C'est un cliché qu'on nous sert depuis quelques mois.

– Les portions ne sont pas épaisses, évidemment ; mais le principal n'est pas d'en avoir gros, pourvu qu'il y en ait assez.

En parlant, la brave femme déposait sur la table un plat de riz au safran et de la morue relevée d'une sauce roussie, où l'huile, l'ail et le piment rouge n'avaient pas été ménagés. Un

cruchon de vin d'Alicante complétait ce frugal repas.

– Vous pouvez apporter le dessert tout de suite, fit le milicien.

Margarita eut un sourire entendu.

– Bien sûr, bien sûr, señor ; je comprends très bien qu'un jour pareil vous ayez le désir d'être seul avec votre petite femme... C'est sûrement la plus belle nuit de la vie, que la nuit de noces de deux amoureux... Je me souviendrai de la mienne toute mon existence, tant ce cher Pablo était galant et empressé...

Orane était à la torture. Ruitz s'en aperçut et coupant court à ces commentaires qui mettaient la jeune fille si mal à l'aise, il ordonna :

– Allez donc et faites vite, Margarita. Vous parlerez demain.

Quelques instants plus tard, celle-ci revenait avec un grand plat où s'accumulaient oranges, pamplemousses, grenades et raisins.

– J'ai fait l'impossible pour que ce ne soit pas trop maigre, annonça-t-elle, confuse de ne

pouvoir faire mieux en pareille circonstance.

Ces jours-ci, la ville n'a guère été ravitaillée ; mais, heureusement, j'ai une réserve de riz et de poissons salés, deux fûts de bon vin et le jardin qui, ne se souciant guère des bombes tant qu'elles ne tombent pas sur lui, continue à donner ses fruits comme une vache à lait. De quoi ne pas mourir de faim quand même.

Comme elle paraissait vouloir pérorer encore longtemps, Ruitz, une nouvelle fois, dut lui faire comprendre qu'il désirait rester seul avec sa femme.

Enfin, l'hôtesse se rendit compte qu'il serait malséant d'insister davantage et elle sortit, non sans avoir souhaité bon amusement aux deux époux.

L'aviateur, craignant que la curieuse bonne femme n'écoutât derrière la porte, invita Orane, d'une voix haute, à venir se mettre à table.

— Viens manger, ma chérie. Nous avons besoin de reprendre des forces et il faut boire à notre amour.

Orane se leva comme un automate ; depuis qu'elle était seule avec lui, dans cette chambre close, Ruitz lui faisait peur.

Cependant, l'officier s'efforçait de la mettre à l'aise.

– Allons, disait-il avec l'entrain que donne une conscience satisfaite, faisons maintenant honneur à ce festin. Avec un peu d'imagination, il sera aisé de le croire composé des mets les plus fins. Voyons ! Un peu de poisson ? Un peu de riz ?

Sans attendre la réponse, il choisit le meilleur morceau de morue et le mit délicatement sur l'assiette de sa voisine ; puis il ajouta une cuillerée de riz.

Orane le regardait faire avec stupeur.

Ainsi, il n'abusait pas de la situation ! Il restait correct et enjoué devant elle ! Il l'avait sauvée vraiment pour la sauver et non pas pour s'adjuger, à lui tout seul, une femme qu'il trouvait à son goût.

– Et, comme elle restait immobile devant son assiette :

– Vous ne mangez pas ? remarqua l’homme, étonné.

Mais il surprit les grands yeux pleins de larmes.

– Eh bien ! quoi, mon petit, s’écria-t-il, tout bouleversé, qu’est-ce qu’il y a ?

– Vous êtes très bon, señor.

– Bon ! moi !

Il éclata d’un grand rire qui voulait cacher son émotion.

– Oh ! n’exagérons pas. C’est assez piquant de sauver la vie d’une femme. C’est la première fois que je peux me payer pareille fantaisie ; aussi en ai-je profité, voilà tout ! Je n’ai pas un sou vaillant, je ne suis riche que de gloire... ce qui est quand même quelque chose ! La preuve, ajouta-t-il plus bas, c’est que je vais m’offrir le luxe, au nez et à la barbe de tous les anarchistes de la terre, de préserver la vie d’une petite fille pieuse. Vous allez être ma mascotte, niña, fit-il en ponctuant sa parole d’une tape amicale sur la joue de la jeune fille. Quand je serai en mer, eh bien !

j'aurai votre nom sur les lèvres comme une fleur à la boutonnière.

De nouveau, il remplissait son assiette de poisson et de riz.

– Restaurez-vous, petite fille de France, qui allez être mon étoile. Puis-je cependant vous demander...

Ici, Orane eut un sursaut.

– ... Puis-je cependant vous demander une chose, continua-t-il, sans paraître remarquer l'inquiétude de sa compagne. Quand vous serez là-bas, dans votre pays, auprès de votre famille, accordez quelquefois une pensée au pauvre caballero d'Espagne. Cela lui portera chance, peut-être ?

Il s'interrompit, un émoi lui serrait brusquement la gorge. Alors, changeant de ton :

– Mais mangez donc, señora, mangez donc ! On dirait que vous êtes transformée en statue de sel, comme la femme de Loth. Il s'agit de prendre des forces pour être bien gaillarde, demain, quand vous voudrez, après mon départ, vous débrouiller

seule dans la ville.

– Vous partirez de bonne heure, señor ?

– Oui, assez tôt... à l'aube ! Mais n'y pensons plus ! Nous avons encore quelques bonnes heures devant nous... Quand vous aurez mangé, nous examinerons ensemble ce que je puis faire pour vous.

– Oh ! oui, ne m'abandonnez pas... surtout que... je dois vous prévenir que je n'ai plus de passeport, ajouta-t-elle, un peu embarrassée. Ce sera peut-être une complication ?

– Comment se fait-il que vous n'ayez pas ce papier, pourtant indispensable aux étrangers ?

– Il m'a été volé au cours d'une attaque dans la rue... Des gamins de quinze à dix-sept ans, sous la menace d'un revolver, ont vidé mon sac, ce jour-là. Je n'ai pu m'y opposer. Heureusement, sous mes effets, j'avais conservé quelques papiers que je possède encore... Ce sont ceux-là que vous avez vus tout à l'heure.

– Au fait, j'ai eu à peine le temps de les regarder, tantôt. Voulez-vous me les montrer à



nouveau, señora, il faut au moins que je connaisse l'identité de celle qui est devenue ma femme.

Rapidement il examina les feuilles que lui tendait Orane, puis il releva quelques indications sur un carnet tiré d'une poche intérieure de son veston. Ensuite, sur le ton bref de l'homme habitué au commandement, il ajouta à voix basse, de façon à n'être entendu que d'Orane :

– Vous feriez bien de noter mon nom et mon adresse quelque part, pour ne pas les oublier... Plus tard, cela vous sera utile. Moi il faut qu'avant de partir je voie Maquedo ; c'est le principal commissaire de la ville. Par lui, j'obtiendrai un laissez-passer pour remplacer ce passeport dont la perte pourrait vous attirer des ennuis.

– Je m'en doutais !

– Il est même très heureux que, tantôt, on ne vous l'ait pas réclamé... Ces officiers d'état civil n'étaient que de simples sergents et n'y connaissaient rien ! Donc, je verrai Maquedo. Quant à vous, dès demain, vous irez trouver

Perrena, à moins qu'il n'accepte de venir ici... À tout hasard, je vais vous donner son adresse... La voici, prenez-la par écrit : c'est lui qui vous dirigera. Je crois que vous avez un bateau en partance dans quarante-huit heures ; par prudence, renseignez-vous, cependant.

Il y eut un léger silence, pendant lequel l'aviateur réfléchissait. Bientôt il reprit :

– D'ici demain, señora, il faut que nous restions ensemble et que nous jouions devant tous le rôle d'amoureux qui s'adorent... Il faut en prendre votre parti, ajouta-t-il avec un brin d'ironie.

Un peu mise en confiance, la jeune fille esquissa un sourire, et cette fugitive lueur de gaieté parut ouvrir à Ruitz tout un monde d'horizons nouveaux.

Elle s'amadouait enfin, la señora !

L'aviateur ne doutait plus qu'avec beaucoup de temps devant lui il aurait fini par rasséréner ces yeux si redoutablement pareils au bleu foncé du ciel.

En attendant, il se contentait d'être heureux, parce qu'il allait pouvoir être utile à celle que le hasard avait mise sur sa route.

Si Dieu le laissait en vie, qui sait si plus tard... dans un lointain avenir... Il ne la retrouverait pas devant lui... au bout du chemin tracé par le destin ?...

Il se secoua ; la vision était éblouissante, mais n'était pas à envisager pour le moment.

\*

— Maintenant que nous nous sommes restaurés, disait Ruitz après un instant, je vais aller prendre les dispositions nécessaires à votre sécurité... Voyez-vous un inconvénient à ce que je vous laisse seule, dans cette chambre, pendant que j'irai courir les rues ?

— Vous me laisserez ici... chez vous ? demanda la jeune fille, étonnée et rassurée qu'il ne lui imposât pas davantage sa présence, qu'il ne la forçât pas à le suivre.

– Oui ! N'est-ce pas la place de ma femme d'habiter dans ma chambre ?

– Évidemment convint-elle, troublée, par ce double possessif.

– Et si je m'absente, vous ne serez pas trop inquiète ?

– Oh ! sûrement ! Si je suis seule, je n'aurai pas peur.

L'aviateur eut un sourire un peu amer.

– Décidément, observa-t-il, désappointé, malgré tout ce que j'ai fait pour vous, señora, il ne semble pas que je sois arrivé à gagner votre confiance.

Orane devint toute rouge. Le reproche était direct et elle sentait qu'il n'était pas immérité. Mais la pauvre gosse pouvait-elle, après les horreurs qui se commettaient journellement à Barcelone, mettre sa confiance en un étranger dont elle ignorait tout ? Était-il incapable, cet homme, d'exiger d'elle des choses qu'elle ne pourrait raisonnablement lui accorder ? Et sous l'empire d'une déception de cet ordre, ne se

changerait-il pas en tortionnaire comme les autres ?

– Pardonnez-moi, señor, balbutia-t-elle, gênée, je ne suis pas ingrate, croyez-le bien ; mais j’ai vu de si terribles choses en Espagne, depuis dix mois, que je ne sais plus distinguer le bon et le mauvais côté des choses.

– Je vous remercie pour l’excellente impression que je vous cause, fit-il en riant, mais avec une grimace railleuse.

– Oh ! je vous en prie, señor, ne m’en veuillez pas trop... Ce matin, j’étais désespérée et je m’attendais à subir toutes les violences... Puis, vous êtes venu...

Il l’interrompit et observa vivement :

– Je suis tout de même un peu moins effrayant pour vous que les soldats ivres de l’hôtel Colon ?

Elle frissonna, mais bravement acheva sa pensée :

– Les deux choses ne se comparent pas, señor... Vous m’êtes apparu, ce matin, comme saint Georges combattant les forces du mal... les

serres qui me tenaient ont laissé, grâce à vous, échapper leur misérable proie. Ce soir, je suis libre ; du moins je n'ai plus à redouter la folie sanguinaire de soudards en délire... Je ne dépends plus que de vous, monsieur...

– Comme une épouse dépend de son mari.

Elle pâlit un peu.

– Oui, oui, c'est ce que je veux dire, approuva-t-elle avec embarras, comme une épouse... légitime !

Il la regarda, plongeant un peu plus hardiment dans les terribles prunelles bleues ; puis il secoua la tête et soupira :

– Je pense, insinua-t-il au bout d'un instant, que vous ne devez pas avoir beaucoup de choses à redouter de moi. Il y a sûrement des grâces d'état ; moi qui, ce matin encore, comparais l'état de mariage à une abomination, je suis capable de me révéler, ce soir, un mari excellent.

– Je voudrais pouvoir vous en dire autant de moi, señor Ruitz, répliqua-t-elle avec une certaine fermeté. Rien ne m'a préparée à ce rôle et il serait

déloyal de ma part de vous promettre plus que je ne saurais tenir.

– Ah !

Il s'arrêta, hésita, puis, légèrement, risqua, comme s'il tenait à la sonder sur ce point :

– Évidemment pour ne pas risquer de tenir, il est prudent de ne rien promettre... ni de ne rien donner !

– Je suis heureuse que vous vous en rendiez compte.

C'était net. Il parut à Ruitz que c'était formidable. Tout de même, il s'attendait à plus de gentillesse de la part d'une jeune femme qu'il avait sauvée de la mort... C'est qu'elle n'avait pas l'air du tout de se rendre compte, la bougresse, que si la vérité était révélée, ils connaîtraient bientôt les cachots, les tortures et la mort.

– On me permet beaucoup parce que je suis Ruitz, pensa-t-il tout haut, sans s'en apercevoir. Cette fois, j'ai délivré un otage qui appartenait aux rouges ; c'est diablement périlleux... La mort ! Voici toute la récompense que j'en aurai,

probablement !

Bien qu'il eût parlé entre ses dents, Orane perçut quelques mots. Si peu que ce fût, elle en eut le souffle coupé et cessa de manger.

— Que dites-vous, señor ? Que craignez-vous encore ?

— Moi ? Je protestais contre certaine indifférence... certains dangers...

Mais il rencontra, posés sur lui, les grands yeux profonds qui s'apparentaient, pour la couleur, aux aigues-marines de belle teinte, et il ne trouva plus la suite de ce qu'il voulait dire.

Il y avait bien des choses, pourtant, dont il aurait désiré lui parler encore. Ainsi, ce lien religieux qui les unissait doublement, à présent ; ne pourrait-il pas apprendre ce que la jeune fille en pensait ? Il chercha comment aiguiller leur conversation sur cette voie et pensa l'avoir trouvé.

— J'ai connu autrefois, chez mes parents, le malheureux ecclésiastique qu'ils ont arrêté ce matin.



Le souvenir du vieux prêtre fit renaître en Orane toute sa mélancolie.

– Il ne m’était pas inconnu non plus, dit-elle pensivement. Depuis deux jours, il vivait avec nous, dans la cathédrale, et nous soutenait de ses conseils.

– Je comprends pourquoi vous étiez si émue, tantôt, quand ils l’ont emmené.

– Oui. Quand j’ai compris qu’on le conduisait au supplice, j’ai été profondément bouleversée.

– Son geste de bénédiction était émouvant.

– Oui, approuva-t-elle. J’aurais voulu pouvoir me mettre à genoux et prier Dieu.

Il baissa la voix et, avec émotion :

– Il s’adressait à nous, señora !

– Je le crois !

– C’est certain. Par deux fois, ses yeux se sont posés sur les miens.

– J’ai eu la même impression.

– Et... cela ne vous dit rien, Orane ? N’avez-vous pas compris ?

– Si, acquiesça-t-elle d'un mouvement de tête.

– Nous sommes complètement des époux, maintenant. Notre mariage a été béni, en quelque sorte.

Elle tressaillit, n'ayant certainement pas donné tant de valeur au geste du prêtre.

– Oh ! le croyez-vous, señor ? Sommes-nous mariés devant Dieu réellement ?

– Sans aucun doute.

Elle était devenue très grave. Dans ses yeux assombris, une horreur sans nom s'éveillait.

– Je n'avais pas prévu cette bénédiction, Orane, s'excusa-t-il devant le petit visage devenu tragique.

– Moi non plus... Je... C'est très grave, ce... cela ?

– Terriblement.

– Ce n'est plus seulement un acte civil... une formalité de complaisance ?

– Non, c'est beaucoup plus sérieux.

Elle paraissait anéantie. Dans son âme de

croiyante, toute la majesté du mariage chrétien indissoluble lui apparaissait.

– Je suis désolée, murmura-t-elle en le regardant avec des yeux humides de biche aux abois.

– Désolée, pour vous ? questionna-t-il.

– Pour moi ? Oui, évidemment. C'est épouvantable ! Et je ne sais si la mort... Mais aussi pour vous, señor, qui êtes puni pour avoir voulu me sauver la vie. C'est un châtiment que vous n'aviez pas mérité.

– Il me sera moins lourd à porter, si je sais que vous ne souffrez pas trop vous-même de cette situation... si vous ne regrettez rien.

– Oh ! si, naturellement, c'est regrettable ! Je veux dire... C'est difficile à juger dès maintenant, je ne vous connais pas. Je... L'avenir seul... Le destin est vraiment cruel !

Elle bredouillait, si visiblement gênée qu'il en eut pitié.

– Le destin ? répéta-t-il tristement en hochant la tête. Je suppose, señora, qu'il jouera bientôt

pour vous.

– Oh ! s’inquiéta-t-elle. À quoi faites-vous allusion ? Le destin...

– Je pars demain matin pour les îles Baléares, où des canons montent la garde. Comme j’ai déjà eu l’occasion de vous l’exprimer tout à l’heure, il y a bien des chances pour que vous deveniez veuve assez rapidement.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Il avait dit « une chance » et elle se demandait si une véritable épouse pouvait accepter qu’il usât de ce mot.

– Je pense, fit-elle après réflexion, qu’il ne m’est pas permis maintenant de regarder votre départ sous cet angle-là. Je dois souhaiter que vous reveniez vivant de là-bas.

Une flamme d’orage traversa les yeux noirs de l’homme.

– C’est par devoir que vous estimez nécessaire de formuler ce vœu ?

– Par devoir d’épouse chrétienne, évidemment.

– Eh bien ! jeta-t-il d'un ton vif, ne formulez aucun souhait. Je vous délivre de cette obligation. Laissez la destinée suivre son cours, et advienne que pourra !

Il s'était levé, la tête haute et un peu pâle.

– Quant à moi, poursuivit-il, plus rude, je vais agir comme si jamais je ne devais vous revoir... Je ne m'occupe pas si c'est mon devoir ou non d'époux. Je sais seulement que je veux vous sauver des dangers qui vous attendent dans cette ville et que je serai plus tranquille pour remplir ma mission si je vous sais à l'abri, loin d'ici.

– Vous êtes très bon, señor ; je suis confuse de vous donner tant de soucis et ne sais comment vous remercier.

– Mais non, répliqua-t-il plus sèchement encore, ne me remerciez pas. Ce n'est pas pour vous que j'agis... c'est pour ma satisfaction personnelle,, soyez-en sûre. Je ne veux pas de votre reconnaissance.

Elle le regarda, surprise de sa brusquerie. Elle comprenait que, sans l'avoir cherché, elle venait

de lui faire de la peine. Il ne voulait pas de ses remerciements, il n'admettait pas qu'elle parlât de sa reconnaissance... peut-être n'avait-elle pas su exprimer convenablement combien il serait regrettable qu'il lui arrivât malheur sur le front.

Elle avait été ridicule en invoquant ses devoirs d'épouse... surtout qu'elle s'était certainement expliquée d'une façon peut-être trop confuse. C'était tellement difficile de parler à un monsieur qu'on ne connaît que depuis quelques heures et qui est devenu, sans préambule, votre mari ! En dehors des mots « devoir, gratitude, merci », qu'est-ce qu'elle aurait bien pu dire d'aussi juste, d'aussi raisonnable ?

Elle pensait à toutes ces choses pendant que Ruitz se lavait les mains devant la toilette.

Quand, ayant fini, il se tourna vers elle, Orane observa qu'il évitait de la regarder et qu'il conservait son air sombre. Comme elle avait du cœur et qu'elle lui savait véritablement gré de sa bonté, elle chercha comment le lui faire comprendre... comment empêcher, surtout, qu'il s'éloignât fâché contre elle. La pauvre petite avait

eu si peu de chance depuis quelques mois qu'il lui apparaissait désastreux qu'elle se fût fait un ennemi de cet homme si bien intentionné pour elle jusque-là, d'autant plus qu'il s'était montré généreux vis-à-vis d'elle au moment où elle commençait à douter que la bonté pût encore exister dans cette humanité déchaînée.

Elle ouvrit son sac et en sortit une petite médaille d'argent, portant l'effigie de la Vierge de Lourdes. Allant vers le jeune homme, elle la lui tendit, en disant gentiment :

– Voulez-vous me permettre de vous offrir cette médaille, señor ? Je souhaite que la Madone vous garde contre le danger. Ce n'est pas un souvenir de grande valeur, mais ne voyez que l'intention que j'y attache.

Surpris de sa volte-face, l'aviateur regarda la jeune femme sans mot dire.

– Il faut croire à ma sincérité, monsieur, ajouta-t-elle en rougissant sous ce regard d'homme qui paraissait soupeser ses paroles. Je serais vraiment navrée qu'il vous arrivât quelque chose.

– Alors, j’accepte cette médaille, répondit Ruitz en prenant l’insigne et en le mettant dans la poche intérieure de son veston. Puisse ce pieux souvenir me donner le courage de ne pas perdre la tête au milieu du danger. C’est souvent par manque d’initiative qu’on compromet sa sécurité.

– Je prierai pour que Dieu vous protège ! Ah ! je vous le promets, je me souviendrai toujours de vous. Votre nom me sera sacré.

– Merci, fit-il, ému.

Puis, un peu songeur, il remarqua :

– Mon nom ? Je crois qu’il n’y a plus que vous et moi à le porter. Tous les miens ont dû périr, depuis que je les ai quittés. C’est en vain que j’ai essayé d’avoir de leurs nouvelles : ou bien l’on m’a menti, ou bien ils sont tous morts.

– Il faut espérer malgré tout, señor.

– Oui, tant qu’on n’est pas sûr ! Mais qu’attendre d’une pareille guerre ?... Une vraie boucherie ! Ces frères qui s’égorgent comme des loups entre eux ! Ces femmes martyres ! Ces prêtres torturés ! C’est un cauchemar que les



enfants d’Espagne auront du mal à oublier.

En parlant, il remettait sa veste, bouclait son ceinturon.

Tout à coup, il avisa sa main qui rectifiait le boutonnage de son col. Une chevalière d’or brillait à son petit doigt. Il l’enleva.

– Je cherchais, señora, quel souvenir vous donner en mémoire de ce jour où vous êtes devenue ma femme devant Dieu et les hommes.

Voilà qui fera merveille. Vous n’avez pas d’anneau, ceci en tiendra lieu.

– Oh ! je ne puis vous en priver, protesta la jeune femme en rougissant. Cette bague a une certaine valeur.

– Une valeur morale, surtout ! C’est une bague de famille. Pour orner la main de ma femme, ce n’est peut-être pas plus mal, ni moins symbolique.

Il prit la main d’Orane et essaya le cercle d’or à l’annulaire de la jeune Française, en riant de la différence de grosseur de leurs doigts qui permettait un tel échange.

Orane regarda avec attention le chaton très artistiquement travaillé. La partie servant de cachet était épaisse et de forme carrée. Au milieu, un écusson écartelé était gravé avec ces mots en encadrement : *Siempre fidele*.

– C’est un bijou ancien, remarqua-t-elle. Il est très beau.

– Oui, répondit Ruitz brièvement, comme s’il craignait qu’elle en demandât plus long sur l’origine de cette bague, dont la décoration semblait l’intriguer. C’est un souvenir un peu lourd pour une main de femme, aussi je ne vous demanderai pas de le garder toujours. Aujourd’hui et demain, ne le quittez pas, voulez-vous ? Ensuite, vous serez libre de le garder avec vos bijoux de famille personnels.

Elle ne répondit pas, mais elle continuait à regarder la chevalière avec insistance.

L’aviateur paraissait plus ému qu’il ne voulait le laisser voir. Peut-être attachait-il à cette bague la vertu symbolique dont il avait parlé si légèrement. Malgré les allures un peu rudes qu’il affectait pendant cette affreuse guerre civile, il

était sans doute un sentimental à l'esprit chevaleresque, comme il y en avait tant en Espagne autrefois, si bien que, côtoyant chaque jour le danger, ayant fait d'avance le sacrifice de sa vie, il conservait une réelle grandeur d'âme.

– Je dois sortir, reprit-il, pour couper court à l'attendrissement qui le gagnait. Je vais faire les démarches dont je vous ai parlé tout à l'heure. Vous resterez ici en m'attendant, comme c'est convenu.

– Oui, señor.

Il la regarda et, avec un éclair de malice dans les yeux, il ajouta :

– Je reviendrai, dans la soirée, passer la nuit avec vous.

Elle sursauta, cabrée tout à coup, et comme infiniment déçue.

– Passer la nuit avec moi ? balbutia-t-elle.

Ruitz se mit à rire. Il s'amusait de la frayeur instinctive de cette jeune fille qu'il tenait en somme à sa merci et dont il avait résolu d'assurer la sécurité, au péril de sa propre existence.

Il éprouvait même, en ce moment, une petite satisfaction cruelle à mettre aux abois sa pudeur féminine, en rappelant discrètement qu'elle était sa femme et qu'elle n'y pouvait rien changer.

Quelle impulsion, remontant du fond de la race, le poussait à ce rôle de tortionnaire d'âme, capable de jouer avec la détresse de cette jeune femme, comme le chat avec la souris. Étrange remous du subconscient où sont en gestation toutes velléités du bien comme du mal. Eau souterraine, dont les convulsions invisibles laissent déborder le cristal ou la boue.

Ce n'est pas impunément qu'un peuple descend de ceux qui furent les soldats de l'Inquisition. Et tout Espagnol n'est-il pas un descendant de Torquemada et d'Albe ? La race qui a toujours trouvé autant de fanatique plaisir à la vue d'une course de taureaux qu'à un autodafé ne peut échapper tout à fait au besoin inavoué de faire souffrir. Ce qui n'empêche nullement l'Espagnol de se montrer ami sincère jusqu'à l'exaltation, amoureux délicat, respectueux, capable même des plus beaux dévouements.

La femme espagnole, elle-même mère admirable cependant, ne fait exception à cette loi que pour son enfant. Pour elle, l'enfant est tout et les joutes cruelles n'ont lieu qu'entre hommes et femmes, frère et sœur, ou autre degré de parenté ou d'amitié ; jamais entre mère et enfants.

Quant à la femme éprise, si elle ne croit plus être aimée par celui qui lui avait juré sa foi, elle n'aura guère de répit qu'elle n'ait mis en œuvre toutes les ressources de son instinct de cruauté pour atteindre l'infidèle. Sa fierté lui défendra l'attitude suppliante. L'homme, d'ailleurs, est semblable à elle. Même amoureux, il se sert de l'ironie pour cacher ses sentiments, et il se montre souvent sous un aspect plus violent qu'il ne l'est en réalité.

Ainsi, Ruitz jouait-il à l'indifférent, à l'esprit fort, sans en être le moins du monde convaincu.

– N'est-il pas naturel que je vous rejoigne ce soir ? continuait-il avec une apparente rudesse. Un mari ne doit-il pas demeurer la nuit auprès de sa femme ? Ce serait plutôt drôle que je reste loin de vous en cette circonstance ; c'est alors que

vous et moi paraîtrions suspects !

Elle ne semblait pas l'entendre. Dans une sorte d'hypnose, elle se répétait ses dernières paroles :

« Je reviendrai passer la nuit avec vous... »

Une réelle panique s'emparait d'elle à cette perspective. Cependant, quand il la quitta, elle eut la force de lui sourire, en disant :

– Bon amusement, señor. Je ne bougerai pas d'ici.

– Non, soyez prudente ! Restez ici et reposez-vous.

– Me reposer ?

– Oui. Ne m'attendez pas. Je compte revenir, mais il se peut aussi que je passe toute la nuit dehors. Le mieux est que vous vous couchiez pour réparer vos forces. Il faut que vous soyez vaillante demain.

– Cependant, si par hasard on venait ?

– Venir ?

– Oui. Ne se peut-il pas qu'une patrouille monte ici, par exemple ?

– Eh bien ! il faut montrer vos papiers et dire que vous attendez votre mari. Margarita appuierait vos paroles, au besoin. Mais j’espère être de retour assez tôt pour parer à toutes ces complications... Allons, au revoir et bonne nuit, señora ! Dormez bien !

Et ramenant d’un coup de pouce son bonnet de police sur le front, Ruitz, s’inclinant vers Orane, lui baisa galamment le bout des doigts et sortit.

\*

Quand la porte se fut refermée sur Ruitz, la jeune fille resta un long moment sans bouger. Elle regardait, sans les voir, les reliefs du dîner qu’elle n’avait peut-être pas apprécié autant que l’avait souhaité la brave Margarita. En elle-même, elle récapitulait tous les événements de la journée, et une angoisse rétrospective l’accablait.

Que penseraient ses parents, s’ils savaient ? Son père, qui travaillait avec acharnement pour lui assurer un avenir brillant ?... Sa mère,

soucieuse de sa santé et de ses moindres désirs ?... Que diraient-ils s'ils apprenaient qu'elle était mariée et que, dans quelques heures, l'homme inconnu dont elle était l'épouse allait revenir ?

Elle s'effraya de nouveau à cette pensée qui était la plus démoralisante de toutes. Quelle allait être son attitude vis-à-vis d'elle, à ce soldat habitué aux horreurs de la guerre ? Était-il possible, véritablement, qu'il se prévalût du titre légal qu'il l'avait en quelque sorte contrainte à accepter ?

Elle frissonna.

Tant d'horreurs la menaçaient quand la pauvrete avait accepté ce mariage extraordinaire ! Sans Ruitz, évidemment, elle aurait connu le sort lamentable des malheureuses qu'on avait emportées tantôt vers quelque tragique destination... Mais pourquoi cet homme l'avait-il sauvée ? Et pourquoi elle, justement ? Quel calcul cachait ce choix particulier ? Tout de même, c'était étrange qu'il l'eût ainsi tirée des mains de ses tortionnaires !... Il lui avait donné



son nom, cela était indiscutable, et, en agissant ainsi, il ne le lui avait pas caché, il risquait sa tête.

Après un pareil dévouement, s'il exigeait que cette nuit lui soit accordée, pouvait-elle logiquement se dérober ?

Un gros sanglot creva dans la gorge de la jeune fille. C'était désespérant pour elle d'envisager un pareil sort. Sans compter que si elle admettait la possibilité de devenir complètement la femme de Ruitz, elle ne pouvait s'empêcher d'être inquiète sur la façon dont celui-ci se comporterait avec elle : en brute, en homme mal élevé, ou en gentleman ?

Plus elle retournait la question, plus elle se sentait prise dans les mailles d'un filet qui se resserrait sur elle. Quels que fussent ses regrets, elle ne pouvait empêcher que l'aviateur ne devînt son mari.

Son mari !...

Que vous êtes loin, beaux rêves de jeune fille, délicieuse attente, fiançailles, robe et voile

blancs, anneau glissé au doigt dans l'ombre et le parfum d'encens d'une église, chants divins qui évoquez les cœurs en fête et la confiance juvénile d'une adolescente envers l'époux choisi... l'époux qui apparaît sous son jour le plus idéal ! Toutes ces choses étaient finies pour elle... Et remplacées par quoi ?

Les noms avaient été écrits sur une page imprimée d'avance, des dates, des signatures, des timbres... et le tour était joué ! Il avait suffi de quelques minutes pour aliéner sa liberté et faire dépendre son sort d'un inconnu dont elle ignorait le caractère, la situation sociale et tout le passé. Un étranger tombé des nues, véritablement !

Une seule chose se détachait de tout cela : c'est qu'elle, Orane, la descendante d'une famille bien-pensante et bien française, elle était devenue l'épouse légale d'une milicien espagnol que ses parents ne connaissaient pas.

Pourtant, Ruitz avait été correct avec elle, malgré certaines façons autoritaires qui l'effrayaient un peu. Mais c'était à cet homme, dont elle ignorait l'existence six heures plus tôt,

qu'elle était liée par le mariage, et cela suffisait pour le lui rendre suspect.

Elle se mit alors à calculer si ces formalités de mariage, réduites à une simple expression, comme l'avaient été celles du matin, conservaient bien leur valeur officielle.

Un moment, elle se rattacha à cette branche de salut. Le souvenir du prêtre la bénissant, l'*amen* qu'au fond d'elle-même elle avait prononcé en réponse, lui ôtèrent toute illusion de ce côté. À la minute même où l'ecclésiastique les avait bénis, Ruitz et elle, Orane était de cœur avec le vieux prêtre et avait remercié Dieu intimement de ce qu'il permettait qu'un tel mariage hâtif fût sanctifié par la religion.

Ainsi, quoi qu'elle fît ou voulût, elle était bien l'épouse de Ruitz... devant Dieu et les hommes, selon la formule en usage.

La jeune fille se sentit acculée par son raisonnement même. Elle était comme au fond d'une impasse, avec la révélation soudaine de son impuissance à retourner en arrière.

La tête en feu, elle se leva et se dirigea vers la fenêtre restée ouverte, afin de respirer un peu d'air et de recouvrer en elle le calme dont elle avait besoin plus que jamais.

Pendant quelques minutes, elle se laissa bercer par la chanson de l'eau, jaillissant de la fontaine et dispensant aux plantes et aux fleurs du petit patio la fraîcheur nécessaire à leur épanouissement.

Il faisait bon en cette fin d'après-midi de printemps espagnol, si précoce en comparaison des gelées tardives de nos mois de mai un peu froids. Et ce grand calme de la nature, où s'élaboraient le renouveau et la montée de la sève, mit dans l'âme de la jeune Française des idées de liberté, d'évasion.

Elle pensa à fuir.

Oh ! oui, s'en aller bien loin... loin de cette chambre close, loin de Ruitz qui allait revenir, surtout.

Mais la voix grave de celui-ci résonnait encore à son oreille, martelant sa recommandation :

– Soyez prudente, señora, attendez-moi ici sans bouger. Songez que nos deux vies sont entre vos mains.

Alors, elle s'épouvanta de la responsabilité qui lui incombait, des décisions qu'elle pouvait prendre.

Elle comprenait que ce serait folie de quitter cet asile sûr que le jeune homme lui avait procuré.

D'ailleurs, partir ? Pour aller où ?... La rue ? Retrouver le trottoir, les coins sombres d'une église, la galopade affolée à la vue d'une patrouille inquiétante ?

À cette évocation, ce fut en son cerveau comme une débandade. Il lui semblait que le sang battait brutalement ses tempes et qu'elle n'avait plus la force de réfléchir. Une seule chose surnageait : jamais elle n'aurait la force de quitter l'abri tutélaire qu'était pour elle cette chambre. Elle préférait soudain cette solution à toute autre... Oui, oui, tout... Elle accepterait tout ! Ruitz était son mari, il penserait, il agirait pour elle... Tout ! pourvu qu'il la mît à l'abri, qu'elle

pût retourner en France retrouver les siens, sans connaître plus longtemps les horreurs de cette guerre fratricide, atroce de toutes les façons...

Elle ne discutait plus avec le destin impassible. Elle admettait maintenant qu'il ne lui restait plus qu'à le subir, le plus raisonnablement possible... Finis ses beaux rêves de jeune fille. Adieu le bonheur simple qu'elle était en droit d'attendre. Adieu l'avenir... Tout était fini pour elle ! Elle n'avait plus la force.

En chancelant, elle quitta la fenêtre. Elle était lasse, brisée par ce débat moral autant que par ses deux nuits sans sommeil. Il y avait un tel chaos dans sa tête qu'elle ne souhaitait plus que dormir... dormir pour ne plus penser... dormir, même, pour toujours ! Oh ! oui, mourir... mourir pour ne plus être placée devant l'alternative épouvantable : accepter son sort lâchement ou lutter, en étant parjure, et en retournant à la rue...

Complètement désorientée, réduite à ressasser sans fin les mêmes pensées, sans trouver la moindre solution réconfortante, elle s'affala sur le lit et là, rompue de fatigue, à force de pleurer,

elle s'endormit.

\*

Quand Ruitz réapparut dans la chambre, il faisait nuit. Pas une de ces nuits noires, opaques et lourdes, comme nous en connaissons en Île-de-France. Non, une vraie nuit espagnole, douce, claire, bleue, parfumée, voluptueuse. La lune glissait ses rayons fluides sur le jardin où le bruit de l'eau semblait s'être adouci, où la vie mystérieuse des plantes et des insectes s'était changée en une rumeur vague de vie en gestation.

La lumière pâle de la lune paraissait jaillir de très près dans ce pays du Midi et elle se projetait par la fenêtre sur la jeune fille endormie. L'aviateur, qui avait esquissé le geste d'allumer en ouvrant la porte, hésita et n'en fit rien. Il avait aperçu, dans la clarté lunaire, le jeune corps étendu. Était-ce délicatesse pour ne pas éveiller la dormeuse, ou ruse d'homme voulant se réserver l'offensive avec le moins d'obstacles possibles ?

Le jeune homme s'approcha du lit sur la pointe des pieds et se pencha. Comme la lumière venant du dehors était assez forte et tombait obliquement sur le visage d'Orane, Ruitz remarqua aux coins des paupières les larmes mal séchées et l'expression infiniment lasse du petit visage pâle, si aminci, reposant sur l'oreiller dans le désordre des beaux cheveux blonds.

Une seconde, l'homme se mordit les lèvres. Cette trace de pleurs l'agaçait. L'envie le prenait de secouer la jeune fille et de lui dire :

« Holà ! señora, c'est moi, votre mari. Je vous prie d'essuyer vos larmes. Je ne vous ai pas donné sujet de pleurer, il me semble. Veuillez m'accueillir aimablement et avec bonne humeur, comme il se doit vis-à-vis d'un homme que vous avez librement épousé. »

Il eut un sourire d'assurance triomphante, suivi bientôt d'un signe de tête de dénégation. De la main, il esquaissa un geste qui voulait dire :

– Non ! Caballero, d'abord !

Mais le mot était-il de mise en une telle



aventure ?

Caballero ?

Il tint à mieux préciser sa pensée :

« Celui qui vit si près du ciel et de la mort peut avoir bien des fantaisies, sans cesser d'être un caballero. Pourtant, petite Orane, vous n'avez rien à redouter de moi. Je ne veux pas m'immiscer de force dans votre vie, ni troubler la sérénité de vos grands yeux bleus... Ne soyez pas inquiète, petite épouse d'un jour, j'ai du sang de gentilhomme dans les veines et je suis heureux de mettre ce beau souvenir dans ma tête : j'aurai sauvé une jeune fille de France, engagé ma vie à la sienne et... je ne lui aurai rien demandé ! »

Amusé par cette décision chevaleresque, fier peut-être de sa folle générosité, il vint vers la table et versa dans son verre le reste de la bouteille d'alicante ; puis, d'un mouvement un peu brusque, il s'assit.

La lune, en son plein, faisait office de lanterne vénitienne dans la chambre où ses pâles rayons s'allongeaient jusqu'au mur du fond.

Machinalement, Ruitz se mit à manger les reliefs du repas. Quand on a trente ans et que l'on est soldat, on n'est pas difficile, la dent est facilement longue.

Il s'aperçut qu'il avait gardé son calot et son sabre. Délicatement, sans bruit, il défit ce dernier et le posa en largeur sur le siège, en face de lui, puis il déboucla son ceinturon et jeta son bonnet de police près du sabre. Ainsi mis à l'aise, il s'occupa de vider les plats.

« Ma nuit de noces, pensait-il ironiquement. Elle commence bien ! Il me prendrait certainement pour un fou, celui qui reconnaîtrait en moi un jeune marié occupé à manger auprès de l'épouse endormie... Et tout cela orchestré par un clair de lune werthérien. Le pittoresque spectacle !... Un peu ridicule, pourtant !... Oh ! hyménée, te voilà donc ! »

Il raillait, gêné malgré lui par son invraisemblable situation qui n'avait rien de romanesque.

Ayant bien bu, bien mangé, il alluma une cigarette. Puis il s'étira et commença seulement à

envisager la situation dans sa réalité.

Chevaleresque ? Il l'était !... Quel Espagnol ne l'est pas fût-ce selon chacun à des degrés différents ? Généreux ? Il l'était de nature... Éduqué ? Il l'était également, bien que la vie des camps ait un peu déteint sur ses manières, jadis plus réservées. Mais n'était-il pas homme, surtout ?

Or, Dieu, qui créa le couple, fit l'élément masculin soumis à des lois physiologiques et psychologiques, sensiblement différentes de celles de la femme... Ruitz, à cette heure, était troublé par ces lois-là.

Ayant achevé sa première cigarette, notre ami en alluma une seconde. De ses doigts effilés, il tapotait la table, pendant que, d'un œil sombre, il fixait Orane endormie.

Son regard enveloppait le corps juvénile étendu là, à deux mètres de lui. Le mouvement du torse, légèrement rejeté en arrière, accentuait la ligne harmonieuse de la taille et de la hanche ; le flanc, plutôt creusé et ferme, révélait la jeunesse. Sous sa robe enroulée autour d'elle, les jambes se

devinaient longues et bien faites, les pieds minces étaient secoués par moments d'un choc nerveux.

Les yeux du jeune homme se reportèrent sur le visage féminin, si finement modelé. Elle avait de la race et elle était jolie, la *chica* ! En vérité, elle possédait tout ce qu'il faut pour faire une épouse acceptable.

Il détacha les deux premières agrafes de sa veste. Il faisait chaud et des gouttes de sueur perlaient à son front.

Ayant terminé sa cigarette, l'homme se leva.

Puis il regarda autour de la chambre, chercha comment il allait passer cette nuit.

— Ma nuit de noces ! répéta-t-il, comme si ces mots agissaient sur sa sensibilité.

Il ne demandait pas mieux que de laisser reposer tranquillement celle qui était sa femme, mais il était très las et médiocrement enthousiasmé par la pensée de coucher sur le sol.

Que faire ? Il n'y avait que deux chaises.

Embarrassé, Ruitz se grattait l'oreille.

« Il était évident que dame Margarita n'a pas prévu la situation, pensa-t-il. Mais il n'y a pas de doute : pour moi, cela manque de confort ! »

Alors, son regard se dirigea vers le lit où Orane reposait si tranquillement.

– Part à deux, ma belle enfant, fit-il placidement, ayant pris tout à coup une décision. Je n'interromprai pas ton sommeil, mais tu supporteras bien, après tout, ma présence à ton côté. À la guerre comme à la guerre ! Moi, je suis fourbu !

Si Orane n'avait pas été assommée par le chagrin et la fatigue, le bruit que fit le jeune homme l'aurait éveillée ; mais le sommeil qui suit une grande peine est lourd comme le malheur lui-même.

Ruitz était revenu vers le lit et il se penchait sur le corps allongé, comme il l'avait déjà fait en rentrant. Cette fois, il semblait vouloir s'assurer de plus près du sommeil de la jeune fille. Il ne vit que son visage admirable. La peau était si fine, si fraîche, qu'on eût dit celle d'un tout jeune enfant. Les paupières baissées avaient cette couleur

mauve qu'ont les pétales de violettes sauvages... un frémissement léger et continu faisait vibrer leur transparence délicate ! Le nez parfaitement dessiné, plutôt droit, rejoignait les sourcils arqués et lisses. La bouche... Bien des poètes ont chanté celle de la femme aimée ! Celle d'Orane eût mérité d'être immortalisée en un délicieux poème... Tout le charme et toute la féminité se concentraient sur ces lèvres rouges, dont l'expression à la fois sérieuse et tendre inspirait une sorte de respect, tout en suscitant immédiatement l'idée du baiser.

Ruitz se sentit pris de vertige devant ce visage et ces lèvres... toute cette beauté, cette fragilité, cette femme, enfin... sa femme, après tout ! On a beau être chevaleresque, il n'en est pas moins vrai que la nature reprend toujours ses droits. Dans une sorte d'hypnose, il enleva son veston et ses chaussures.

La nuit, cette grande complice de tout ce qui est mystère, referma sur eux son grand silence, pendant que la lune, poursuivant sa course, délaissait leur chambre pour aller projeter ses

rayons capricieux vers d'autres indiscretions.

\*

Lorsque Orane s'éveilla, le soleil éclatait et la matinée était déjà bien avancée.

Sa première pensée fut de se demander où elle était. Comment se trouvait-elle dans ce lit... dans cette chambre inconnue... entourée d'objets étrangers ? Son regard effaré tomba sur l'oreiller à côté du sien ; il y avait, au milieu, le creux laissé par une tête qui s'était posée là. Soudain, elle se souvint.

Cette nuit ! Cette chambre !... À son doigt, la grosse bague d'or compléta sa pensée. Son mari ! Elle était mariée !

Son mari !...

Sa lucidité n'était pas encore assez entière pour qu'elle pût réaliser du premier coup tout ce que ce mot impliquait pour elle. Cependant sur la table de nuit, une feuille de papier, griffonnée au crayon, attira son attention. À côté, quelques

billets et pièces d'argent. Tout ce que l'homme possédait il le lui avait laissé, ne gardant probablement pour lui que la menue monnaie.

Celui qui doit mourir n'a pas besoin d'argent, n'est-ce pas ?

Alors, Orane reprit peu à peu contact avec la réalité.

Tout lui revenait à la mémoire d'un seul coup, depuis le soir terrible où, traquée, elle s'était réfugiée dans l'église, jusqu'à son mariage avec l'aviateur, dernière et unique ressource contre de pires maux. Enfin, pour couronner ce trophée d'angoisses accumulées en si peu de temps : cette dernière nuit... celle qu'elle venait de passer et dont toute l'horreur restait imprégnée en elle.

Malgré la délicatesse dont son mari a pu faire preuve, Orane n'évoque qu'un cauchemar. Si ce mariage a été consommé, c'est contre sa volonté. Avant l'heure décisive, elle a encore pu considérer le milicien comme un sauveur ; dans l'affreuse intimité que l'ombre semblait devoir prolonger sans fin, il est devenu l'*ennemi*.



Aussi, n'a-t-elle même pas un sursaut de pitié, en ce moment pour celui qui est peut-être parti se faire tuer. Elle a beau se redire qu'il a agi comme n'importe quel homme ayant épousé une femme aurait agi, surtout en de pareilles circonstances ; elle ne se rappelle que l'atroce contrainte qu'il lui a imposée. Pour elle, Ruitz a abusé de sa situation d'esseulée sans défense. Il est sans excuse !

Cependant ses yeux reviennent vers la table de nuit où s'étale l'argent laissé par l'homme. En dépit de ses rancunes, une vague émotion monte en elle, contre laquelle elle voudrait se défendre.

Cette précaution de lui laisser un viatique la trouble énormément. Est-il possible que l'aviateur en use avec elle absolument comme un mari librement choisi le ferait avec sa femme ? Il a pensé à son bien-être, à sa sécurité. Elle comprend d'autant moins son geste qu'elle ne connaît pas les hommes, ni leur sorte de soumission aux usages qu'ils ont établis. Ce sont eux qui ont fait les lois et, même quand celles-ci les gênent, ils les respectent en général. Ainsi, ils se croiraient déshonorés s'ils ne remplissaient pas

leurs devoirs vis-à-vis d'enfants légitimes, et un homme bien élevé ne laissera jamais mourir de faim l'épouse légale, même quand celle-ci l'a trahi.

Ruitz, probablement, n'avait pas obéi à un autre sentiment en vidant son porte-monnaie au profit d'Orane.

Il avait même estimé avoir d'autres obligations encore à l'égard de celle qui portait son nom... Ne devait-il pas assurer sa défense, quand il ne serait plus là pour le faire lui-même ? Avec l'argent qu'il lui laissait, celle-ci trouva une lettre griffonnée en hâte. Et, bien qu'elle ne fût pas très pitoyable à l'absent, la jeune femme ne put s'empêcher d'être émue, car sa bonté naturelle l'incitait à rendre justice à une autre bonté.

Ruitz lui écrivait :

« Señora,

« J'ai parlé de vous à mon camarade. Il vient vous chercher ce matin pour vous conduire où

vous savez. Fiez-vous à lui et suivez toutes ses indications, car il y aura bien des embûches sous vos pas. De toute mon âme, je souhaite que vous les surmontiez, car votre sécurité m'est, à présent, aussi chère que la vie et je ne serai tranquille que lorsque je vous saurai auprès des vôtres.

« Pardonnez-moi, ma niña, si j'ai un peu brusqué votre réserve... votre beauté est ma seule excuse, et je vous jure qu'il n'est pas un mot d'amour prononcé par mes lèvres qui ne soit vrai : mon âme fut à vous dès mon premier regard !

« Le souvenir de vos grands yeux célestes sera mon étoile d'espérance si je dois revenir vivant des combats, comme il sera ma dernière vision d'amour si je dois y périr.

« Ma *femme*, je vous dis adieu... Plus tard, en France, quand vous accorderez une pensée au pauvre caballero qui, n'ayant que son nom à vous donner pour sauver votre vie, le mit spontanément à vos pieds, soyez-lui indulgente et, qu'à défaut de votre âme, vos lèvres généreuses disent une prière pour lui.

« Adieu, Orane... ma femme... mon aimée !

« Ruitz. »

Orane lut et relut cette lettre.

Malgré elle, une émotion la crispait à la gorge. Cet homme qu'elle accablait de son mépris et pour qui elle ne voulait avoir que des paroles sévères et malveillantes, cet homme se montrait avec elle follement chevaleresque.

Il la couvrait de son amour, répandant sur elle, jusqu'au bout, son invraisemblable générosité... C'était tragique et merveilleux !

Que cet amour qu'il disait éprouver pour elle parût extraordinaire à la jeune femme, cela était incontestable. Néanmoins, elle était touchée de ces mots d'amour qu'il répandait sur elle et dont il parait tous ses actes. Inconséquence féminine, elle ne croyait pas à la possibilité du coup de foudre aussi spontanément né, mais il lui était assez agréable qu'un homme s'en prévalût auprès d'elle.

D'autre part, Ruitz avait usé avec elle d'une

appellation qui la troublait terriblement. Il avait écrit *ma femme*, et ces deux mots la faisaient frissonner sous une inexplicable impression.

*Ma femme !* Un homme menacé des pires dangers pensait à elle en murmurant ces trois syllabes. Il accueillerait la mort en ayant le droit de les prononcer, et la terre entière admettrait qu'elle seule avait le droit de se prévaloir de lui et de porter son deuil.

Elle ne pouvait empêcher que cela soit... elle était *sa femme* ! Il était son mari !... Peut-être, elle, Orane, ne s'en rendait-elle pas suffisamment compte depuis quelques heures.

C'était cela surtout qui était formidable !

\*

Orane fut tirée de ses amères réflexions par deux coups frappés à la porte. À travers celle-ci, une voix lui disait :

— Il est dix heures et demie, señora, j'apporte votre déjeuner.

– Entrez donc, Margarita, répondit-elle.

– Toujours au lit, ma mignonne ? remarqua l’hôtesse. Ah ! la paresseuse ! Mais je vous comprends, petite señora ! Après un jour pareil, une nuit n’est pas assez longue. Et ce pauvre garçon qui a dû partir à l’aube ! Je l’ai entendu traverser la cour. Il perdait son sabre en courant et cela a fait un beau tintamarre sur les dalles. N’avez-vous pas entendu ?

– Rien. Je dormais et il a eu l’attention de ne pas m’éveiller en se levant... Mon sommeil était si lourd que la maison aurait pu s’écrouler, je crois, sans que je l’entendisse.

– Ça ne m’étonne pas. À votre âge, je dormais comme un loir.

Après avoir enlevé la vaisselle du fameux souper, la brave femme déposa sur la table le déjeuner qui se composait de cacao et de petits pains d’anis durs et cassants.

Le traditionnel cacao est le breuvage espagnol par excellence. On prétend même que certaines élégantes se le font servir à l’église, en cet

étrange pays où le respect du lieu saint s'accommode de quelques fantaisies.

Margarita s'était retirée, laissant Orane en tête à tête avec ses pensées, quand, de nouveau, on frappa à la porte de la chambre.

Cette fois, le heurt était plus fort et une anxiété crispa le cœur de la jeune femme lorsque, ayant ouvert, elle se trouva devant un homme de trente ans environ, au masque énergique, basané et volontaire.

— À qui ai-je l'honneur ? interrogea-t-elle sur un ton de frayeur mal dissimulée, car elle s'attendait encore à une perquisition.

L'inconnu entra dans la chambre et il attendit que la porte se fût refermée sur lui pour se nommer.

— Permettez-moi de me présenter, fit-il. Je suis Perrena, l'ami de Ruitz, votre mari. Il a dû vous parler de moi ? Je suis chargé par lui de vous conduire au consulat de France.

— Ah ! très bien ! très bien ! s'exclama-t-elle, soulagée. En effet, il m'a dit quelle confiance il

avait en vous.

Elle s'arrêta, eut un pauvre sourire qu'elle s'efforçait de rendre vaillant.

– Il m'a recommandé de suivre vos conseils aveuglément... Señor, je me confie à vous.

– Ruitz est pour moi un ami très cher... presque un frère ! Il a sauvé de la mort ma mère et mes deux sœurs : c'est une dette de sang dont je ne m'acquitterai jamais assez ! Il a fait appel à moi pour vous mettre en sûreté, señora. Vous pouvez compter absolument sur moi.

– Merci !

Orane ne put dire autre chose. Un trouble la saisissait devant l'émotion que trahissait le visage du visiteur. Et c'était pour elle une sorte d'étonnement, en même temps qu'une invisible satisfaction, d'entendre dire du bien de l'homme qu'elle avait dû épouser.

Elle pensa railleusement :

« Un vrai terre-neuve, ce garçon ! »

Mais c'était pour mieux se tromper elle-même sur cet étrange contentement qui la remplissait.



– Ruitz vous a dit ce qu’il avait obtenu pour vous ? reprit l’étranger.

– Non. Il ne m’en a pas parlé à son retour, répondit-elle en rougissant, car sa pensée se reportait vers les événements de la nuit.

– Eh bien ! votre mari a obtenu de Maquedo un sauf-conduit pour vous. Il n’y a plus qu’à vous conduire à l’ambassade. Là-bas, ils se chargeront de vous diriger sur le bateau... Je connais un des garçons qui veillent sur la sécurité de votre représentant, il s’assurera qu’on ne vous oublie pas !

– Mais que ferai-je jusqu’au départ du bateau ?

– Vous resterez là-bas, je pense. Ruitz ne vous a-t-il pas donné de quoi vous payer les victuailles nécessaires ?

– Si, en effet.

– C’est étrange qu’il ne vous ait pas mieux expliqué votre rôle.

– Il s’en rapportait complètement à vous... le mot qu’il m’a laissé le dit en toutes lettres. Ce

matin, il est parti sans me réveiller. Je comptais, cependant, l'accompagner là-bas... J'ai été navrée, à mon réveil, de constater qu'il était parti.

– Ne le regrettez pas trop, señora... Si nouvellement mariés, vos adieux en public auraient été pénibles. Je connais Ruitz, il a horreur de ça !

– Peut-être, fit-elle, très peu convaincue, car elle se remémorait les bruyantes démonstrations de l'aviateur, la veille, au moment de leur mariage.

– Votre mari, d'ailleurs, avait autour de lui plus d'amis qu'il n'en aurait souhaité, continuait Perrena.

– Ah ! oui...

Il hésita, puis se mit à rire :

– Autant vous le raconter, au surplus ! J'aime mieux que vous appreniez la vérité par moi, que par un tas de langues malveillantes qui ne manqueraient pas d'exagérer les choses pour le seul plaisir de vous tourmenter.

– Qu'est-ce qu'il y a ? balbutia-t-elle,

subitement inquiète et craignant toujours que Ruitz n'eût été ennuyé à propos d'elle.

– Oh ! ne vous tourmentez pas, ce sont des fafioles !... Il s'agit tout simplement de la belle danseuse Maria d'Albaïcien, avec laquelle mon ami soupait souvent depuis un an... Ayant appris qu'il s'était marié, elle est venue lui faire un de ces tapages qui comptent dans la vie d'un homme ! Quel démon que cette femme... une vraie panthère ! Mais Ruitz ne s'émeut pas pour pareille bagatelle ! Il en a l'habitude, du reste ! Hier soir encore, Carmencita, une jolie Castillane avec qui il sortait quelquefois, prétendit aussi lui adresser des reproches à propos de vous...

Elle l'interrompt, absolument stupéfaite :

– Comment, Ruitz avait promis à plusieurs femmes de les épouser ?

L'autre éclata de rire.

– Oh ! je ne crois pas qu'il ait jamais parlé de mariage à une femme. Seulement, il était joli garçon et plus d'une aurait voulu le prendre dans ses filets.

- Cependant, leurs reproches ?
- Hé ! du dépit ! Il en riait, en vérité.
- Ah !... Ce matin, il riait ?
- Ce matin ? Il a laissé crier la belle. Puis, quand il en a eu assez, hop ! il a sauté dans sa carlingue !... En mettant son moteur en marche, il faisait ironiquement, de la main, adieu à la jolie déchaînée... Ah ! quel raffût ! Elle lui a répondu par une bordée de noms d’oiseaux qui ne sont pas plus beaux en espagnol qu’en français.

Orane aurait bien voulu rire, tant Perrena mettait de verve moqueuse à son récit ; mais elle estima que son rôle de femme légitime ne lui permettait pas de s’amuser des aventures galantes de son mari.

L’ami de Ruitz remarqua le sérieux du visage féminin, ce qu’il estimait de la légitime jalousie.

– Oh ! protesta-t-il pour la rassurer, vous n’allez pas vous tracasser parce que des petites demoiselles sont déçues d’avoir perdu leur temps et leurs œillades auprès de votre époux. Il était célibataire et libre, dans ce temps-là. En vérité,

aucune de ces femmes n'aurait pu faire une épouse pour Ruitz, qui a de l'éducation. C'est vous, señora, qui l'avez emporté sur toutes les autres, et je crois que le choix de mon camarade est excellent. Toutes mes félicitations, ajouta-t-il en s'inclinant très bas et la main sur le cœur, à la façon castillane.

– Merci, señor, répondit Orane en souriant. Mais, maintenant que je suis au courant des folies de mon trop galant époux, parlons de moi, voulez-vous ? Que dois-je faire ?

– Maintenant, fit Perrena, vous allez vous habiller et me suivre. Et quand je dis me suivre, c'est textuellement ce que vous devez faire.

« Vous savez sans doute le danger qu'il y a à se promener à deux, actuellement, à Barcelone. Par conséquent, je vous précéderai d'une dizaine de mètres. Vous n'aurez qu'à prendre le même chemin que moi. Mais hâtez-vous, il n'y a pas de temps à perdre.

Orane se vêtit, appela Margarita, la rémunéra et la remercia encore pour ses bons soins ; puis, elle prit congé.

L'hôtesse versa quelques larmes qui parurent sincères à la jeune Française, car elle savait l'attachement de la brave femme pour Ruitz et, par ricochet, elle en profitait.

Ce n'est pas sans un peu d'émoi que la fugitive traversa le patio, témoin de sa détresse de la veille ; mais, courageusement elle s'engagea dans la rue, derrière Perrena.

Ils parvinrent sans trop de difficultés jusqu'à proximité de la place de Catalogne. Là, ils durent ralentir. En face de l'hôtel Colon, un rassemblement barrait le passage jusqu'au milieu de la chaussée. Des hommes couraient de droite et de gauche, criant des ordres ou un juron en catalan.

Orane crut comprendre qu'il s'agissait encore d'un certain nombre de malheureuses femmes arrêtées en même temps qu'elle.

La bacchanale avait commencé la veille ; mais, au matin, quelques-unes, profitant de l'état d'ébriété de leurs gardiens, tentèrent de s'enfuir. Malheureusement, un concierge voisin les aperçut et donna l'alarme. On ne se rappellera

jamais, sans horreur, combien le rôle des cerbères barcelonais fut ignoble en cet état d'anarchie : pour toucher des primes ou pour flatter la manie criminelle des révolutionnaires, la plupart se firent délateurs et pourvoyeurs de sang humain. Combien de victimes innocentes furent à cause d'eux, passées injustement par les armes, en ce pays ardent où tous les civils étaient des suspects ?

Quoi qu'il en soit, ce matin-là, ordre fut donné de tirer sans pitié sur les fugitives. Gibier vivant, cible humaine, qu'appréciaient particulièrement les terribles *anarquistas*.

Les balles n'avaient pas été toutes perdues, on le devine. Deux femmes restèrent sur le carreau et leurs cadavres demeuraient allongés au milieu de la place.

L'événement s'était passé un peu avant l'arrivée de Perrena et de la jeune femme.

L'ami de Ruitz estima qu'il serait imprudent de poursuivre la route de ce côté, d'autant plus que la populace, furieuse, perquisitionnait dans toutes les maisons où les évadées pouvaient avoir

trouvé asile.

Perrena craignit soudain pour sa compagne. On pouvait l'arrêter à défaut de celles qui s'étaient échappées.

Il bifurqua donc vers une petite rue qui courait entre deux murailles hautes. Peut-être les patrouilles ne s'aventureraient-elles pas par là où il n'y avait guère de cachette possible.

Pendant une heure, ils trottèrent ainsi à travers des ruelles et des maisons éventrées, puis, Orane n'en pouvant plus, ils durent se cacher jusqu'au soir sous un amas de décombres où nul œil ne pouvait les découvrir, à moins d'en dégager l'inextricable fouillis de poutres écrasées ou de pierres écroulées.

Pour toute nourriture, ils se partagèrent une tablette de chocolat que Margarita avait donnée à Orane en la quittant, car cette dernière, épouvantée de leur précaire situation, ne permit pas à Perrena d'aller pourvoir à leur ravitaillement.

— Je crains que vous ne puissiez me rejoindre



ensuite... ou encore on pourrait vous suivre et s'étonner de vous voir revenir rôder autour de ces ruines. Je vous en conjure, señor, si vous ne voulez pas me retrouver morte de frayeur ce soir, ne me quittez pas !

Il dut en passer par où elle voulait tant il la sentait effrayée et fiévreuse à l'idée de rester seule, même peu d'instant.

Ce ne fut qu'à la nuit qu'ils redescendirent vers une des artères principales, au bout de laquelle se trouvait l'ambassade française.

Une permanence de nuit y avait été établie par le personnel protocolaire, car on avait remarqué que c'était surtout à la faveur des ténèbres que nos compatriotes venaient y chercher asile.

En cette occasion, ce fut à deux heures du matin que Perrena, soulagé, put remettre Orane en des mains françaises.

Sa tâche heureusement terminée, l'ami de Ruitz fit ses adieux à la jeune femme, et celle-ci, touchée de son dévouement, le remercia avec chaleur pour l'aide si précieuse qu'il lui avait

fournie.

Deux jours après, Orane s'embarquait sur le bateau anglais *Timgad* qui, avec deux cents réfugiés, appareillait en direction de Marseille.

Après treize mois de séparation, la petite Française rejoignait enfin ses parents.

\*

Lentement, à pas menus, M<sup>me</sup> Le Cadreron et Orane avançaient sous les arbres.

Le temps était magnifique, le ciel d'un bleu splendide et, bien qu'il fût très chaud, l'atmosphère était pure, sans aucune trace d'orage.

— Tu n'es plus la même depuis ton retour d'Espagne, disait la mère à sa fille. Tu es en quelque sorte langoureuse... absente ! Avant ce maudit voyage et les événements tragiques dont tu as été le premier témoin, pour ton malheur, tu étais une grande gosse épanouie et rieuse.

– J’ai vieilli, ma chère maman. Je ne suis plus une fillette.

– Oh ! je ne pense pas que ce soit l’âge qui cause ta tristesse... Ainsi, ces toilettes sombres... Il semble que tu ne sois satisfaite que quand tu es vêtue de noir... C’est inexplicable !

– Ne vous tourmentez donc pas, mère chérie. Ceci changera avec le temps. Je suis encore tout endolorie des souvenirs rapportés d’Espagne, où chacun pourrait se mettre en deuil tant les familles ont été touchées...

– Je ne doute pas, ma chérie, que tu n’aies vu là-bas des choses abominables qui ont mûri, un peu trop tôt et sans transition, ton caractère ; mais si ta sensibilité féminine a été mise à rude épreuve, il n’en reste pas moins vrai que tu es encore très jeune. À vingt-deux ans, on ne peut pas déjà être pessimiste ; de plus, tu es maintenant au milieu de nous, en pleine sécurité. Pourquoi gardes-tu cette attitude étrange, cette sorte de mélancolie ?

Un sourire un peu triste passa sur les lèvres de la jeune fille.

– Oh ! je crois que c'est malgré soi que l'on reste sous l'impression de pareils souvenirs... Il y a, au fond de la pensée, une horreur que l'on n'arrive pas à éliminer... Il me semble que toutes les jeunes filles de mon âge, que tous les enfants mêmes qui ont vécu à Madrid et à Barcelone ces heures tragiques, ne peuvent plus retrouver le calme insouciant de la jeunesse. Vous ne pouvez pas savoir tout ce qui s'est passé là-bas, vous ne pouvez pas vous en douter !

« Mais, reprit-elle, en s'efforçant de prendre un air plus gai, je vous assure, ma petite maman, que vous ne devez nullement vous inquiéter. Je suis solide et ma santé ne doit pas être pour vous un souci. Je veux admettre que mes pensées sont encore confuses ; cependant, grâce à votre tendresse et à votre sollicitude, vous retrouverez bientôt votre petite Orane aussi gaie qu'auparavant.

Un sourire d'espérance maternelle détendit le bon visage de M<sup>me</sup> Le Cadreron. Elle n'avait qu'Orane pour enfant, et la santé morale ou physique de cet unique rejeton constituait

vraiment son plus inquiétant souci.

– J’ai confiance en l’avenir, répondit-elle, pleine de tendresse. Oui, ma chérie, tu as raison, tu ne peux pas être triste indéfiniment, et ton père et moi saurons bien ramener la joie et la sérénité dans le cœur de notre enfant.

La jeune fille passa affectueusement son bras sous celui de sa mère.

– Vous êtes si bons et si indulgents tous les deux pour moi que je serais une ingrate de ne pas m’efforcer de vous donner satisfaction. J’essaierai d’être gaie, mère chérie... Tenez, voyez : votre Orane rit déjà.

Mais pendant que les lèvres esquissaient un pauvre sourire, M<sup>me</sup> Le Cadreron vit passer toute une mélancolie dans les grandes prunelles bleues fixées vers l’horizon où la plaine et le ciel se confondaient en un lointain de brume ensoleillée.

– Il ne faut jamais sourire de force, chérie, observa-t-elle doucement. La gaieté doit s’épanouir librement, sans effort, sur les lèvres. Je ne te demande pas d’endormir mes alarmes par

un enjouement factice ; mais, seulement, d'essayer de ne plus penser à toutes ces horreurs que tu as vues là-bas.

– Alors, ma petite maman, ne me pressez pas trop. Cela viendra naturellement, je vous l'assure... Il fait si bon vivre près de ses parents en ce grand château accueillant où je suis née et où chaque objet, chaque bibelot, même, me parlent d'un passé paisible... Savez-vous, ma mère, que pour bien apprécier un home comme celui-ci, il faut en avoir été privée pendant quinze mois ?

– Je m'en doute un peu.

– Mais vous ne pouvez vous imaginer, cependant, combien certaines visions familières peuvent manquer, quand on ne les voit plus. Tenez, à Barcelone, il y avait la mer, le port, la plage bordant cette Méditerranée si bleue et si différente des autres mers. Eh bien ! j'admiraïs évidemment la côte avec son littoral merveilleux de terre et d'eau... En vérité, cependant, je préférerais une simple promenade le long de la rive du Llobregat qui, par endroits, évoquait notre

Loire. Quand, par hasard, il y avait un fond de verdure et un peu de sable sur le bord du cours d'eau, j'étais ravie ! Je me croyais ici et ce spectacle m'enchantait pour tout le restant de la journée.

– Tu es une incorrigible rêveuse, petite Orane. Il faut toujours que tu te rappelles quelque chose qui est loin de toi. À Barcelone, je constate que tu regrettais notre vieux castel et, ici, tu n'évoques que tes souvenirs d'Espagne !

Orane convint en riant qu'elle possédait, en effet, la terrible manie de se complaire toujours dans une vision passée.

– Ne vous en plaignez pas trop, mère chérie. Vous êtes certaine, de cette façon, que votre grande fille ne vous oubliera jamais.

– Évidemment, à ce compte-là, présente ou lointaine, je suis toujours auprès de toi !

– Mais c'est tout à fait ça ! riposta la jeune fille en riant.

Leur promenade s'acheva pendant qu'elles devisaient ainsi.

Rentrée dans sa chambre, Orane se sentit envahie par une grande lassitude.

Depuis un an qu'elle était revenue d'Espagne, elle n'avait pas eu le courage de dire à ses parents la vérité... la terrible vérité ! Cette nuit affolante dont le cauchemar la poursuivait et qu'il faudrait avouer. Elle redoutait la colère de son père, qui l'aurait préférée morte que l'épouse d'un inconnu et, par surcroît, d'un soldat ayant peut-être aidé à la destruction de son pays par le carnage, le vol et l'incendie !

Les querelles politiques sont comme les discussions de famille : plus on y touche, plus elles s'aggravent.

M. Le Cadreron était un farouche nationaliste. Il n'admettait pas qu'un homme pût faire passer la réussite d'idées sociales avant la grandeur de sa patrie, quelle que fût cette dernière. Au-dessus de tout, il mettait l'amour de son pays, l'amour de la paix, l'amour de l'ordre, et il en voulait profondément à ceux qui, au-delà des Pyrénées, n'avaient pas su éviter au pays la guerre civile qui le déchirait.



Il estimait que le principal devoir d'un gouvernement est d'apaiser les foules en sachant démissionner à temps.

– Partout, disait-il, les chefs qui se sentent mis en minorité s'effacent immédiatement devant un autre parti, lequel peut-être saura mieux mener la barque de leur pays qu'eux-mêmes. Seuls, ceux de Madrid ont préféré la destruction de leur patrie à l'abdication.

« D'ailleurs, on ne guérit pas le désordre par un plus grand désordre et ce n'est pas en semant la haine et la révolution, pour atteindre les mauvais bergers, qu'on met le troupeau à l'abri du carnage et de la faim.

Devant des opinions si nettement exprimées, on conçoit qu'Orane n'avait pas osé la moindre révélation au sujet de son aventure étrange et douloureuse de Barcelone.

Grâce aux papiers et aux recommandations que lui avait fourni son époux d'une heure, la jeune femme avait pu, avec l'aide du consul de France, rejoindre sa patrie. Mais, depuis le retour dans son pays, elle ne parvenait pas à reprendre la

vie d'autrefois. On aurait dit que son équilibre moral était compromis d'avoir vécu en Espagne, et qu'une meurtrissure demeurait en elle, que rien ne pourrait guérir.

Cependant, elle était absolument sans nouvelles de l'homme qui lui avait si bénévolement donné son nom... Avait-il été tué à Majorque, comme il s'y attendait ? Ou, ayant échappé au danger, vivait-il encore... libre ou prisonnier ?

Orane ne pouvait faire que des suppositions à son sujet. Elle s'étonnait bien un peu de n'avoir reçu de lui aucune nouvelle. Après son départ, Perrena, à qui elle avait dû donner son adresse en France, aurait pu la prévenir s'il était arrivé quelque malheur à Ruitz.

Nous devons rendre cette justice à la jeune femme, que ni l'un ni l'autre ne lui ayant donné signe de vie, elle se tourmentait véritablement au sujet de celui qui était son mari.

Cependant, il nous faut aussi reconnaître que cette inquiétude qu'elle ressentait à propos de Ruitz n'était pas dénuée d'égoïsme, puisqu'elle-

même n'avait pas écrit pour s'informer, se défendant instinctivement de donner cette preuve d'intérêt à l'absent.

« Ce sera bien assez de lui répondre si je reçois une lettre, ou de l'accueillir s'il vient me trouver », pensait-elle avec peu d'enthousiasme.

Si bien qu'en vérité le silence absolu de Ruitz la rassurait en même temps qu'il l'inquiétait.

« Sûrement il se rend compte que ce mariage est stupide et qu'il n'a pas à se prévaloir d'un pareil lien entre nous. »

Mais, en attendant, elle vivait dans l'expectative, se tourmentant d'un silence ou s'alarmant d'un signe de vie qui lui parlerait de l'absent.

\*

Dans le grand salon mi-obscur où son père l'avait fait demander, Orane entra, un peu pâle, un peu inquiète.

La présence de sa mère parut la rassurer.

– Vous désirez me parler, mon père ? interrogea-t-elle, gênée par le regard inquisiteur qu’il posait sur elle.

– Oui, mon petit, assieds-toi.

M. Le Cadreron paraissait grave, préoccupé, et il semblait chercher les mots qu’il avait à dire.

Une seconde, la jeune femme examina son père, cet homme aux cheveux grisonnants, dont le front était barré d’un pli soucieux... Lui, naguère si alerte et si gai, il avait vieilli brusquement, rongé par des soucis de toutes sortes en ces dernières années.

Sa fille en fut impressionnée.

– Je vous écoute, mon père.

– Ta mère et moi, mon petit, nous voulons tout d’abord te dire notre profonde affection qui s’alarme à ton sujet.

– Mais, s’étonna Orane, pourquoi donc ?

– Tu es bien changée, ma petite fille, depuis ton retour d’Espagne et je m’inquiète avec

quelque raison des profonds changements que je constate en toi.

– Oh ! père, ne vous tourmentez pas ! s'écria Orane, déjà lasse de l'insistance apportée par ses parents à la sonder. Mère m'a déjà exprimé ses sentiments là-dessus et je l'ai suppliée de ne pas se tracasser... de me donner du temps...

– Bon, bon ! interrompit M. Le Cadreron d'un air assez peu convaincu. Admettons que tout va pour le mieux de ce côté. Nous allons, par conséquent, causer sérieusement.

– Sérieusement ? s'étonna encore Orane.

– Eh ! oui. Tout ceci, mon petit n'est en quelque sorte qu'une entrée en matière. Tu dois te douter que j'ai autre chose à te dire.

À ce moment, un éclair d'inquiétude parut dans les grands yeux bleus.

– Parlez, mon père. Mais que pouvez-vous donc avoir de si grave à me dire ?

– De grave, pas précisément. Il s'agit de ton avenir et c'est une question sérieuse. Écoute, Orane, il est inutile de tergiverser. J'ai reçu une

nouvelle demande en mariage pour toi.

Une ombre voila subitement le visage de la jeune femme.

– Une demande en mariage, murmura-t-elle pensivement. De qui ?

– André Dumoustier demande ta main. Tu le connais, c'est le fils d'un de mes vieux amis, un bon garçon, travailleur et actif, qui aura plus tard la belle situation de son père, puisqu'il est, comme toi, enfant unique. Je ne te cache pas, Orane, que je serais heureux de pouvoir l'appeler mon fils.

– Père, je vous ai déjà dit que je ne voulais pas me marier, prononça gravement Orane.

– Mais pourquoi, enfin ? s'étonna le père. C'est la cinquième fois que tu refuses d'envisager la question. Tu as repoussé toutes les demandes que nous avons eues ces temps derniers. La chose était assez naturelle, en ce sens que tu ne connaissais pas, pour ainsi dire, les candidats au mariage. D'autre part, tu pouvais croire qu'ils s'adressaient plus à la position sociale que tu

représentes qu'à toi-même. Mais André, ton camarade d'enfance !

– André est un charmant garçon que j'estime beaucoup, répondit-elle.

– Ah ! tu vois.

– Oui, père, je l'estime, mais c'est tout ! Je ne ressens pour lui aucun autre sentiment.

– Voyons, voyons, ma petite, intervint la mère, réfléchis. Ne repousse pas un pareil mariage sans l'examiner d'abord ! Songe que nous ne serons pas toujours là, à tes côtés. Nous pouvons venir à te manquer. Tu serais seule dans la vie, sans famille, sans foyer ! Je t'assure que ce serait pour nous un grand soulagement de penser qu'André serait pour toi le fidèle et loyal compagnon qui nous remplacerait s'il en était besoin.

– Je ne veux pas et je ne désire pas me marier, répéta Orane, dans les yeux de laquelle passa une lueur sombre.

– Mais, enfin, qu'invoques-tu pour cela ?

– Je ne veux pas, fit-elle, obstinée. C'est un désir que j'ai en moi... Vous ne pouvez pourtant

pas me contraindre !

– Peut-être va-t-il le falloir, dit M. Le Cadreron sur un ton plus autoritaire.

– Mon père !

– Oui, car tu te retranches derrière des prétextes qui n'en sont pas, en réalité. Pourquoi ne te marierais-tu pas ? Tu n'as pas envie de rester vieille fille, je suppose ?

– Et pourquoi pas ! s'exclama Orane. Les préjugés sur la vieille fille ont disparu, à notre époque. La femme a appris à lutter et à compter souvent sur ses propres forces. Je ne dis pas que j'ai décidé de ne jamais prendre un époux ; mais, dans tous les cas, je n'envisage nullement le mariage en ce moment... Je désire demeurer comme je suis.

– Mais, mon petit, c'est insensé. Tu sais très bien que c'est ton bonheur que nous cherchons. La destinée d'une femme est d'avoir un mari, des enfants... Tu ne te destines pas au couvent, probablement.

– On peut très bien ne pas songer au couvent



et ne pas vouloir se marier, s'indigna la jeune femme. Le célibat n'est pas un état que la religion ou nos mœurs réprouvent, il me semble ! Chacun doit avoir le droit, je présume, de décider de sa propre existence. Le temps où l'on imposait le mariage aux jeunes filles est passé, Dieu merci ! Que de mauvais ménages les contraintes absurdes d'autrefois n'ont-elles pas engendrés ! Rien de ce qui est forcé ne peut avoir de bonnes conséquences... Où le cœur n'est pas, le bonheur ne saurait être.

Les parents regardèrent la jeune fille avec un peu d'ahurissement. Jamais ils n'avaient envisagé la possibilité de contraindre leur fille à épouser un homme qu'elle n'aimait pas. Or, Orane, si douce habituellement, acceptait mal leurs conseils au sujet de son avenir. Du premier coup, elle se fâchait de leur intervention, les soupçonnant des pires calculs, alors qu'ils agissaient fort naturellement pour son bien, en essayant de lui faire envisager tous les angles de la question.

– Tu m'effrayes, ma pauvre petite, observa la

mère, un peu alarmée de l'agitation de sa fille. Tu t'énerves en nous supposant capables d'exercer une pression sur ton libre arbitre. Je veux bien admettre que tu es d'une autre génération que nous... seulement, nous t'avons élevée avec amour, avec confiance et, aussi, avec le respect des traditions. Tu sembles tout oublier !

– Je n'oublie pas votre tendresse, mes chers parents, et je n'ai pas l'intention de critiquer vos opinions, soyez-en persuadés. Je puis même vous assurer que la vie trop libre menée par beaucoup de jeunes filles modernes ne me plaît pas davantage qu'un mariage de raison. Mais la liberté dans le choix d'un époux est une aspiration bien légitime et je ne pense pas dépasser les bornes du respect en la revendiquant pour moi.

– Je crois plutôt que si tu n'aimes pas André, c'est que tu en aimes un autre, riposta M. Le Cadreron.

Orane hocha la tête. Une mélancolie l'assombrissait soudain, succédant à son involontaire révolte.

Sur l'instant, aucune réponse ne lui venait aux lèvres ; elle ne sentait qu'une grande lassitude l'envahir, avec le désir d'être seule et de ne pas avoir à expliquer ses gestes ou ses désirs.

Pourquoi donc ses parents la tourmentaient-ils avec leur inquiétante sollicitude ? Pourquoi toujours lui parler de mariage ?

Ils venaient de supposer qu'elle aimait un homme...

« Mariage... avenir... aimer ! Des mots qu'il lui était défendu de prononcer. N'était-elle pas l'épouse d'un homme à qui la destinée l'avait unie de force ? Celle qui ne pouvait envisager l'amour sans commettre une déloyauté vis-à-vis d'un être qui avait risqué sa vie pour sauver la sienne ne pouvait que se taire et attendre. »

Cependant, son père venait lui parler de sentiments, de traditions, de mariage d'amour !

Quelle ironie de lui souhaiter le bonheur !

Tout d'un coup, elle aurait voulu pleurer, crier son désespoir, mais elle devait rester là, inerte, murée dans ce mystère qu'elle n'avait pas eu le

courage de leur dévoiler et qui pesait sur son existence.

– Vous vous trompez encore, mon père, reprit-elle après un effort. Je n’aime personne ! Et en dehors des raisons que je viens de vous exprimer et qui me font repousser l’idée de choisir un fiancé, il est inutile de chercher, je vous assure.

– Tes raisons, mon petit, ne sont pas celles que tu nous donnes. Je crois, plutôt, qu’il est un homme que, sans l’aimer peut-être, tu préférerais à d’autres... Ceci est plus vraisemblable à ton âge.

– Quelle erreur ! Admettez plutôt, si vous y tenez, que j’aie vue tant d’horreurs en Espagne que la pensée d’unir ma vie à un homme, quel qu’il soit, me répugne...

– Ce que tu dis est ridicule ! interrompit encore une fois le châtelain. À ton âge, les illusions se renouvellent sans cesse.

– Non, insista doucement Orane. Je suis sûre que toute femme, à ma place, se trouverait dans le même état d’esprit. Je vous en prie, encore une fois, laissez-moi, tous deux, reprendre pied

auprès de vous, dans votre apaisante atmosphère.  
Je suis si bien ici.

M. Le Cadreron leva les bras au ciel dans un geste de protestation contre ce qui lui paraissait un sot enfantillage.

– Que penses-tu de cela ? demanda-t-il à sa femme, sans dissimuler sa mauvaise humeur.

– Ma foi, répondit-elle, embarrassée, je suis très étonnée des discours que nous tient notre fille.

Un silence tomba.

Le front plissé, le châtelain méditait. Il était mécontent du piètre résultat de ses adjurations. Cette petite fille, autrefois si soumise et si raisonnable, devenait véritablement inquiétante. Que s'était-il donc passé, en dehors de ce qu'elle disait, pendant son séjour en Espagne ? Quel hidalgo, de plus ou moins bonne origine, avait pu monter la tête à la jeune fille ?

Enfin, celle-ci ne désirait, somme toute, que gagner du temps... la fin de la guerre, probablement ! Il valait mieux, pour le moment,

ne pas trop brusquer la romanesque jeune fille. Quand le moment viendrait de montrer de l'énergie et de décourager les velléités d'un prétendant éhonté ou trop intéressé, le père se sentait de taille à défendre le bonheur de son enfant.

Cette résolution prise, il se tourna vers Orane.

– Mon petit reprit-il, sur un ton plus conciliant, nous ne prolongerons pas davantage cet entretien qui nous est assez pénible. Je désire, cependant, le reprendre d'ici à quelque temps, parce que je considère que ma responsabilité est engagée, en prévision du cas où nous viendrions à disparaître...

– Réfléchis surtout à cette dernière considération, interrompit la mère. Il ne faut pas qu'une femme reste seule dans la vie.

Orane fronça le sourcil et un étrange sourire passa sur ses lèvres minces.

– Oh ! ma mère, protesta-t-elle rêveusement. Vous ne croyez pas qu'on est mieux toute seule qu'auprès d'un être qui vous déplaît et qu'on

n'aime pas ?

La femme ne pouvait comprendre l'amertume cachée dans la réflexion de son enfant.

– Tu n'as peut-être pas pour André un grand amour, je veux bien le croire, ceci ne se commande pas, observa-t-elle avec bonne volonté. Mais il ne te déplaît pas, tu as de l'amitié pour lui, et cette amitié peut se changer en affection...

– André est un très bon garçon, approuva Orane, sans difficulté. Si je pouvais librement choisir un mari, je n'en vois pas un autre qui pourrait jouer ce rôle mieux que lui, auprès de moi.

– Pardon, fit doucement la mère, qui avait remarqué la réticence de sa fille. Que veux-tu dire par : « Si je pouvais librement choisir » ? Qu'est-ce qui t'empêche de choisir librement ?

– Mais, reprit la jeune fille, un moment désespérée et devenant subitement rouge, mais... vous deux !

– Comment nous deux ? s'exclamèrent les

parents, saisis.

– Certainement, ajouta Orane, reprenant de l'assurance. Vous insistez pour que je choisisse André, vous cherchez à me l'imposer !

– Pas du tout ! Je ne te l'impose pas, protesta M. Le Cadreron. Je te demande de réfléchir. Je te dis qu'il me serait agréable qu'il soit mon gendre.

– Alors, papa, si vous ne me l'imposez pas, c'est encore non... toujours non !

– Ah ! ça, par exemple ! tonna le père, furibond, en donnant un grand coup de poing sur la table. Quel entêtement ! Mais il rime à rien, ton...

Orane l'interrompit d'un geste suppliant :

– Oh ! père, je vous en prie.

Elle était devenue si pâle que son père changea de ton et reprit plus doucement :

– Écoute, mon petit, véritablement, tu me désarçannes. Tu es là à vivre je ne sais quel rêve éveillé qui t'empêche de voir l'existence telle qu'elle est... Ah ! ce que je m'en veux de t'avoir envoyée en Espagne. Maudite exposition où tu



étais si heureuse de te rendre et qui a amené une telle perturbation dans ta vie !

– Moi aussi, père, je regrette d’avoir été là-bas ; mais ce qui est fait reste fait. Il ne sert à rien de se révolter contre l’inévitable.

– C’est exact, ratifia la mère. Il est inutile de récriminer sur des choses passées et leurs conséquences. J’ai eu trop d’inquiétude quand Orane était dans cet horrible pays pour ne pas me réjouir de la garder encore près de moi. Je me souviens des jours douloureux où j’achetais cinq ou six quotidiens tous les matins, avec l’épouvante d’apprendre que mon enfant unique était peut-être au nombre des victimes de la guerre civile... Il n’est pas, je crois, de plus grande joie que de l’avoir bien en vie auprès de nous. Aussi, je t’en prie, mon bon ami, ne la contrainçons pas à ce mariage, si elle ne le désire pas. Le temps arrange tout. Si ce mariage doit se faire, il se fera.

– C’est entendu, fit M. Le Cadreron, un peu dépité cependant de devoir admettre que la suggestion de sa femme était la meilleure à suivre

pour l'instant. Attendons ! Mais je ne découvre pas du tout ce que le temps peut avoir à guérir !... Enfin, va, mon enfant, nous ne reprendrons pas ce sujet avant quelques mois. D'ici là, vis en paix auprès de nous.

Orane, un peu soulagée par cette prévision d'un délai, embrassa ses parents et, sur un ton enjoué, leur dit :

– Gardez-moi, allez, c'est mieux ! Est-ce ma faute si je ne peux me décider à vous quitter ?

Elle s'éloigna enfin, soulagée d'avoir pu, cette fois encore, échapper aux investigations de ses parents.

Ce qui était le plus pénible pour elle, c'était l'insistance de son père à vouloir la marier. De plus en plus, ce désir paternel devenait difficile à combattre. S'il n'y avait pas eu cet obstacle secret dans sa vie, sans se sentir violemment attirée vers André, elle eût cependant donné satisfaction à son père en épousant son ami d'enfance.

Elle savait bien qu'il lui aurait suffi de dire à

ses parents qu'elle était mariée pour qu'ils la laissassent tranquille avec ce sujet-là ; mais, plus le temps passait et plus elle entendait M. Le Cadreron vitupérer contre les républicains espagnols, moins la pauvre Orane osait avouer que c'était justement un aviateur gouvernemental qu'elle avait été contrainte d'épouser.

Et comment leur apprendre que ce mariage était devenu indissoluble, parce que consommé après qu'un prêtre l'avait béni comme il se doit ? La nuit surtout qui avait suivi son mariage pesait sur elle.

« Rien qu'une nuit, pensait-elle. Et toute mon existence est changée... »

Il lui semblait que s'il n'y avait pas eu ces heures inoubliables, elle aurait bien su trouver certains arguments à opposer aux théories politiques de son père.

Elle se rappelait la conversation échangée avec Ruitz au cours du repas pris en commun. Il avait fait observer à Orane qu'il n'était pas un Rouge, à proprement parler.

– J’étais au service quand la guerre a éclaté... Soldat, je n’ai pu qu’obéir à mes chefs. S’il m’avait été donné de choisir, il est probable que j’aurais été de l’autre côté de la barricade.

Et comme elle s’étonnait d’un tel aveu, il avait répondu qu’elle devait connaître son opinion intime sur le drame de son pays.

– J’ai confiance en vous, car je sais que vous n’avez aucun intérêt à le répéter pour me rendre suspect ; mais je tiens à ce que vous n’ignoriez pas à quel homme exactement vous avez lié votre vie : je suis milicien, c’est possible, mais ni anarchiste ni révolutionnaire, et pas du tout convaincu que le bonheur de l’humanité réside dans le chambardement universel. Au contraire ! Mon Dieu, mon pays et mon droit, devise de ma famille, sont les trois mots que murmurent mes lèvres quand je vais au combat...

Orane n’avait jamais douté que Ruitz n’eût été sincère, alors. Quel besoin aurait-il eu de farder la vérité ? Au surplus, elle se rappelait une autre phrase prononcée par l’aviateur :

– J’ai une situation privilégiée à Barcelone :

aviateur, je n'ai pas à ramper sur la terre labourée de projectiles et arrosée de sang innocent. Mon royaume est plus haut ! C'est entre l'azur et l'eau que s'accomplit ma tâche ! Si près du ciel, peut-on assassiner les siens ?

Et la jeune femme se rappelait la lueur, à la fois démoniaque et heureuse, qui s'était allumée dans les yeux de son mari. Il lui avait paru que du plaisir et de la haine illuminaient en même temps les noires prunelles de son mari, comme si cette tâche que l'homme accomplissait tout là-haut, derrière les nuages, ne relevait que de Dieu et de sa conscience.

Souvent, Orane avait évoqué les paroles de Ruitz et, loin d'y trouver un sens péjoratif, elle en avait déduit que celui dont elle portait le nom valait mieux que sa réputation, plutôt inquiétante, d'as gouvernemental...

Si la jeune femme avait supposé que cette conversation rapportée à son père pût faire changer celui-ci d'opinion, elle eût peut-être moins hésité à parler chez elle de Ruitz, mais elle ne croyait pas réellement que sa confiance dans

les actes de ce dernier aurait été partagée par M. Le Cadreron. Il l'eût raillée de sa candeur et eût accusé l'absent plus que la pauvre Orane aurait pu le supporter.

Évidemment elle ne portait aucun attachement à celui dont elle était l'épouse ; mais elle n'aurait pas aimé qu'on le critiquât trop fort devant elle. Elle attachait aussi une certaine crédulité à tout ce que lui avait dit Ruitz, sans bien s'expliquer pourquoi elle lui accordait tant de bonne foi. Quelque chose de franc dans son ton, et de direct dans le regard du jeune homme, l'incitait probablement à croire en lui. Il n'y avait certainement pas, à cette indulgence, l'excuse d'une affection invisible, loin s'en faut ! Néanmoins, cette impression était moins déprimante à la jeune épouse que ne l'aurait été celle d'un mépris total.

Après les insurances réitérées de M. Le Cadreron, au sujet d'André Dumoustier, Orane se dit qu'elle avait peut-être un devoir à remplir : celui de rechercher si cet époux d'outre-Pyrénées vivait encore.

Le fait qu'il n'avait jamais donné signe de vie ne signifiait pas nécessairement qu'il fût mort. Il pouvait être blessé, puis hospitalisé ? N'était-il pas prisonnier au fond de quelque geôle espagnole ? À moins que, tombé du ciel comme un grand oiseau blessé, il ne fût enseveli dans les flots, ou mourant dans une pauvre mesure de la côté méditerranéenne...

Rien ne s'opposait, en vérité, à ce qu'un jour elle vît un mutilé paraître devant elle, venant revendiquer ses droits d'époux, ou tout simplement demandant l'assistance qu'elle lui devait selon la loi. Il était possible de tout envisager dans une atroce guerre civile comme celle-là !

À l'évocation seule de ce mari venant réclamer sa femme au château, Orane avait l'impression qu'elle se trouvait emportée dans un tourbillon où tout se mêlait et s'anéantissait. Seule, sans ses parents, elle eût fait face bravement à tous les devoirs d'épouse qui pouvaient lui incomber. N'était-il pas naturel qu'elle payât de son dévouement l'homme qui lui

avait sauvé la vie ? Ce qu'elle ne pouvait envisager sans trembler, c'était la colère de son père, ses reproches, ses jugements téméraires ! C'était aussi le chagrin de sa mère, son silence de désapprobation, tout ce discrédit jeté sur elle qui avait préféré accepter un mariage indigne plutôt que de braver la mort.

C'est alors que l'idée lui vint de faire faire des recherches au sujet de Ruitz. Il fallait savoir s'il vivait encore et s'il était toujours en bonne santé. Quand elle saurait ce qu'il était advenu de lui, elle verrait alors le parti à tirer des événements.

En même temps, un espoir trouble s'élevait en elle :

« Si Ruitz était mort ?... »

Mais un sursaut suivit aussitôt le désir inavoué... inavouable.

On n'a pas le droit de souhaiter la mort !

Elle ne comprenait pas que cette pensée involontaire était née de l'instinct si naturel et si humain que tout être éprouve : l'instinct de la sécurité... le réflexe impulsif d'échapper à un



péril... le besoin inné d'être heureux, enfin ! Et elle s'épouvanta pendant quelques instants qu'une pareille pensée ait pu naître en elle.

Un besoin d'expiation monta de son subconscient.

« Pour me punir d'avoir pu envisager un tel dénouement, je dirai tous les jours une dizaine de chapelets à l'intention de Ruitz... pour qu'il vive... pour que Dieu le protège... »

Et, comme la possibilité qu'il vînt aux Jachères se précisait encore devant elle, Orane en rejeta fermement les ennuis :

« Il est mon mari, je suis sa femme ! Advienne que pourra, après tout ! Il a droit à mon dévouement et je ne le lui marchanderai pas ; mon devoir d'épouse chrétienne ne me permet pas d'agir autrement »

Ce jour-là, cette vision d'un devoir inéluctable à accomplir lui fut plus réconfortante que ses habituelles tergiversations, tant il est vrai qu'une ligne de conduite bien droite est plus facile à suivre qu'un sentier qui louvoie en méandres

divers.

\*

Dans le bel immeuble du consulat d'Espagne, à Paris, où Orane venait de pénétrer, les bureaux se succédaient autour de la grande pièce où se pressaient tous les ressortissants du gouvernement ibérique.

Un employé préposé aux renseignements reçut la jeune fille avec beaucoup de courtoisie.

– Je voudrais savoir, monsieur, s'informa-t-elle, si les mariages conclus pendant la guerre civile, à Barcelone, ont été enregistrés et sont valables ?

– Mais pourquoi ne le seraient-ils pas, mademoiselle ? Un mariage est toujours un mariage.

– C'est que, monsieur, ils ont été faits avec une telle hâte... entre miliciens partant au front et fiancées peut-être un peu vivement choisies...

– Mon Dieu ! mademoiselle, l'état civil n'a pas à voir quelles considérations ont présidé à ces mariages. Une chose est certaine, c'est que tout a été fait régulièrement du côté administratif. Tout mariage a été enregistré légalement. Pourquoi aurait-on trompé l'espoir de ces jeunes gens qui étaient de bonne foi en se donnant mutuellement l'un à l'autre ? Bien certainement, d'ailleurs, toutes les archives concernant les décès, les naissances et les alliances ont été mises en ordre. Il faut reconnaître que c'était un point d'honneur de la part des belligérants.

– Alors, dit Orane, un peu désemparée par cette réponse assez catégorique, permettez-moi de vous exposer un cas... celui d'une de mes amies qui vous prie de bien vouloir me renseigner pour elle. Cette jeune fille, un jour, s'est trouvée mariée, un peu malgré elle, avec un soldat, quelques heures avant le départ pour le front d'une colonne de combattants... C'était, en quelque sorte, un mariage de série, puisqu'on en célébra deux cents en un après-midi... Croyez-vous que mon amie soit réellement mariée, après de si rapides épousailles ?

– Évidemment, mademoiselle, elle est mariée !

– Mais, en France, ce mariage est-il valable ?

– Pourquoi ne le serait-il pas ? Nos deux gouvernements se sont mis d'accord au sujet de leurs ressortissants respectifs. Un délai nous a été imparti pour pouvoir mettre à jour tous les actes d'état civil enregistrés pendant les hostilités. Ces unions... même faites en série comme vous le dites si pittoresquement, ont été communiquées à qui de droit, comme il est d'usage depuis longtemps entre nations. Les services français, en Espagne, ont certainement fait le nécessaire pour que tout soit régulier.

Après une courte réflexion, l'homme ajouta :

– Vous devez d'ailleurs pouvoir vérifier, à la mairie de la commune où votre amie est née, si toutes les inscriptions sont bien en ordre. Cependant, pour lui faciliter les choses, dites à cette jeune femme qu'elle nous apporte les renseignements relatifs à la cérémonie ; nous pourrons probablement lui en donner confirmation directement.

Orane sentit les battements de son cœur s'accélérer. Son mariage devait être transcrit en France... son acte de naissance le mentionnerait en marge !

Un nuage passa devant ses yeux à cette perspective effarante : le hasard pouvait faire que ses parents fussent prévenus de son singulier hymen avant qu'elle ne leur en eût parlé ! C'était inimaginable !

Pendant quelques instants, tout tourna autour d'elle et elle ne vit plus que vaguement l'employé. Ce fut machinalement qu'elle déclina l'invitation qui lui était faite.

– Mon amie préférera certainement s'assurer d'abord que son mari est encore en vie...

Après quelques secondes, elle ajouta, plus lucide :

– Voulez-vous me dire, monsieur, à quel bureau je dois me renseigner pour cette autre indication ?

– Là-bas, mademoiselle, aux « Recherches des disparus ».

Il lui montrait un guichet devant lequel stationnait une longue file de gens. Orane se joignit à ceux qui attendaient. Elle n'aurait su dire si elle était désespérée ou simplement déçue de la certitude qu'elle venait d'acquérir. Il est certain que tout au fond d'elle-même elle avait fini par se persuader que son mariage n'avait pas été régulièrement enregistré. Dans tous les cas, elle n'avait jamais envisagé que son état civil pût en faire mention. C'est peut-être cet espoir inconscient qui l'avait empêchée de venir prendre plus tôt des renseignements. Elle avait peur d'une désillusion. La réponse affirmative du commis venait de disperser ses incertitudes.

Cette fois, il n'y avait pas à en douter, elle était en présence de la réalité, comme jamais depuis son retour en France elle ne l'avait été. Il n'y avait plus moyen qu'elle continuât de se leurrer. Elle était bien mariée... même ici... et légalement encore !

Il ne lui restait plus qu'à savoir si Ruitz vivait encore.

Après une attente prolongée, ce qui avait tout

au moins le mérite d'être essentiellement administratif, Orane parvint au guichet des renseignements. Là, elle dut donner des précisions sur la personne qu'elle recherchait.

– Un aviateur, expliqua-t-elle, un homme de trente ans, répondant au nom de Ruitz, et qui combattait à Barcelone. Il vivait encore il y a un an.

Et elle indiquait la date, ainsi que le jour du départ de son mari pour le front.

– L'aviateur Ruitz... répéta lentement l'employé du guichet. Mais je crois qu'il vit, madame, qu'il est parmi ceux qui ont échappé à la mort. Ruitz ?... Ce nom ne m'est pas inconnu, reprit-il, le front plissé et cherchant dans sa mémoire. Si je ne me trompe, c'est quelqu'un de connu.

– En effet ! C'était je crois, un as de l'aviation espagnole. Il faisait partie du front républicain.

– Un milicien ! s'exclama, d'un air de doute, le préposé aux recherches. Vous m'étonnez !

– Si, si, monsieur ! J'en suis sûre ! Il était à

Barcelone.

– C’est singulier... Ruitz ?... Ruitz ?... Enfin, conclut-il en hochant la tête, c’est possible ! Je peux évidemment me tromper... Des recherches vont être faites, madame. Cela nécessitera une quinzaine de jours... peut-être un mois. Tout dépend des obstacles que nous pouvons rencontrer. Voulez-vous me dire où l’on peut vous écrire ?

– M’écrire ? s’écria Orane, qui n’avait pas prévu cette éventualité.

– Oui. Donnez-moi votre nom et votre adresse.

– Mais ne puis-je venir ici chercher la réponse ?

– Il vaudrait mieux que nous vous écrivions... Réfléchissez au nombre de demandes qui nous sont adressées ? Tout le monde a perdu quelqu’un, parent ou ami, dans cette guerre !

Aussi, pour ne pas compliquer les choses, dès que nous recevons l’avis concernant la personne recherchée, nous le mettons sous enveloppe et c’est fini. S’il nous fallait garder ici toute la



correspondance, avec la quantité de gens qui réclament des nouvelles de parents disparus, vous comprenez que nous n'en sortirions plus.

Le ton était poli, mais sans réplique. Orane n'insista pas et prit assez vite une décision.

Elle donna son nom, mais indiqua l'adresse d'une de ses amies de pension, habitant Paris.

En quittant l'employé, elle songeait :

« Je vais prévenir Sylvie que j'attends une lettre et qu'il faut qu'elle me la garde, sans en parler à mes parents. »

Son amie, mariée récemment lui était toute dévouée et Orane savait que, délicatement, elle ne lui demanderait aucune explication.

Mise au courant du service qu'Orane attendait d'elle, Sylvie, en effet répondit simplement :

– C'est entendu, chérie, je t'enverrai une carte postale quand la lettre que tu attends sera ici. Tu n'auras qu'à venir la chercher.

– Je te remercie, Sylvie. Tu ne peux t'imaginer combien j'aurais été embarrassée si je n'avais pas pu compter sur toi...

Mais la jeune femme lui coupa la parole :

– Chut ! ne dis pas de bêtises : tu peux toujours compter sur moi, ma petite Orane. Tout ce que je te demande, c'est d'être très prudente et de ne pas te laisser prendre aux filets de quelque beau parleur.

La fille de M. Le Cadreron devint toute rose.

– Oh ! je t'assure qu'il ne s'agit pas d'une lettre d'amour, protesta-t-elle en riant. C'est un simple papier officiel... oui, un renseignement..

Mais, comme elle paraissait subitement gênée, Sylvie, généreusement, détourna la conversation.

\*

Trois semaines se passèrent pendant lesquelles Orane vécut dans l'attente, anxieuse des renseignements qu'on allait lui fournir. La réponse traînait, ce qui faisait à nouveau travailler l'imagination de la jeune femme. Puis, un beau matin, une carte postale de son amie, libellée en termes convenus à l'avance, fit comprendre à la

jeune fille qu'une lettre l'attendait à Paris.

Il lui fallut trouver encore un prétexte pour gagner seule la capitale. Son père protestait un peu contre les allées et venues de sa fille à la ville ; mais Orane s'efforçait à la gaieté, assurait qu'elle prenait des goûts frivoles et qu'à vingt-deux ans elle ne faisait aucun mal en passant, de temps en temps, un après-midi au spectacle avec une compagne d'enfance.

Une véritable émotion étreignit la jeune femme quand elle prit connaissance de la lettre de la légation. Cependant, on la priait simplement de passer à l'ambassade pour s'entretenir avec un des attachés.

« Mais, réfléchissait-elle, on devait me donner une réponse ferme. Or, voilà qu'au contraire c'est un rendez-vous qu'on me fixe. D'autre part, cette fois, ce n'est pas la légation qui s'occupe de mon affaire... c'est à l'ambassade que je dois aller. Mon Dieu ! qu'est-ce que je vais apprendre ? »

Le cœur lui battait terriblement quand elle pénétra dans le bureau de l'attaché auprès duquel la lettre la conviait à se rendre.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, au visage énergique et impénétrable.

« Un vrai diplomate ! » jugea Orane, intimidée, en prenant place devant lui, dans le fauteuil profond qu'il lui désignait courtoisement.

Tout en l'accueillant avec beaucoup d'égards, l'attaché espagnol examinait la jeune femme avec une attention soutenue. On eût dit qu'elle le déroutait un peu. Peut-être s'attendait-il à trouver devant lui une femme d'un certain âge, et les vingt ans d'Orane le laissaient-ils perplexe ?

Toujours est-il que celle-ci perçut cette sorte d'étonnement dans le regard du diplomate et son embarras augmenta.

– J'ai reçu une lettre de l'ambassade me convoquant chez vous, monsieur, commença-t-elle cependant avec l'aisance d'une jeune fille du monde.

– En effet, madame, nous vous avons demandé de venir ici parce que vous avez fait faire des recherches sur un de nos anciens aviateurs... Puis-je savoir à quel titre ?

– Je sers d’intermédiaire entre une de mes amies et vous, répondit Orane, interloquée.

Elle avait donné cette explication au consulat et elle n’osait plus en démordre.

– Mon amie, continua-t-elle, jeune femme du meilleur monde, est un peu souffrante et ne peut s’occuper elle-même de ces démarches. Elle m’a donc demandé, à moi qui suis libre et dispose de tout mon temps, de m’en charger à sa place. J’ai accepté de la remplacer. J’en appelle à votre discrétion, monsieur, pour ne pas insister sur le nom et la situation mondaine de cette personne. Je veux croire qu’il est permis, ne serait-ce qu’à titre amical, de rechercher en Espagne un disparu auquel mon amie peut s’intéresser.

– Eh ! oui, évidemment ! Mais la demande, c’est vous qui l’avez faite et vous vous êtes trompée. Vous avez mis un nom qui n’est pas précisément celui de la personne que vous désirez retrouver.

– Ah !...

– Vous avez dit : l’aviateur Ruitz...

– C’est sous ce nom que cet homme était connu là-bas.

– Oui, peut-être...

– Il avait une très grande renommée... c’était un héros en quelque sorte... pour certains, du moins !

Il l’interrompit presque brusquement.

– C’était un héros sous tous les rapports, madame.

– Ah ! fit Orane, plutôt surprise. Que voulez-vous dire, monsieur ?

– Qu’il faut admirer le courage et la ténacité quand ils se rencontrent chez un individu. Or, le patriotisme de l’aviateur que vous recherchez ne peut être mis en doute. Ce nom de Ruitz restera dans les annales de la terrible épopée sanglante que nous venons de vivre comme celui d’un chef qui, en toute circonstance, fut un vaillant enfant de la péninsule ibérique.

Orane écoutait avec attention celui qui parlait. Elle aurait bien voulu connaître ce que Ruitz avait fait de particulier pour mériter un pareil

éloge. Mais le diplomate ne s'expliqua pas davantage.

Cependant, elle tenait à savoir si son mari, grand aviateur ou patriote espagnol, de plus ou moins belle essence, était vivant ou mort. Cela seul comptait pour elle.

La jeune femme répéta donc sa demande :

– L'aviateur Ruitz vit-il encore ?

– Si c'est l'aviateur que vous recherchez, nous dirons qu'il a disparu, répondit nettement l'attaché d'ambassade. Son nom a été enterré le jour même qu'il a quitté Barcelone, à la date que vous indiquez sur votre demande comme étant celle de son départ pour Majorque.

– Disparu ! balbutia Orane, qui était devenue grave. Alors, il est mort ?

– Non, madame, il n'est pas mort Je veux dire que l'aviateur seulement a disparu ; mais celui qui portait ce nom de Ruitz a repris sa situation véritable le jour même où il enterrait l'aviateur...

– Alors ? fit la jeune femme, interloquée.

– Alors, madame, je puis vous assurer que cet

Espagnol vit encore... Il doit être actuellement à Madrid pour faire établir les dommages de guerre subis par lui et les siens.

– Les siens ! s'exclama-t-elle. Il a encore de la famille ? Je croyais qu'il était seul au monde !

– Ah ! cela, je ne sais. Il était marié, je crois... On me parle d'un mariage qui aurait été contracté à la dernière minute avec une jeune dame établie à Barcelone... une commerçante, paraît-il. Je ne suis pas très renseigné à ce sujet. Vous avez demandé ce qu'il était devenu, s'il vivait ? Je puis vous affirmer qu'il est à Madrid actuellement.

– Il vit ? murmura Orane, toute troublée. C'est une chose certaine, il vit ?

– Oui, madame.

La jeune femme paraissait si impressionnée que l'homme s'offrit à l'aider.

– On peut, si vous voulez, poursuivre les recherches et l'aviser que vous désirez entrer en relation avec lui ?

– Oh ! non, monsieur, non, non ! Je ne désire rien, protesta-t-elle, apeurée. Il vit, c'est ce qui



était important ! Mon amie sera contente de le savoir.

Elle s'était dressée, trop émue pour s'apercevoir qu'un vague sourire se dessinait sur les lèvres de son interlocuteur.

– Je reste, madame, à votre disposition pour tous autres renseignements qu'il vous serait agréable de connaître.

– Je vous remercie vivement, monsieur.

Elle avait hâte d'être seule pour pouvoir réfléchir. Bien qu'elle dût s'attendre à la nouvelle qu'on lui communiquait, elle était comme désarçonnée : Ruitz vivait ! Ruitz pouvait un jour ou l'autre réapparaître devant elle !

Et cet homme qui, tout naturellement, proposait d'avertir l'absent qu'une femme réclamait de ses nouvelles ! Il y avait de quoi affoler la pauvre Orane. Depuis son retour en France, elle n'avait jamais éprouvé un tel désarroi.

Comme elle se dirigeait vers la porte, le diplomate, toujours affable et courtois, proposa

encore :

– Puis-je continuer à vous écrire à l'adresse que vous avez donnée, pour le cas où j'aurais autre chose à vous communiquer ?

Les yeux d'Orane s'agrandirent.

– Oh ! oui, la même adresse, répondit-elle avec angoisse en songeant qu'elle avait donné son vrai nom. C'est entendu ! Prévenez-moi, monsieur, si vous apprenez quelque chose.

Elle s'éloigna, pendant que l'homme la suivait d'un long regard.

Sur les lèvres masculines, un vague sourire errait...

\*

En sortant de l'ambassade, Orane avait la tête en feu. Elle marcha, marcha longtemps, sans savoir exactement dans quelle direction elle se dirigeait. Elle éprouvait le besoin de se détendre. Elle arriva ainsi place de la Concorde.

Arrêtée près de l'Obélisque, elle parut redescendre sur terre et se rendre compte de sa situation isolée sur le rond-point d'asphalte, dressé comme un îlot au milieu des centaines de véhicules qui le contournaient en tous sens.

Derrière elle se dressait la silhouette imposante de la Madeleine. Elle s'y dirigea comme vers un havre reposant.

L'église était presque vide, le bedeau alignait les chaises en les faisant grincer sur les dalles. La voûte, très haute, renvoyait l'écho en bruit sonore un peu grave.

Orane alla vers une des niches, creusées en pleine pierre, où la statue de la Vierge se dressait au milieu des fleurs.

Elle s'agenouilla, mais ne pria pas, ou plutôt ses lèvres n'égrenèrent pas machinalement leurs prières habituelles.

Le regard tendu vers la douce figure de Marie souriant à son divin Enfant, la jeune femme implorait en pensée l'aide nécessaire pour voir clair en elle-même... pour pouvoir discerner où

était son devoir.

Depuis des mois, elle était perdue dans le chaos de son imagination houleuse, essayant de démêler la voie à suivre dans la situation équivoque où son silence l'avait placée vis-à-vis de ses parents.

Quoi faire ? Quoi décider ? Quel parti prendre qui donnerait satisfaction, à la fois, à son respect filial et à sa conscience d'épouse ?

Longtemps, Orane demeura immobile, enfoncée en sa contemplation intérieure ; peu à peu, le silence du saint temple parut calmer sa fièvre.

Le ciel avait dû avoir pitié de sa détresse, car une accalmie se faisait en elle.

Maintenant, elle se rendait à l'évidence. Puisque Ruitz vivait et que, d'après les renseignements obtenus, son union était légale en France autant qu'en Espagne, elle ne pouvait plus douter qu'elle fût bien mariée... c'est-à-dire tenue de se garder pour son époux, fût-il lointain !

Elle ne pouvait, par conséquent, laisser se

perpétuer entre elle et ses parents le malentendu qui leur faisait souhaiter le mariage de leur fille avec un gendre de leur choix. Il fallait les avertir, sinon ils continueraient de vouloir lui faire épouser André et, dans ce but, ils inviteraient celui-ci chez eux à tout bout de champ... ce qui, somme toute, était incompatible avec son état de femme légitimement mariée.

Elle n'avait plus le droit de tergiverser, alors qu'elle était certaine d'être régulièrement l'épouse d'un homme vivant. Il lui fallait parler, sans attendre plus longtemps.

Quand elle quitta l'église de la Madeleine, sa décision était prise.

\*

Orane avait l'intention de tout avouer à ses parents, le lendemain. Cependant le matin, elle recula encore le terrible moment. La colère de M. Le Cadreron, qu'elle prévoyait excessive, freinait sa décision.

« Ce sera pour ce soir, après le souper. Quand nous serons réunis tous les trois, je parlerai. »

Or, les circonstances vinrent contrecarrer ce plan et l'obliger à parler plus tôt. Ce fut préférable, peut-être, car elle n'eut pas le temps de préparer ses phrases et ses aveux jaillirent sans l'appréhension redoutée. Celui qui doit faire connaissance avec l'eau de la rivière ne doit pas se plonger lentement dans l'onde, sinon il recule. Il faut faire le plongeon, quitte à y être poussé de force.

Donc, ce matin-là, vers dix heures, M. Le Cadreron fit demander sa fille à son bureau.

Elle entra et remarqua de suite l'air soucieux de son père.

— Assieds-toi là, en face de moi, j'ai à te parler, cette fois, d'une façon plus décisive du sujet qui nous occupe.

Orane perdit contenance. Après la promesse de ses parents, elle se croyait tranquille pour un long moment.

« Mais je me trompe, pensa-t-elle ensuite. Il

ne s'agit probablement pas d'André. »

— Je suppose que tu peux m'accorder un instant ? s'informa le père en voyant l'air indécis de sa fille.

— Mais oui, papa.

— Écoute-moi, ma petite Orane. J'ai beaucoup parlé de toi avec ta mère et ton oncle, hier, pendant ton absence à Paris. Ensemble, nous sommes convenus que mon devoir de père était de te sortir de ta mélancolie et de te forcer un peu la main. J'ajoute, d'ailleurs, à ces arguments un autre qui te fera comprendre pourquoi je tiens à ce que tu épouses André...

— Père, je vous ai déjà dit que je refusais.

— Écoute-moi d'abord.

— Non, papa ; votre insistance est inutile.

— Laisse-moi parler, voyons !

— Tout ce que vous direz ne servira à rien.

— C'est seulement quand je t'aurai exposé mes raisons que tu pourras en juger...

— Jamais je n'épouserai André.

– Bon sang ! Laisse-moi parler !

L’homme perdait vite patience. Il ponctua ses paroles d’un coup de poing sur le bureau et Orane n’insista plus. Elle baissa la tête et se prépara à écouter le discours sans objet de son père.

– Tu n’ignores pas dans quelles conditions j’ai bâti ma fortune, commença-t-il, rassuré par son air de soumission. Fils de fermier et ingénieur, j’étais arrivé, grâce à mon travail, à ma conduite, à mes économies, à celles de ta mère, – car, épouse admirable, la chère femme m’a aidé courageusement à établir ma position, – j’étais donc arrivé à une situation enviable. C’est alors qu’éclata chez nous cette maudite crise économique. Je me suis trouvé presque ruiné, à un âge où l’on n’a guère le courage de reconstruire l’édifice écroulé. Après tant de travail, j’avais droit cependant, comme les autres, à un peu de repos ! Eh bien ! mon petit, je dois t’avouer aujourd’hui que mon crédit, en dépit de tous mes efforts, ne s’est pas rétabli aussi solide qu’avant cette période... Mon chiffre d’affaires a baissé de moitié, j’ai dû renvoyer une partie de



mes ouvriers et mes bénéfices sont nuls. Si je trouvais à vendre mon usine, je passerais volontiers la main à un autre. Mais je n'ai pas le droit d'abandonner la lutte et de jeter sur le pavé la trentaine d'ouvriers qui sont encore à mon service depuis de longues années ; ils m'ont fait confiance dans les années heureuses, je leur dois de lutter pour eux maintenant que les temps sont durs. Or, André Dumoustier, par son père, est très riche ; s'il devenait mon gendre, j'aurais immédiatement des débouchés... des capitaux seraient mis à ma disposition... capitaux que je n'ose pas même emprunter actuellement...

— Père, je vous en prie, ne continuez pas... J'ai l'impression que vous êtes prêt à me vendre...

— Allons donc, n'employons pas de grands mots ! Tu sais bien que je t'aime et qu'à aucun prix je ne voudrais sacrifier ma fille pour une question d'argent. C'est toi que je voudrais riche ! Pour moi, j'ai franchi plus de la moitié de la côte, j'ai plus qu'il ne m'en faut pour finir une existence à l'abri du besoin. Cependant, si je pense à mes ouvriers, je pense aussi à ma fille.

J'ai toujours rêvé de te procurer le luxe que je n'ai vraiment pas connu, malgré ce château, malgré les apparences, puisque j'ai toujours dû compter... et compter parfois de très près ! J'aurais donc voulu t'établir dans une bonne, dans une solide position. C'est pourquoi cette union avec André représente le repos pour moi, la sécurité, la tranquillité à ton sujet, mon petit ! Et c'est pourquoi, en dépit de ton refus, il est de mon devoir de père d'insister.

Une grande lassitude parut sur le visage d'Orane. Jamais elle n'aurait pensé que cette déception à imposer à son père pût être si pénible.

— Voyons, ma petite fille, ne prends pas un air tragique. On croirait que je te désespère.

— Père, fit-elle avec accablement, c'est que je ne puis pas répondre à votre appel. Vous ne savez pas... vous ne pouvez pas savoir...

L'homme s'étonna.

— Qu'est-ce que je ne sais pas ? demanda-t-il, comme s'il s'attendait à un enfantillage.

— Tout...

– Mais quoi, tout ? s’impatiente-t-il.

La jeune femme ouvrit les bras dans un geste d’impuissante détresse.

Les mots ne montaient pas à sa gorge étranglée. Pourtant, depuis la révélation qui lui avait été faite à l’ambassade, elle sentait bien qu’il ne lui était plus permis de cacher plus longtemps l’existence de ce mari secret. Les événements prenaient d’ailleurs une telle tournure qu’elle n’avait plus le droit d’hésiter. Elle était disposée à parler ; mais il lui en coûtait terriblement de décevoir son père, alors qu’il faisait tant de projets pour elle.

– Père, commença-t-elle avec difficulté, je ne vous ai pas tout raconté... tout ce que j’ai souffert à Barcelone.

– Quoi ! Qu’est-ce qu’il y a encore ? s’informa M. Le Cadreron, agacé devant la perspective de nouvelles tergiversations.

– Je ne vous ai pas dit que je me suis trouvée sur la place de Catalogne avec d’autres femmes arrêtées comme moi... pour les mêmes fins ! Il

s'en est fallu de peu que je ne subisse comme elles les pires violences... Déjà, en pleine rue, les soldats qui nous gardaient allèrent jusqu'à déchirer nos vêtements. J'appréhendais les outrages qu'il allait falloir subir. Mon père, comprenez-moi, les mots me viennent mal pour vous faire pareil récit..

– Mais je sais, mon petit ! Les journaux ne parlaient que de ça ! Je me doute que tu as dû passer par des heures terribles. Oublie ces heures-là, puisque tu as pu leur échapper.

– Oui, père, je leur ai échappé, c'est entendu. Mais savez-vous à quel prix ?

– Comment ? À quel prix ?

Déjà, il s'inquiétait. Quel désastre, encore, allait-elle lui révéler ?

– Apprenez, père, qu'au cours de ces heures affreuses dont je vous parle, au moment où je désespérais, où toute issue favorable ne paraissait plus possible... à ce moment-là un homme s'est montré bon... un homme a eu pitié...

– Un homme ? répéta le père, dont la voix

subitement s'enroua.

Il répéta :

– Un homme ? Et... et après ?

– Alors, père, je ne le connaissais pas... je ne l'avais jamais vu et, pourtant, c'est lui qui est venu vers moi. Interpellant un de ces gardiens qui nous frappaient à coups de crosse pour que nous obéissions plus vite, il lui a dit : « Cette femme m'appartient, nous allons nous marier tout à l'heure. Libérez-la... »

Orane revivait si intensément la scène racontée qu'elle fit une pause.

– Ensuite ? s'écria le père, haletant. Achève, voyons !

– Eh bien ! père, reprit la jeune femme, vous devinez. J'avais vingt ans. La vie criait en moi. Je n'ai pas protesté et, quand il m'a dit tout bas : « Dites comme moi, señorita », il ne m'est pas venu à l'idée de le contredire.

– Alors, que s'est-il passé ? insista le père, qui avait hâte d'en savoir plus long.

– Alors, il m'a conduite devant le bureau, en

plein air, où l'on enregistrait les mariages...

M. Le Cadreron poussa un véritable rugissement.

– Tu es mariée ! s'exclama-t-il.

– Oui.

– Mais voyons, voyons ! Pas pour de bon ? Pas devant l'état civil ?

– Hélas ! oui, père !

– Tu parles d'un bureau en plein air.

– Parce que, durant les hostilités, on avait instauré cette coutume. Avant leur départ pour le front, les miliciens pouvaient se marier facilement.. les femmes, pour avoir un mari, devenaient ainsi les meilleures auxiliaires de la Généralité dans le recrutement des soldats allant aux combats. Des centaines d'unions se concluaient parfois ainsi, le même jour...

– Et toi ?... Tu as été mariée comme ça ?

– Oui, de cette façon...

– Pourquoi ne nous l'as-tu jamais dit jusqu'ici ?

– Parce que je voulais vous épargner la peine que cette nouvelle vous causerait.

– Il est certain que je suis abasourdi. Je ne m’attendais pas à un tel acte de ta part.

Une tristesse voila le doux visage féminin. Orane songea qu’elle n’avait pas sous-estimé la colère de son père, puisque les reproches commençaient déjà.

– N’oubliez pas, papa, que je n’ai accepté ce mariage que pour échapper à l’infamie, à la mort.

– On a toujours de bonnes raisons pour excuser une sottise ! grommela-t-il avec mauvaise humeur.

– Je vous affirme, mon père, que ce n’est pas de gaieté de cœur que j’ai accepté de devenir la femme d’un inconnu.

– Et cet homme que tu ne connaissais pas, qu’est-ce qu’il était au juste ?

– C’était un aviateur.

– Un aviateur militaire ?

– Oui.

Une véritable colère secoua soudainement M. Le Cadreron.

– Cette union n'est pas valable ! cria-t-il violemment. Ce que tu me racontes là n'est qu'un épisode de cette abominable guerre civile. Tu as été contrainte d'y jouer un rôle contre ton gré ! Mais tu es de nouveau en France, à l'abri ! Il suffira de faire annuler ce mariage, s'il a été enregistré.

Orane secoua la tête lentement.

– Non, fit-elle nettement. Vous n'oubliez qu'une chose, père, c'est que cette union est le prix du sang, en quelque sorte.

– Comment cela ?

– Cet Espagnol a risqué sa vie pour sauver la mienne.

M. Le Cadreron ricana :

– Quelle blague ! S'il ne te connaissait pas, pourquoi se serait-il exposé ?

La jeune femme évoqua le visage ardent de Ruitz et, avec douceur, elle dit :



– Peut-être a-t-il vu dans son intervention un beau geste à accomplir... Une chose est sûre, c'est qu'il aurait connu la vengeance immédiate des anarchistes si ceux-ci avaient su qu'il mentait en se disant mon fiancé... Pensez donc, mon père, arracher un otage des mains avides de sang ! C'est un crime qu'on ne pardonnait pas là-bas.

– Tout ceci est bien extraordinaire, bougonna à nouveau le châtelain.

– C'est la vérité, cependant ! insista fermement Orane.

– Soit ! admit le père avec sécheresse. Admettons que cet homme ait couru un danger en te rendant service. Ce n'est pas une raison pour que tu passes ta vie avec lui !

Orane eut brusquement l'impression déclarante que son père ne la comprenait pas. Au nom de leur double conscience, il parlait un langage différent du sien ; alors que, dans la façon d'interpréter un devoir, il semblerait qu'il ne puisse y avoir qu'une seule façon de voir... la même pour chacun de nous...

– J’estime que l’homme qui m’a sauvé la vie en me donnant son nom peut seul me relever de ma dette, énonça la jeune femme comme une chose naturelle.

Elle avait parlé à mi-voix, sans le regarder ; ses yeux embués de larmes fixaient à travers la fenêtre l’horizon de ciel et de plaines qui se confondaient dans le lointain.

N’était-ce pas ce devoir qui s’était imposé à elle, la veille, quand elle cherchait la voie à suivre, au pied de la Vierge, à l’église de la Madeleine ?

– L’homme dont tu parles est peut-être mort, suggéra le châtelain.

– Il vit ; je me suis renseignée, répondit-elle.

– Quand cela ?

– Ces temps derniers, à Paris. Quand vous me taquiniez parce que j’allais m’amuser avec des amies, c’était simplement pour y faire une enquête... J’ai appris qu’il était vivant et que mon mariage était valable et devait être transcrit en France.

– Tonnerre de Brest ! clama le châtelain, furibond. Et tu me dis ça tranquillement, bon sang !

Orane eut un pauvre geste navré.

– J’aurais voulu pouvoir vous le cacher toujours, mais vous insistiez tellement pour me marier, malgré moi ; il m’a bien fallu vous apprendre la vérité.

– André ferait un mari autrement présentable que ton Espagnol de malheur ! Un aviateur révolutionnaire ! C’est ça qui relève une famille. Et ça promet bien du plaisir à une femme ! Tu dois être ravie, naturellement ?

Sous cette avalanche de sarcasmes, la pauvre fille ne savait que courber la tête, abattue par son mauvais sort qui la rendait deux fois victime : là-bas, à Barcelone, où la mort l’avait coudoyée, et ici, aujourd’hui, où son père la traitait en coupable.

– Ne m’accablez pas, mon père ! supplia-t-elle. J’ai souffert, croyez-le, quand j’ai appris que mon mariage était valable.

Le châtelain leva les bras au ciel en soupirant. Pour l'instant, il estimait certainement que tout le monde avait sa part de souffrances à supporter en cette affaire.

– Où est-il, cet indésirable gendre qui me tombe du ciel aujourd'hui ? demanda-t-il avec dédain.

– À Madrid, m'a-t-on dit.

– Tu ne l'as pas revu depuis ton retour en France ?

– Non.

– Et tu es bien sûre que toute cette histoire n'est pas du roman ?

– Non, père ! C'est, hélas ! la réalité.

M. Le Cadreron s'était levé. En silence, il se mit à arpenter la pièce à grands pas.

Ce qui arrivait était inimaginable ! Sa fille était mariée... mal mariée... dans des conditions désastreuses ! Tous ses projets à lui étaient par terre. Un comble, véritablement !

Pendant un instant, il porta la main à son front,

comme s'il cherchait par ce geste à remettre de l'ordre dans ses idées. À la fin, il vint se camper devant Orane, demeurée immobile sur sa chaise.

– Pourquoi ne m'as-tu pas mis plus tôt au courant de ce mariage ?

Elle eut un mouvement accablé des épaules. Tant de lassitude était en elle !

– À quoi bon en parler ? fit-elle tristement. Je savais que je déchaînerais injustement votre courroux...

– Je ne suis pas un ogre ! Je ne t'adresse aucun reproche... sauf celui de m'avoir caché si longtemps la vérité.

– Vous aviez une telle haine de tout ce qui touchait, de près ou de loin, au front rouge espagnol... Il ne se passait pas de jour que vous n'accabliez les gouvernementaux de votre colère ! Pouvais-je vous dire, sans frémir d'émoi à la pensée de votre mécontentement, que j'avais été contrainte, pour sauver ma vie, d'épouser un milicien ?

– Je ne suis pas un ogre ! répéta le père dans

une sorte de puérile rancune. Je sais être juste et comprendre les choses. Ton silence est une injure mon petit... Je t'aime beaucoup, quoi que tu en penses.

Un sourire un peu triste erra sur les lèvres de la jeune femme. Elle n'ignorait pas la grande affection que son père lui réservait ; mais elle connaissait aussi la violence de ses emportements, pas toujours justifiés.

– Je sais, père, combien vous vous tracassez pour mon avenir, répondit-elle affectueusement. Et c'est justement ce qui arrêtait mes paroles... Je crois que si l'on m'avait dit à l'ambassade que mon mari était mort, jamais vous n'auriez connu ce douloureux épisode de ma vie... Seulement, voilà, la destinée en a décidé autrement et toute ma bonne volonté, ni la vôtre, ne peuvent arrêter la marche des événements.

– Oui, oui ! murmura l'homme pensivement. Nul n'échappe à ce qui est écrit et chacun de nous doit subir son sort jusqu'au bout.

– Alors, père, si vous en convenez, pourquoi me faites-vous grief de choses que je n'ai pas pu

empêcher ?

– Je ne te reproche rien à toi, personnellement... je trouve simplement absurde que tu paraisses admettre qu'un mariage pareil soit indissoluble.

– Moralement, il l'est ! Il s'agit d'une dette de sang.

– Il ne le serait véritablement que si tu avais vécu longtemps avec cet époux.

– Ah ! remarqua-t-elle, désarçonnée. Vous estimez que le caractère d'une union est proportionnellement en rapport avec sa durée...

– Ne me fais pas dire de bêtises ! Je prétends simplement, comme l'Église elle-même l'admet, que tant qu'un mariage n'a pas été consommé, il ne compte pas.

– Et vingt-quatre heures de cohabitation, ce n'est pas assez ?

– Un jour, ce n'est rien.

– Un jour... et une nuit !

– Comment, une nuit ?

- Dame !... Vingt-quatre heures !
- Oui... Quoique... Enfin, tu m’as dit qu’il était parti pour Majorque.
- Je vous ai expliqué qu’il m’a quittée à l’aube, le lendemain matin, pour gagner le front.
- Alors, la nuit ?...
- Eh bien ! papa... la nuit...
- Achève ! s’énerva Le Cadreron. Ce que tu peux être agaçante ! Il faut qu’on t’arrache tous les mots !
- Eh bien ! articula-t-elle avec effort, la nuit fut probablement pareille à toutes celles qui suivent habituellement un mariage...
- L’homme bondit, hors de lui.
- Tu dis ?

Il écumait véritablement ! Cette petite Orane avait une façon de raconter les choses qui aurait fait perdre patience à quelqu’un de moins irascible que lui !

Pendant que, tout rageur, il arpentait la pièce, la jeune femme, très pâle, demeurait immobile et



le regard lointain, comme si tout d'un coup elle se désintéressait de cette colère qu'elle venait de déchaîner. Une chose était certaine, à cette minute, c'est que tout ce qui s'était passé entre Ruitz et elle les regardait seuls... Quelle que fût la contrainte subie par elle à Barcelone, elle n'en parlerait pas, elle n'accablerait pas celui qui lui avait sauvé la vie.

Dehors, la pluie frappait les vitres, comme autant de milliers de coups d'épingle. Une branche de vigne vierge, secouée par le vent, cognait de temps en temps les volets de bois, telle une main indiscreète, et l'on était gêné du silence qui suivait, alors qu'il aurait dû, semblait-il, être rompu par l'invitation : « Entrez ! »

La pendule Empire, en sonnant la demie, coupa cette impression désagréable.

— Alors, insista le châtelain qui se ressaisissait, tu as été la femme de... de cet homme là ?

Orane inclina la tête.

— Je ne pouvais guère me dérober, expliqua-t-elle. J'ai cru qu'il en avait le droit.

– Le droit ? répéta Le Cadreron en essuyant son front sur lequel la sueur perlait tout à coup. Évidemment, il en avait le droit ! Mais ce n'est pas un gentleman.

– Pensez-vous donc, père, demanda lentement la jeune femme, que placé en pareille position, c'est-à-dire sur le point d'aller se faire tuer au front, un soldat eût agi, en France, différemment ?

– Certainement. Ici, un homme aurait été généreux jusqu'au bout.

Une souffrance crispa le doux visage anxieux qui guettait sa réponse.

– Alors, répondit tranquillement la jeune femme, nos militaires valent mieux que ceux d'Espagne. Je me suis souvent demandé comment agirait un Français en cas de guerre civile... Votre réponse me rassure, mon père, puisque vous affirmez que les nôtres seraient de généreux gentilshommes. Une chose est sûre, c'est qu'à Barcelone très peu d'hommes m'auraient sauvé la vie comme l'a fait Ruitz ; mais il y en aurait eu moins encore pour me

respecter, après que j'aurais été leur femme.

M. Le Cadreron détourna la tête, un peu gêné. Au fond, il n'était pas du tout certain de ce qui se passerait en France en cas de révolution, et il se rendait compte du parti pris qu'il apportait contre la race de celui qui avait épousé sa fille.

— Tout de même, lança-t-il avec colère, peut-être parce qu'il était mécontent de ses propres arguments, tout de même, il ne faudrait pas que je le rencontre, ton Ruitz ! Il ferait connaissance, et de belle manière, avec la semelle de mes souliers !

Une flamme réprobatrice empourpra le front d'Orane.

— Évidemment, remarqua-t-elle sèchement, pour avoir sauvé la vie, sans rime ni raison, à votre fille, ce garçon ne mériterait pas autre chose.

— Tu peux ironiser, je m'en moque ! riposta l'homme d'un ton acerbe. Ce qui compte pour moi, c'est de faire annuler ce ridicule mariage qui a été effectué dans des conditions trop spéciales

pour conserver un caractère de validité.

– Vous disiez tout à l’heure que, s’il avait été consommé, cela modifiait tout.

– Erreur ! Un inconnu ne peut pas devenir l’époux de toute ta vie ! Si cet homme est bien élevé, ce que j’accepte d’admettre, puisque tu as l’air de le défendre, et enfin parce qu’en Espagne, aussi bien dans un parti que dans l’autre, il doit y avoir, comme partout ailleurs, des gens ayant de l’éducation, si donc il est un vrai caballero, il acceptera le divorce.

Mais la jeune femme hocha la tête.

– S’il est bien élevé, papa, il n’acceptera pas justement le divorce.

– Vraiment ! Et pourquoi ?

– Pourquoi ? Parce qu’un prêtre a béni notre union.

Cette fois, l’emportement de M. Le Cadreron ne connut plus de bornes. La violence de sa colère se traduisit par des injures à l’adresse de l’intéressé et par des coups de poing fortement assenés sur la table de travail.

– Jamais ! jamais ! clamait-il, je ne permettrai à un seul de ces étrangers d’entrer dans ma famille. Il t’a sauvée, dis-tu, mais c’est parce que tu représentais pour lui un peu d’argent ou des espérances de bien-être. Ah ! le joli monsieur ! Il n’a pas hésité à tirer parti tout de suite de ses droits ! Il s’est empressé d’être ton mari complètement, cet hidalgo de malheur !

À bout de souffle, le châtelain s’était laissé tomber dans son fauteuil de bureau, et là, les bras sur la table, la tête baissée, l’air accablé, il fixait, sans le voir, l’encrier placé en face de lui.

– Père, fit Orane sans bouger de sa place, mais d’une voix infiniment pitoyable. Ne vous alarmez pas ainsi. Songez plutôt que ce mariage m’a délivrée de bien des tortures... d’outrages plus infamants que l’union à laquelle j’ai été contrainte... Auriez-vous préféré me savoir morte ?

– Ah ! je ne sais pas si je n’aimerais pas mieux, en effet, te savoir morte que l’épouse de cette canaille !

Elle ne répondit pas à ce qu’elle sentait être de

la mauvaise humeur, car, malgré son blasphème, elle ne doutait pas de l'affection de son père.

Au surplus, sa pensée se détachait du litige qu'ils essayaient de résoudre. Revenant en arrière, Orane évoquait celui qui, un an plus tôt, avait posé sa main sur son épaule en disant :

– Cette jeune fille est mienne. Elle est ma fiancée.

Et il lui semblait qu'auprès d'elle un visage mâle, au regard franc, se penchait à nouveau en murmurant :

– Dites comme moi, señorita, car le moindre mot pourrait nous perdre...

Elle se remémora encore le baiser que Ruitz lui avait donné devant tous... le mot « pardon » soufflé bas à l'oreille.

Cette vision était-elle pour Orane reposante ou la terrifiait-elle encore comme douze mois auparavant ? Elle-même n'aurait su le dire.

Une chose demeurerait évidente à son entendement, c'est que dès l'instant où Ruitz avait dit : « Elle est mienne », la jeune femme

s'était sentie protégée et elle avait compris qu'elle ne courait plus aucun danger. Grâce à lui, grâce à ses recommandations, grâce aux amis qu'il lui avait envoyés, elle avait pu, contre toute espérance, quitter la ville tragique et revenir en France.

À défaut de toute autre considération, ceci ne suffisait-il pas à émouvoir sa sensibilité ?

Il était pourtant un autre beau souvenir qu'elle cultivait en elle. C'était pendant la nuit qui avait suivi leur mariage.

Ruitz avait dit :

— Je ne sais pas pourquoi, petite fille, j'ai décidé tantôt de vous arracher des mains de vos bourreaux. Je me souviens seulement que, coûte que coûte, il m'a fallu vous mettre à l'abri... sous seule... et pas une autre ! Je regardais vos yeux et je ne pouvais pas imaginer qu'ils se fermentaient pour toujours. C'est presque malgré moi que j'ai agi, ne pouvant pas résister à la tentation de sauver de la mort ce visage et ces yeux qui me fascinaient.

Plus tard encore, il s'était humblement excusé de l'avoir fait sienne... d'avoir consacré par la possession leur singulière union.

– Vous êtes bien jolie, señora, et je ne suis qu'un homme désarmé en face du désir... Pardonnez-moi et ne me jugez pas trop durement. Si je meurs demain, dites-vous seulement que vous aurez été la dernière lumière qui aura illuminé ma vie...

De telles paroles expiatoires ne peuvent pas laisser insensible une jeune fille impressionnable que les désillusions d'amour n'ont pas encore dressée contre les paroles trompeuses de l'homme. Surtout que Ruitz était parti et qu'elle ne l'avait plus revu.

En cette minute, Orane sentit qu'elle devait défendre l'absent contre la colère de son père.

– Papa, dit-elle doucement, ne sentez-vous pas que la dette que j'ai contractée est sacrée ? Ne comprenez-vous pas aussi que je dois attendre le retour de cet homme qui, devant la loi et devant Dieu, est mon mari, quoi que vous puissiez dire pour m'en dissuader ? Ma situation est



angoissante, mais qu'y faire ? Il faut se résigner...

– Et s'il ne revient pas ? interrompit brusquement Le Cadreron.

– Eh bien ! père, réjouissez-vous ! Vous garderez toujours votre fille, puisque je ne désire pas rappeler à cet homme le lien qui nous unit.

– Tu ne comptes pourtant pas rester toute ta vie dans cette situation fausse ?

– C'est que je n'estime pas que les circonstances qui font de moi une femme mariée soient équivoques. J'ai mis mon nom au bas d'un acte qui me sauvait ; d'autre part, quand le prêtre m'a bénie, j'ai murmuré tout bas l'*amen* qui consacrait mon acceptation. Ces deux choses-là, père, je ne puis pas les renier... je ne les renierai jamais ! Ma conscience me le défend. Si je suis en vie, c'est grâce à ce double serment, je n'ai pas le droit de l'oublier.

Devant sa ferme attitude, Le Cadreron ne voulut plus discuter davantage avec elle.

– Écoute ! prononça-t-il impérativement. Je ne sais pas ce que je vais décider. Ce que tu viens de

m'apprendre est tellement effarant que j'ai besoin de réfléchir et d'en parler à ta mère. J'examinerai à tête reposée la situation imprévue devant laquelle tu nous mets ! Il faudra également que je voie les papiers de Barcelone, ce sont certainement des pièces fausses ! On a dû abuser de ton ignorance ! On s'est joué de toi, j'en suis persuadé. En Espagne comme en France, la famille doit sanctionner le mariage de l'enfant.

– Non, père, riposta Orane, non moins fermement. Le mariage n'a pas besoin d'être sanctionné par les parents ; il suffit qu'il le soit par les deux fiancés. N'oubliez pas que j'étais majeure.

– Voilà une raison que ton respect filial aurait dû t'empêcher d'invoquer devant moi.

– Il le faut bien, mon papa, puisque vous semblez vous leurrer sur la portée légale d'un acte qui est rigoureusement valable ! Je vous en conjure, ne vous entêtez pas davantage dans un espoir que je ne réaliserai jamais. Je serai toute ma vie une femme sans mari, si celui dont je porte le nom ne vient pas me chercher. Mais

supposez qu'il vienne et qu'il exige de moi que je le suive, eh bien ! j'obéirai, mon père, car c'est mon devoir et l'honneur le commande.

Ils n'ajoutèrent rien ni l'un ni l'autre. Le père n'admettait pas que les théories de sa fille puissent être justes ; il était convaincu que le mariage n'avait pas été enregistré selon les règles. Toutefois, il sentit qu'en cet instant il serait inutile de vouloir vaincre la ferme volonté d'Orane.

— Va, lui dit-il au bout d'un moment sur un ton plus conciliant. Tu aurais dû me parler plus tôt de cette histoire. Si j'avais été mis en présence de la situation dès les premiers jours de ton retour, j'aurais vu ce que j'eusse pu faire... Peut-être était-il facile, alors, d'empêcher ces maudits papiers d'être enregistrés. D'un autre côté, je ne serais pas aujourd'hui aussi engagé, tant dans mes propres espoirs que dans mes promesses envers André Dumoustier. Tu as manqué de franchise et c'est regrettable !

La jeune fille embrassa son père et sortit du bureau, sans essayer plus longtemps de faire

entendre raison à ce grand enfant gâté qui n'admettait guère que ses désirs pussent être tenus en échec.

\*

Quand Orane se trouva seule, une impression de soulagement l'envahit.

Enfin, la corvée était faite ! Son père était au courant de ce qui s'était passé à Barcelone. Il n'y avait plus à revenir là-dessus.

D'un pas plus allègre, elle monta à l'appartement de sa mère qui, fatiguée depuis quelques jours, ne descendait guère de sa chambre avant midi.

Celle-ci achevait sa toilette quand la jeune femme pénétra chez elle.

— Oh ! mère, s'écria-t-elle, tu ne peux te douter quel grave entretien je viens d'avoir avec papa ! J'ai bien regretté que tu n'aies pas été là pour arrondir les angles ! C'était tellement pénible pour ta petite fille d'affronter toute seule ce

terrible monsignor qui n'accepte pas que les choses puissent aller autrement qu'il ne l'a prévu.

M<sup>me</sup> Le Cadreron sourit avec indulgence. Elle connaissait de longue date le travers de son mari et ne s'en inquiétait pas trop, car elle savait aussi que celui-ci, mis devant les faits accomplis, était toujours le premier à se démener courageusement pour en tirer le meilleur parti.

– Je devine l'assaut que tu as eu à subir, répondit-elle d'un ton encourageant. J'avais supplié ton père d'attendre un peu, mais son frère lui a monté la tête, hier, pendant que tu étais à Paris. Et ton pauvre papa, qui est très bon et qui t'aime bien, malgré l'air bourru qu'il se croit obligé de prendre avec toi, avait promis à ton oncle de se montrer très ferme.

– Eh bien ! il a tenu parole, je t'assure ! Qu'est-ce que j'ai pris !

– Pauvre chérie ! Je m'en doutais et comme je désapprouvais la nouvelle pression qu'il tenait à exercer sur toi, je lui ai dit que je le laisserais tenter seul sa démarche. Il me paraissait qu'en tête à tête avec toi ton père mettrait dans son

intervention beaucoup plus de modération que si j'avais été présente.

Orane eut un sourire un peu amusé à l'égard de sa mère.

– Ma petite mamie, dit-elle avec gentillesse, tu es aussi brave que moi quand il s'agit d'affronter les colères de papa ; c'est à qui de nous deux s'esquivera ! Mais rassure-toi, ma maman chérie, tout s'est bien terminé. D'abord, j'ai peut-être été plus libre, hors de ta présence, pour discuter avec papa ; ensuite, comme celui-ci me l'a répété plusieurs fois, il n'est pas un ogre et il ne m'a pas dévorée... Tu peux en juger, d'ailleurs ; ta fille est bien tout entière, il ne lui manque rien !

– Quelle grande gosse tu fais ! remarqua M<sup>me</sup> Le Cadreron, rassurée par l'apparente bonne humeur d'Orane. Mais, dis-moi, ma chérie, comment les choses se sont-elles passées ?

Quelle décision a prise ton père à propos de ton mariage ?

– Eh bien ! répondit Orane sérieusement, père a été héroïque... Je ne crois pas qu'il me reparle

jamais de notre ami André.

– Non ! Ce n'est pas possible ! Ton père s'est rendu à tes arguments ?

La jeune femme hocha la tête pensivement.

– C'est qu'ils étaient terriblement convaincants, mes arguments, répliqua-t-elle gravement.

Puis, s'asseyant auprès de sa mère et lui passant les bras autour du cou :

– Vois-tu, ma maman, il y a bien des choses désagréables que j'aurais voulu pouvoir vous cacher jusqu'au bout... surtout à papa qui prend tant à cœur mon avenir. Seulement, voilà... mise au pied du mur par son insistance, obligée de repousser à nouveau la demande en mariage d'André, il m'a bien fallu dire la vérité. Or, celle-ci n'est pas agréable... mais, là, pas du tout agréable à apprendre.

Une stupéfaction sans bornes se lisait subitement dans les bons yeux de la châtelaine.

– Qu'est-ce que tu racontes, mon petit ? Que veux-tu dire ?

Sa voix, comme son regard, étaient remplis d'alarme.

La fille embrassa tendrement sa mère.

– Ne te fais pas de mal, mamie, ta fille est vivante ! C'est tout ce que tu demandais au Ciel lorsque j'étais à Barcelone, n'est-ce pas ? Il semble que le reste ne compte guère en regard de la vie... Eh bien ! maintenant que je suis auprès de toi, faut-il se lamenter, si j'y reviens meurtrie et amoindrie ?

– Meurtrie et amoindrie ! Explique-toi, ma petite fille, balbutia la mère, dont les yeux s'embuaient instinctivement de larmes. Qu'est-ce qui t'est arrivé, là-bas, que tu nous as caché et que ton père t'a contrainte à lui révéler ? Souvent, quand je te vois si triste et si réfléchie, je pense qu'il y a un homme dans ta vie... un homme que tu aimes, que tu regrettes... C'est son souvenir qui t'empêche d'accepter André ?

À chacune des suppositions maternelles, Orane secouait gravement la tête.

– Non, reprit-elle enfin, ce n'est pas tout à fait



ce que tu crois, maman. C'est autre chose que tu ne peux soupçonner...

– Mais il s'agit bien d'un homme, n'est-ce pas ? insista la mère, qui voyait une fois de plus le mince visage de sa fille se couvrir de mélancolie et qui craignait de la voir de nouveau se dérober aux confidences.

– Oui, il y a un homme dans mon histoire, avoua la jeune fille tristement, mais tu penses à l'amour, mère chérie, alors qu'il n'est question que de devoir dans l'âme de ton enfant.

– Qu'est-ce que tu racontes là, mon petit ?

– La vérité ! Tiens, mamie, écoute-moi, je vais tout te dire.

Il fallait que la pauvre Orane recommençât sa terrible confession. Mais l'oreille qui allait l'entendre était autrement compatissante que celle de M. Le Cadreron. Et pendant qu'elle s'accroupissait sur la peau d'ours jetée à terre devant le divan, sa main restait enfouie dans celle de sa mère et ses yeux se levaient, rassurés et tendres, vers le regard indulgent qui la

contemplait avec tant d'amour et de compréhension.

C'est dans ce tête-à-tête, reposant et confiant, que la jeune femme laissa parler son cœur et raconta, sans rien omettre, l'invraisemblable aventure.

Pas une seule fois, la mère n'interrompit celle qui parlait ; seule, la pression de ses doigts sur la main glacée de sa fille réconfortait celle-ci et encourageait son difficile aveu.

Quand Orane se tut, les lèvres blêmes de M<sup>me</sup> Le Cadreron ne purent articuler que ces mots compatissants :

– Ma petite fille ! Ma pauvre petite fille !

Mieux que son mari, elle avait compris toute la misère du calvaire vécu et l'affreux dilemme imposé à un jeune être de vingt ans, qui ne peut pas même envisager de sang-froid l'idée de la mort et à qui on offre la sécurité et la vie sauve.

Sans en discuter, son instinctive pudeur féminine partageait l'épouvante ressentie par l'enfant fragile devant les abominables menaces

qu'avait fait peser sur elle la soldatesque en délire qui la retenait prisonnière. Comment, après un tel récit, le cœur de la mère aurait-il pu se réserver et ne pas absoudre sans réticence ?

Orane ne doutait pas, d'ailleurs, de cette tendresse qui se penchait vers elle.

— Vois-tu, maman, ajoutait-elle en refoulant ses larmes, il faudra que tu fasses entendre raison à papa ; il m'en veut de vous avoir caché la vérité. Or, si je n'ai pas parlé plus tôt, c'est que, sans qu'il s'en rende compte, père a des colères qui me font peur ! Mais toi, petite maman, tu juges les choses sans parti pris, sainement... Dis-moi, suis-je vraiment coupable d'avoir accepté de sauver ma vie par un pareil marché ? Aurais-tu préféré que ta fille soit, là-bas, martyrisée et violentée par un tas d'individus ignobles ?

— Non ! non ! s'écria la mère, épouvantée à cette seule supposition.

Attirant Orane dans ses bras, elle l'embrassait avec effusion.

— Dieu est bon, puisqu'il t'a conservée à moi,

disait-elle avec ferveur. Ma petite fille, mon tout petit, quelles heures affreuses tu as dû passer ! Et je n'étais pas là pour les supporter avec toi ! Quant à cet homme qui t'a sauvée, quel que fût son passé, il fut bon ce jour-là. Je lui serai toujours reconnaissante de son intervention, puisqu'il a pu t'éviter une si horrible situation.

– C'est père qu'il faut convaincre, ma petite maman, insista Orane, tout émue de cet entendement maternel qui ne cherchait pas le mauvais côté des choses. Papa est tellement monté contre moi et contre mon mariage espagnol que je me demande comment tout ceci va se terminer.

– Ne te tracasse pas, ma chérie. Ton père t'aime, je t'assure, et je lui parlerai. Quand il aura eu le temps de réaliser le danger que tu as couru, il changera d'avis. Un homme, vois-tu, n'accepte pas aussi facilement que nous les coups que lui porte la destinée. Il t'a parlé sous l'empire de la colère et sans réfléchir ; mais n'as-tu pas vu, en revenant ici, combien il avait souffert de ton absence ? Il vieillissait à vue d'œil ! Tu ne peux

te douter de son angoisse, chaque fois qu'il prenait un journal et qu'il lisait les horribles nouvelles concernant les traitements atroces que les femmes et les enfants subissaient là-bas.

– Oh ! assura Orane, toute pensive, je sais bien que papa ne me gardera pas longtemps rancune. C'est seulement à propos de ce mariage qu'il m'inquiète.

La mère scruta soudain le visage de sa fille.

– Qu'est-ce qu'il veut à ce sujet ?

– Essayer de le faire annuler... pour que je puisse épouser André plus tard.

– Et toi, ma petite fille, que préfères-tu ?

– Personnellement, rien ! Mais je fais de cette question un point d'honneur... Je suis mariée, mon mari seul aurait le droit de me relever de ma promesse ! Comprenez-moi, tous les deux : demeurer sienne est une dette sacrée !

– Je partage absolument tes principes : le devoir te lie. Mais si ton père retrouvait ce jeune homme et qu'il obtînt de lui la promesse d'une séparation à l'amiable... son consentement à un

divorce ?

Le regard d'Orane s'immobilisa devant ce problème si nettement posé devant elle. Il parut à M<sup>me</sup> Le Cadreron que le visage, déjà pâle, de la jeune femme, devenait plus pâle encore.

– J'estime, affirma celle-ci, après un moment de réflexion, que la suggestion ne doit pas venir d'aucun de nous, sinon elle peut paraître une indication... D'ailleurs, la question ne se pose pas : un prêtre a béni mon mariage et même si Ruitz admettait le divorce, moi, je ne l'accepterais pas.

– Peut-être, suggéra la vieille dame, aurais-tu pu dire à ton père que tu aimais ce jeune aviateur. Devant une telle assurance, il n'aurait pu que s'incliner.

Orane, stupéfaite, regarda sa mère.

– Mais je n'aime pas Ruitz, balbutia-t-elle, le front empourpré. Qu'est-ce qui peut te faire croire une pareille chose ? Avant de commencer ne t'ai-je pas prévenue, mère, qu'il ne s'agissait pas pour moi d'une question de sentiment ?

– Tu me l’as dit, en effet, mais je suis un peu romanesque, répondit assez légèrement la châtelaine. Il me paraît tout naturel qu’une femme aime son mari... surtout quand celui-ci lui a sauvé la vie !

– Ce serait peut-être naturel, mais cela n’est pas ! riposta la jeune femme avec un peu d’aigreur. Si je m’attendais... Ah ! par exemple ! je n’ai pas mérité une pareille insinuation !

Sa surprise passée, la mauvaise humeur prenait le dessus.

– Ne te fâche pas et n’en parlons plus, dit la mère tranquillement. L’amour aurait peut-être mieux arrangé les choses aux yeux prévenus de ton papa... Je n’ai fait qu’une supposition ! Quoi qu’il en soit, tu peux compter sur moi, ma chérie, pour défendre ton point de vue.

– Je ne vois pas en quoi l’amour eût aplani les difficultés, marmonna Orane, qui n’avait même pas fait attention aux dernières paroles de sa mère. Je ne puis vraiment pas aimer un homme que je n’ai vu que quelques heures.

– En effet, convint gaiement M<sup>me</sup> Le Cadreron. Ce serait un vrai coup de foudre.

– Il n'en est pas ainsi, ma mère, je te l'affirme.

– J'en suis certaine maintenant, mon petit.

– Mais comment as-tu pu supposer pareille chose ? insista la jeune fille un peu fiévreusement. C'est abominable !

– N'y pensons plus, chérie. J'ai parlé un peu au hasard, ne croyant pas te faire de la peine.

– Je n'ai pas de peine, mais je ne veux pas qu'on croie des choses qui ne sont pas.

Dans son énervement, elle s'était mise à pleurer.

– Voyons, ma petite fille, protesta la mère, abasourdie de l'importance que prenait sa réflexion. Ne te mets pas en pareil état pour une simple supposition. Je me suis trompée ; l'incident est clos ! Je suis d'ailleurs ravie de pouvoir garder ma fille auprès de moi... Il est en effet probable que cet aviateur, s'il vit encore, a déjà oublié la petite Française dont il a été le mari d'une nuit... Le principal est que, ne l'aimant pas,



tu ne souffriras pas de sa défection !

Orane s'essuya les yeux, puis, redressée, elle parut, dans le vague, examiner quelque invisible tableau.

– Il vit, observa-t-elle. On me l'a affirmé et l'ambassade ne pouvait se tromper... elle avait pris plusieurs semaines pour se renseigner.

– Heureusement, ce Ruitz ne t'a pas donné signe de vie depuis ton départ de Barcelone. Il est donc à présumer qu'il ne pense plus à toi...

– C'est possible, effectivement... bien que je ne m'imagine pas qu'un homme puisse oublier si aisément qu'il est marié.

– Hé ! il ne l'oublie probablement pas, mais il vit comme s'il ne se souvenait plus qu'il a une femme... Le résultat est le même du point de vue qui nous occupe.

– Ceci est possible, en effet.

Elle se rappelait soudain les racontars de Margarita : Ruitz avait l'habitude des aventures galantes et les femmes ne restaient pas insensibles à ses compliments.

– Je crois, remarqua-t-elle tout haut, que mon mari était un homme à bonnes fortunes, capable de mener de front plusieurs conquêtes. Comme il n’y a aucune raison de croire qu’il ait changé sa façon de vivre et se soit assagi parce que j’ai traversé sa vie pendant quelques heures, il est à supposer, évidemment, que mon existence ne le retient pas ! Il ne doit pas évoquer souvent mon souvenir pour mettre un frein à ses caprices.

– C’est ce que je pensais, approuva la mère tranquillement. Seulement, son indifférence servira mes vœux. Je garderai ma fille auprès de moi, ce qui m’enchante.

– En effet, c’est parfait, convint Orane. S’il ne cherche pas à me rejoindre, je continuerai tranquillement à vivre auprès de vous. Ce sera délicieux.

Mais le ton démentait les paroles, et la mère s’inquiéta au fond d’elle-même de la lueur étrange qui troublait tout à coup les prunelles de son enfant.

« Nous verrons bien, se dit-elle. Après tout une femme peut souffrir de l’abandon de son

mari, sans être amoureuse de lui. »

\*

Pendant quelques instants, l'unique voyageur descendu du train à la petite gare de Rieuval hésita sur le chemin à suivre.

C'était la première fois qu'il venait en ces lieux et, bien qu'il eût une carte des bords de la Loire en main, il manquait de points de repère pour s'orienter.

– La Loire, madame ? s'informa-t-il auprès d'une paysanne qui surveillait une vache au bord de la route. C'est bien en descendant ce chemin que je la trouverai ?

– De l'autre côté du bourg, oui, monsieur.

– Et le château de Jachères ? Il est à droite ou à gauche du pays ?

– Vers la droite, monsieur. En suivant le bord du fleuve, vous y arriverez en moins d'un quart d'heure.

– Je vous remercie, madame.

Poliment, l'étranger souleva son chapeau avant de poursuivre sa route.

Demeurée seule auprès de sa bête, la paysanne le regarda s'éloigner.

« De la visite pour M<sup>me</sup> Le Cadreron, pensa-t-elle en branlant la tête. Un monsieur qu'est jamais venu, mais qui a bien de l'aisance... Qu'est poli gentiment, faut voir ça ! »

L'inconnu, un brun au teint légèrement mat, était de taille bien prise et vêtu assez élégamment. Il donnait l'impression d'un homme de la ville.

« Sûrement un Parisien, supposa encore la femme, pour qui tout étranger bien mis ne pouvait venir que de Paris. Un beau gars, au surplus, avec ses yeux de braise ! jugea-t-elle encore. S'il vient pour la petite demoiselle, le fils Dumoustier n'a qu'à bien se tenir : celui-ci est mieux que lui ! »

Et comme cette supposition paraissait l'enchanter, elle se mit machinalement à flatter sa bête avec un sourire entendu, pendant qu'elle

achevait de penser tout haut, en s'adressant à l'animal :

– Vois-tu, la Roussette, les vieux aiment l'argent, mais les jeunesses préfèrent les beaux gars ! L'André, il a le sac, c'est patent ! Faut croire que ça ne suffit pas puisque l'père Le Cadreron n'annonce toujours rien ! Si celui-là vient pour l'Orane, je sais bien, moi, celui que je choisirais dans le cas où je s'rais à la place de la belle !

Si la paysanne avait pu lire derrière le front de l'inconnu les pensées qu'il agissait tout en marchant allègrement vers le château des Jachères, elle se fût réjouie de sa perspicacité. Ruitz, car c'était lui, pensait en effet à Orane, mais si ses réflexions n'épousaient pas tout à fait la forme que la bonne femme leur prêtait, du moins marquaient-elles que sa visite en ces lieux ne se rapportait absolument qu'à la fille de M. Le Cadreron.

Les démarches de celle-ci au consulat d'Espagne n'étaient pas restées sans écho. Ruitz avait été avisé qu'une jeune femme s'intéressant

à lui voulait savoir s'il n'avait pas péri dans la tourmente ibérique.

La coïncidence voulut aussi qu'au moment où Orane s'inquiétait de son sort, l'aviateur fût envoyé à Paris par son gouvernement. Nommé à un poste qui le mettait en rapports constants avec l'ambassade, il fut donc, un des premiers, informé des recherches entreprises à son sujet.

Loin de s'en étonner, il s'en était réjoui et il envisagea tout de suite la possibilité de revoir celle qui, somme toute, était sa femme.

Évidemment, la personne qui s'était présentée à l'ambassade n'avait pas laissé entendre qu'elle recherchait son mari ; mais l'aviateur avait précisé en lui-même tous les renseignements qu'elle n'avait pas fournis :

« C'est ma femme qui veut avoir de mes nouvelles... ce ne peut pas être une autre !

L'image ainsi formulée était flatteuse pour le jeune homme, qui ne fut pas tranquille avant d'avoir découvert l'adresse exacte d'Orane. Celle-ci trouvée, il voulut, avec la même

impétuosité, revoir la jeune femme.

Le matin même, il avait pris le train pour Tours, d'où une ligne secondaire l'avait amené à Rieuval. Maintenant, par le chemin bordant la rive de la Loire, il gagnait les Jachères.

\*

En marchant, il se répétait :

« Ma femme ! Est-il possible que je sois marié ? Indiscutablement, Orane est ma femme ; elle porte mon nom et elle a été à moi... Je crains, cependant, que ce ne soit pas suffisant pour que je puisse me considérer comme étant son mari dans toute la force sociale du terme. »

Le beau corps souple qu'il avait tenu dans ses bras hantait ses nuits sans sommeil.

Si près du but, des doutes lui venaient sur la réception qu'on allait lui faire.

Par une contradiction bien humaine, maintenant qu'il était à proximité de l'habitation

d'Orane, le jeune homme se mettait à réfléchir et toute sa belle impatience fondait à la pensée que des obstacles imprévus pouvaient se dresser devant lui.

« Même une réception froide me serait pénible », convint-il en lui-même.

Désagréable perspective qui freinait son ardeur. Ne lui avait-on pas répété qu'Orane, à l'ambassade, avait refusé d'être mise en rapport avec lui ? Elle ne tenait donc pas à le revoir ? C'était peu engageant.

Finalement, quand il fut à côté des Jachères, son parti fut pris.

« À moins d'un hasard, je ne chercherai pas à lui parler aujourd'hui. Avant de me présenter devant elle, je vais enquêter discrètement dans le voisinage. »

Il se rendait compte, tout à coup, qu'il ne connaissait rien de sa femme, ni de la famille de celle-ci. Le fait que les Le Cadreron habitaient un château ne prouvait pas qu'ils fussent riches et de bonne souche. Ils pouvaient, aussi bien, n'être



que des serviteurs ou de simples fermiers sans éducation, peut-être très avides... Le mariage de leur fille avec un homme pauvre leur déplairait profondément sans doute.

Il croyait se souvenir qu'Orane lui avait dit que son père vendait des machines agricoles.

Un commerçant, alors ? Ces gens-là aiment l'argent, généralement. Tout cela, qui l'inquiétait aujourd'hui, il s'en était désintéressé à Barcelone. La jeune fille était jolie, elle possédait de magnifiques yeux bleus, il n'avait pas pensé à autre chose.

« J'étais ensorcelé, véritablement... prêt à toutes les bêtises. C'est extraordinaire comme un homme peut perdre facilement la raison. »

Tout en monologuant ainsi, Ruitz était arrivé devant une magnifique propriété construite plusieurs siècles auparavant. Au-delà du parc splendide, aux arbres séculaires et à la pièce d'eau silencieuse sous les grands saules pleureurs, une longue maison blanche, aux fenêtres croisillées de pierre, s'allongeait, calme et harmonieuse, devant un écran de verdure.

Le jeune Espagnol était suffisamment instruit pour déceler tout de suite la splendide netteté des lignes et la pureté du style Renaissance, qu'aucune transformation n'avait détérioré.

« Bigre ! murmura-t-il. Si Orane a grandi dans ce cadre artistique, je conçois qu'elle soit d'une autre essence que le commun des mortels. Pas étonnant qu'elle m'ait plu tout de suite ! »

Il ne lui venait pas à l'idée qu'une femme élevée dans un tel site, même de parents besogneux, pût être grossière et rustre.

Ayant payé son tribut à l'admiration que la vue du joli château inspirait du premier coup, Ruitz laissa glisser sa pensée vers une autre vision : celle du village où il était né, de la maison des siens, qu'il avait été revoir le mois précédent.

Ici, c'était la paix, la beauté séculaire, la prospérité matérielle bien assise... Là-bas, de sa maison, il ne restait que des pans de murs ; de son village, que des tas de pierres... La ruine, la misère !

Il n'y avait pas besoin d'évoquer don Quichotte en parlant de nobles hidalgos sans fortune. Tous les Espagnols, sans distinction, étaient aujourd'hui des gueux... et lui, Ruitz, comme les autres.

Le jeune homme s'était assis sur le talus de la route qu'un fossé rempli d'eau séparait du parc magnifique.

À demi caché par un bouquet de tiges de peupliers, jaillies d'une souche coupée à ras du sol, il pouvait à son aise, et sans attirer l'attention des habitants du château, examiner celui-ci.

Un paysan charriant des sacs d'engrais vint à passer. Tout en marchant à côté de son cheval, il regardait le ciel d'un air interrogateur.

Sachant que les vieillards sont, à la campagne, une véritable agence de renseignements, Ruitz l'interpella familièrement :

— Eh bien ! monsieur, beau temps, aujourd'hui ?

— Ah ! ça oui ! acquiesça l'autre. En revanche, ce soir ou demain, il y aura de la pluie. Le vent

vient d'ouest et les grenouilles ont mené grand orchestre, ce matin. Ça ne rate jamais !

– Vos grenouilles ne sont pas encourageantes. Je croyais pouvoir faire encore quelques belles promenades dans ce pays, qui est, ma foi, très beau.

– La Touraine, mon bon monsieur, est un petit paradis. Ceux qui la connaissent la quittent difficilement.

– Je vous crois ! Pour ma part, je voudrais pouvoir y habiter. À propos, puis-je vous demander un renseignement ?

– Comment donc ! Tout à votre service, s'empressa le vieux terrien.

– N'est-ce pas cette maison-là qu'on nomme les Jachères ?

– Parfaitement, c'est bien le nom qu'on donne à ce château, malgré son parc et sa forêt. Je ne vois pas pourquoi, même, on l'appelle ainsi. Il faut croire qu'autrefois les lieux étaient moins boisés qu'aujourd'hui.

– C'est probable... Et savez-vous par qui elle

est habitée ?

– Par le propriétaire, pardine !

– Un enfant du pays, probablement ?

– Comme qui dirait, quoi ! M. Le Cadreron est fabricant de machines agricoles... Son usine est aux environs de Rieuval... de père en fils dans la région, depuis soixante-quinze ans au moins. C'est un bail !

– Oui, ça compte ! Ce monsieur a des enfants, je suppose ?

– Une fille seulement ! L'arbre n'a donné qu'une fleur unique. Faut croire que les machines ça se fabrique mieux que les enfants !

Le vieux se mit à rire, comme si sa plaisanterie était de bon aloi. Peut-être, au surplus, dans le petit bourg, les langues trouvaient-elles amusant qu'un puissant châtelain ne put procréer qu'un enfant, alors que les paysans les moins fortunés en avaient toute une ribambelle.

– C'est point qu'elle soit pas mignonne, M<sup>lle</sup> Orane... Et pas fière, pas guindée, une bonne

petite fille, même ! Seulement, c'est mince, c'est fragile... surtout depuis un voyage qu'elle a fait dans les Espagnes rouges... à croire qu'elle est toute démolie à présent !

Il parut à Ruitz qu'une main de fer le serrait à la gorge quand il articula la question qui le hantait depuis l'arrivée du bonhomme :

– Elle est mariée, probablement, cette jeune femme ?

– Mariée ! Ah ! oui-da ! elle n'y pense même pas que dit la Marion, qui va au château pour des journées de couture. Il paraît que le fils Dumoustier tourne autour d'elle... Histoire de cœur, quoi ! Vous voyez là-bas, tout là-bas, entre les arbres, les deux pointes des tourelles qui dépassent les cimes, c'est là qu'ils habitent, les Dumoustier... Ceux-là, c'est des richards... de gros richards... bien plus riches que ceux des Jachères !

– Et l'on dit que le fils de ces gens-là veut épouser la jeune fille ? interrogea Ruitz qui avait changé de couleur.

– On en parle ! Ils ont été élevés ensemble, s’pas ! Le père Le Cadreron aimerait assez un gendre riche comme Dumoustier, c’est la petite demoiselle qui ne veut pas se marier... Enfin, quoi, ça se dit... Les gens racontent tant de choses !

Une lueur singulièrement dure s’était subitement allumée dans les yeux de Ruitz. Ne parlait-on pas de disposer d’une femme qui était à lui ?

– Elle fait peut-être bien de ne pas vouloir se marier, murmura-t-il comme malgré lui.

Instinctivement, il serrait les poings, pendant que dans son cerveau les idées, soudain, se heurtaient en chaos.

Il comprenait qu’elle ne lui appartiendrait peut-être plus jamais, la petite Orane qu’il avait possédée une nuit... Le fait qu’elle portait son nom n’était probablement pas un argument pour elle et pour les siens ?

Leur différence de fortune, au contraire, en était un de poids, vraisemblablement. Elle était

riche, et il était dépourvu de biens... Un mariage comme le leur pouvait être rompu ! Il était attaquable, dans tous les cas !

Ruitz, cependant, ne songeait pas à céder ses droits.

« Ah ! qu'on ne s'avise pas de vouloir la donner à un autre. Jamais je n'accepterai de lui rendre sa liberté ! »

À cette seule perspective, tout son sang bouillant d'Espagnol vindicatif lui montait à la tête.

Étonné de son air égaré, le vieux paysan le regardait.

— Oui, sûrement, elle fait peut-être mieux de ne pas se marier, la petite M<sup>lle</sup> Orane, fit-il en se servant des mêmes mots que Ruitz avait employés l'instant d'avant.

Il n'en fallut pas davantage pour rendre au jeune homme son sang-froid. Il regardait le bonhomme, se demandant ce qu'il avait pu deviner de sa silencieuse colère. Et comme il n'avait pas échappé aux massacres de son pays



sans avoir appris à fond l'art de donner le change sur ses véritables pensées, il éclata de rire... un rire franc, bien joué, qui laissa voir ses dents très blanches.

— Pour ce que vaut le mariage aujourd'hui, observa-t-il gaiement. J'approuve une fille, quand elle est riche comme la demoiselle dont vous parlez, de ne pas être pressée de se mettre la corde au cou... Il y a toujours des garçons prêts à jouer la comédie du sentiment. Une fois le mariage accompli, tout change de ton.

— Ah ! ça, pour sûr. Y s'en passe de drôles dans les ménages modernes !

De vraies catastrophes. Mais, ajouta-t-il en prenant un autre ton, n'est-il pas à vendre, ce château ?

— À vendre, mon bon monsieur ! Pourquoi qu'il vendrait les Jachères, notre châtelain ? Ils sont à l'aise, les Le Cadreron... très à l'aise ! Leur fille héritera d'un beau petit magot ! ajouta-t-il avec un rire futé.

— Alors, tant pis ! s'exclama Ruitz. Je

tournerai mes vues d'un autre côté.

– C'est-y qu'à vous elle aurait plu, la maison ?

– Un de mes parents cherche à acheter une grande propriété et celle-ci lui plairait assez... Il en est d'autres, heureusement, qui sont libres.

– Ah ! ça, oui ! Au jour d'aujourd'hui, toutes les maisons de luxe sont à vendre.

– C'est malheureusement vrai.

Comme Ruitz laissait tomber la conversation, le paysan retourna à sa voiture.

– J'vas m'presser de finir l'ouvrage avant la pluie. Sûrement qu'il crachinera d'ici ce soir.

– Ce serait dommage, fit l'Espagnol poliment.

Puis, se souvenant que c'était lui qui avait interpellé le campagnard, il ajouta, comme l'autre s'éloignait :

– Bon courage et au revoir, mon brave homme. Je vous remercie de vos renseignements.

– À vot' service, monsieur ! Si vous voulez savoir encore autre chose, adressez-vous à moi : j'connais tout le monde.

\*

Demeuré seul, Ruitz resta un long moment songeur. Maintenant, il connaissait mieux Orane et sa famille ; mais, s'il n'avait appris que des choses favorables concernant celle qui était sa femme, il ne semblait pas s'en réjouir.

« J'aurais préféré qu'elle fût une humble jeune fille sans fortune », se dit-il en regardant pensivement l'importance demeure qui s'allongeait si majestueusement de l'autre côté de la pelouse.

Pour le moment, il y avait trop de différence entre elle et lui.

« Plus tard, certainement, la distance sera comblée et je pourrai être bien accueilli... Actuellement, je ne représente pas grand-chose pour ces gros bourgeois de France, si fiers de leurs prérogatives. L'aristocratie de l'argent qui repose sur une fortune bien établie est encore plus fermée que celle d'autrefois qui s'appuyait sur un

nom personnifiant tout un passé de gloire... »

Il soupira ; son cœur n'était gonflé que de pensées amères. Sa fierté naturelle d'Espagnol racé semblait écorchée à vif par toutes ces déductions démoralisantes tirées de la vue extérieure d'un château et des racontars d'un paysan.

Il se secoua.

— Je ne vais tout de même pas prendre à cœur cette histoire. Gueux, peut-être, mais hidalgo quand même ! C'est à moi qu'elle doit la vie, leur donzelle ! »

Un instant, les yeux plissés, il parcourut encore du regard les allées désertes et les bosquets profonds.

« Le palais de la Belle au bois dormant. Elle n'est pas gaie, leur bicoque ! Il y manque le ramage du couple jeune et le gazouillis des niños qui succéderont aux anciens. »

Sans s'en rendre compte, c'était Orane qu'il entrevoyait auprès de lui, sous les grands arbres aux ombres discrètes. Et sur cette terrasse

déserte, mais si large et si ensoleillée, c'étaient leurs enfants qu'il imaginait, bruyants, rieurs, turbulents, comme il avait été lui-même pendant son enfance.

Dans sa pensée, cette vision où il était mêlé n'amoindriissait pas le château et ses occupants. Au contraire, elle les faisait plus riches de toute l'exubérance de sa race, de toute l'ardeur, de toute la vie qui était en lui et qu'il leur apportait comme un don.

Tout à coup, il tressaillit.

À cent mètres de lui, une jeune femme vêtue de blanc, sous une grande capeline de paille, débouchait d'un sentier. Elle allait lentement, sans entrain et comme indifférente au paysage splendide qui l'entourait.

Auprès d'elle, deux épagneuls noir et feu gambadaient.

Ruitz eut un choc au cœur et, dans ses veines, le rythme de son sang accéléra sa course. Cette femme était Orane... la femme qu'il avait tenue dans ses bras à Barcelone par une nuit claire et

parfumée.

Le chemin qu'elle suivait passait à proximité de Ruitz et celui-ci, dans une impulsion dont il ne fut pas maître, faillit se précipiter vers elle.

Il était brusquement assailli de souvenirs tumultueux et un désir fou de serrer contre lui cette femme qui était sienne le submergea.

Déjà, il se dressait... ses bras se tendirent vers elle qu'un simple fossé d'eau séparait de lui...

Mais la forme blanche bifurqua sans le voir, un buisson de roses la cacha à ses yeux, et quand elle réapparut, il eut l'impression qu'une grande distance les séparait subitement.

Immobile, le visage indécis, il regarda s'écarter la jeune femme. Bientôt il entendit les chiens japper dans l'éloignement.

Alors, seulement il s'aperçut combien Orane lui avait paru lointaine et comme inaccessible dans le cadre si différent des lieux où s'était consommée leur éphémère union. Cette chambre modeste de Barcelone avec son décor banal d'hôtel meublé... en pleine guerre civile... quand

la crainte au cœur et le sang répandu partout rendaient les hommes pareils à des bêtes traquées... tout un monde de misère et d'angoisse, qu'une courte nuit d'amour n'avait pas la faculté d'embellir... une nuit dont Orane avait le droit véritablement de se rappeler avec horreur !

Maintenant elle était hors de danger et près de ses parents, l'enfant aux yeux d'azur, qu'il avait cru faire sienne pour la vie... Loin de l'enfer espagnol, elle était délivrée de lui et de son souvenir.

« Dans ce cas, se demanda-t-il, que venait-il faire si près d'elle, lui, Ruitz, l'étranger inquiétant qui n'avait servi qu'à parer aux dangers du moment lorsque, sur la place de Catalogne, les miliciens menaçaient les femmes sans défense ? »

À quoi pouvait-il servir, maintenant que tout était rentré dans l'ordre ? Un intrus, un indésirable, un cauchemar, même... c'était tout ce qu'il devait représenter désormais pour la petite épouse si bien protégée et hors de danger.

Il chercha bien à se donner de l'assurance en

se disant que c'était sa femme qui avait pris l'initiative d'obtenir de ses nouvelles. Pour accomplir cette démarche, il avait fallu qu'elle se souvienne de lui... Le mari si vite épousé ne lui était donc pas tout à fait indifférent ?

À moins que...

Il n'osa pas formuler jusqu'au bout son idée.

« À quoi bon tant réfléchir, se reprocha-t-il. Cela ne changera rien à ce qui existe ! »

Machinalement, ses yeux se détachèrent du parc enchanteur pour errer sur la campagne verdoyante à laquelle il n'avait pas fait attention jusque-là.

Sans les voir, Ruitz contempla le long ruban du fleuve et sa large rive de sable qui paraissait mourir dans l'eau argentée.

Comme tout était calme et reposant autour de lui !... Pourquoi donc, ce soir-là, son âme ne vibrerait-elle pas à l'unisson des choses ?

Étrange métamorphose ! Le jeune homme avait subitement l'impression poignante que jamais plus il ne connaîtrait la douceur de vivre



qu'il avait ressentie autrefois et dont tous les hommes, en cette France paisible, semblaient bénéficier.

Pour l'instant, tout n'était que doute et amertume en lui, comme si les mots amour, foyer, avenir, cessaient d'avoir un sens réconfortant et beau.

Après un long moment de méditation, son regard revint vers le coin d'ombre par où Orane s'en était allée. Alors, seulement, Ruitz se força à regarder en face la supposition qui avait traversé son raisonnement et heurté sa sensibilité.

« Un homme qui avait assisté à tant de spectacles sanglants serait-il donc incapable d'envisager froidement une question intime qui le touche quelque peu ? » se réprimanda-t-il.

Et cette pensée qui le tourmentait, il la formula brusquement, humilié de l'avoir d'abord rejetée lâchement :

« Ma femme ne s'est préoccupée de moi que pour savoir si je vivais ou non... tout simplement parce que si j'étais mort, comme cela paraissait

probable, elle aurait pu épouser cet André Dumoustier qui est très riche et la recherche en mariage. »

Enoncée, l'hypothèse était logique et vraisemblable... par conséquent moins cruelle qu'indécise et vague dans le fond de son âme.

Orane, veuve, avait le droit de refaire sa vie ! Orane, mariée de force, pouvait chercher à redevenir libre !

Dans tous les cas, cette précision avait suffi à couper la rêverie morbide de Ruitz, où toutes les visions entrevoies se peuplaient de drames et de papillons noirs.

Maintenant, il s'était ressaisi et, en homme raisonnable que les pires malheurs ont mûri, il recommença à envisager la situation avec calme.

« Je suis ravi d'avoir résisté au désir impulsif d'adresser la parole à Orane, résuma-t-il avec conviction. C'était une gaffe que je regretterais à présent. Je me rends compte que cette petite ne m'aurait pas accueilli avec plaisir. Quelle femme sensée ne préférerait pas un Dumoustier riche et

bien établi à un aventurier de mon espèce ?  
Pauvre de moi si j'ai pu en douter ! »

Et orgueilleusement, il rendit grâce au Ciel d'avoir généreusement interposé entre sa femme et lui la barrière naturelle des grands buissons de roses qui, d'un seul coup, semblaient l'avoir tant éloignée de lui.

\*

Ruitz ne resta pas longtemps à Rieuval. Bien qu'il pût disposer de plusieurs jours, il rentra le soir même à Paris.

« Il ne faut pas que je sois tenté de brusquer les choses, s'était-il dit, après s'être rendu compte du milieu dans lequel vivait sa femme et de l'attraction que lui causait celle-ci. Soyons patient, le temps arrangera mes affaires. Pour le moment, je manque de confiance et je ne veux pas apparaître en quémandeur malheureux. »

Peut-être, tout bonnement, redoutait-il de briser l'espoir qui sommeillait en lui. Qu'aurait-il

fait en effet si, se présentant chez eux, les Le Cadreron avaient refusé de le recevoir ? Il ne pouvait pas contraindre Orane, malgré eux et vraisemblablement malgré elle, à le suivre à Paris. Les temps sont passés où un mari s'adressait aux gendarmes pour ramener chez lui l'épouse qui ne voulait plus le connaître.

Et plutôt que d'être obligé de couper les ponts entre lui et celle qui portait son nom, il préférerait s'abstenir de faire valoir tout de suite ses droits de mari.

Cependant, depuis que le jeune homme avait revu sa femme, une sorte de mélancolie l'accablait. Ce grand garçon remuant et ordinairement prêt à rire était subitement devenu silencieux sans que rien parût expliquer ce changement inattendu.

Comme il n'était pas enclin à l'envie et à la jalousie et que, d'autre part, il n'est pas dans la coutume qu'un époux trouve la mariée trop belle parce que celle-ci est riche, ce n'était certainement pas dans la situation de fortune de ses beaux-parents qu'il fallait rechercher la raison

de son humeur chagrine.

La vérité, c'est que l'image d'Orane l'obsédait. Il ne pouvait pas admettre qu'étant sa femme, elle ne vécût pas auprès de lui. Cette pensée le rongait, faisant naître en lui l'impérieux désir de la revoir. Tous ses sages projets, toutes ses belles résolutions, revenaient toujours à ce point délicat.

« Je suis son mari et je n'ai qu'à revendiquer mes droits d'époux. N'importe quel homme de bon sens se moquerait de moi et de mes hésitations. Je suis absolument ridicule ! »

Il se raillait, se traitait de lâche et ressentait une sorte d'humiliation à tant tergiverser.

C'est alors qu'il se sentit envahi par l'irrésistible besoin de retourner à Rieuval une nouvelle fois pour essayer d'apercevoir encore Orane.

« Sans lui parler, naturellement. Je puis bien essayer de savoir comment elle vit... Il semble qu'elle cache son mariage d'Espagne ! Ce sont des choses dont je dois m'assurer. En même

temps, je prendrai des vues photographiques du château. Si, même, je pouvais saisir l'image d'Orane à son insu, ce serait amusant de posséder le portrait de ma femme sans qu'elle en sache rien. »

Cette perspective de voyage lui rendit un peu de sa bonne humeur. Il se promit même de contourner le grand parc et d'essayer de voir de plus près l'habitation des Le Cadreron.

« Bien connaître ces gens, avant d'aller vers eux ! Ce n'est pas une mauvaise idée ! Peut-être sont-ils aussi sympathiques que leur fille, après tout ! C'est à s'assurer. »

Il lui fut possible, quelques jours après, de reprendre la route de Touraine, et ce fut dans une sorte d'entrain maladif qu'il refit le voyage. Ne se répétait-il pas qu'il réalisait un programme ?... C'était moins humiliant pour lui que d'admettre qu'il retournait là-bas par besoin de revoir Orane !

Après avoir suivi une route différente de celle qu'il avait prise la première fois, il tomba sur la grille principale qui donnait accès au château.

L'habitation se dressait au bord de la route ; sa façade regardait le parc et, au-delà de celui-ci, les coteaux de la Loire. Par-derrière, toutes les fenêtres, grillées et fermées, donnaient sur la route. Elles semblaient éclairer des corridors et il y avait des chances pour qu'on ne remarquât pas les allées et venues de Ruitz autour du château.

Comme il le désirait, le jeune Espagnol put donc aisément tourner plusieurs pellicules et prendre le château sous tous ses angles.

Il fit ensuite le tour de la propriété et longea le mur cernant le bois ; puis il repassa par le bord de la Loire, d'où il contempla à nouveau la grande maison ouverte sur le parc. De ce côté-là, seulement, les Jachères étaient défendues par un large fossé d'eau ; il n'y avait pas de murs pour limiter le regard et la vue s'étendait sur tout l'ensemble de la demeure, dont le visiteur photographia encore quelques coins.

Après ce tour de promenade à « la découverte », il parut à Ruitz qu'il connaissait maintenant à fond la demeure des Le Cadreron, si bien que de ne plus ignorer les lieux où vivait sa

femme lui donnait l'impression d'avoir participé à la vie de celle-ci.

Orane lui était moins étrangère, bien qu'il n'eût pas eu cependant la chance de l'apercevoir ce matin-là.

L'après-midi lui fut plus favorable. Un hasard le servit.

Devant lui, pendant qu'il déjeunait, un paysan bavard entretenait l'hôtelier des mille potins du petit bourg et, tout à coup, le nom des châtelains attira l'attention du solitaire.

— Faut croire que le jardinier du château sait point faire pousser des fruits dans l'verger ; tous les jours, on voit ces dames descendre à Rieuval pour acheter des poires et des oranges. Remarquez-les bien, père Hamoux, elles passent vers les trois heures devant vot' porte avec un panier vide. Quand elles remontent, une heure après, l'panier est plein d'fruits !

Le renseignement fut précieux au jeune homme.

Si ce que le bavard avait annoncé était vrai,



Ruitz n'avait qu'à s'embusquer sur le passage des deux femmes, de façon à les observer sans être remarqué d'elles. Peut-être allait-il trouver ainsi l'occasion de revoir Orane de plus près, en même temps qu'apercevoir sa mère.

Comme il ne pouvait demeurer toute la journée devant la grille du château et que, d'autre part, la route qui conduisait au village n'était pas propice à dissimuler une présence humaine, Ruitz choisit comme lieu d'observation la terrasse de la petite auberge où il avait déjeuné. Justement, un banc et une table en ornaient la façade ; des caisses à fleurs, peintes en vert et emplies de fusains, formaient une haie pour séparer les clients de la route poudreuse.

Ruitz y établit son observatoire. Après avoir commandé de la bière, il se mit, pour passer le temps et justifier son attente en ces lieux, à dessiner à la gouache le paysage s'étendant devant lui. En quittant Paris, il avait eu soin de se munir d'une minuscule boîte de couleurs et d'un carnet de dessin ; un prétexte à demeurer sur place, si les gens s'inquiétaient de sa présence.

Face à l'auberge, un bouquet d'arbres aux branches tourmentées se dressait et, près de ceux-ci, un vieux calvaire de pierres branlantes allongeait ses bras centenaires.

Le jeune homme avait tout de suite remarqué ce coin pittoresque et recueilli qui lui rappelait son pays, aux madones et aux christs échelonnés partout le long des routes ibériques. C'est pourquoi il avait voulu déjeuner dans cette modeste maison. Peut-être aussi la proximité de la propriété, dont on apercevait la grille et l'habitation à moins de deux cents mètres, doublait-elle encore l'attrait de cette halte pour le voyageur intéressé.

Toujours est-il qu'après avoir photographié le calvaire et son site, Ruitz s'efforçait, maintenant, de les interpréter en couleurs.

« Un souvenir à ajouter aux vues prises ce matin », se disait-il.

Un peu après, quand il eut jeté l'esquisse sur son papier, il donna un nom au futur tableautin.

« *La Croix de l'attente... ou la Croix de*

*î'espoir... »*

Bientôt, il se railla avec un peu d'ironie.

« Pourvu qu'il n'y ait pas de fruits aux Jachères pour le repas du soir, sinon mon paysage deviendrait le *Calvaire de la déception* ! Hum ! je comprends maintenant toute l'importance de certaines questions agricoles : y aura-t-il des fruits ou n'y en aura-t-il pas ?... Seigneur ! faites qu'ils aient tout mangé hier ! L'épicière du pays joint ses prières aux miennes ! »

Mais il avait beau s'efforcer de tourner les choses à la blague, il redoutait un désappointement. Les perspectives agréables se réalisent si rarement. On devrait toujours s'attendre à être déçu.

Néanmoins, son tableau prenait tournure. Ruitz avait le don des couleurs. Il savait opposer les teintes et faire rutiler les touches.

Déjà, le calvaire, majestueux dans son décor sombre, se dressait ; les nuances, sobres mais justes, révélaient même un certain talent d'amateur et une incontestable sûreté de main.

Ce passe-temps, d'ailleurs, n'empêchait pas Ruitz de surveiller la route et de s'assurer que la grille des Jachères ne s'ouvrait pas au passage de quelqu'un.

\*

Le jeune homme commençait à trouver le temps long, malgré l'attention apportée à son travail, quand un murmure de voix lui fit relever la tête.

Deux jeunes dames descendaient vers Rieuval en parlant avec animation.

Il ne fut pas nécessaire à Ruitz d'observer longtemps les promeneuses pour reconnaître la silhouette d'Orane. Sa compagne, toute jeune, ne pouvait être M<sup>me</sup> Le Cadreron. Ruitz le regretta.

« Une amie, sans doute... j'aurais préféré la mère. »

Toutes deux portaient un grand chapeau de paille souple qui ombrait le haut du visage. Trop occupées à bavarder, elles ne remarquèrent pas

celui qui les examinait avec tant d'attention.

À leur vue, d'un geste instinctif, le jeune Espagnol s'était rejeté derrière les caisses de fusains, car, pour mieux exécuter son dessin, il avait quitté cet abri de verdure depuis un moment.

Maintenant, de sa place, le cœur battant subitement d'émoi, il suivait des yeux les deux jeunes filles qui avançaient vers lui.

Bientôt elles seraient là...

L'appareil à photos, armé et glissé entre deux branches d'arbuste, il n'eut plus qu'à guetter leur passage et à appuyer sur l'obturateur quand elles furent à quelques pas de lui. Geste automatique qu'il accomplit dans une sorte d'hypnose.

À travers les feuilles, ses yeux dévisageaient celle qui était sa femme, et la même ivresse qui l'avait ensorcelé sur la place de Catalogne le saisissait à nouveau.

Pâle et éperdu, il retrouvait le bleu grisant des prunelles de rêve qui l'avait tant troublé. En même temps, il reconnaissait le timbre un peu bas

de la voix timide qui avait prononcé le « oui » sacramentel l'unissant à lui.

Justement c'était elle qui parlait. Ne soupçonnant pas qu'une oreille puisse l'entendre sur cette route qui paraissait déserte, elle expliquait :

— .J'attendais ta visite avec impatience, Sylvie. Les Jachères sont tellement tristes, depuis quelque temps : une vraie maison de pénitence dont tout espoir serait exclu.

— Mais pourquoi ?

— Oh ! c'est père qui prend au tragique...

Ruitz ne put en entendre davantage, mais le peu qu'il avait saisi parut avoir rapproché Orane de lui. Il eût jugé sa femme gaie et brillante avec hostilité... mais, parce qu'elle était privée de joie, il sentait monter en lui, à nouveau, le besoin de la protéger.

Immobile et muet, il fixa longtemps la silhouette gracieuse qui s'éloignait sur la route poudreuse. Quand elle ne fut plus qu'un point indistinct à l'entrée du village, le jeune homme

essaya de se remettre à peindre. Mais une vision profane se mêlait à celle du christ qui avait éveillé son inspiration ; il semblait que, pour Ruitz, rien ne comptait plus à présent que le mince visage féminin et les grands yeux myosotis au pouvoir magnétique.

En ce moment, le pinceau en arrêt, les prunelles fixes, le visage grave et tendu, le jeune homme paraissait évadé vers un autre monde. Cependant, s'adressant à Celui qui, les pieds et les mains percés de clous, était mort pour la paix du monde, il prononça en lui-même cet appel plein d'ardent mysticisme :

« Seigneur, toi qui peux tout, accorde-moi la patience d'attendre la réussite dans la tâche que j'ai entreprise, puisque cette réussite m'est nécessaire pour me présenter ici ! Je désire que cette femme, qui fut mienne devant Dieu et les hommes, m'appartienne pour toujours. C'est en ton nom qu'un prêtre a béni notre union, ne permets pas que cette consécration soit sans valeur. »

Cette prière que l'homme jetait à son Dieu

créateur ne paraissait en vérité, à l'ancien aviateur, qu'un appel de justice, que la réclamation d'un droit acquis. Cependant, tout son être éperdu de tendresse participant à sa supplique, révélait que celle-ci le touchait profondément dans sa chair même.

Comme quoi nul ne sait vraiment lire en soi-même...

\*

Des semaines encore ont passé et Ruitz, en proie au désir impérieux de revoir Orane, désir qui tourne à l'idée fixe, ne peut pas attendre plus longtemps pour réclamer ses droits d'époux. Ruitz est venu une troisième fois en Touraine, bien décidé à présent à aborder Orane et à s'expliquer avec elle.

« C'est inadmissible que je continue ainsi à vivre en France sans que ma femme le sache. Advienne que pourra, mais il faut en finir, je ne suis pas un rustre, après tout ! On peut me faire



confiance. Je veux savoir quels droits me donne mon mariage de Barcelone.

Il n'avait pas même eu le temps d'attendre la réussite complète dans sa situation, qu'il avait demandée au Ciel avec tant d'insistance.

En quittant la gare de Rieuval, le jeune homme se disait encore, dans une sorte d'entêtement :

« Ou je suis marié, ou je ne le suis pas ! Si je le suis, ma femme doit vivre auprès de moi et j'ai le devoir d'assumer la charge d'une famille. À chacun sa tâche ! »

Mais, à mesure que ses pas le rapprochaient des Jachères, il ralentissait sa marche, non que la volonté de Ruitz fût moins énergique, mais tout simplement parce qu'il ressentait le besoin de procéder avec calme et de modérer son agitation.

C'est ainsi qu'au lieu d'aller carrément, en visiteur, sonner à la grille principale des Jachères, il préféra suivre la route de la Loire et entrer dans la propriété par l'autre porte.

Il se disait qu'il aurait peut-être ainsi la chance de rencontrer Orane loin des siens et de lui parler

seul à seule. Dans tous les cas, cette petite promenade supplémentaire lui donnait le temps de calmer son impatience et de se composer une attitude.

Il s'engagea d'ailleurs résolument dans le sous-bois qui communiquait avec les pelouses par un pont de pierre jeté en travers du fossé d'eau.

Une fois la grille franchie, il s'aperçut qu'il était en vue du château et qu'on pouvait l'apercevoir de toutes parts. De loin, un jardinier l'examinait curieusement.

« Voilà un bonhomme qui me reconnaîtra », songea-t-il, amusé de l'examen dont il était l'objet.

Du dehors, il ne s'était pas rendu compte que le potager s'étendait si largement sur la droite, derrière les longs bâtiments des communs. Si bien que, de ce côté-ci, toute la vie active des Jachères semblait se concentrer. Ce n'étaient qu'allées et venues du personnel domestique occupé aux écuries, aux étables ou aux champs. Avant même que Ruitz eût parcouru trois cents mètres, il était signalé de toutes parts.

« Le sort en est jeté, pensa-t-il, le front haut. Je ne puis plus reculer maintenant. »

Et il continua à aller de l'avant...

\*

Il faisait encore tiède sous les grands arbres jaunis par l'automne.

Orane s'avavançait lentement en suivant le fil de l'eau de la petite rivière qui longeait d'un bout à l'autre le grand parc silencieux.

Inlassablement, la pensée de la jeune femme revenait toujours au même sujet : son mariage singulier, conclu dans d'aussi extraordinaires conditions... ce mari énigmatique auquel elle se trouvait liée !

« Il est à Madrid, pensait-elle, en s'appuyant sur les renseignements fournis par l'ambassade d'Espagne. Mais quand ses affaires ne le retiendront plus là-bas, ne songera-t-il pas à venir en France me rechercher ? »

Cette perspective lui paraissait naturelle, sinon agréable. Sans désirer que les choses se passassent ainsi, le contraire l'eût profondément étonnée.

Et en prévision de cette rencontre inéluctable, elle cherchait à s'imaginer quelle serait leur mutuelle attitude lors d'une telle entrevue.

« Pourquoi pas celle de deux bons camarades ? espérait-elle. Nous ne nous sommes pas aimés et nous n'avons pas eu l'occasion de nous trahir... Nos caractères ne se sont pas heurtés et nos défauts personnels ne nous ont point fait souffrir... Voilà qui permet bien des arrangements ! »

Deux bons camarades ? C'était un rêve qu'elle entretenait avec douceur !

« S'il voulait se contenter d'un solide lien de confiance mutuelle ! C'est si beau et si rare entre un homme et une femme, l'amitié ! Mais ne voudra-t-il pas plutôt renouer le lien conjugal... tel que l'entrevoient tous les hommes ? »

Et elle frémissait, désorientée devant cette

expectative à laquelle elle ne croyait pas qu'elle aurait la possibilité de se dérober.

« Que pourrais-je lui opposer s'il exigeait de moi cette soumission ? Mon indifférence suffirait-elle à le décourager ? Espoir douteux ! Ne dit-on pas que le désir masculin s'amplifie devant l'obstacle ! »

Alors, elle essayait de se mettre dans la peau de ce mari étranger, elle cherchait à se rendre compte des réactions dont il était capable et de ce qu'elle pouvait attendre de lui.

L'homme porte en lui une éternelle soif de conquêtes et pour reprendre le même mot dans sa forme espagnole : les conquistadores n'ont-ils pas existé de tout temps, en cette race ardente aux passions farouches et véhémentes ?

Conquérir un continent, conquérir un cœur. Pour eux, c'est toujours cette même soif d'annexer une chose qui résiste ou qui échappe, parce que lointaine. Don Juan a personnifié cette fièvre de possession sentimentale et physique, car, quoi qu'on en pense, don Juan, sous son aspect d'inconstant, était un mystique qui

cherchait en vain dans une femme la réunion de toutes les qualités physiques et morales. Ce n'était plus seulement le désir qui l'obsédait, mais plutôt le besoin de trouver, non pas une femme, mais la femme. Et ce qui confirme cette hypothèse, c'est que don Juan s'est finalement tourné vers la « femme des femmes », c'est-à-dire vers la Vierge Marie, idéal de toutes les vertus féminines.

Il a compris que les descendants de saint Ignace de Loyola et de sainte Thérèse d'Avila ne peuvent être que de grands misérables ou des héros et des grands saints. S'ils tombent, ce n'est jamais à moitié, leur chute est complète ! S'ils remontent, c'est en droite ligne, en plein azur... vers le Ciel !

Orane qui, pendant son séjour à Barcelone, avait eu l'occasion de fréquenter des Espagnols de tous rangs, avait pu observer, même au milieu du désordre politique, les étrangetés de ce caractère porté aux extrêmes et tour à tour travaillé par la pire cruauté autant que par la plus sainte des bontés. Elle essayait, d'après ses

souvenirs, d'établir une comparaison entre les hommes qu'elle avait connus et ce Ruitz qui la touchait de si près.

Elle cherchait vraiment à se représenter son mari sous un aspect qui ne fût pas trop conventionnel.

Tout en poursuivant sa promenade matinale, les yeux de la jeune femme fixaient la rivière limpide qui coulait paisiblement, avec de toutes petites rides à la surface. Parfois, l'eau heurtait une grosse pierre ou une branche tombée en travers de son cours et un peu de remous se produisait.

Tout à coup, la jeune femme s'immobilisa : une hallucination créait pour elle de la vérité ! Tout à l'heure, elle pensait à Ruitz ; à présent, elle croyait le voir se dresser devant elle dans l'ombre d'un bocage.

– Bonjour, madame !

Elle sursauta et eut instinctivement un geste de recul. Ce qu'elle avait pris pour une vision imaginaire était tout simplement une réalité. À

trois mètres d'elle, un homme se tenait et cet homme était Ruitz... son mari !

\*

Dans l'état d'esprit où Orane se trouvait, il lui fallut faire un effort sur elle-même pour ne pas crier d'effroi et se mettre à fuir à la vue de ce mari si inopinément surgi à côté d'elle.

Devant son effarement, l'arrivant eut un sourire un peu triste.

– Je vous ai fait peur, madame ?

– Non, répondit-elle en se ressaisissant, vous m'avez surprise ! Ma pensée était à ce moment loin, très loin de moi !

Très gentiment, elle ajouta, pour effacer la mauvaise impression de son accueil :

– Loin d'ici, mais bien près de vous... Je pensais à l'Espagne !

Elle lui tendit la main sur laquelle il s'inclina et mit un baiser des plus courtois en répétant :



– Bonjour, señora ! Je suis ravi de vous revoir, puisque votre sourire me reçoit si aimablement. Je craignais beaucoup que ma présence vous déplût ou qu'elle vous rappelât de trop pénibles souvenirs.

Il avait cette voix chaude des gens du Midi où semble toujours passer une caresse. Cette impression était toutefois corrigée par une infinie correction en cette minute de la première rencontre. À tel point qu'il parut à Orane que rien de difficile ni de rebutant pût jamais s'élever entre eux.

Cependant, sa surprise avait été si forte qu'en réaction un tremblement l'agitait des pieds à la tête, sans qu'elle pût le réprimer.

Un vieux banc de pierre, rongé de mousse, était auprès d'eux ; d'un geste accueillant, elle invita Ruitz à s'asseoir à son côté.

– Je viens de vous dire que je pensais à vous au moment où vous m'êtes apparu. À vrai dire, monsieur, je me demandais ce que vous pouviez être devenu depuis la guerre.

– On a dû vous dire, ces temps derniers, que j'étais à Madrid.

Elle rougit imperceptiblement.

– Ah ! vous avez été mis au courant ?

– Oui, répondit-il avec une visible satisfaction. Depuis quelques mois, j'attendais un signe de vous pour apparaître. Je m'étonnais même, parfois, que me sachant dans cette grande rafale qui a répandu tant de sang sur la terre d'Espagne, vous n'ayez pas encore eu la pensée de vous informer de celui qui vous touchait, légalement, de si près. J'attendais simplement, señora, pour me présenter devant vous, qu'un encouragement de votre part m'y autorisât. Ce qui ne signifie pas que j'étais indifférent à votre sujet. J'ai, par deux fois déjà, cherché l'occasion d'avoir de vos nouvelles.

Si léger que fût le reproche, Orane le sentit.

Il fallait se rendre à l'évidence et reconnaître que cet homme qui lui avait sauvé la vie était en droit d'attendre d'elle, ne fût-ce que par reconnaissance, certaines marques d'intérêt.

– Je vais tout de suite m’excuser et vous expliquer pourquoi, jusqu’ici, je n’ai pas semblé m’inquiéter de vous.

– Oh ! protesta-t-il doucement je ne vous reproche rien, señora.

– Mais je désire que vous sachiez combien j’ai été souffrante depuis mon retour en France. Les événements auxquels j’avais assisté là-bas ébranlèrent si fortement mes nerfs que je perdis par la suite toute volonté et tout ressort. Je n’avais plus aucun goût, aucun désir d’activité. J’étais devenue une pauvre patraque qui ne réagissait plus et je vous assure que j’ai eu du mal à reprendre pied dans l’existence.

– Cet accablement était à prévoir, après les heures épouvantables vécues à Barcelone, acquiesça-t-il, sans vouloir en discuter, bien qu’une dépression de douze mois lui parût excessive. Heureusement, poursuivit-il, vous étiez de retour auprès de vos parents... et cette ambiance vous était favorable.

– Oui, grâce à leur sollicitude, j’ai remonté lentement la pente. Le physique est guéri et le

moral va mieux. C'est néanmoins, seulement dans ces derniers temps que j'ai pu m'enquérir de votre sort.

– Vous n'aviez pas désiré, auparavant, avoir de mes nouvelles ?

De nouveau, elle rougit. Malgré le ton d'indifférence affectée, elle sentait l'étonnement ou le reproche.

– Je ne le pouvais pas, balbutia-t-elle. Je viens de vous dire que j'étais incapable de penser et d'agir...

– Mais, vos parents ?

Une ombre voila le doux visage d'Orane. Elle hésitait, n'osant tout dire.

– Je dois vous avouer que, vis-à-vis d'eux, ma situation était un peu délicate, expliqua-t-elle d'une voix incertaine.

Puis, raidissant son énergie défaillante, elle continua :

– Pardonnez-moi mon hésitation, señor. Je connaissais le caractère autoritaire et emporté de mon père et je n'avais pas osé lui avouer ce

mariage. Je me trouvais donc, avec les miens, dans un état équivoque assez gros de conséquences.

– Ah ! vous n’aviez pas parlé de moi à vos parents ?

– Non. C’est précisément pour me donner le courage de cet aveu que j’ai cherché à avoir de vos nouvelles. Cela n’a pas été sans difficultés, car je ne vous connaissais que sous le nom de Ruitz... Était-ce un nom de famille ou un prénom ? Je l’ignorais. Vous aviez gardé notre acte de mariage, je ne pouvais me renseigner... Il aurait pu y avoir plusieurs soldats s’appelant ainsi.

Elle s’arrêta, pensant qu’il allait l’éclairer sur ces points. Comme il gardait le silence, elle dit encore :

– C’est après une attente de quinze jours à trois semaines que j’ai été convoquée à l’ambassade pour obtenir des éclaircissements.

– Et, là, on vous a parlé beaucoup de moi ?

– Très peu, au contraire ! J’ai simplement

appris que vous étiez vivant et que vous vous trouviez à Madrid.

Ruitz eut un léger sourire et, dans ses yeux, passa une flamme railleuse. Néanmoins, il demanda, avec sa même placidité :

– Et votre père ? Ignore-t-il toujours que vous êtes mariée ?

– Non. Il ne l’ignore plus. J’ai dû me décider à lui révéler la vérité.

– Pour quelles raisons ?

– Oh ! rien...

De nouveau, elle hésita ; son regard s’attachait sur les lointains coteaux qui se confondaient avec le ciel, au-delà du large fleuve. Puis, tout à coup, elle se décida :

– Mon père avait formé un projet de mariage pour moi. Je ne pouvais plus garder le silence.

Après cet aveu, elle respira mieux. Maintenant, elle n’avait plus rien à cacher. Le plus difficile était dit à ce mari qui avait le droit de tout connaître d’elle.

Un soulagement parut sur la physionomie du jeune homme. La grande loyauté d'Orane lui apparaissait dans toute sa beauté et il en était ébloui. Il se rendait compte qu'un homme devait pouvoir compter sur une épouse aussi sincère et aussi droite... du moins tant que celle-ci admettrait la valeur d'un lien conjugal.

En ce moment, pour obtenir l'assurance qu'Orane le reconnaissait officiellement pour son mari, Ruitz eût accompli n'importe quel sacrifice.

Ce fut dans cet état d'esprit qu'il poursuivit la conversation :

— Alors, votre père connaît notre mariage ? insista-t-il, peut-être parce qu'il tenait à bien s'assurer que, de ce côté-là, il n'avait plus rien à redouter.

— Oui.

— Et que dit-il ?

Elle n'essaya pas de lui masquer les choses.

— Il n'a pas encore conçu comment j'ai pu être réduite à épouser un inconnu, avoua-t-elle simplement. Mais vous ne serez bientôt plus pour

lui inconnu, reprit-elle vivement avec un pâle sourire. Voulez-vous venir jusqu'au château ? Je vais vous présenter à mes parents. Ils se rendront mieux compte... Vous pourrez certainement les convaincre mieux que moi qui n'ai su que leur expliquer maladroitement ce qui s'est passé.

Il regarda bizarrement le petit visage, rosi par l'effort qu'elle faisait pour le convaincre. Et subitement, ses traits durs se détendirent dans un sourire.

— Vous croyez, petite señora, que je saurai mieux que vous persuader vos parents ?

— Oui, certainement. Surtout si vous insistez sur le fait véridique que, sans votre intervention, ils n'auraient plus de fille à l'heure qu'il est... Là est leur point faible ! C'est par l'affection qu'ils me portent qu'il faut les prendre.

— Pardon, interrompit avec étonnement le nouveau venu. Dois-je comprendre que vos parents admettent difficilement que vous ayez couru du danger ? Ou bien auraient-ils préféré vous voir morte que mariée ?



Orane hésita un instant à répondre. Elle voulait ménager l'amour-propre de son compagnon et cela n'était pas précisément aisé.

– Vous ne répondez pas ? questionna-t-il. En serait-il ainsi ?

– Oh ! maman ne pense pas cela, et je ne crois pas que mon père le souhaite véritablement...

– Il y a donc autre chose ?

– Oui, fit-elle, embarrassée. Seulement, c'est difficile à expliquer... Mes parents sont d'une époque où toutes ces horreurs sociales étaient épargnées aux humains... Je ne voudrais pas leur nuire en votre esprit...

– Dites-moi la vérité, tout simplement. Il vaut mieux que je sache exactement ce qu'ils pensent.

Au fond, il était content de cette explication. Il lui semblait qu'un lien intime se créait entre Orane et lui... une sorte de complicité qui faisait d'eux, en cette affaire, deux époux s'appuyant l'un sur l'autre pour se défendre contre une menace inconnue.

\*

La jeune femme, cependant, cherchait comment expliquer les choses sans trop humilier Ruitz.

Pouvait-elle lui dire que, malgré les années écoulées depuis la Révolution française, son père gardait en lui le culte du passé et qu'il était un fervent royaliste, attaché aux descendants de nos anciens rois, comme si eux seuls avaient le droit de diriger la France ?

Imbu de pareilles idées, M. Le Cadreron ne pouvait juger impartialement la guerre civile espagnole. Il était impossible qu'il ne considérât pas comme d'immondes révolutionnaires tout ce qui combattait au-delà des Pyrénées.

Le milicien qu'était Ruitz ne pouvait donc pas trouver grâce aux yeux du terrible industriel.

Non, Orane ne pouvait expliquer tout ça à celui qui était son mari. Elle devait pouvoir tourner les choses autrement.

— Essayez de vous mettre à la place des miens,

commença-t-elle. Ce gendre inconnu que je leur ramène d'Espagne... ce pays qui, pour eux, est devenu synonyme de désordre... cela les effraye un peu ! Et puis, je suis forcée de vous le dire... c'est très pénible... très délicat ! Vous étiez dans l'armée républicaine, n'est-ce pas ? Il se présente donc un cas assez spécial, pour mon père... son amour paternel se double de certaines haines politiques... sociales... dont je subis, involontairement le contrecoup.

— Évidemment approuva-t-il, sans paraître s'émouvoir de ces explications. Ce que pensent vos parents est assez naturel.

Il n'ajouta rien de plus. On sentait que des pensées tumultueuses se pressaient dans son cerveau. Il restait immobile, la tête inclinée, perdu dans ses réflexions.

Orane le regarda à la dérobée et vit son air sombre. À Barcelone, malgré la mort qui frappait à toutes les portes et menaçait toutes les têtes, Ruitz était gai et exubérant cependant ! Prenait-il donc tant à cœur ce qu'elle lui disait actuellement qu'il marquât une si exceptionnelle gravité ?

Cependant elle se rendait compte qu'elle ne pouvait pas lui taire les objections que son père soulèverait. Ruitz ne devait pas s'attendre à être reçu les bras ouverts par M. Le Cadreron.

Réellement, en cette occasion, il ne paraissait pas à la petite épouse qu'elle eût dû cacher quelque chose à celui dont elle portait le nom et partageait la responsabilité. Ne se sentait-elle pas solidaire de lui vis-à-vis de ses parents et de tout ce qu'ils diraient contre le péril terrible conjuré en commun ?

De la compassion monta en elle parce qu'il continuait de se taire.

— Mais, venez, que je vous présente à ma famille, insista-t-elle gentiment. Venez donc, ma mère sera contente de vous voir.

Tout en parlant, elle s'était levée et l'invitait à la suivre. Sans le vouloir, elle le dévisageait, le détaillait des pieds à la tête, tant il lui paraissait différent du souvenir qu'elle avait gardé de lui. Là-bas, il lui était apparu sous le costume militaire qui, en général, affine la silhouette. Avec son uniforme défraîchi et son petit calot

posé crânement sur le coin de l'oreille, au milieu de ses camarades, il avait un certain air de distinction qui le faisait remarquer et l'opposait aux autres.

Aujourd'hui, elle avait l'impression qu'il possédait moins d'aisance dans ses gestes et ses mouvements. Il paraissait gêné et embarrassé. Ce changement pouvait provenir de ce qu'il n'avait pas eu le temps de se réadapter au port du costume civil. On s'habitue à un genre de vêtements comme à une maison ; le corps y prend des habitudes. Peut-être aussi éprouvait-il la sensation d'évoluer dans un autre milieu que le sien ?

En effet, Orane ignorait dans quel milieu social son mari avait été élevé. Elle pouvait faire à ce propos toutes les suppositions.

Cette dernière réflexion fit qu'elle s'inquiéta, subitement, de l'apparence qu'offrait Ruitz aux étrangers... élément qui pouvait renforcer ou diminuer les mauvaises dispositions de son père vis-à-vis de ce gendre tombé du ciel !

On ne peut, évidemment, juger quelqu'un

d'après l'habit. Mais il arrive, malgré tout, qu'il y ait parfois un rapport entre l'homme lui-même et son manque de goût. Et la jeune femme se demandait si elle ne serait pas gênée de marcher au côté d'un mari qui donnerait l'impression de ne pas avoir l'habitude de s'habiller correctement.

Cette succession d'idées, bien qu'elle osât à peine regarder son compagnon, fit que, de biais, elle s'efforça de le détailler.

Le costume était quelconque, sans extrême recherche, mais de bonne coupe, semblait-il. S'il n'avantageait pas Ruitz, du moins celui-ci ne le portait-il pas mal ; cravate, chemise et souliers étaient discrets et sobres. Seule, la teinte uniformément noire de ses habits pouvait détonner un peu au milieu de cette campagne ensoleillée et riante.

« Parbleu ! c'est ça qui heurte un peu ! se dit la jeune femme. Il a l'air de revenir d'un enterrement. »

Et malgré elle, tout haut, elle exprima sa pensée :

– Vous êtes en deuil ? Je remarque que vous portez un costume noir.

Une ombre douloureuse passa dans le regard de l'homme.

– Est-il un Espagnol qui ne soit pas en deuil actuellement ? fit-il d'une voix sourde et lasse.

Puis, il précisa avec condescendance :

– J'ai perdu ma mère, ma sœur et deux frères... Beaucoup de jeunes enfants de ma famille, plus ou moins éloignés, ont disparu également dans l'affreux conflit qui a mis aux prises mes compatriotes.

– Oh ! s'exclama-t-elle, apitoyée, c'est horrible !

Sans oser le dire, elle songeait qu'une pareille idée était née en elle puisque, depuis son retour en France, elle s'abstenait de s'habiller de couleurs vives... par acquit de conscience, il est vrai, au cas où son mari aurait péri dans l'affreuse mêlée ! Mais comme, décemment, elle ne pouvait lui dire : « Je vous ai cru mort et, correctement, je portais le deuil », elle s'abstint d'en parler.

Plus tard, peut-être, beaucoup plus tard, quand l'intimité les rapprocherait davantage, tant moralement que physiquement, elle pourrait lui avouer ce sentiment de pudeur qui lui avait fait rejeter, depuis un an, *tout ce qui, sauf te blanc, pouvait avoir un semblant de gaieté.*

L'un auprès de l'autre, ils suivirent le sentier jonché de feuilles dorées. Quelques-unes de celles-ci, en se balançant dans le vide, allaient se poser sur l'eau comme des plumes ; puis, doucement emportées par le courant du ruisseau, elles se perdaient plus loin dans un léger remous où elles tournaient, tournoyaient follement quelques secondes, avant d'être englouties. Peut-être, en regardant ces feuilles livrées au vent, les jeunes époux n'établissaient-ils pas un rapport symbolique entre ce spectacle banal et la vie humaine. S'ils l'avaient fait, ils eussent sans doute éprouvé moins d'anxiété sur les lendemains qui allaient suivre.

Ballotté de gauche à droite, secoué, lancé dans la grande aventure de la vie, l'être humain a-t-il plus de réaction à opposer aux événements que la



feuille chassée par le vent ? Si la volonté peut parfois changer le cours des choses, très souvent, par contre, le destin offre de ces surprises qui déroutent. Chacun porte en soi, dit-on, une aptitude au malheur comme au bonheur. Mystère des lois qui président à notre existence, nul, en vérité, ne peut savoir de quel côté, pour lui, penchera la balance.

Sans échanger de paroles, Ruitz et Orane étaient arrivés en vue de la grande demeure blanche, aux fenêtres largement ouvertes. Une rangée de tilleuls, harmonieux comme des harpes, sous le vent d'ouest, bordait de chaque côté la longue allée qui menait au château.

À proximité du perron principal, Orane interpella un domestique qui venait du village :

– Bastien, veuillez prévenir Monsieur et Madame que je leur demande de venir au salon pour m'aider à y recevoir un visiteur.

Ceci dit, elle s'effaça pour laisser passer son mari et, dans ce mouvement, elle put l'observer à son aise.

Avec un réel plaisir, elle constata qu'elle s'était laissée influencer trop vite par l'impression de malaise qui avait présidé à leur rencontre. Ruitz était peut-être vêtu sans cette parfaite élégance si appréciée des Français et des Parisiens en particulier ; mais, à cette nuance près, on sentait que l'homme était racé, tant par l'élan de sa taille que par la finesse des attaches et la ligne nerveuse des mains effilées.

– Vous arrivez de Madrid ? demanda-t-elle pour peupler le silence.

– C'est-à-dire que j'ai quitté définitivement Madrid depuis deux mois. Le temps d'installer un petit logement à Paris et j'ai cherché à vous rejoindre.

À ce moment, la porte s'ouvrit.

\*

L'air un peu étonné, M. Le Cadreron entra, suivi de sa femme. Il s'arrêta sur le seuil, examinant avec surprise et curiosité ce visiteur

qu'il ne connaissait pas, mais dont le teint mat et la chevelure d'ambre lui firent deviner tout de suite les origines méridionales.

– Mon père, je vous présente l'aviateur Ruitz, mon mari, dit doucement Orane.

L'industriel eut un haut-le-corps et resta un instant bouche bée. Il n'avait pas songé que le visiteur pouvait être le mari d'Orane.

– Ah ! ah ! oui... s'exclama-t-il, tout désarçonné.

Puis il ajouta, en dévisageant le nouveau venu d'un air hostile :

– C'est vous le soldat qui avez épousé ma fille ?

Sa malveillance éveillée subitement, il fit trois pas en avant et, sans tendre la main au jeune homme, il le toisa du haut de sa stature.

– Je me doutais bien qu'un jour ou l'autre je vous verrais arriver.

Ruitz ne voulut pas paraître remarquer l'ambiguïté de l'observation. Il préféra avoir l'air de la prendre comme une phrase de bon accueil et

y répondit par une légère inclination de tête.

Derrière le châtelain, après avoir refermé la porte, M<sup>me</sup> Le Cadreron s'avança.

Une même curiosité se lisait sur son visage, teintée de bienveillance, cependant. Elle osa tendre la main à l'étranger puisque, pour elle et son mari, le visiteur n'était rien de plus, pour l'instant, qu'un étranger.

Elle avait toutefois enregistré au passage, avec satisfaction, le geste de réserve qu'il avait eu. Tout de suite, elle en avait déduit qu'il était bien élevé.

— Tout d'abord, monsieur, dit-elle aimablement, avant de savoir ce que l'avenir décidera, je tiens à vous remercier d'avoir sauvé ma petite fille ; c'est grâce à vous que je l'ai auprès de moi et, cela, je ne pourrai jamais l'oublier. Soyez le bienvenu et que ma reconnaissance remonte jusqu'à celle qui a su mettre au monde un fils aussi généreux.

L'Espagnol s'inclina, profondément ému. L'allusion à sa mère le touchait particulièrement

et, dans son désarroi, ce fut un réconfort pour lui que cette indulgence de la châtelaine.

– Ma mère est morte, madame, prononça-t-il d'une voix que la douleur rendait rauque. Et comme je crois que les paroles que vous venez de prononcer, elle les entend et me juge, je ne veux pas d'autre reconnaissance que celle-là.

Ce fut au tour de M<sup>me</sup> Le Cadreron de marquer une émotion.

– Asseyez-vous, monsieur, proposa-t-elle doucement, pour couper son léger trouble, en désignant au visiteur un fauteuil en face d'elle.

En dépit de ses préventions, ce garçon, qui s'avérait vraiment correct, lui était sympathique.

Le même aspect de franchise, qui avait frappé Orane la première fois qu'elle avait vu l'aviateur, n'échappait pas non plus à la mère. De plus, celle-ci se sentait rassurée, car elle n'avait pas osé espérer que cet Espagnol fût aussi distingué.

M. Le Cadreron, aveuglé par une rancune de parti pris, ajoutée au manque d'intuition propre à son sexe, ne s'était pas laissé entamer par ces

considérations, insignifiantes en apparence, bien que dignes d'attention dans la plupart des cas. La distinction peut dissimuler une âme tortueuse. Les aventuriers inspirent souvent confiance grâce à leurs dehors de parfaits gentlemen. Ce qui résiste malaisément à un examen sérieux, c'est l'aspect d'une physionomie et, surtout, d'un regard. Or, Ruitz avait une expression de visage vraiment ouverte et avenante.

Celui-ci, de son côté, avait senti un courant d'amitié s'établir entre lui et l'accueillante maman d'Orane. Instinctivement, il pressentit qu'il trouverait en elle une alliée pour adoucir le père de sa femme, bien que cette brave personne l'examinât, pour le moment, comme un personnage surgi brusquement d'un conte de fées ou d'un récit fantastique d'Edgard Poe, c'est-à-dire avec un mélange de crainte vague et d'admiration.

N'était-il pas pour elle la preuve vivante des heures affolantes que sa fille avait vécues loin d'elle ? N'était-il pas celui qui, pour son cœur de mère, avait, comme les héros de jadis, d'un geste

preste et magnifique, enlevé aux brigands leur proie haletante ! Naïvement, à cause de la grande joie, la plus grande qu'une mère puisse éprouver, celle de retrouver un enfant que l'on croyait perdu, elle s'exagérait les mérites de ce mari impromptu.

À l'invitation de cette charmante femme, le visiteur s'assit, mais ses regards se fixaient avec inquiétude sur le père de sa femme, en qui il devinait l'ennemi.

– Il y a longtemps que vous êtes en France, monsieur ? s'enquit M. Le Cadreron qui, faisant violence à son ressentiment, cherchait depuis quelques minutes une entrée en matière.

– Je suis arrivé de Madrid il y a quelques jours... le temps de m'installer sommairement, et j'ai tenu à venir présenter mes hommages à ma femme, ainsi qu'à connaître sa famille par la même occasion.

Le maître de céans ne put retenir plus longtemps les mots acerbes qui lui montaient aux lèvres. Ce fut d'un ton ironique qu'il riposta :

– Eh bien ! je pense que sa famille ne vous déçoit pas trop, jeune homme ! Quand, à Barcelone, vous avez sauvé ma fille, vous avez dû vous rendre compte que vous n'épousiez pas n'importe qui ?

Un étonnement douloureux passa sur le visage basané aux expressions multiples.

– Je ne crois pas, protesta le jeune homme, froissé par la remarque, que j'aie si longtemps réfléchi, ni calculé mon geste ! Parmi un groupe de femmes, une jeune fille était livrée au désespoir, son regard tragique révélait toute la douleur du monde... mes yeux se sont posés sur elle. Et comme cela se présente souvent en pareil cas, elle m'a paru doublement victime, parce que très jeune, très isolée au milieu des autres et, par surcroît... jolie ! Je ne m'en défends pas, ajouta-t-il avec un sourire timide à l'adresse d'Orane, sa beauté m'a frappé. J'ai éprouvé subitement le désir de protéger cette femme, de risquer cette tentative de sauvetage, alors que bien souvent j'avais assisté impuissant à des actes aussi injustifiés, sans pouvoir intervenir.



« Ce ne sont pas des choses que l'on raisonne, continua-t-il gravement, et encore moins que l'on calcule. J'ai agi sous l'effet d'une violente impulsion. Il m'aurait d'ailleurs été difficile de renouveler mon geste en faveur d'une autre ! Je n'avais qu'un nom à offrir et, en Espagne comme en France, la polygamie n'est pas officielle, que je sache.

Cette dernière phrase avait été dite sur un ton railleur et légèrement cassant.

La tête, orgueilleusement relevée, mettait en pleine lumière les yeux altiers, aux frémissantes lueurs.

M. Le Cadreron, surpris, regarda en dessous l'homme qui lui parlait. Il comprenait subitement que ce garçon poli et correct ne devait pas supporter facilement les insinuations malveillantes. Il n'en éprouva que davantage le désir de l'humilier.

– Oui, enfin, je vous félicite, jeune homme, riposta-t-il d'un ton légèrement protecteur qui, visiblement, piquait l'autre au vif. Vous avez su distinguer tout de suite la jeune fille bien élevée à

laquelle vous pouviez confier votre avenir. Ce milieu dans lequel vous la retrouvez doit vous rassurer complètement sur les suites de votre geste ?

– Je ne comprends pas très bien, monsieur, ce que vous cherchez à me faire entendre.

Cette fois, la voix se faisait rauque et chargée d'une impatience qui s'annonçait croissante.

– Écoutez, monsieur, reprit l'industriel, sans chercher à le ménager davantage, vous êtes venu ici dans un but, sans doute ?

– Évidemment ! Je vous l'ai, d'ailleurs, déjà dit. Je viens présenter mes hommages à ma femme, à sa famille, et m'entendre avec elle au sujet de l'avenir.

– Quel avenir ?

– Le nôtre, monsieur ! Celui d'Orane et le mien ! La señora est ma femme dans toute l'acception du terme, puisqu'un prêtre a béni notre union.

– Oh ! une bénédiction comme celle-là est contestable.

— Pas pour moi, dans tous les cas. J'ai été élevé pieusement, contrairement à ce que vous semblez croire. Je pense également que c'est de son plein gré que la señora m'a accepté pour époux, ajouta-t-il en regardant sa femme d'un air interrogateur et décidé.

Orane répondit à cette question indirecte par un signe de tête encourageant.

— Oui, oui ! interrompit le père, qui jouait distraitemment avec son binocle. Ma fille est votre femme, dites-vous ; mais, tout ça, ce sont des mots !

— Comment, des mots ? protesta Ruitz, indigné. Des faits, monsieur, et des faits terriblement éloquents !

M. Le Cadreron opposait à l'énervement du jeune Espagnol un grand calme ironique et blessant.

— Précisément ! fit-il dédaigneusement. Je veux dire que c'est un marché que vous êtes venu proposer, aujourd'hui.

— Je ne vois rien dans mes paroles qui puisse

vous permettre de le croire.

Le châtelain se redressa comme s'il prenait brusquement la résolution d'en finir au plus vite. Ce jeune coq, avec ses airs d'hidalgo offensé, commençait singulièrement à lui porter sur les nerfs !

— Parlons peu, mais parlons bien, voulez-vous, jeune homme ?...

Orane, instinctivement, eut un geste de la main vers son père, comme si elle avait voulu retenir sur ses lèvres les mots malveillants qu'elle devinait prêts à sortir.

L'industriel n'eut cure de sa supplication.

— En somme, poursuivit-il, vous ne connaissez pas ma fille et ne pouvez l'aimer. Ce n'est pas en un jour et une nuit que l'on peut réaliser cette connaissance, ou ressentir un véritable amour ! Vous avez joué au mariage avec désinvolture. La chose était originale ! Elle a dû éblouir vos camarades ! Mais, croyez-vous que cela puisse intervenir comme un argument de poids dans le sujet qui nous occupe ? Je ne le pense pas, moi,

monsieur ! Qu'y a-t-il de commun entre Orane et vous ? Une union d'un soir ? Vraiment, ce serait amusant s'il ne s'agissait pas de ma fille et de vos singulières prétentions !

L'Espagnol se redressa comme un lion prêt à bondir ; les lèvres retroussées dans un mouvement cruel et le regard noir chargé d'éclairs, hors de lui, il trancha :

– Ce qu'il y a de commun, monsieur ? Mais... le nom... le danger partagé... J'ai risqué ma vie pour la sauver. Et même, pour elle, j'ai dû rompre des fiançailles de deux ans.

Comme M. Le Cadreron répondait par un sourire de doute, l'autre, exaspéré, s'engagea à fond dans la lutte et répliqua, avec la morgue habituelle aux Espagnols blessés dans leur orgueil :

– Eh ! oui, monsieur, ne vous en déplaie ! J'étais, avant la guerre, fiancé à une Andalouse, fille d'un général espagnol.

Il insista sur le mot, pour rendre le soufflet si injustement essuyé :

– Oui, un général espagnol ! Sa fille avait, de plus, le mérite d’être très belle... Je ne veux pas par là mettre en doute l’importance de votre état social que je ne cherche pas à évaluer, pas plus que celle du charme et de la distinction de ma femme qui lui sont personnels et que je n’ai pas à comparer à d’autres...

– Enfin, interrompit Orane, qui se sentait gênée et humiliée de cette discussion la concernant, il y a, en outre, quelque chose que vous oubliez : la dette du sang que j’ai contractée en acceptant d’être sauvée par Monsieur... Cette dette, je ne la désavoue pas. Je vous répète, mon père, ce que je vous ai toujours dit : je suis l’épouse de Monsieur et je la resterai.

Devant cette intervention, l’industriel sentit monter en lui une violente colère qu’il parvint difficilement à maîtriser. Sur un ton despotique et bref, il interpella sa fille :

– Tais-toi ! Orane, tu es incapable de comprendre. Laisse-moi parler ; ceci est une affaire qui se règle d’homme à homme. Tu n’aurais même pas dû déranger ta mère ; c’est à

moi seul de débattre la question.

– Mais, mon ami, protesta M<sup>me</sup> Le Cadreron, les larmes aux yeux, je t’assure que ma présence ici est toute naturelle. Il me semble, d’ailleurs, que tu oublies trop vite que ce monsieur a sauvé notre fille, alors qu’elle courait un danger extrême...

– Je n’oublie rien ! coupa-t-il sèchement, vexé de voir que les deux femmes se mettaient contre lui. J’estime seulement que le danger couru n’était peut-être pas aussi grand qu’on le dit.

– Oh ! père, protesta la jeune femme, dont les yeux, soudain, s’amplifiaient d’horreur comme devant un sacrilège. Pouvez-vous émettre un pareil doute ? Toutes mes compagnes ont été brutalisées avant d’être massacrées.

– Soit ! admettons ! riposta M. Le Cadreron. Dans tous les cas, il est inadmissible qu’on fasse état d’un élan de générosité dont n’importe quel homme de cœur aurait été capable !

Ruitz ouvrit la bouche pour répliquer. Il était rouge d’indignation ; mais la petite main d’Orane

vint se poser sur la sienne comme pour modérer sa colère.

Il s'attendait si peu à ce geste amical qu'il en resta tout saisi. Ses yeux regardèrent la menotte toute blanche qui se détachait sur sa peau brune, puis ils se levèrent sur les grandes prunelles claires qui semblaient lui prêcher la patience.

Sa gorge devint sèche et il pâlit un peu. L'influence apaisante d'Orane passait sur lui en un souffle bienfaisant. Il en oublia les témoins de cette scène et, dans un remerciement impulsif, il appuya longuement ses lèvres sur la petite main confiante qui ne se retira pas et qu'il garda entre ses doigts.

Plus calme maintenant, Ruitz put se tourner sans hostilité vers l'industriel, mais le geste spontané d'Orane avait eu sur son père un effet diamétralement opposé à celui qu'il avait produit sur le jeune mari. L'autre était furieux, à présent. Sa fille prenait le parti de l'étranger.

Il chercha comment atteindre cet homme qui prétendait s'imposer à une famille en la divisant et en amoindrissant l'autorité de son chef.



Il crut avoir trouvé et, d'un ton de hautain mépris, il demanda :

– Finissons-cn, monsieur ! Combien vous faut-il ?

Ruitz sursauta. Il fixa sur son interlocuteur un regard de glaciale réprobation. Cependant, comme il s'agissait du père d'Orane et qu'il tenait encore la main de celle-ci dans la sienne, il sut se contraindre.

– Je ne vous comprends pas, fit-il froidement. Voulez-vous vous expliquer plus clairement ?

– Je vous demande combien vous désirez pour mettre fin à cette ridicule histoire ? s'impacienta Le Cadreron.

L'Espagnol lâcha la main pacifiante et se mit lentement debout. Ses narines battaient, sa bouche se pinçait et frémissait. Sans plus chercher à masquer l'accent méridional qu'il avait encore assez marqué, il lança :

– Je crois que vous m'insultez, monsieur. J'ai épousé votre fille pour la sauver, mais je ne crois pas qu'un tel geste se paie avec de l'argent !

Vous ai-je demandé quelque chose ?

La colère, cette fois, lui blêmissait le visage.

– Alors, que signifie votre visite ? répliqua le châtelain, non moins vivement.

– Je suis venu chercher ma femme, monsieur. J'en ai le droit, je crois ! Sa place est auprès de moi.

– Prétention ridicule, puisque vous ne la connaissez pas... que vous ne l'aimez pas... que...

– Qu'importe ! répliqua l'Espagnol dont le sang chaud, réveillé par l'insulte, bouillonnait. Qu'importe ! Elle est ma femme et je ne comprends pas votre façon de voir ! Vous devriez me féliciter de ne pas renier un geste déclenché par les circonstances tragiques auxquelles votre fille et moi avons été mêlés. Que nous le voulions ou non, nous sommes mariés, et rien ne peut empêcher que je sois le mari d'Orane. Personnellement, je suis prêt à remplir mes devoirs vis-à-vis d'elle ; je ne lui demande en retour que la réciprocité.

Il dut s'arrêter pour reprendre souffle, tant il

avait parlé vite. Ce fut d'un ton plus posé, mais non moins mordant, qu'il reprit :

– Dois-je ajouter que je m'étonne beaucoup que dans une famille française, ces bourgeois français que l'on dit si respectueux de la parole donnée et des traditions, on puisse se rétracter devant un engagement comme celui que votre fille et moi avons conclu !

Ce soufflet moral avait terriblement été ressenti par l'industriel, d'autant plus que sa conscience n'était pas sans lui insuffler quelque peu qu'il avait mérité la leçon.

– Ah ! c'est ainsi que vous le prenez, monsieur ! s'écria-t-il en se dressant à son tour. Eh bien ! les tribunaux sont là pour quelque chose et ils pourront trancher la question.

– Père, intervint Orane, bouleversée et très pâle devant les proportions que prenait le débat. Je vous ai déjà dit que je ne voulais pas entrer dans de pareilles considérations. Je suis la compagne légitime de Monsieur et je vous affirme que je ne veux rien changer à cet état de choses... tout au moins sans motif sérieux !

Pourquoi soulevez-vous toute cette discussion, puisque vous connaissez mon désir et mon opinion là-dessus ?

– Parce que mon devoir est d’empêcher les sottises que tu peux faire ! tonitrua le châtelain. Je sais mieux que toi où est ton bonheur !

S’adressant à son mari, d’un air décidé bien qu’un peu triste, Orane précisa, sans paraître entendre les paroles de son père :

– Je suis prête à vous suivre, Ruitz, car, moi, je ne renie pas ma parole. Pour moi, c’est une dette sacrée et je n’ai pas à voir s’il m’est agréable ou non de la payer, et s’il plaît à ma famille de m’approuver ou de me désapprouver. L’honneur me commande d’être votre femme et je la serai, quoi qu’en pensent les miens.

La voix et la physionomie de la petite épouse exprimaient une gravité inaccoutumée. Ce n’était déjà plus la jeune fille qui parlait, mais la femme consciente de ses devoirs et ne transigeant pas avec sa conscience.

Sa ferme attitude fit sur l’assemblée l’effet

d'un coup de tonnerre inattendu. Chacun, dégrisé, parut comme assommé et regarda celle qui venait de parler ou chercha, sur le visage du voisin, l'effet produit par sa déclaration.

Il parut que la colère de M. Le Cadreron était tombée brusquement ; sa fille, bravant sa volonté, se déclarait prête à suivre son époux espagnol ! Il y avait de quoi désarçonner un homme aussi imbu de ses droits de père que l'était l'industriel. Il songea qu'Orane allait commettre une folie qu'elle regretterait un jour ; mais il ne voyait plus le moyen d'empêcher ce qu'il considérait comme un coup de tête.

Maintenant, ne sachant plus quelle contenance tenir, il regardait tour à tour, d'un œil hagard, Orane et le visiteur.

M<sup>me</sup> Le Cadreron, elle, observait son mari. Elle semblait approuver la décision de sa fille, mais elle se demandait si son mari n'allait pas faire quelque coup d'éclat.

Connaissant le despotisme du compagnon de sa vie, elle ne pouvait croire qu'il se rendît si facilement aux arguments d'Orane.

Quant à Ruitz, visiblement ému par les paroles de sa femme, il avait laissé tomber sa morgue catalane. Comme un chevalier remettant son estoc au fourreau, au premier signe de sa dame, il demeurait immobile, instinctivement correct et déférent.

Les yeux bruns, tout à l'heure chargés d'éclairs, jetaient un feu plus doux, le dédain du sourire se changeait en caresse : l'Espagne belliqueuse s'effaçait devant l'Espagne courtoise !

Ceci, cependant, n'empêchait pas le jeune homme de réfléchir ; peut-être, au fond, était-il un peu gêné de sa trop facile victoire ?

Celui qui, sous l'impulsion de l'orgueil blessé par les paroles de M. Le Cadreron, s'était dressé si fougueusement, peu de temps auparavant, se demandait tout à coup s'il n'allait pas commettre une mauvaise action en emmenant Orane loin des siens, après une telle discussion.

Il hésita durant un moment, puis il s'inclina devant sa femme avec une nuance de regret et de respect tout à la fois.

– Pardonnez-moi, señora, si je parais à présent rejeter votre décision ; mais j’ai cru comprendre... c’est un sacrifice de votre part que d’accepter de me suivre... Tout en vous en remerciant profondément, je ne saurais y consentir... Je ne vous arracherai pas de force à votre famille. Votre père a prononcé des paroles très dures pour mon amour-propre... Je veux espérer qu’il n’exprimait pas exactement le fond de sa pensée ; mais ma fierté d’homme me défend, maintenant, d’accepter le bénéfice de notre union trop hâtive... Je vais partir et vous dire adieu, señora... J’avais de trop beaux projets et peut-être aussi avais-je fait un rêve très doux. Pardonnez-moi...

Le père parut désarçonné : ce garçon ne jouait-il pas la comédie ? Mais bientôt tout heureux, il se tourna vers sa fille.

– Tu entends, mon petit, reste ici. Vois-tu, je ne veux que ton bonheur, moi, je t’assure !

– Non, coupa Orane, le front têtu et le regard durci subitement. Quoi que vous puissiez dire l’un et l’autre, je suis décidée à tenir mes engagements. Je n’oublie pas la gratitude et la

reconnaissance que je vous dois, Ruitz. À défaut de l'amour que je ne puis ressentir pour vous qui m'êtes presque inconnu, ces sentiments suffisent pour que j'accepte sans déplaisir de vivre à vos côtés. D'autre part, je ne suis pas moins chrétienne que vous et je ne reconnais pas à l'homme que j'ai épousé le droit de me chasser de sa vie... Je suis irréprochable, moi ! Quel prétexte prendrait-il pour s'écarter de moi ?

– Loin de moi la pensée de vous accuser de quoi que ce soit, señora, protesta Ruitz, interdit.

– Là n'est pas la question, mon petit, intervint l'industriel. Tu te crées des liens et des devoirs qui n'existent pas...

Mais Orane ne lui permit pas de développer son argument.

– Mon père, je vous en prie, ne continuez pas, supplia-t-elle. Ce malentendu dure entre vous et moi depuis quelque temps déjà. Si vous n'avez pas encore admis que j'étais mariée, moi, je ne l'oublie pas... Pas plus que je n'oublie la reconnaissance que je dois garder à celui qui m'a protégée en me donnant son nom... Un jour, vous



m'avez dit que vous aimeriez mieux me voir morte que la femme d'un soldat ayant servi sur le front gouvernemental espagnol. Vous avez certainement vos raisons pour parler ainsi ; mais, moi, j'ai préféré la vie ! J'ai peut-être été lâche, mon père. Il n'en est pas moins vrai qu'entre les deux choses c'est avec joie que j'ai accepté l'offre de Monsieur et que je recommencerais encore, si les événements d'un passé douloureux se reproduisaient.

Puis, sans laisser au châtelain estomaqué le temps d'intervenir à nouveau, elle se tourna vers Ruitz et le prévint :

– Attendez-moi, je vous prie. Je vais préparer ma valise et je reviens.

Pour sa mère, elle ajouta :

– Maman, tu m'expédieras mes affaires plus tard. Je ne vais prendre, aujourd'hui, que le strict nécessaire.

Cette rapide décision acheva de désarmer tout à fait la superbe du jeune Espagnol. Ce descendant des conquistadores était bouleversé

d'une si complète victoire.

Un peu bredouillant, il dit avec déférence :

– Je vous attends, señora, et je vous remercie d'avoir admis la légitimité de mes droits. Tout mon respect et toute ma ferveur vous sont à jamais acquis.

Puis, devenu très calme, du moins autant que puisse l'être un homme dont le naturel est fait de nervosité et de fougue, il se tourna vers M<sup>me</sup> Le Cadreron et, avec une sincérité qui n'était pas feinte, il lui exprima sa reconnaissance :

– Vous aussi, madame, je vous remercie de votre accueil. Vous ne m'avez pas été hostile systématiquement et je crois que je serais arrivé à vous convaincre de la pureté de mes sentiments, si le temps et l'occasion m'en avaient été laissés.

– Je suis navrée que les choses aient tourné ainsi, reconnu la mère, qui avait les yeux pleins de larmes. Ma petite fille va nous quitter dans de bien pénibles conditions...

– Je suis désolé qu'il en soit ainsi, madame. Il n'a pas dépendu de moi seul que les événements

tournassent autrement. Quoi qu'il en soit, Orane reste entièrement libre d'en décider. Je ne suis ici que pour m'incliner devant ses décisions. Si vous croyez devoir lui parler et l'amener à changer d'avis, vous êtes libre, madame.

– Oh ! non, interrompit M<sup>me</sup> Le Cadreron. Ma fille m'a toujours dit qu'elle considérait son mariage comme valable. Je ne me reconnais pas le droit de la faire changer d'avis.

Son mari haussa les épaules.

– Tu es absolument ridicule, ma pauvre amie ! Ton devoir est d'empêcher ta fille de faire des bêtises en partant avec un inconnu dont elle ignore le caractère, les origines et les mœurs ! Lui-même n'est pas très sûr que ses revendications soient justes, puisqu'il s'appuie sur la volonté d'Orane pour pouvoir l'enlever.

– Oh ! pardon, monsieur ! interrompit celui qui faisait, dans cette famille, figure d'intrus. Ne donnez pas à mes paroles un sens qu'elles n'ont pas. J'estime ma démarche naturelle et justifiée : Orane est ma femme et mes devoirs de mari exigeaient que je vienne lui rappeler que ma vie

est à elle et que je ne me dérobe pas devant les charges que le mariage crée pour moi. Mais je n'ai jamais eu la prétention de lui imposer ma volonté et de la contraindre à me suivre... Il y a même une nuance très marquée !

– Ce sont des subtilités qui ne riment à rien ! Vous êtes venu ici vous prévaloir d'obligations imaginaires ; il était naturel que ma pauvre petite refusât de s'y dérober.

Ruitz regarda durement celui qui lui attribuait de pareils sentiments, mais il ne parla pas. Seuls, ses yeux hautains, qui eussent pulvérisé son adversaire s'ils en avaient eu le pouvoir, marquèrent son mépris pour une si totale mauvaise foi.

Tourné vers M<sup>me</sup> Le Cadreron, il essaya, en gentleman, de rejeter sur la fatalité la responsabilité des événements.

– Je suis extrêmement confus d'avoir involontairement amené un désaccord entre Monsieur et sa fille, dit-il avec une certaine grandeur. Ce n'était pas mon intention en venant voir celle que je considère comme ma femme, et

j'augurais mieux de ma démarche... Orane est majeure et j'avais pensé qu'elle était, seule, maîtresse de sa destinée. Néanmoins, excusez-moi. J'aurais mieux fait de partir tout à l'heure... dès que j'ai eu compris combien ma présence était indésirable ici. Peut-être en est-il temps encore ?

Il esquissa le mouvement de se retirer.

M. Le Cadreron n'opposa à ces mots aucune parole qui pût tant soit peu tempérer l'atmosphère de malaise pesant sur les trois personnes réunies dans le salon.

Sa femme qui, jusqu'ici, avait joué le rôle d'élément modérateur, intervint une fois de plus :

— Je vous en prie, monsieur, ne vous formalisez pas trop de tout ceci. Vous avez agi selon votre conscience, c'est l'essentiel.

Son mari jeta vers elle un regard qui la foudroya ; puis, s'adressant à l'Espagnol avec dédain, il le prévint, la voix rageuse :

— Savez-vous bien que, dans les conditions où ma fille s'en va d'ici, je ne lui donnerai pas un

sou ?

Ruitz redevint très pâle.

– Ceci ne m'intéresse pas, protesta-t-il sur un ton qui menaçait de redevenir très vif. Personnellement, je ne demande rien.

– Ma fille ne l'entend peut-être pas ainsi.

– Prévenez-la ! Elle décidera en connaissance de cause ! Ne viens-je pas de lui exprimer qu'elle était libre de choisir ?

– Mais oui, mon ami, disait M<sup>me</sup> Le Cadreron, que cette discussion pénible bouleversait complètement. Voyons, tu sais bien qu'Orane n'a jamais admis que ce sujet soit abordé.

Le père haussa les épaules.

– Ah ! grommela-t-il à demi-voix, ça fera un joli ménage, celui-ci ! Deux époux qui ne se connaissent pas... que rien ne rapproche ! Et moi, dans cette affaire, parce que je cherche à sauver l'avenir de ma fille, j'ai l'air d'un bourreau et d'un malhonnête homme qui renie la parole donnée.

\*

Après une pause, lourde de pensées orageuses, M. Le Cadreron interpella à nouveau le visiteur :

– Mais enfin, monsieur, avez-vous seulement de quoi nourrir votre femme ?

Il poussait une botte à l'adversaire.

Un sourire, où la fierté et la raillerie se mêlaient, erra sur les lèvres de l'interpellé :

– J'ai calculé que la señora n'aurait pas plus d'appétit que moi. Or, je mange bien, monsieur, et je puis nourrir deux personnes.

Ceci venait d'être dit avec une ironie appuyée d'une expression de physionomie tellement éloquente que l'industriel sursauta. La pointe avait porté.

– Ah ! ne plaisantez pas sur un pareil sujet, monsieur, il n'y a pas que la nourriture qui compte...

– Mon loyer est payé d'avance, riposta l'adversaire avec un visible agacement.

– Mais, enfin, ma fille est habituée à un certain bien-être...

On sentait qu'une révolte intérieure reprenait Ruitz. Un observateur eût remarqué le mouvement de mâchoire qui contractait sa figure de nerveux, pendant que ses doigts rageurs tordaient les gants avec une telle violence qu'un des boutons sauta.

Il dit, se contraignant au calme cependant :

– Je m'efforcerai de lui donner ce bien-être qu'elle mérite... Et puis, ajouta-t-il. perdant soudain toute mesure sous le regard ironique de son hôte, quand je l'ai épousée... c'était un trottoir public qui allait lui servir de chambre à coucher... Je vous affirme que j'ai mieux que cela à lui offrir !

M. Le Cadreron avait eu un sursaut à ce rappel mordant de la situation d'Orane à Barcelone.

De toute évidence, l'étranger s'énervait. Mais le châtelain ne profita pas de cet avantage et il demeura muet. Il se rendait compte qu'il n'aurait pas raison de cet Espagnol, têtu comme une mule



andalouse. Peut-être aussi redouta-t-il quelque riposte impertinente qui eût atteint la réputation de sa fille.

Sa femme, spectatrice plutôt résignée de ce pénible entretien, tenta une fois de plus l'intervention conciliante :

— Je t'en prie, mon ami, fais confiance à la jeunesse. Quand tu m'as épousée, nous n'étions pas tellement riches, puisque nos parents exigeaient que nous fassions nos preuves avant de nous mettre le pied à l'étrier. C'est par ton travail, ton initiative et ta persévérance au milieu de toutes les difficultés que tu as su nous donner l'aisance et même davantage.

Tout à sa haine, l'industriel répondit :

— Oui, j'ai travaillé toute ma vie ! Et c'est pour être ruiné par des gens de son espèce !

Il n'avait pas besoin de désigner Ruitz pour que celui-ci comprît de quelle espèce d'homme il s'agissait.

La discussion reprenait son caractère d'hostilité foncière dont les divergences

politiques présidaient aux réflexions provocatrices du père d'Orane.

– Pardon, n'exagère rien, insistait généreusement sa femme qui avait vu le jeune homme sursauter, tu sais très bien que Monsieur n'a contribué en aucune façon à ta ruine. Ceci est une autre question ! Avec ou sans lui, ta situation aurait été ce qu'elle est.

Puis, s'adressant aimablement à l'Espagnol, elle dit, d'autant plus affable qu'elle sentait l'orage gronder :

– Voulez-vous accepter de prendre quelque chose ? Le verre de vin cordial de l'amitié ? La tasse de thé du bon accueil ?

– Je vous remercie, madame. Je crois qu'en cette minute je serais incapable de prendre quoi que ce soit, malgré votre bonne grâce.

Ces derniers mots furent dits avec infiniment de douceur et de courtoisie. Mais le ton était sans réplique et la mère d'Orane n'osa insister.

D'ailleurs, au même instant, Orane revenait.

Par une délicatesse que la châtelaine comprit

du premier coup d'œil, la jeune femme était vêtue entièrement de noir.

Le père, voyant sa fille parée aussi sévèrement, fut un peu surpris. Mais quoiqu'il mît un certain temps à s'en apercevoir, il remarqua la tenue de deuil du visiteur et, avec mauvaise grâce, il devina l'intention d'Orane.

Cependant, la vue d'une valise qu'elle tenait à la main, d'une autre de plus grandes dimensions qu'il apercevait au milieu du vestibule, le mit brutalement en présence d'une réalité qui lui fit oublier toutes réflexions désobligeantes.

Subitement, il se rendait compte qu'il allait perdre son enfant !

Orane, le but de toute une vie d'efforts et de sagesse, Orane s'en allait !

Elle allait partir avec un étranger... un homme qu'elle connaissait à peine et que lui, son père, ignorait complètement ! Un homme qui avait combattu au milieu des révolutionnaires !

Une aussi monstrueuse union ne pouvait-elle donc être empêchée ?

Pour la première fois, M. Le Cadreron comprenait que cet homme avait des droits sur Orane. Il avait la loi pour lui, puisqu'un état civil affirmait qu'Orane était sa femme.

Et voici que lui, le père, qui jusqu'alors avait représenté l'autorité aux yeux de l'enfant aimante et soumise... lui. l'homme fort de ses prérogatives de père... il se voyait en l'espace d'une heure, supplanté par cet inconnu.

Il ne pouvait plus rien pour sa fille puisque, dès la première minute, elle s'adaptait à la vie d'un autre. En un mot, l'enfant lui échappait !

Cette constatation le terrassa.

Défaite intolérable pour un père aussi autoritaire que l'était le châtelain, car, en même temps, il prenait conscience qu'avec de la modération il aurait peut-être pu arranger les choses. Maintenant, l'irréremédiable allait s'accomplir.

Sous l'aiguillon de la douleur et de la rage, le malheureux s'écria :

— Tu pars, Orane... et je ne sais même rien de

celui avec qui tu t'en vas ! Je n'ai plus de fille ! Mais sache que je ne te donnerai pas un sou ! Ne compte pas sur moi ! Je ne veux plus entendre parler de toi ! C'est abominable de donner raison à un inconnu contre son père !

Au comble de l'indignation, M. Le Cadreron sentit tout à coup ses jambes trembler et le sang lui affluer à la tête. Reculant de quelques pas, il chercha de la main un siège à sa portée et se laissa tomber dans le fauteuil qui se trouvait derrière lui. Là, effondré, il sanglota.

Violemment remuée par cette scène, Orane se jeta au cou de son père et l'embrassa avec fougue.

C'était la première fois qu'elle le voyait pleurer et elle en perdait un peu la tête.

— Papa, suppliait-elle, calme-toi, ne déraisonne pas ! Tu sais bien que je ne peux pas agir autrement. Il faut que j'aïlle avec mon mari. Mais je t'en prie, père, comprends-moi ! Je t'écirai, tu sauras tout ! Ton enfant te reste et te garde toute son affection et tout son respect... Tu ne comprends donc pas que ta petite fille a un devoir

à remplir, sans faiblesse.

De nouveau, elle l’embrassait, lui essuyait les yeux.

– Allons, vilain pépère, fais une risette à ta grande fille... qu’elle parte avec ton sourire pour être forte et vaillante comme il se doit.

Et comme si ses adjurations étaient inopérantes, elle en appela à sa mère :

– Maman, dis, maman... tu feras comprendre à papa... il ne doit pas douter de moi... pas se chagriner ! Toi, ma petite maman, tu sauras le consoler et lui parler de son Orane qui veut faire son devoir en toute affection comme en toute loyauté !

Elle était elle-même sur le point de pleurer. Mais, voyant le bon visage de sa mère se décomposer par une détresse subite, elle se domina. Si tout le monde s’attendrissait, le problème resterait insoluble et le pénible débat n’aurait pas de fin.

Alors, elle revint vers Ruitz qui, debout dans l’embrasure de la fenêtre, regardait le parc en

s'efforçant de ne pas se laisser émouvoir par tout ce drame familial, si subitement poussé au paroxysme par l'intransigeance du chef de famille.

« Sapristi ! pensait-il avec mauvaise humeur, en voilà des histoires pour pas grand-chose ! Qu'est-ce qu'il aurait dit, le bonhomme, s'il avait assisté à toutes les horreurs de Barcelone ? Après tout, c'est son entêtement qui est cause de tout le mal. J'ai été correct, moi. »

Mais Orane ne lui laissa pas le temps de continuer son soliloque. Doucement, elle posa sa main sur son bras pour attirer son attention. Et, d'une voix suppliante, elle fit appel à lui :

– N'est-ce pas, Ruitz, que ce n'est pas vous qui m'empêcherez d'aimer les miens ?

– Cela n'a jamais été mon intention, señora.

– Je leur écrirai pour les tenir au courant de notre vie. Tous les deux, nous nous efforcerons de les rassurer... qu'ils sentent qu'ils n'ont pas perdu leur enfant. Et quand père aura compris et admis, nous nous retrouverons tous ensemble, en

famille... Promettez-moi devant eux ?

Elle levait vers lui ses deux yeux angéliques que le chagrin assombrissait. L'homme frissonna. Il était incapable de résister à la prière de ces yeux-là et il eut un geste d'acquiescement pour tout ce qu'elle exigeait de lui.

— Je ferai tout ce que vous voudrez, señora. Mon plus cher désir est de vous satisfaire...

Il n'aurait pu parler autrement et, cependant, ses sentiments du début de l'après-midi, pleins de bonne volonté et de cordialité, étaient terriblement freinés par l'hostilité rencontrée chez M. Le Cadreron.

Mais sa promesse, malgré son sens vaguement général, ramena un sourire sur le visage d'Orane et le jeune homme n'en demandait pas davantage.

\*

Maintenant, ils partaient...

Le père, sans nouvelles discussions, avait serré



dans ses bras l'enfant affectueuse qui s'efforçait de le rassurer.

– Tu verras, mon papa chéri, que ta petite fille ne t'oubliera pas. Après-demain, tu auras une lettre.

– Oui, oui, acquiesça-t-il, sans se départir de sa sourde hostilité vis-à-vis de Ruitz qu'il évitait de regarder.

Orane n'insista pas. Elle était heureuse que son père ait accepté son baiser d'adieu, mais elle aurait préféré qu'il eût adopté une attitude moins raide à la dernière minute.

Un peu inquiète, elle se demandait ce qu'allait faire, de son côté, Ruitz en quittant le salon. Pourvu, mon Dieu ! qu'il ne s'éloignât pas sans saluer son hôte. Malgré tout ce que celui-ci avait pu dire de désagréable au jeune homme, elle souhaitait qu'il demeurât poli envers son père et que, par trop de rigueur, il n'aliénât pas l'avenir.

Elle fut vite rassurée.

Derrière le domestique qui portait les valises, l'Espagnol, prêt à franchir la porte, s'arrêta

subitement.

Il eut à peine une hésitation. Malgré son ressentiment, il était trop bien élevé pour manquer de correction. Et d'un geste de naturelle courtoisie, il s'inclina dans la direction du châtelain. Évidemment, le salut était glacial et le visiteur ne l'avait même pas appuyé d'un regard ; mais nul ne pouvait dire qu'il avait quitté en rustre la maison de ses beaux-parents.

Orane soupira d'aise. En cet instant, elle eut pour celui qu'elle avait épousé une pensée de douceur et d'admiration : il était un homme de cœur et elle s'en réjouissait.

Son bras passé sous celui de sa fille, M<sup>me</sup> Le Cadreron accompagnait celle-ci jusqu'à la voiture qui allait conduire le jeune couple à la gare. Sa fille la quittait et la mère, tout en larmes, s'efforçait pourtant encore de sourire.

Ô miracle des mères, éternelles médiatrices, sachant toujours joindre le pardon à la souffrance et, à celle-ci l'humble courage. Et tout cela si bien dissimulé que, pour le discerner, il faut encore le cœur affectueux d'un enfant ou celui

sensible d'un poète.

Indulgente jusqu'au bout, elle marchait auprès du jeune couple avec un empressement plein de chagrin, mais aussi avec le désir de rendre service et de se montrer maternelle jusqu'à la dernière minute.

À travers ses pleurs, elle dit :

– C'est à Paris que vous allez, mes enfants ?  
Donnez-moi votre adresse, voulez-vous, monsieur ?

L'Espagnol s'arrêta et, écrivant quelques mots sur un papier, il le donna à son interlocutrice en lui disant :

– Voici mon adresse, madame ; mais, d'ailleurs, votre fille vous écrira. Ce sera le mieux, car mon logement peut ne pas lui plaire ; en cas de changement, vous aurez des nouvelles, ne craignez rien. Dans tous les cas, vous pouvez toujours écrire à l'ambassade, j'y suis connu !

La mère n'insista pas ; mais la pensée qu'elle ne connaissait pas le logis où sa fille allait vivre lui faisait l'effet d'un désert ouvert devant elle.

Par le vaste monde, où donc conduisait-on son enfant ?

Les bras ballants, la pauvre femme regarda la voiture s'éloigner.

Est-ce que son Orane était perdue pour elle ? Était-il possible que l'enfant chérie puisse quitter ainsi, pour toujours, la maison, le foyer aimé où elle avait grandi et où elle allait laisser tant de souvenirs ?

\*

Ce fut seulement quand la voiture eut disparu sur la route que M<sup>me</sup> Le Cadreron laissa percer sa peine et pleura librement.

Longtemps, elle sanglota ; mais quand, le soir, elle vit le visage abattu de son mari, elle redevint vaillante.

À table, le père, très pâle, désigna la place vide.

— Notre fille est perdue... elle ne reviendra

plus !

– Mais si, fit courageusement la mère. Nous la reverrons ! Seulement, la prochaine fois, il faudra nous serrer un peu et mettre un couvert de plus.

Alors, l’homme, simplement, avoua sa défaite :

– Oui... et c’eût été meilleur de le mettre dès ce soir... Ma pauvre amie, comme tu dois m’en vouloir !

L’épouse dévouée qu’était la mère d’Orane regarda avec attendrissement celui qui s’accusait. Son intuition féminine devinait tous les reproches qu’il s’adressait, tous les remords qui assaillaient maintenant le pauvre homme.

Attendrie, elle posa sa main sur celle de son mari.

– Tu as cru bien faire, mon ami... Tu cherchais avant tout le bonheur de ta fille.

– Oui, n’est-ce pas, tu comprends bien, toi ? Je ne pouvais pas la laisser partir avec un inconnu.

La châtelaine hocha la tête pensivement.

– Il n’était pas un inconnu pour Orane, murmura-t-elle.

– Que veux-tu dire ?

– Si tu avais mieux regardé... voulu observer comme moi, tu aurais vu qu’ils s’entendaient sans parler. Instinctivement, ils s’unissaient contre nous.

– Contre nous, parfaitement ! Ce misérable a forcé notre fille à le suivre, il a profité de ses scrupules.

Mais, de nouveau, la mère hocha la tête.

– Non ! affirma-t-elle. Orane est partie librement. Il était son mari, elle n’a même pas songé qu’elle pouvait ne pas le suivre.

– Un mari d’un jour !

– Un jour et une nuit, rectifia sa femme doucement.

Et comme l’industriel la regardait sans comprendre, elle précisa :

– Vois-tu, pour une jeune fille honnête, une nuit suffit à créer un lien indestructible... Si

Orane avait été légère, si elle avait flirté à droite et à gauche, cette aventure n'aurait guère influencé sa vie... Un homme ou plusieurs ? Une nuit ou un mois ? Pour une femme habituée aux intrigues, la chose est sans importance. Mais notre fille était pure, était chaste ! Comment peux-tu croire que son mariage et les heures qui ont suivi l'aient laissée indifférente ? Je suis persuadée que, malgré les singularités qui ont présidé à son union, ma petite Orane est décidée à être une bonne et sage épouse vis-à-vis de ce mari si étrangement entré dans sa vie.

– Oui... elle ! Mais lui ? Pourvu qu'il ne la rende pas malheureuse !

– Pourquoi le ferait-il ? S'il n'avait pas tenu à Orane, il ne serait pas venu la chercher.

– Il aura su que nous étions dans une bonne situation de fortune.

– Il ne le savait pas quand il l'a épousée.

– Il a bien vu, du premier coup, qu'il avait affaire à une jeune fille bien élevée.

– S'il a senti ça, c'est que son instinct l'attirait

justement vers ce genre de femmes.

– Tu te leures ! N’oublie pas que nous avons affaire à un Espagnol... à un milicien rouge.

– L’amour se joue des frontières comme des opinions politiques.

– Enfin, toi, tu as confiance ?

– Je m’efforce de voir le bon côté des choses.

L’homme hocha la tête. Il ne possédait pas, lui, une si belle confiance. Pourtant, il était heureux que sa femme l’ait pour deux.

– Alors, réellement, tu es rassurée ? Tu ne crains rien pour notre enfant ?

Une larme voila les yeux de M<sup>me</sup> Le Cadreron.

– Ami, ne m’enlève pas mon courage... mes illusions, peut-être ! Si je m’efforce de mettre une note romanesque dans la triste aventure où notre petite fille fut entraînée, c’est que je crois que le ciel ne peut pas avoir voulu son malheur... je l’ai tant prié pour elle ! Pourquoi le destin lui serait-il cruel ? Et puis, ne m’en veux pas si je parle librement, il est sympathique, ce jeune homme !



– Oh ! un foudre de guerre ! Un matador !  
Avec des yeux orageux et une voix de tonnerre !

– Elle s’adoucissait singulièrement, cette voix, quand elle s’adressait à Orane, et elles perdaient vite leurs éclairs, ces prunelles noires qui fixaient notre fille... Vois-tu, le coup de foudre est de toutes les latitudes : notre Orane est assez jolie pour qu’un homme en ait été épris du premier coup.

– Si... oui, enfin... espérons-le ! S’il l’aime... évidemment !

– C’est dans l’amour que j’ai confiance, reprit la mère. Ils sont jeunes et beaux tous les deux... Dieu aura pitié de notre petite fille !

Le père ne répondit pas. Peut-être n’avait-il pas entendu les dernières paroles de sa femme, car ses pensées suivaient maintenant des chemins qui l’entraînaient très loin... vers un avenir ignoré de tous.

Après un long moment de réflexion, il s’accouda sur la table, songeur. Et soudain, sa femme l’entendit murmurer :

– Je saurai qui il est, je vais me renseigner ! Et si c'est un inconnu douteux, je contraindrai Orane à s'en séparer. Si, au contraire, c'est un homme correct et un brave garçon... s'il aime ma fille, ça n'a pas d'importance qu'il soit sans fortune. Je pourrai toujours lui faire une situation chez moi.

Il n'avait pas achevé que M<sup>me</sup> Le Cadreron éclata en sanglots. Mais, cette fois-ci, elle pleurait de joie ! Son mari avait enfin admis que le mariage de sa fille, pour avoir été conclu en dehors de lui, n'en existait pas moins. Il comprenait aussi que, devant l'implacable destin, il n'y avait qu'à s'incliner et à tirer le meilleur parti possible des événements que personne n'avait pu prévoir, ni limiter. D'un autre côté, blanc ou rouge, milicien gouvernemental ou soldat royaliste, si celui dont le bonheur d'Orane dépendait était un honnête homme, s'il rendait sa femme heureuse, qu'est-ce qu'un père raisonnable et juste pouvait exiger de plus ?

Ce fut l'industriel qui, à son tour, tapota la main de sa femme pour la réconforter.

– Allons, allons, ma bonne ! Calme-toi ! Je ne

suis pas un tigre et je l'aime autant que toi, notre Orane ! Tout ce que je leur demande, à elle et à son mari, c'est de me laisser veiller sur eux... assurer leur existence : je veux qu'ils ne manquent de rien, mes enfants ! Je veux qu'ils soient heureux... c'est tout ce que je désire !

La mère sourit et s'essuya les yeux. Elle songeait que toute la vie de son mari et la sienne, ce dernier venait de la résumer en quelques mots : assurer le bonheur de l'enfant qui grandissait avant de penser au leur.

Oui, tel avait été le programme de toute leur existence et la femme rendait justice sur ce point à son compagnon : même dans ses colères et ses entêtements, le vieil homme n'avait jamais cherché autre chose que le bonheur des siens. À cette heure encore, où son âme de chef de famille avait subi un rude assaut, l'industriel calculait et faisait des projets. Oubliant le gendre inquiétant et décevant qu'il devrait mêler désormais à l'existence de sa fille, le père échafaudait de nouveaux projets d'avenir pour mettre sa petite et son mari à l'abri du sort.

Toutes ces choses défilèrent en kaléidoscope dans la tête de M<sup>me</sup> Le Cadreron et, reconnaissante, confiante, elle regarda avec tendresse le compagnon de sa vie qui reprenait courage après la tempête et ne pensait plus qu'à poursuivre sa tâche paternelle.

À cette heure où ils se retrouvaient seuls chez eux, au foyer déserté trop vite par l'enfant chérie, les deux époux, tendrement unis et la main dans la main, recommençaient encore, sans rancune sinon sans amertume, à rebâtir tout l'échafaudage détruit. Ils ne disaient plus : « Quand elle sera grande » ou « quand elle sera mariée », non, ils changeaient les mots et l'on entendait : « Quand elle reviendra » ou « quand elle aura des enfants ».

Mais les mots ne signifiaient rien, puisque c'était toujours le même amour et le même besoin de se dévouer qui les dictaient...

\*

Pendant que M. et M<sup>me</sup> Le Cadreron essayaient de se réconforter mutuellement, Orane et son mari poursuivaient leur voyage.

Le séjour dans un train amène peu d'intimité entre deux personnes quand il est plein de monde et, justement, le compartiment de chemin de fer où les deux époux avaient pris place était bourré de voyageurs.

L'Espagnol s'en était excusé auprès d'Orane :

– Je n'osais pas espérer vous ramener si vite... Je n'ai donc pu faire retenir un coin... Excusez-moi de n'avoir pas pris les dispositions nécessaires pour que vous soyez confortablement installée dans ce premier voyage avec moi.

La jeune femme, qui avait le cœur gros d'avoir quitté ses parents en larmes, eut un geste vague. Que lui importait un peu plus ou moins de confort ? Ce qui seul comptait pour elle, à cette heure-là, c'est qu'elle s'éloignait de la maison familiale pour suivre un époux qu'elle connaissait à peine, pour vivre une vie dont elle n'entrevoyait pas le moindre aspect.

Dans quel quartier de Paris ? Dans quelle atmosphère de maison ? Dans quel milieu son mari d'un jour la conduisait-il ? Autant de questions qu'elle se posait.

Non, elle ne pouvait guère, en un tel état d'esprit, attacher beaucoup d'importance au manque de confort du voyage.

Cependant, comme devant son mutisme son compagnon la regardait avec un peu d'attention, elle s'efforça de sourire pour le rassurer.

— Ne vous inquiétez pas, je suis très bien, assura-t-elle. Vous n'êtes d'ailleurs pas mieux que moi... Alors, puisque tout doit être en commun...

La phrase était gentille. L'Espagnol posa à nouveau sur sa compagne deux yeux profonds et graves qui la dévisagèrent avec curiosité.

— Je vous remercie de ces paroles aimables, fit-il doucement. En cette minute, elles me sont plus précieuses que vous ne pouvez le penser.

C'est que lui aussi n'était pas sans craindre les réactions intérieures d'Orane. Que ferait-il si, tout

à coup, la jeune femme, sentant fuir les stations derrière elle, s'avisait de vouloir retourner en arrière pour rejoindre ses parents qu'elle avait quittés avec trop de précipitation ? La chose aurait été possible et assez naturelle de la part de cette enfant si impulsive et en même temps si réservée.

Évidemment, elle avait été brave et loyale aux Jachères. Elle avait tenu à payer la dette contractée envers l'homme qui lui avait sauvé la vie ; mais Ruitz sentait bien que, hormis ce devoir de gratitude, rien ne rapprochait sa femme de lui. Le lien légal qui les soumettait l'un à l'autre n'aurait véritablement aucune valeur tant qu'une sympathie réciproque ne s'y joindrait pas.

Il eût préféré être seul avec elle dans ce compartiment encombré, car il aurait voulu pouvoir l'entretenir librement et briser un peu tout cet inconnu qui était entre eux.

Puisque parler leur était impossible dans les circonstances présentes, à moins d'échanger des banalités, mieux valait, naturellement, lire que penser. La prise de contact se ferait plus tard, à la

longue et insensiblement.

Ruitz passa donc à sa compagne quelques journaux ou revues dont il s'était muni, le matin, à son départ de Paris.

« Ainsi, pensait-il, elle échappera peut-être à trop de pénibles réminiscences. »

Mais Orane n'était pas dans une disposition d'esprit à lire attentivement, et c'est d'un œil distrait qu'elle se mit à parcourir les pages d'une revue. Elle retrouvait là, dans ces feuilles aux multiples gravures, l'atmosphère de Paris où elle allait vivre désormais. Et, sans enthousiasme, elle songeait qu'il lui faudrait s'adapter à cette vie de capitale à laquelle rien ne l'avait préparée.

Son existence aux Jachères s'était écoulée si calme, près des siens, au milieu de la nature apaisante !

Que serait demain ?

Le contraste lui permettrait-il de sortir d'elle-même et de s'habituer sans peine à une vie nouvelle... à une mentalité complètement différente de la sienne ? Ruitz, étant Espagnol,



avait des idées et des habitudes fatalement étrangères. Ne ferait-il pas rejaillir sur elle la mauvaise réception de M. Le Cadreron ? Il était vraiment dommage que son cher vieux papa n'eût pas su mieux réprimer son antipathie. Son mari avait l'air d'être terriblement ombrageux.

Enfin, il y avait aussi, entre le jeune Espagnol et elle, le souvenir de leur première nuit à Barcelone... Elle n'avait pas oublié cette épreuve subie contre sa volonté... tout son être en semblait encore meurtri. Ruitz saurait-il, un jour, lui faire oublier cet outrage-là ?

Peut-être tous ces points sombres se dissiperaient-ils mieux qu'elle ne le pensait... Elle le souhaitait, sans trop l'espérer pourtant, car, à mesure que le train la rapprochait de Paris, c'est-à-dire de l'appartement de Ruitz et de leur vie intime qui allait commencer, son cœur se mettait à battre de crainte, son mari inconnu lui faisant de plus en plus peur. Petite plante déracinée, elle s'effrayait du changement d'atmosphère, mais elle tremblait davantage encore devant le jardinier qui allait la transplanter.

De son côté, Ruitz n'était guère plus rassuré.

Assis en face de sa petite épouse, il paraissait plongé dans la lecture d'un journal ; cependant, on eût pu deviner que cette trop apparente attention portée aux lignes qu'il avait sous les yeux cachait une préoccupation.

Et pendant qu'Orane réfléchissait aux singularités de sa situation, lui-même soliloquait sans enthousiasme.

Quelle allait être l'attitude, auprès de lui, de cette personne qu'il entraînait à sa suite ?

Évidemment, elle était sa femme, mais elle était devenue sienne d'une façon si particulière qu'il n'arrivait pas à se faire une idée de ce que serait leur existence l'un auprès de l'autre. Les événements avaient été si imprévus !

À Barcelone, il ne s'était pas inquiété. Il ne s'agissait que d'une intimité d'un jour et d'une nuit... Après ces quelques heures passées ensemble, ce serait peut-être la mort pour lui. Il n'y avait donc pas eu lieu de se tourmenter pour l'avenir. À ce moment-là, le présent seul

comptait et il n'avait eu qu'à embellir le plus possible ce court répit ! Mais cet avenir, si estompé alors, se présentait maintenant avec toute sa réalité... et presque sans transition !

Il dut reconnaître que jamais il n'avait supposé que les choses tourneraient si vite. Il en était interloqué.

De nouveau, il égrena la marche des événements de la journée ; l'arrivée au château, son tête-à-tête avec Orane, l'amabilité de M<sup>me</sup> Le Cadreron qui s'était montrée vraiment bonne ; enfin, la froide réception de l'industriel, en qui il avait deviné tout de suite un adversaire. Mais alors qu'il s'était imaginé qu'Orane ferait des difficultés pour quitter sa famille, elle avait tenu, tout de suite, à le suivre chez lui.

À ce moment-là, la décision de la jeune femme lui avait fait intérieurement plaisir puisque, sans discussion, celle-ci admettait la validité de leur mariage et ne reniait pas la dette sacrée qu'elle avait contractée envers lui. Il lui était donc très doux de se dire qu'Orane ne se dérobaient pas à ses devoirs d'épouse. Son attitude

avait été mille fois plus jolie qu'il n'avait osé l'espérer dans ses meilleures minutes d'optimisme.

Cependant, ce soir, un malaise était en lui sans qu'il le définît bien.

Avec une sorte d'angoisse, il se demandait ce qu'allait penser la jeune fille, habituée au luxe d'appartements spacieux, de son petit intérieur de garçon, vers lequel il la conduisait. Une chambre avec son cabinet de toilette, un bureau et une cuisine où sa concierge lui préparait ses repas, quand il mangeait chez lui, c'était tout son royaume !

Pour une personne élevée comme Orane, dans un milieu aussi choisi que les Jachères, n'allait-il pas y avoir de pénibles désillusions ?

À la dérobée, il l'examinait avec une attention inquiète. Quels étaient ses goûts et ses exigences ? Serait-elle indulgente ou dédaigneuse ? Il ne pouvait deviner ce qui se passait derrière le mince visage énigmatique, et il se disait que, peut-être, elle mépriserait le trop humble logis dont il s'était contenté jusqu'ici.

Ah ! qu'en cette minute il regrettait d'avoir agi avec tant de précipitation ! Pourquoi donc avait-il ressenti un tel besoin de rejoindre cette femme ? S'il avait agi avec plus de modération, il aurait amené Orane dans un appartement préparé pour elle, avec des meubles choisis, dans un cadre digne de la fille d'un châtelain.

Son erreur provenait de n'avoir pas supposé qu'Orane pouvait accepter de le suivre dès qu'il se présenterait à elle.

Les événements s'étaient succédé plus vite qu'il ne l'avait espéré.

N'avait-il pas lui-même, devant l'attitude de M. Le Cadreron, souhaité revenir en arrière ? Que ne s'était-il, alors, retiré discrètement ? C'est la jeune femme qui n'avait pas admis la réception faite par son père à son mari. Obligée de choisir entre son respect filial et son devoir d'épouse, Orane n'avait pas hésité. En ce sens, elle avait été irréprochable.

Il croyait encore l'entendre dire avec hauteur :

— Vous vous trompez, mon père, j'ai contracté

vis-à-vis de mon mari une obligation à laquelle je ne me soustrairai pas.

En évoquant ces paroles altières, Ruitz se sentait devenir grave. Orane était fière et loyale, elle tenait ses promesses. Il comprenait qu'un mari devait pouvoir apprécier une femme comme elle.

Mais, en dehors de cette loyauté inébranlable, quels sentiments éprouvait-elle à son égard ?

Ni dans l'attitude de la jeune femme, ni dans son accueil, il n'avait senti aucun élan vers lui.

Et pourtant, cette femme, il l'avait tenue, toute une nuit, dans ses bras ! Elle avait été à lui et il avait pu s'imaginer que son mariage, malgré les singulières conditions dans lesquelles il avait été conclu, était un mariage comme les autres.

Aujourd'hui, il s'apercevait que tout un monde d'idées, de préjugés et de races, le séparait de celle qui portait son nom.

Le fait qu'elle était sa femme ne les rapprochait pas. En était-il une meilleure preuve que l'attitude réservée qu'elle observait depuis

leur départ de Tours ?

Correctement assise sur la banquette opposée, la jeune femme demeurait étrangère et lointaine pour ce compagnon de route qu'elle consentait cependant à suivre. Quand elle ne lisait pas, elle fermait les yeux et affectait de dormir, bien que, sous les paupières soigneusement baissées, il devinât l'éveil de la pensée.

Aucun abandon, aucun besoin de se rapprocher de lui. Même en ses regrets nostalgiques ou en ses impressions de voyageuse inconfortablement installée, elle ne se livrait pas. Elle dérobaient son âme, ses regards, ses sourires.

Tout en elle semblait impeccablement calfeutré.

Un lourd soupir s'exhala de la poitrine du jeune mari. Il devinait qu'il allait paver très cher la satisfaction d'avoir emmené sa femme contre le gré de M. Le Cadreron.

Le front un peu dur, il se remémora certains mots mordants de l'industriel qui l'avait vraiment traité comme un paria, un malhonnête homme ou

un pestiféré !

Que d'affronts essuyés déjà, que de blessures d'amour-propre à ressentir encore ! Et pourquoi ? Pour le seul plaisir d'avoir auprès de lui la femme rencontrée un jour, la femme aux yeux d'azur qui pleurerait sur un trottoir de Barcelone !

Mais quel ouragan avait ainsi traversé sa vie ? Quelle folie l'avait fait agir d'une manière aussi ridiculement chevaleresque ? Pauvre pitre voulant sauver un papillon ! Sa raison avait complètement déménagé ce jour-là : un coup de soleil, quoi !

Avait-il donc, depuis, complètement perdu la tête qu'il avait poursuivi l'aventure ? Il était si simple, pourtant, de laisser tomber cette histoire !

Sottise ! Folie ! Il ne trouvait pas de terme assez sévère pour qualifier son rôle.

Il en était là de ses réflexions quand le train entra en gare de Paris.

Infiniment las, avec un fort mal de tête, il aida en silence Orane à descendre du train.

Leur intimité commençait..



\*

L'appartement où Ruitz conduisit sa compagne était situé dans les nouveaux quartiers du Champ-de-Mars. La maison était confortable et neuve. Le nombre de pièces se réduisant à trois, Orane en eut vite fait le tour. L'installation était moderne, sans qu'aucun bibelot vînt adoucir ou donner plus d'intimité à l'ensemble un peu froid. On ne sentait aucune recherche personnelle, la main d'une maîtresse de maison ne s'y révélait pas. Cette netteté, cependant, n'était pas faite pour déplaire à la jeune femme.

Ruitz s'excusa de l'ameublement si peu luxueux.

— J'aurais voulu pouvoir vous donner un intérieur plus intime et plus douillet. Je ne prévoyais pas votre arrivée aujourd'hui, sinon j'y aurais mis des fleurs en votre honneur. Enfin, donnez-moi un peu de temps et j'améliorerai, petit à petit, ce mobilier un peu froid, ces objets

qui ont bien certainement été fabriqués en série.

Il eut une courte hésitation, puis, se raidissant pour un aveu qui devait lui coûter, il ajouta :

– L'Espagne n'est pas très riche et elle paie mal ses serviteurs, en ce moment. Notre peuple a subi de grandes pertes depuis quelques mois et tous ses membres en pâtissent.

– Je m'en doute un peu, reconnut Orane qui songeait à tous les ravages causés là-bas par la guerre civile. Il n'y a eu personne pour payer les dégâts.

– Malheureusement, approuva-t-il avec un amer sourire. Quoi qu'il en soit, j'espère pouvoir vous donner une meilleure installation d'ici quelque temps. Je vous demande seulement un court répit. Acceptez mon logis tel qu'il est pour l'instant, le mieux viendra par la suite ; j'en prends l'engagement.

– Mais c'est très bien ! répondit la jeune femme, qui préférait cette sobriété à un mobilier plus somptueux d'apparence, mais de moins bon goût, ou, pis encore, rempli de bibelots inutiles

comme les habitations de province.

Cependant, le grand lit de l'unique chambre à coucher la rendit grave. Il annonçait des intimités auxquelles elle ne se sentait pas disposée à se prêter et qu'elle n'avait pas le courage de subir pour le moment.

Ruitz surprit son regard de répugnance et une crispation altéra son visage déjà pâle.

Depuis quelques heures, ne la sentait-il pas venir, cette minute-là, où sa femme, de propos délibéré, lui ferait subir la plus pénible injure de la journée ?

Justement, Orane, un peu gênée, se tournait vers lui.

— Il n'y a qu'une chambre ? Où vais-je coucher ? demanda-t-elle courageusement, malgré une expression de crainte mal contenue.

Le coup d'œil aigu, qui lui fut lancé, comme un amer reproche, fut d'abord la réponse de l'ex-milicien, puis la voix masculine s'efforçant au calme prononça :

— Vous désirez avoir votre chambre

particulière ?

Orane rougit, ne sachant pas comment expliquer l'instinctive pudeur qui était en elle.

– C'est-à-dire que... avant de mieux nous connaître... Vous comprenez ?... Je pense qu'il serait préférable...

Elle s'arrêta, les mots lui manquaient.

– Vous pensez ? insista-t-il d'une voix neutre.

– Pour nos relations futures, c'est préférable, je crois, que nous attendions avant de mettre plus d'intimité... entre nous...

Elle n'acheva pas. Sous le regard impassible du jeune homme, elle perdait contenance.

Ruitz, cependant, ne protesta pas. Au fond de lui-même, il se disait :

« Ai-je tant réfléchi quand je l'ai vue, là-bas, sur la place de Catalogne ? »

Et cette réminiscence mettait toute une mélancolie en lui. Toutefois, correct, impassible, il disait à sa femme :

– Cette chambre sera la vôtre, madame. Pour

cette nuit, je me contenterai du divan.

Orane s'aperçut que le mâle visage de l'homme s'était subitement recouvert d'un masque glacial, comme si une lumière se fût éteinte devant elle. Elle en subit un choc et en fut ennuyée.

— Oh ! hasarda-t-elle, excusez-moi ! Je puis prendre le divan, moi !

— Je vous en prie, señora, n'insistez pas ! Cette chambre est à vous, disposez-en selon votre gré... Demain, j'aviserais à nous mieux loger.

Elle le remercia d'une muette approbation, mais elle avait conscience, tout à coup, de l'avoir blessé, à cette minute, plus que son père n'avait pu le faire, tantôt, avec tous les mots cruels dont il l'avait accablé.

Navrée, elle cherchait des excuses à sa conduite.

« Il m'était réellement difficile d'admettre des liens plus étroits entre lui et moi avant de nous mieux connaître, pensait-elle. Pourquoi ne comprend-il pas que trop de précipitation aurait

compromis la bonne entente possible, un jour ou l'autre, entre nous deux ? Et même, n'était-ce pas à lui de penser à cela ? »

Elle n'eut pas le temps de s'appesantir plus longtemps sur l'incident.

Son mari avait quitté la chambre pour regagner le vestibule, où l'homme qui les avait fait entrer disposait les valises.

Elle entendit Ruitz donner des ordres à ce comparse.

— Moran, vous me dresserez un lit de fortune sur le divan du bureau. Mais, auparavant, je voudrais bien que vous nous prépariez un léger repas. Madame doit avoir faim, car il n'y avait pas de wagon-restaurant dans le train.

À ces mots, Orane vint le rejoindre et essaya de le rassurer :

— Je crains qu'à cette heure le ravitaillement ne soit très difficile, Ruitz. Je vous en prie, ne vous tourmentez pas pour moi, je n'ai guère d'appétit à cette heure tardive et je me contenterai de peu de chose.

– Si des œufs et du jambon suffisent à Madame pour ce soir, j’ai ces aliments sous la main, proposa le concierge.

– Mais c’est parfait, approuva-t-elle. Je suis enchantée de ce menu.

Sans plus d’explication, l’homme disparut, absorbé par l’ombre du couloir et de la cage d’escalier.

Quand ils furent seuls, l’Espagnol se tourna vers sa femme et, toujours un peu froid dans sa correction de commande, il expliqua :

– Je dois vous prévenir, Orane... mon personnel est aussi rudimentaire que mon logis. Cet homme est mon concierge. Il me sert à la fois de valet de chambre, d’homme de peine et de cuisinier... Pour un garçon comme moi, qui étais toujours à courir aux quatre coins de Paris et qui mangeais rarement ici, Moran était suffisant.

– En effet, une domesticité plus nombreuse eût été un luxe inutile.

– Pour moi seul, évidemment ! Mais afin que vous ne restiez pas sans aide et en attendant que

vous vous soyez organisée, je vais demander à Moran de vous envoyer sa femme dès demain matin. Lui et elle se mettront à votre disposition pour vous procurer tout ce dont vous aurez besoin, main-d'œuvre comprise. Avec ces deux braves gens à portée de vous, j'espère que votre présence ici ne vous sera pas trop pénible les premiers jours.

— Ne vous tracassez pas pour moi, je me débrouillerai très bien, affirma-t-elle devant tant de bonne volonté.

Et, pour dissiper le malaise latent qu'elle sentait chez son compagnon, elle ajouta :

— Ce logis est d'ailleurs très bien. Si seulement il possédait une pièce de plus, il serait parfait.

Cette fois, Ruitz ne broncha pas et son œil noir n'alla pas foudroyer sa compagne, comme il n'avait pu s'empêcher de le faire quelques minutes auparavant.

— Je verrai à arranger cela, répondit-il laconiquement.

Il pensait que, primitivement, deux pièces de



plus composaient cette moitié d'étage. Trop difficile à louer, le gérant avait tout bonnement coupé l'appartement en deux.

« Peut-être, supposa-t-il, les pièces voisines sont-elles encore libres. »

Elles étaient, en effet, disponibles.

\*

Dès le lendemain, Ruitz s'assura la possession du local libre à côté du sien. Une porte ouverte au fond d'un placard réunit les deux chambres à l'appartement et assura à Orane l'espace qu'elle avait demandé.

– Oh ! vous allez voir Ruitz, comme je vais arranger notre logis ! s'écria-t-elle, joyeuse, devant la réalisation de son désir. Je prendrai la pièce du fond pour moi et l'autre nous fera une belle salle à manger.

Le jeune homme sourit sans répondre. Il ne voulait pas couper la joie d'Orane ; cependant, il s'inquiétait un peu de toutes ces dépenses qu'elle

envisageait. Déjà, ce double loyer était une lourde charge. Sa femme avait-elle bien compris que, pour le moment, ses moyens étaient restreints ?

— Nous achèterons ensemble les quelques meubles qui manquent, proposa-t-il. Ce ne sera pas le mobilier définitif dont je rêve ; mais du moins, en attendant, essaierons-nous de le choisir le plus confortable possible.

Et pour qu'elle ne s'illusionnât pas trop sur ses disponibilités financières, il tira de son portefeuille une petite liasse de billets de banque qu'il lui mit dans les mains.

— Tenez, Orane, expliqua-t-il afin qu'il n'y ait aucun malentendu entre elle et lui sur un tel sujet, puisque c'est vous qui allez administrer le logis, il est tout naturel que vous en deveniez le ministre des Finances. Voici tout ce que nous pouvons dépenser jusqu'à la fin du mois.

Elle regarda d'un œil étrange les billets qui reposaient dans la paume de sa main. Cette responsabilité qui allait être la sienne était, pour elle, quelque chose de nouveau et l'effarait un

peu. Cependant, pensant à sa bourse personnelle bien garnie, elle se rassura et un mince sourire effleura ses lèvres ; puis ses yeux se levèrent curieusement sur son mari, qu'elle chercha à rassurer.

— Tout ça doit faire une somme énorme, observa-t-elle délicatement. Jamais nous n'en viendrons à bout.

Le visage mat du jeune Espagnol s'altéra un peu plus. En cet instant, Orane lui paraissait terriblement enfant et inexpérimentée.

— Ceci fait beaucoup moins que vous ne le croyez, répondit-il, paternel et plein d'indulgence. J'ai bien peur, petite fille, que votre budget ne s'équilibre très mal avec tous nos projets de dépense.

— Oh ! je ne crois pas. Je suis si raisonnable ! Et puis, ajouta-t-elle avec insouciance, si l'apprentissage du métier de maîtresse de maison coûtait un peu cher, vous ne me gronderiez pas très fort, j'en suis sûre.

— J'en serais plus navré que fâché,

évidemment.

Il regardait le beau visage souriant qu'un rayon de soleil semblait nimber d'or et il se rendait compte qu'il serait sans force, naturellement, pour en vouloir à l'étourdie.

Sa réponse, cependant, avait mis une moue sur les lèvres d'Orane.

– Oh ! remarqua-t-elle, ma grand-mère disait que si les pièces de monnaie avaient été faites rondes, c'était pour qu'elles pussent rouler facilement.

Il se mit à rire.

– Votre aïeule avait raison, j'en conviens, mais la mienne n'avait peut-être pas tort en affirmant que, dans un budget trop relâché, le plus difficile était de boucher les trous ! Ce sont seulement ces trous que je redoute de votre inexpérience... Tôt ou tard, il faut les combler et ça gêne toujours terriblement.

– Sommes-nous donc si pauvres ! s'exclama-t-elle étourdiment.

Il tressaillit et rougit un peu, bien que ce *nous*

la mêlant à son sort lui fût agréable.

— Pauvres ? releva-t-il en se redressant dans un mouvement instinctif d'orgueil. Non, pas nécessairement. Tout dépend des désirs qu'on peut avoir. Pour beaucoup de gens, ce que je gagne chaque mois représenterait une petite fortune. Il en est d'autres, évidemment, pour qui la même somme ferait l'effet d'une goutte d'eau. Mais, je vous l'ai dit, plus tard, ce sera mieux... beaucoup mieux !

— Eh bien ! riposta-t-elle tranquillement, nous en serons quittes à ne pas trop nous appesantir sur ce présent désagréable, en pensant un peu plus à ce plus tard qui sera si merveilleux.

Elle refusait, décidément, de se tracasser pour cette question d'argent. Peut-être, tout simplement, songeait-elle non seulement à sa bourse qui était assez lourde, mais aussi au portefeuille bien bourré de billets bleus que M<sup>me</sup> Le Cadreron lui avait glissé dans son sac, au moment du départ, ce dont Orane s'était bien gardée de parler à Ruitz, pour ménager la susceptibilité de son mari.

Tout en échangeant ces quelques répliques, elle avait gagné sa chambre pour y placer, dans l'armoire, la somme que Ruitz venait de lui remettre.

Machinalement, le jeune homme l'avait suivie.

Arrêté sur le seuil de la pièce, l'ancien milicien contempla le décor qui était sien la veille et qu'Orane ne lui permettait pas de partager avec elle aujourd'hui.

— Le croyez-vous vraiment, señora, que des jours merveilleux viendront ? demanda-t-il, songeur, en relevant les dernières paroles de sa femme et en mettant dans sa question une intention à peine voilée.

Elle se tourna vers lui, légèrement surprise. Une seconde, leurs yeux se croisèrent et, dans ceux de Ruitz, la jeune femme vit briller une telle flamme ardente qu'elle courba le front pour fuir ce regard d'homme trop éloquent.

— Vous n'avez pas répondu à ma question, Orane ? insista-t-il.

Elle se mit à rire et, un peu moqueuse, s'en

tira adroitement.

– C’est que je n’y connais rien en matière de finances... car c’est bien de finances que nous parlons, n’est-ce pas ? Or, sur ce point, señor, je suppose que vous savez beaucoup mieux que moi si l’Espagne sera riche demain, comme vous me le faites espérer.

Ses yeux railleurs semblaient défier l’audacieux qui n’avait pas envisagé qu’elle continuerait de donner ce sens à ses paroles.

Il n’insista pas. Lentement, il tourna sur lui-même et regagna son bureau. Dans ses prunelles sombres, une dureté s’implantait. Il était furieux contre lui-même de voir avec quelle facilité il prenait à cœur les moindres mots d’Orane. Ses gestes, ses regards, sa voix, tout en elle le troublait et, cependant, elle ne paraissait rien voir de son émoi. Tantôt gaie et accueillante, tantôt, au contraire, renfermée et distante, elle lui faisait l’effet d’user avec lui de la douche écossaise, si bien que l’amour-propre du jeune homme en était tout marri.



Il y avait à peine deux jours qu'ils étaient réunis, quand une lettre de M<sup>me</sup> Le Cadreron arriva pour Orane.

La vieille dame s'inquiétait du sort de sa fille, dont elle n'avait pas encore reçu de nouvelles. Elle annonçait, aussi, que les malles d'Orane seraient expédiées aussitôt que celle-ci aurait confirmé son adresse.

Ruitz étant présent quand le concierge avait monté le courrier, Orane ne voulut pas faire mystère de sa correspondance. Cependant, elle ne lui donna pas la lettre à lire, elle se contenta d'en résumer les termes.

— Il faut écrire à votre mère, Orane, ne pas la laisser dans l'inquiétude, conseilla le jeune Espagnol quand elle eut achevé.

— Oh ! c'est fait ! Je lui ai envoyé quelques lignes hier soir... deux mots en hâte pour la rassurer.

— Oui, je comprends, vous étiez fatiguée,



hier... l'aménagement de ces deux pièces avait réclamé un gros effort de votre part.

– Ce travail me faisait plaisir ; j'adore organiser une maison.

À ce moment, les yeux de Ruitz tombèrent sur l'enveloppe décachetée qu'Orane avait laissée sur la table. Il en lut la suscription :

*Madame Ruitz-Le Cadreron.*

Un sourire ironique crispa les lèvres hautaines.

– Ce nom composé fait très bien ainsi, marmonna-t-il. C'était tellement humiliant de s'appeler M<sup>me</sup> Ruitz, sans autre addition ! Un tel nom ne pouvait suffire, évidemment !

– Oh ! protesta la jeune femme, embarrassée. Ne croyez pas... vous vous méprenez...

Mais le jeune homme ne l'entendait pas. Tout de suite, instinctivement, il avait pensé :

« Tout lui déplâit en moi ! Mon nom, même, elle ne l'accepte pas ! »

Le front plissé, il demeurerait pensif.

« Ruitz, répéta-t-il en un songe. Ruitz... »

Brusquement, l'ancien aviateur évoquait tout ce que cette simple syllabe représentait pour lui :

De la gloire, de l'insouciance, de l'amour !

Le beau passé avant d'avoir connu Orane !

Ruitz, une partie de son nom, bien entendu mais la plus belle !

Ah ! pourquoi, tout d'un coup, s'était-il souvenu qu'il en portait un autre ?

Parce qu'une femme avait traversé sa vie... deux grands yeux bleus illuminant sa route comme des étoiles brillant au fond des nues ! Folie, déraison de son âme, de ses sens ! Il avait tout lâché pour ses prunelles de femme !

Ruitz ! Un nom, une syllabe... un bruissement glorieux qui claironnait encore en son âme de paladin ! Ruitz... qu'aux Jachères on avait affublé d'un comparse pour le rendre plus précieux, comme si à lui tout seul ce nom ne signifiait pas l'envolée vers les nues à bord d'un avion, les lèvres rouges des femmes à baiser au retour et ses vingt ans enthousiastes...

Un si modeste nom ne pouvait leur suffire. Il fallait mieux pour Orane. Ruitz-Le Cadreron ! Toute la bourgeoisie mesquine de province sonnait dans ces mots accolés.

Derrière le jeune homme, immobile près de la fenêtre, Orane, interdite, ne savait quelle contenance garder. Prestement, elle avait fait disparaître dans la poche de sa robe de chambre la malencontreuse enveloppe.

« Pourquoi sa mère avait-elle usé de ce double nom ? »

L'enfant connaissait trop bien le cœur maternel, si délicat dans tous ces petits détails, pour le soupçonner un seul instant d'avoir prémédité son geste. Sûrement, la chère absente n'avait pas voulu froisser le mari d'Orane. Elle avait probablement voulu donner à sa missive une chance de plus de rejoindre l'enfant lointaine.

Doucement, Orane vint vers son compagnon et lui toucha l'épaule :

– Ruitz, je vous demande pardon pour ma mère, je suis certaine qu'elle n'a pas voulu vous

offenser. Je suppose que c'était pour être plus sûre que sa lettre m'arriverait. Et même, si c'était pour une autre raison, il ne faudrait pas lui en vouloir : l'accouplement du nom de la femme à celui du mari est une vieille coutume française... un peu bourgeoise, peut-être Je prierai mes parents de ne plus en user.

– Oh ! laissez ! riposta-t-il avec un sourire d'orgueilleux mépris. Si vous saviez comme tout ceci compte peu... comme il est impossible de m'atteindre par là !

Orane soupira. Il lui semblait qu'entre son mari et elle un grand fossé s'était creusé en quelques minutes.

Tout attristée, elle recula et, machinalement, elle se mit à ranger des journaux épars dans la pièce.

Quelques minutes passèrent dans un complet silence ; puis Ruitz quitta la fenêtre et gagna sa chambre.

Orane avait suivi ses mouvements d'un long regard pensif.

« Comme il est difficile à deux époux de s'entendre quand les cœurs ne s'accordent pas ! pensait-elle avec mélancolie. Mais comment, sur commande, faire naître l'amour ? »

Debout auprès de la table, les yeux dans le vague, elle rêvait, cherchant la solution de ce dur problème, quand la porte de la chambre de son mari s'ouvrit brusquement.

L'Espagnol rentra dans la pièce. Il tenait un petit carton à la main.

– Tenez ! fit-il nerveusement en jetant la carte devant elle. Puisqu'il faut aux vôtres un nom *à courant d'air*, en voici un !

– À courant d'air ? balbutia la jeune femme, effarée.

– Oui, ricana-t-il, c'est ainsi qu'un journaliste français que je fréquentais à Barcelone désignait les noms à particule... L'expression est pittoresque, n'est-ce pas ? Ce même journaliste prétendait que la moitié de l'Espagne était noble. Sans être aussi sûr que lui de ce chiffre, je pense, Orane, qu'il eût été dommage que vous ayez

épousé un Espagnol qui fût roturier...

– Ruitz, je vous en prie...

Il ne la laissa pas poursuivre.

– Lisez cette carte ! fit-il âprement. Mon nom tout entier y est gravé ! Vous pourrez le faire connaître à vos parents ; ils seront ravis... et ça leur évitera la peine d’user de leur nom pour soutenir le mien !

Ceci dit, il regagna sa chambre, dont il fit légèrement claquer la porte derrière lui, si bien qu’il ne vit pas le visage décomposé d’Orane, ni ses yeux soudain remplis de larmes.

Restée seule, la jeune femme prit la carte de Ruitz et, à travers ses pleurs, elle lut le libellé avec un peu d’étonnement :

*Miguel Ruitz de Plata.*

Elle ne se rappelait pas avoir jamais entendu prononcer ce nom devant elle ; il avait bien dû, cependant, figurer sur son acte de mariage ? Il est vrai qu’elle était si troublée, ce jour-là, qu’elle n’avait guère fait attention aux mots prononcés

lors des épousailles. Par la suite, Ruitz ne lui avait pas confié ce papier d'état civil qui pouvait, disait-il, être plus compromettant pour elle qu'utile.

Il y avait aussi la réticence de l'attaché d'ambassade à propos de l'aviateur qui avait changé de personnalité.

Quoi qu'il en eût été alors, c'était bien la première fois qu'elle lisait en entier le nom de son mari.

En temps ordinaire, elle eût été contente de cette découverte qui situait le jeune homme dans un milieu compatible avec les idées de M. Le Cadreron. Mais, pour le moment, elle ne voyait que l'état d'exaspération où était Ruitz.

Comment faire oublier à celui-ci l'enveloppe de sa mère ? Que fallait-il qu'elle fasse pour dissiper la colère de ce compagnon blessé encore une fois dans son amour-propre ? Devant la difficulté de sa tâche, la jeune femme, qui n'était pas armée pour supporter de but en blanc le caractère ombrageux d'un homme, ne sut que pleurer lamentablement.

Heureusement, Ruitz était plus impétueux que vraiment irascible et ses colères n'étaient, en vérité, que des bourrasques vite apaisées. Ruitz, donc, une heure plus tard, ne pensait plus à son emportement.

Quant il se retrouva devant Orane et qu'il s'aperçut aux yeux rougis de sa femme, que celle-ci avait pleuré, il en fut tout penaud.

– Oh ! mon petit ! *Porqué ?* Je vous ai fait de la peine ? Je suis navré ! Ma petite Orane !... Ma petite fille ! Mais je suis désolé, *mi querido* !

Touchée par ces paroles de repentir si vivement exprimées, Orane s'efforça de sourire à travers ses larmes qui recommençaient à couler.

– Vous étiez si en colère ! bégaya-t-elle.

– Hé ! oui, je le sais bien ! Je m'emporte, je me monte... une vraie soupe au lait ! Mais ça ne dure pas. Nous avons le sang chaud, nous autres Espagnols... Mais ça passe vite.

– Peut-être, répondit-elle avec un pauvre sourire, mais je n'en ai pas l'habitude.

Un peu de gêne passa sur le visage de



l'homme. Il vint vers sa femme et, doucement, lui prit les mains.

– Je suis une brute ! Pardonnez-moi, Orane.

– Si vous n'êtes pas fâché, Ruitz, mon chagrin est fini, car j'étais surtout navrée que les miens fussent la cause de votre mécontentement : cette maudite enveloppe. Ma mère n'a pas pensé à mal, je vous l'assure.

– N'en parlons plus, señora. Et si vous voulez me faire plaisir, appelez-moi Miguel, désormais... De vous à moi, ce sera plus doux, plus intime !

– C'est entendu !

Et, un peu embarrassée :

– Ce nom... ce nom en son entier, il a été prononcé à Barcelone, le jour de... du mariage ?

– Oui, parfaitement !

– Je ne m'en souvenais plus.

– Je crois que vous étiez très troublée...

Il s'arrêta et, devenu grave, il rectifia :

– Nous étions très troublés... l'heure était terriblement angoissante !

– Oui, vous risquiez beaucoup en me sauvant.

– Nous risquions tous les deux.

– Je n’oublierai jamais... et je me demande, Miguel, si je vous ai assez remercié de ce que vous avez fait pour moi ce jour-là.

– Ne me remerciez pas... Je crois... oui, j’y ai pensé bien souvent depuis... Il faut que vous sachiez cela, Orane ; je n’ai pas été libre d’agir autrement... Vos yeux... oui, vos grands yeux bleus, dès l’instant où je les ai vus, je n’ai plus été très conscient de ce que je faisais.

Devant un tel aveu déguisé, le front de la jeune femme s’empourpra et, instinctivement, elle dégagea ses mains qu’il tenait encore. Puis, pour couper court au malaise qui suivit, elle montra la pendule.

– Oh ! regardez l’heure, Miguel ! Vous n’aurez jamais le temps de manger si vous tenez à partir comme vous me l’avez dit.

Ainsi rappelé à l’ordre, l’Espagnol marqua un léger déplaisir.

– Oui, il est l’heure, en effet. Vous pouvez

faire servir, je suis prêt.

Et il ne poursuivit pas plus avant sa déclaration.

\*

Depuis que les deux jeunes gens étaient réunis, un observateur impartial aurait pu croire qu'ils passaient leur temps, quand ils étaient ensemble, à s'observer et à se contraindre.

Ruitz, ordinairement si enthousiaste et si exubérant, adoptait une attitude guindée et compassée qui ne lui était certainement pas habituelle. Quant à Orane... Mais, elle, il ne savait pas exactement si elle était gaie et pétulante d'ordinaire. Une sorte d'anxiété était en elle, il y avait comme du soupçon dans ses yeux graves qui le suivaient partout... une agnelle dont l'attention est éveillée par la présence d'un loup susceptible de la manger, voilà à peu près ce que le jeune homme pensait de l'attitude de sa femme. Et ceci n'était pas fait pour le mettre à

l'aise ou pour l'inciter à parler d'amour.

Obligé d'aller régulièrement à son bureau, le jeune Espagnol laissait Orane seule une grande partie de la journée, ne la voyant qu'aux heures de repas. Et encore celles-ci étaient-elles singulières, car Orane, qui était habituée à se lever matin, comme tous les gens de la campagne, s'étonnait parfois que son mari fût encore chez elle après dix heures.

— On ne commence pas de très bonne heure, dans les chancelleries, lui expliqua-t-il, un matin qu'elle lui en faisait la réflexion.

De cette laconique réponse, Orane conclut que son mari était employé au consulat ou à l'ambassade d'Espagne. C'est tout ce qu'elle savait sur les occupations de Ruitz, ce dernier ne s'étendant jamais sur ce sujet.

Après déjeuner, il repartait pour ne revenir qu'à la nuit. Alors, il entraînait sa femme dans quelque promenade à travers Paris illuminé, à moins qu'il ne la conduisît au spectacle ou au cinéma. La vérité nous oblige à dire qu'Orane adorait ces sorties nocturnes avec un compagnon

comme Ruitz, toujours empressé et attentionné auprès d'elle.

Quand ils rentraient chez eux à pied, il arrivait que, pour entraîner sa jeune femme, l'Espagnol prît son bras sous le sien. Orane ne s'en défendait pas et ils allaient ainsi d'un pas souple, unifié, rapprochés par cette bonne marche rapide. Mais si, parfois, le jeune homme essayait quelque geste plus intime, comme celui de prendre amoureusement la main de sa femme dans la sienne, celle-ci dégageait négligemment son bras et continuait la route seule, auprès de son mari.

Cette petite leçon s'étant renouvelée plusieurs fois, le jeune époux n'essaya plus d'enfreindre la consigne qui, pour le moment, excluait toute familiarité conjugale. Il estimait qu'Orane exagérait un peu en cette attitude réfractaire, puisqu'elle lui ôtait l'initiative de faire sa cour, mais il s'efforçait de ne pas s'en froisser et se rappelait patiemment le délai fixé par celle qui portait son nom :

— Plus tard... quand nous nous connaîtrons mieux ! Pour le moment, nous risquerions de

gâcher l'avenir.

Et, comme l'Espagnol semblait tenir à cet avenir qui pouvait être heureux pour tous deux, il rongea son frein et se contraignait à une réserve de commande qui allait jusqu'à la froideur, tant il était difficile à sa nature enthousiaste et expansive de demeurer toujours dans les limites permises par cette correction de bon ton qu'on exigeait de lui.

\*

Ruitz avait dit à Orane :

— Samedi, je serai libre tout l'après-midi. Nous pourrons donc aller choisir ensemble les meubles de votre chambre.

Ce délai parut-il trop long encore à la jeune femme ? Toujours est-il qu'un midi, comme son mari arrivait pour déjeuner, elle l'accueillit par cette nouvelle qui paraissait la réjouir véritablement :

— Venez voir mon appartement ; il est meublé,

maintenant. Oh ! Ruitz, je suis sûre que vous allez le trouver très bien.

Un étonnement passa dans le regard du jeune mari. Sa femme avait-elle donc acheté les meubles sans lui ? Pour les choisir librement et ne pas être obligée de s'astreindre à une limite de prix ? Ou parce qu'elle ne voulait pas avoir à tenir compte du goût de son mari ? Ou peut-être encore pour bien marquer son indépendance ?

Toutes ces questions défilèrent dans la tête du jeune mari en moins de temps qu'il ne faut pour l'écrire et nous devons dire qu'elles y semèrent instinctivement la tempête.

— Ne devions-nous pas choisir les meubles ensemble ? se contenta-t-il pourtant d'observer en s'obligeant à parler sans nervosité.

Mais Orane ne dut pas deviner les pensées amères de son compagnon. Sur ses lèvres, un sourire mystérieux s'épanouissait.

— Regardez, fit-elle, en ouvrant la porte et en s'effaçant pour le laisser passer.

L'Espagnol fit quelques pas dans la pièce,

entièrement meublée d'un mobilier Empire authentique. Un long moment rivé sur place, il en contempla tous les meubles. L'appartement de sa femme, indiscutablement, avait fort grand air ; pourtant, le visage du jeune homme ne s'épanouissait pas à l'unisson de celui d'Orane.

Les yeux masculins, devenus songeurs, s'étaient arrêtés sur le lit étroit, allongé dans un coin. Les ors brillaient sur l'acajou, le fond vert de l'étoffe dont il était orné datait bien de l'époque et, pourtant, le regard de l'Espagnol s'attardait sur l'ensemble avec une sorte d'hostilité. Orane entendait-elle lui signifier par là qu'il n'aurait jamais asile chez elle ?

— Évidemment, remarqua-t-il à mi-voix, ces meubles sont de bon goût ; mais pourquoi avoir choisi un lit d'une personne ?

— Mais je ne l'ai pas choisi, répondit-elle en riant.

— Comment cela ?

Plus que ses paroles, les prunelles masculines rivées sur elle l'interrogeaient impérativement



Elle sourit, heureuse, car elle croyait que son mari ne s'intéressait qu'au prix de toutes ces choses, mobilier et fauteuils, qui représentaient une grosse somme.

— C'est ma chambre ! lança-t-elle joyeusement.

— Votre chambre !

— Oui, celle que j'occupais aux Jachères.

Une seconde, Ruitz resta interloqué. Sa stupéfaction était sincère, il n'avait pas envisagé une telle possibilité.

— Vous avez fait venir ces meubles des Jachères, articula-t-il enfin en se tournant vers sa femme. Non, je rêve ! vous n'avez pas fait cela ?

Étonnée, Orane regarda son mari.

— Mais pourquoi ne l'aurais-je pas fait ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Vous avez fait venir votre chambre des Jachères ! répéta Ruitz, dont la voix laissait percer maintenant tout le mécontentement refoulé depuis quelques minutes. Après ce que votre père nous a dit, à vous comme à moi ! Vous avez

demandé des meubles à vos parents !

Une rougeur monta au visage de la jeune femme devant cette indignation qu'elle n'avait pas prévue.

– Je n'ai rien demandé du tout ! protesta-t-elle vivement irritée à son tour de l'emportement inattendu de Ruitz. Je tenais à avoir ma chambre et j'ai simplement prié ma mère de me l'expédier sans retard.

Une crispation passa sur le visage de l'Espagnol. De toute évidence, il n'avait jamais imaginé une pareille démarche de sa femme.

– Quand avez-vous demandé ce mobilier à vos parents et pourquoi ne m'en avez-vous pas parlé ? Avant d'écrire, vous auriez pu me consulter.

– J'ai écrit avant-hier, expliqua la jeune femme, parce que ma mère devant m'envoyer mes affaires, je n'ai pas voulu l'obliger à faire plusieurs expéditions. Je lui ai donc réclamé ma chambre d'urgence. Mais je ne vois pas quel mal j'ai pu commettre, Ruitz ! Vous avez l'air

absolument contrarié.

– Il est évident que je n’approuve pas votre initiative. Je vous croyais personnellement plus d’orgueil.

– Mais je n’ai pas demandé ces meubles à mon père ! objecta à nouveau Orane, froissée de la remarque de son mari. Ceux-ci m’appartiennent ! Ils m’ont été légués par ma marraine quand elle est morte, car je ne sais si vous vous en rendez compte, Ruitz, ils sont authentiques, signés d’un nom de maître et ont de la valeur.

– Je m’en doute. J’ai bien vu du premier coup que ce n’était pas la modeste somme que je vous ai laissée qui aurait pu les solder. Néanmoins, j’aurais préféré que vous ne possédiez que des meubles de bois blanc et qu’ils eussent été payés par moi.

Orane haussa les épaules.

– Je ne puis que vous répéter ce que je viens de vous dire. Ce mobilier est à moi, ce n’est pas mon père qui me l’a donné ; c’est une tante qui m’en a assuré la possession, elle aimait cette

chambre qui était la sienne, et elle a voulu que moi, qui étais sa filleule, je m'en serve après elle. Il ne m'était pas du tout venu à l'idée que vous puissiez y voir le moindre obstacle.

Comme Ruitz restait silencieux, debout au milieu de la pièce, elle ajouta :

– Ne prenez pas cet air de désapprobation, je vous en prie ! Je n'ai réclamé à ma mère que ce qui m'appartenait et vous n'avez pas le moindre merci à transmettre à mon père.

– Je vous remercie de m'assurer qu'il en est bien ainsi, répliqua-t-il lentement, en s'efforçant de dominer son déplaisir. Mais vous voudrez bien, Orane, vous souvenir à l'avenir que nous sommes deux et qu'avant de prendre certaines initiatives personnelles... un peu trop hâtives, il serait peut-être bon que nous en décidions ensemble, auparavant.

– Je croyais vous faire une surprise agréable. Vous parliez d'aménager plus tard un appartement moins... enfin, plus élégant. Il m'a paru que je devais vous aider à réaliser ce projet. Cette chambre était à moi, elle avait l'avantage

de ne pas être celle de tout le monde ; enfin, elle vaut une petite fortune. J'ai cru sincèrement que vous seriez content, puisque, surtout, vous admettiez très bien que mon linge et mes bibelots personnels me suivent ; je n'ai pas vu de différence, moi.

Ruitz soupira. Devant la bonne foi de sa femme si simplement expliquée, il regrettait probablement son emportement... Mais il est si rare qu'un homme reconnaisse ses torts du premier coup !

Le jeune Espagnol ne faisait pas exception à la règle et son soupir était plus accablé que contrit.

Ce fut pourtant d'un air moins agressif, mais dont tout le mécontentement n'était pas encore exclu, qu'il accepta les explications d'Orane.

– Soit ! Admettons que vous ayez fait pour le mieux. Néanmoins, je vous assure qu'il ne me serait jamais venu à l'esprit de choisir, pour une jeune mariée, une chambre Empire d'un cadre si sévère malgré son luxe...

Et comme sa rancune contre le maudit lit

n'était pas dissipée, il précisa :

– ... Pas plus qu'un lit aussi étroit, malgré son style !

Sans ajouter autre chose, il tourna les talons et s'éloigna.

Orane, interdite, le regarda partir. Puis, elle examina l'objet du litige.

« Eh bien ! qu'est-ce qu'il a, mon lit ? Trop étroit, qu'il dit ? »

Une rougeur empourpra subitement son visage. Il lui était impossible de ne pas se rappeler la nuit de Barcelone. Mais ce souvenir lui fut désagréable, probablement, car elle esquaissa un geste de désinvolture.

« Oh ! mais il m'ennuie, ce monsieur. S'il croit que... »

Il faut supposer cependant qu'elle n'était pas aussi indifférente à l'incident qu'elle voulait le laisser paraître, car elle demeura songeuse un long moment. Enfin, comme si elle éprouvait le besoin de s'excuser, elle murmura :

« D'abord, cette chambre me rappelle les

Jachères et ma vie de jeune fille. J'y tiens à cause de ça et parce qu'elle me vient de ma marraine. Ensuite, s'il croit qu'il est distrayant, son appartement ! Sapristi ! Jusqu'ici, ce n'est pas pour m'amuser que je suis à son côté. »

Une mauvaise humeur était en elle. Peut-être tout simplement parce qu'elle sentait ne pas avoir eu complètement raison en cette affaire, les reproches de son mari étant quelque peu justifiés, puisqu'elle avait agi sans le consulter.

« Comme ça peut tenir de la place, un mari ! S'il faut lui parler de tout ce qu'on fait, la corvée n'est pas finie ! »

Avec un soupir, elle se dirigea vers son armoire qu'elle ouvrit. Là, elle prit le petit portefeuille qui contenait l'argent donné par Ruitz. Minutieusement, elle en compta les billets.

« Voilà toute sa richesse, murmura-t-elle rêveusement. Ce n'est pas gros pour les dépenses de la maison et pour acheter une chambre. Il n'est pas très généreux, mon cher époux, et il n'a pas besoin de prendre un air aussi indigné parce que je me suis efforcée de lui tirer une épine du

pied ! »

Cependant, la modestie de la somme qu'elle tenait en main paraissait la désorienter. Machinalement, elle secoua les billets, comme si elle voulait les bien soupeser.

« Ce n'est pas lourd ! Et c'est probablement tout ce qu'il possède, le monsieur si orgueilleux ! »

Sur le visage mutin de la petite épouse, une lueur passa. Pitié... déception... malice... ou dédain ? Qui peut savoir ce que cette constatation d'une médiocrité qu'elle touchait du doigt, et à laquelle rien ne l'avait préparée, pouvait éveiller dans l'âme de la jeune femme ?

\*

Il ne fut plus question de cet incident entre Ruitz et Orane. Le jeune homme avait un caractère assez généreux pour ne jamais revenir sur une observation qu'il avait cru devoir faire. Toutefois, malgré les jours qui passaient,



l'intimité entre les jeunes gens ne paraissait pas augmenter. Orane accomplissait les mille travaux qui incombent à une maîtresse de maison. Elle entretenait des fleurs dans l'appartement, entièrement meublé à présent, et elle s'efforçait d'y mettre une note gaie, confortable ; mais, dans son attitude avec Ruitz, elle continuait d'observer la même réserve rigoureuse que les premiers jours, comme si elle avait craint que trop d'attachement ne naisse trop vite entre elle et son mari et qu'ils n'eussent à le regretter par la suite.

La jeune femme admettait, en effet, que toutes les suppositions désagréables de son père auraient pu se réaliser : Ruitz pouvait aussi bien être un malhonnête homme, un vilain monsieur, et même tout simplement un garçon mal élevé. Le nom à courant d'air, comme il disait si pittoresquement, ne signifiant rien en vérité.

Le temps, seul, la fixerait sur la véritable personnalité de celui qu'elle avait épousé. En attendant, elle ne se départait pas de sa sereine réserve, bien que jusqu'ici elle n'eût positivement rien relevé de désobligeant dans la conduite de

cet hidalgo à qui elle était liée.

« Il a même l'air d'un homme correct et d'un brave garçon », reconnaissait-elle volontiers avec émotion.

Mais cela ne l'empêchait pas de le tenir à distance.

C'est ainsi qu'elle n'éprouvait pas le besoin de lui montrer les lettres qu'elle recevait de sa mère ou de ses amies. Elle ne parlait pas davantage de celles qu'elle écrivait. Toute cette vie personnelle, elle la gardait pour soi, afin d'éviter le lien de confiance qui, sournoisement, ne s'infiltrait que trop en eux. Et cependant, à table, le midi, invariablement Ruitz posait la question classique à presque tous les maris du monde :

– Rien de neuf, aujourd'hui ?

Tranquillement Orane répondait :

– Rien.

Jamais elle n'avait éprouvé le besoin de préciser qu'elle avait dans la journée reçu une lettre, acheté quelque chose ou fait certaines visites.

Ce fut l'Espagnol qui la mit sur cette voie. Car, avec son caractère démonstratif et franc, il éprouvait instinctivement le besoin de briser la réserve dont sa femme s'entourait.

– Que faites-vous l'après-midi, quand je suis parti ? lui demanda-t-il, ce jour-là, avec une bienveillante attention. Comment employez-vous votre temps, durant mon absence ?

– Je couds, je brode, je lis, je sors ! Tout dépend de la température et, aussi, de mon courage.

C'était vague comme renseignement.

– Vous sortez ? insista-t-il. Et où allez-vous dans ce Paris dont vous connaissez, je m'en suis aperçu, les moindres monuments ?

Orane était trop loyale pour mentir à cette question directe. Elle ne songea d'ailleurs pas à se dérober. Ses actes pouvaient être contrôlés et elle n'avait pas à en faire mystère.

– Je fais des courses, je prends le thé avec des amies, je fais quelques visites... Je suis très occupée, en vérité !

– Mais voilà qui est intéressant ! répondit Ruitz, sans paraître offusqué le moins du monde par toute cette vie intime à laquelle sa femme ne faisait jamais allusion. Pourquoi ne m’avez-vous pas dit plus tôt que vous aviez des amis à Paris ? Il faudra me les présenter. J’aimerais assez connaître les personnes qui ont la faveur de votre amitié.

– Oh ! répondit-elle devant ce regard qui pesait sur elle, ces relations n’ont aucune importance pour vous. La plupart sont des compagnes de pension avec qui j’évoque les heures passées au couvent. Je ne pense pas que vous y trouveriez le moindre intérêt.

– Qui sait ? insinua-t-il. Tout ce qui vous touche m’intéresse.

Mais, comme les lèvres d’Orane esquissaient une moue de doute, il précisa :

– Je vous assure qu’il me serait agréable de connaître ces gens avec lesquels vous entretenez des rapports d’amitié... vos relations ne sauraient me laisser indifférent.

Elle ne répondit pas et son silence parut un blâme à Ruitz. Il fronça un peu le sourcil en observant :

– Je ne pense pas, en manifestant le désir d'être au courant de vos fréquentations, outrepasser mes droits de mari ?

Puis, changeant de ton, souriant tout à coup pour effacer ce que son léger reproche pouvait avoir de désagréable pour la jeune femme, il dit encore :

– En toute circonstance, mon petit, dites-vous que tous vos actes me sont précieux et que toute mon affectueuse vigilance vous accompagne.

C'était peut-être plus qu'Orane ne souhaitait en entendre pour le moment. Elle baissa le nez dans son assiette et continua de garder le silence. Cependant au bout de quelques instants, elle remarqua à mi-voix, comme pour elle seule :

– Je crois que je n'ai aucune disposition pour faire une femme mariée. Je sens que je ne m'occuperais pas du tout des amis de collège que mon mari pourrait fréquenter.

Ruitz la dévisagea assez curieusement, mais il encaissa la pointe sans marquer la moindre déception. Il eut même le courage de rire.

– Il est probable, constata-t-il, que vous tenez dans ma vie une place plus importante que je n'en tiens une dans la vôtre. Ceci dit sans aucun reproche, ma chère Orane. Mais je me fais un peu l'effet d'être tombé dans votre existence comme un chien dans un jeu de quilles.

Orane se mit à l'unisson de sa gaieté factice et son rire tinta légèrement dans la pièce.

– Il est certain, convint-elle de bonne foi, que je n'avais jamais imaginé que je pouvais me marier à Barcelone... dans de telles conditions surtout !

Elle fit une pause, puis, toujours avec la même bonne humeur, continua :

– Je ne désespère pas, d'ailleurs, d'arriver un jour à me rendre compte que je suis effectivement votre femme : pour le moment, il m'est doux de me croire en vacances... comme si je lisais la plus singulière des aventures !

– J’espère que le livre n’est pas trop triste ?  
questionna son mari, sur le même ton correct. La lecture ne vous en semble pas trop pénible ?

– Non. Jusqu’ici, il n’a rien de tragique.

– Alors, insinua-t-il doucement, il vaudrait peut-être mieux le feuilleter à deux, ce livre si intéressant. Ne pensez-vous pas, Orane, qu’il serait temps que nous essayions d’en déchiffrer ensemble les principaux passages ?

Instinctivement, et même sans se rendre compte de la vivacité de son geste, Orane hocha négativement la tête.

« Non, sûrement, pensait-elle. Ils n’allaient pas rompre si prématurément avec les conventions adoptées ! »

Ruitz n’insista pas. Pour le moment, c’était l’attitude conciliante qu’il avait cru devoir adopter avec sa jeune et farouche épouse : des attentions toujours en éveil, un peu galantes même, mais jamais de contrainte, jamais d’inutile insistance... Il estimait qu’Orane devait se sentir libre d’accorder ou non son affection à ce mari

imposé par le sort.

Après cette légère escarmouche avec sa femme, Ruitz se leva de table et, comme l'heure était venue de regagner son bureau, il prit congé de celle-ci le plus galamment du monde.

– J'ai rendez-vous... une affaire assez sérieuse. Vous m'excuserez, ma chère enfant, de vous quitter si vite et, pour me faire pardonner, je vais vous faire envoyer quelques fleurs.

– Oh ! ce n'est pas la peine ! protesta-t-elle sans penser à mal. J'en ai acheté ce matin : vous voyez, les vases sont pleins.

Il enfila son pardessus, ses gants, puis, avant de disparaître, il eut à nouveau un léger rire.

– Évidemment, les fleurs, c'est quand j'arrive que je devrais vous les donner... pour faire excuser mon intrusion dans votre vie. Quand je vous débarrasse de ma présence, comme en ce moment les fleurs font, assurément, double emploi. Mais au revoir, señora... À ce soir !

Ce disant il sortit précipitamment en refermant la porte sur lui pour ne pas lui laisser le temps de



riposter.

Restée seule, la jeune femme resta rigide, le coude appuyé sur la table et son menton reposant sur son poing fermé.

« Monsieur s'est montré mordant, aujourd'hui, pensa-t-elle en une sorte d'amère rêverie. Je ne crois pas lui avoir rien dit de désagréable et, cependant il était prêt à me lancer des flèches méchantes... Qu'est-ce que ça peut lui faire, mes amies ? Il ne les connaît pas et leurs papotages ne l'intéresseraient pas. Quand je suis avec elles, nous ne disons que des choses auxquelles il est complètement étranger. D'ailleurs, croit-il que je sois très fière d'aller parler de mon singulier mariage et du mari non moins exceptionnel que le sort m'a donnés ? Je ne sais même pas ce qu'il fait exactement mon époux, ni dans quelle catégorie de travailleurs je dois le classer. Il travaille au consulat, c'est tout ce que j'ai compris ! »

Elle évoqua les bureaux du consulat où elle était allée une fois se renseigner sur le sort de Ruitz... une multitude de petites pièces où

traînaient des employés toujours prêts à se passer de l'un à l'autre le ressortissant importun !

Ceux de l'ambassade, où elle s'était renseignée avant d'atteindre l'attaché qu'elle allait visiter, ne lui avaient pas paru plus sympathiques.

Elle se rappela la grande pièce où un long comptoir s'allongeait à l'entour, comme dans un bureau de poste, séparant du public une dizaine d'employés.

Tout ça sentait le personnel modeste, sans avenir... le commis besogneux astreint à des tâches routinières.

Non, un mari comme Ruitz n'était guère reluisant et il valait mieux ne pas trop en parler. Plus tard, peut-être, quand son père lui aurait fait une situation, comme il en avait été question dans l'une des lettres de sa mère.

Plus tard ? Oui ! Elle pourrait peut-être alors le montrer à ses amies, ce mari étranger dont le ciel l'avait affublée d'une manière si tragique, ce Ruitz qui était assez joli garçon et ne marquait

pas trop mal, heureusement.

Oui, il viendrait un moment où elle pourrait, sans rougir et sans gêne, dire qu'elle était sa femme. Mais ce jour-là n'était pas encore proche ! Après le mécontentement qu'il avait marqué l'autre jour parce qu'elle avait fait venir des meubles de chez elle, Orane estimait que le jeune Espagnol n'accepterait pas encore de recevoir une situation de son beau-père, même si cette situation pouvait le tirer de la médiocrité où il végétait.

\*

Des jours passèrent calmes, sans rien de marquant, puis il y eut soudain toute une série de petits incidents qui dressèrent parfois les deux époux l'un contre l'autre.

Le premier eut lieu à propos d'une robe neuve qu'Orane étrennait.

Ruitz, la remarquant, en tira l'occasion d'un galant compliment à sa femme. Celle-ci en rougit

de satisfaction, puis, prolixement soudain, elle expliqua qu'elle s'était commandé ce vêtement chez Armandine, quelques jours auparavant.

– C'est extraordinaire comme ils ont été vite à me le livrer. Ces grands couturiers savent se mettre tout de suite à la portée de leurs clientes. Je leur ai dit que je n'avais rien à me mettre et ils se sont occupés de moi immédiatement.

– Je crois, cependant qu'ils ont l'habitude d'entendre les femmes dire qu'elles n'ont rien à se mettre.

– C'est quelquefois vrai, pourtant ! Ainsi, moi !

– Vous ? Oh ! protesta-t-il en souriant, votre armoire est bourrée de robes !

– Que je ne puis porter.

– Pourquoi donc ?

– Parce qu'elles sont de couleurs vives... À cause de vous, Ruitz, je ne puis mettre que du noir en ce moment.

– C'est juste !

Le front de l'homme s'était assombri. Il pensait subitement à tous les êtres chers dont il portait le deuil. Ce retour en arrière, auprès des siens, ne l'empêcha pas d'entendre les explications qu'Orane continuait de donner :

– Je me suis commandé aussi un tailleur et un manteau. J'étais complètement dépourvue d'effets noirs et c'est presque de tout un trousseau que j'avais besoin.

– Et vous avez fait toute seule ces diverses commandes ? demanda Ruitz en s'efforçant d'écarter les réminiscences pénibles qui l'assaillaient.

– Dame, oui ! Avec qui auriez-vous voulu que je sois pour cette corvée ?

– Évidemment il ne vous est pas venu à l'idée que j'aurais pu aller avec vous choisir les étoffes et les modèles ?

– Ma foi, non ! jeta-t-elle en éclatant de rire. Je ne me suis pas imaginé que vous pourriez vous y connaître en robes de femme.

Il ne partagea pas sa gaieté ; au contraire, ses

yeux un peu froids continuèrent d'examiner sa femme.

– Je ne dois pas vous paraître bon à grand-chose, en effet, pour que vous me teniez à l'écart de vos faits et gestes, observa-t-il avec amertume.

– Allons, ne divaguez pas ! répliqua-t-elle avec chaleur. Pour une pauvre robe que je me suis commandée seule, vous n'allez pas me gronder et en tirer des déductions blessantes pour vous.

– Je ne vous adresse aucun reproche, Orane. Je constate seulement que vous ne recherchez pas l'occasion de me mêler à votre vie.

– Voyons, Ruitz, n'exagérez pas. Je suis sûre que si je vous avais demandé de m'accompagner, vous vous seriez dérobé, ne pouvant m'être d'aucun secours. Vous ne connaissez rien aux tissus et à la mode.

– Il est certain qu'un homme ne s'y connaît pas, convint-il.

– Vous voyez !

– Mais cela n'empêchait pas ma mère de

réclamer la présence de mon père quand elle commandait ses toilettes. Lui-même exigeait d'elle qu'elle vînt avec lui choisir le drap de ses costumes. Ils formaient un ménage très uni.

– Oh ! c'est un peu ridicule, aujourd'hui !

– Quoi ? C'est ridicule d'être unis en ménage ?

– Non ! Je parle des vêtements choisis ensemble.

– Ah ! ceci vous paraît très vieux jeu ?

– Indiscutablement ! Ce n'est pas parce qu'on est marié qu'on ne peut plus s'habiller à son goût et qu'il faille s'inquiéter de celui de son partenaire.

Il ne répondit pas. Toutefois, comme il s'apprêtait à sortir, il se tourna vers Orane et remarqua ;

– Moi aussi, je dois aller aujourd'hui chez mon tailleur. Je prévois un tas de déplacements et de visites qui vont m'obliger à une certaine tenue... Naturellement, je ne vous demande pas de venir avec moi, ce serait tellement grotesque !

Le jeune femme resta interloquée. Elle ne s'attendait pas à cette conclusion, surtout qu'il lui aurait été agréable d'accompagner Ruïtz, ne fût-ce que pour s'assurer que la coupe de ses habits était impeccable et à la dernière mode. Malheureusement, la façon railleuse dont elle avait accueilli l'observation de son mari ne permettait pas à celui-ci de proposer à Orane d'aller avec lui, pas plus que l'amour-propre de la jeune femme ne put la décider à proposer son concours.

Vexée et attristée, elle vit donc l'ancien aviateur s'éloigner seul, alors qu'elle aurait été sincèrement heureuse de le suivre.

Une autre fois, ce fut à propos d'un livre qu'Orane froissa involontairement son compagnon.

Par un jour de pluie et alors que la jeune femme désirait quelque livre à lire, son mari alla chercher dans sa bibliothèque un livre de poèmes espagnols traduits en français.

— Je serais heureux qu'il vous intéresse, dit-il en le lui tendant. C'est un peu de notre âme qui



vibre là-dedans.

Elle accepta avec plaisir le volume et promit de le lire.

Plusieurs jours passèrent sans qu'elle en reparlât. Ce fut Ruitz qui l'interrogea :

– Ce livre que je vous ai prêté l'autre jour vous a-t-il plu, Orane ?

Un « oui » assez tiède fut la réponse.

– Comment ! s'exclama-t-il, étonné. Vous n'aimez pas ces vers ? Mais il s'agit d'un chef-d'œuvre de notre littérature. Cette couleur, cette lumière dans les mots !...

– Oui, approuva Orane avec un léger dédain, les mots sont rutilants. Trop, peut-être... Moi, j'appelle cela « le mensonge du soleil ». Il me semble que cette exagération est le défaut capital de l'imagination méridionale.

La sentence tomba dans un silence réprobateur.

– Oui, je comprends, fit Ruitz après un moment de réflexion. Vous n'attachez aucune foi à notre enthousiasme, à notre sens de la beauté.

Pour vous, c'est comme une espèce d'inflation poétique. Je regrette de vous avoir fait perdre votre temps. Je croyais vous faire plaisir et je me suis trompé.

Il prit le livre qui était sur la table à ouvrage de sa femme et le reporta dans sa chambre.

Orane comprit que, précisément à cause de cette faculté qu'ont les gens du Midi d'exagérer ou d'amplifier leurs impressions, bonnes ou mauvaises, elle venait par maladresse de toucher au plus profond de la sensibilité de son compagnon... dans sa race même !

Navrée, elle eût voulu pouvoir rétracter ses paroles, mais le jeune homme ne lui en fournit pas l'occasion. Il alla dans sa chambre et, assis devant son bureau, il ne cessa d'écrire jusqu'à l'heure du coucher, au grand déplaisir d'Orane qui n'avait que ce moment-là pour parler avec son mari.

\*

Une autre attention que Ruitz eut pour sa femme n'eut pas un meilleur résultat.

Heureux d'une amélioration qu'il avait obtenue dans sa situation, il vint un midi déjeuner avec un bouquet de superbes roses rouges, assez rares et très précieuses à cette époque de l'année.

Il se disait que, peut-être, grâce à une infinité d'attentions et de délicatesses, il parviendrait à gagner l'amour d'Orane.

S'emballant lui-même sur ses propres déductions, il rentra chez lui avec une allure théâtrale, repris par l'éternel don quichottisme qui sommeille dans tout Espagnol digne de ce nom.

À son entrée, Orane le regarda avec un certain étonnement.

— Permettez-moi, petite madame jolie, de vous offrir ces roses, dit-il avec emphase. Qu'elles soient pour vous l'expression de mon estime et de...

Prévoyant qu'il allait dire le mot décisif que, sans le savoir, elle désirait peut-être

inconsciemment, mais qu'elle cherchait à éviter par un sentiment d'obscur pudeur, elle l'interrompit :

– Merci, Ruitz ! C'est très gentil de m'apporter des fleurs. Je les aime beaucoup. Quelle femme d'ailleurs ne les aime pas ?

Elle les prit, les déposa sur la table et s'éloigna.

Son intention était d'aller chercher un vase dans la pièce voisine, pour les disposer tout de suite en bonne place. Pendant qu'elle se livrait à cette recherche, elle s'avisa soudain que l'heure du dîner était avancée. Son attention subitement tournée vers le souci de ne pas paraître une ménagère négligente, elle oublia le vase et les fleurs et ne s'occupa plus que des soins du repas, afin que celui-ci fût servi à temps et ne mît pas Ruitz en retard.

Quand elle revint dans la salle à manger, ce dernier, déjà refroidi par l'accueil peu enthousiaste d'Orane, observa un moment les roses oubliées sur le guéridon. Sans dire un mot, il se mit à table, mais il manifesta au cours du

repas une nervosité qui surprit la jeune femme.

Il mangea en hâte, répondit brièvement aux questions que lui posait celle-ci ; puis, prétextant un travail pressé, il se leva de table sans attendre le dessert Il partit en lui lançant sèchement un « au revoir » qui n'avait rien de bienveillant.

Abasourdie, la jeune femme le regarda s'éloigner.

« Que peut-il bien encore ruminer ? se demanda-t-elle. Ma foi, j'ai là un mari bien ombrageux. Il m'arrive tout illuminé et soudain, plutt ! le soleil s'éteint ! On ne sait jamais ce qu'il pense. La brune Margarita me disait cependant le contraire ! Enfin, on nous dit compliquées, nous autres femmes, mais je m'aperçois que les hommes pourraient nous rendre des points sur ce chapitre. »

Malgré elle, néanmoins, elle cherchait la cause de cette attitude si différente de celle qu'il avait en rentrant.

« Pourtant, le dîner était réussi : pas de potage brûlé, pas de plats tièdes. Au contraire, j'ai

combiné un menu avec un plat espagnol qui aurait dû le ravir. Il ne s'est même pas aperçu de ma bonne volonté ! »

Tout en réfléchissant, elle regardait sans la voir la table où se trouvaient les fleurs oubliées. Celles-ci, privées d'eau, inclinaient déjà leurs corolles, quand, brusquement, Orane les aperçut.

Saisie, elle les regarda. Subitement, elle comprenait !

– Mon Dieu ! s'exclama-t-elle. Voilà la clef du mystère : j'ai oublié, par une distraction assez malheureuse, de faire honneur à son bouquet ! Il aura cru que je dédaignais son attention.

Un regret la prit. Elle venait, par étourderie, d'élargir encore le fossé qui la séparait de son mari. Ruitz, susceptible de nature, allait classer cet incident, insignifiant en soi, avec la remarque du jour précédent sur le livre de poèmes espagnols et son « mensonge du soleil ».

Des riens, évidemment ! Mais ces petits riens malheureux et accumulés donnèrent le coup de grâce aux velléités amoureuses de son mari,

décidément voué à la faillite de la pleine intimité conjugale.

Plus que jamais, à dater de ce jour, le jeune homme se retrancha dans une correction impeccable, mais sans chaleur.

\*

Ruitz évitait généralement de parler des événements d'Espagne. Il avait remarqué que toute allusion à la terrible guerre civile qui avait ravagé son pays semblait pour Orane un rappel douloureux. Peut-être celle-ci souffrait-elle, dans sa pudeur féminine, des souvenirs pénibles que lui avait laissé son contact avec les anarchistes... à moins que Barcelone ne lui rappelât la genèse de son mariage avec ce compagnon si différent du Prince Charmant dont son cœur virginal avait rêvé.

Toujours est-il que, pour ne pas réveiller de mauvaises réminiscences chez sa femme, Ruitz évitait dans leurs conversations cette question

épineuse.

Ce fut Orane qui, la première, parla de la guerre des partis en Espagne. Et, sans l'avoir voulu, dès les premiers mots, elle blessa cruellement le jeune homme. Elle faisait allusion à ceux qui avaient détruit tant de palais, d'églises et de monuments historiques, trésors à jamais anéantis.

Comme son compagnon acquiesçait distraitement à ses paroles, la jeune femme eut la malencontreuse idée de dire :

– Il vous est difficile de les juger, vous, Ruitz, car vous étiez dans leurs rangs. Et, que vous l'ayez voulu ou non, vous avez participé bien des fois à leur fureur destructive.

Il rougit et, froissé, répondit un peu sèchement :

– Je ne crois pas que ma main ait jamais lancé quelque chose contre les beautés artistiques de mon pays. J'étais trop foncièrement patriote pour me permettre un pareil sacrilège. Vous ne vous souvenez donc plus, Orane, de ce que je vous ai



dit à Barcelone... à moins que vous n'y ayez pas ajouté foi.

– Pourtant, riposta-t-elle, emportée par son sujet, quand vous jetiez des bombes, parfois d'une très grande hauteur, vous ne pouviez pas toujours voir les buts que vous alliez atteindre. Que vous ayez quelquefois simulé une attaque, je veux bien l'admettre, mais vous ne me ferez pas accroire qu'il en était toujours ainsi.

– C'est ce qui vous trompe ! Si j'avais agi différemment, je ne serais pas ici aujourd'hui.

– Mais, enfin, vous exécutiez les ordres de vos chefs comme tous vos camarades.

– Eh bien ! répondit-il, de plus en plus cassant, il est probable que, moi, je ne faisais pas comme les autres !

Et il ajouta ironiquement :

– Alors, vous croyez que si j'étais un de ceux qui ont commis les crimes dont vous parlez, j'aurais obtenu un poste à Paris, dans nos bureaux ?

– Vous avez peut-être prouvé que vous aviez

agi malgré vous, rétorqua la jeune femme.

– Je n’ai même pas eu à prouver cela, il m’a simplement suffi de dire que j’étais Ruitz... Ruitz l’aviateur ! Chacun savait ce que cela voulait dire.

– Ah ! fit-elle, un peu désorientée. Votre nom avait une signification particulière ?

Ruitz se mit à rire un peu orgueilleusement.

– Vous n’avez pas l’air, señora, d’être très fixée sur le rôle de votre mari durant la guerre d’Espagne.

– J’avoue que... Mais expliquez-le-moi, Ruitz ! Je ne demande qu’à m’instruire là-dessus.

– Eh bien ! apprenez, petite fille, que c’était un hydravion que je pilotais... un hydravion affecté aux eaux méditerranéennes.

– Pour bombarder les côtes espagnoles ?

– Non ! Pour surveiller simplement le nombre et la nationalité des bateaux étrangers qui longeaient nos côtes.

– Mais je croyais que votre poste était

dangereux ?

— Ne trouvez-vous pas qu'il l'ait été assez ? J'étais un observateur sans armes, mais tout le monde pouvait tirer sur moi !

— Réellement, Ruitz, c'était là votre rôle ? questionna-t-elle, étonnée.

— Je vous jure que, durant toute la guerre, je n'ai pas fait autre chose que de survoler la Méditerranée.

Il se mit à rire, d'un rire jeune et sincère qui, pendant quelques secondes, donna à sa physionomie l'expression d'un gamin espiègle.

— J'ai eu de la chance, vous le voyez ! Les dieux m'ont protégé puisque je suis encore en vie.

— Oh ! s'écria Orane, toute joyeuse, comme je suis contente que vous me disiez cela, Ruitz. Si vous saviez comme il m'était cruel de penser que vous aviez combattu contre vos frères.

Le front du jeune homme se rembrunit soudain, pendant qu'involontairement il posait sur Orane ses yeux devenus sombres.

– Il semble qu'en France, murmura-t-il à mi-voix, on fasse une très grande différence entre les divers combattants.

– N'y en aurait-il pas ?

– Si, mais elle est plus apparente que réelle. Je vous affirme que, dans les deux camps, il y avait de braves gens, possédant la même foi et la même ardeur. Nos soldats, quoi que votre père et vous puissiez en penser, n'étaient pas tous fatalement des assassins, des incendiaires, des voleurs ou des lâches. Beaucoup, parmi eux, plaçaient leur pays au-dessus de toutes ces idéologies phraseuses, créatrices de haine et de division... Il y a chez nous autant de braves gens que dans toutes les armées au monde.

– Mais je n'en ai jamais douté, Ruitz, protesta la jeune femme avec chaleur, car elle sentait combien le mépris de M. Le Cadreron pesait encore sur l'amour-propre de l'ancien milicien.

– Voyez-vous, Orane, continuait celui-ci, car il tenait à dire tout ce qu'il avait sur le cœur, des frères qui se battent, c'est navrant ; mais, enfin, ce n'est pas rare dans les familles... Un coup de

torchon, des torgnioles ; puis, le lendemain, la mauvaise humeur passée, on se remet à la tâche, sans rancune et d'un même élan, pour réparer ensemble les dégâts qui causent un préjudice à tous. Il en aurait été de même en Espagne, si toutes ces armes maudites n'étaient pas nées.

« Les vrais coupables, en vérité, poursuit véhémentement le jeune homme, ce sont ceux qui ont inventé tous ces terribles engins, démolisseurs d'humanité. Tant que les hommes auront des armes sous la main, ils éprouveront le besoin de s'en servir. Ensuite, le sang appelle le sang ! J'en arrive à croire que le progrès, la science et toutes leurs savantes découvertes modernes sont contraires au bonheur de l'individu.

— Oh ! remarqua Orane avec tristesse, il y a toujours eu des guerres... même quand la poudre n'existait pas.

— Oui, mais elles étaient moins destructives qu'aujourd'hui... et elles ne duraient pas des années, comme à présent ! Quoi qu'en pense notre époque, les gens étaient plus heureux

autrefois ! Les hommes se battaient contre d'autres hommes et non contre de la mitraille.

Il se tut, le front plissé sous le heurt des pensées lourdes et décourageantes. Orane, pensive et troublée par la grave question que son compagnon soulevait, n'osa pas couper sa méditation.

– Mais, pour la première fois depuis son mariage, la petite épouse du milicien pensait sans embarras au passé militaire de son mari. Elle sentait que Ruitz avait raison contre les arguments un peu étroits de M. Le Cadreron : un soldat d'Espagne n'était pas fatalement un misérable, ni un mauvais garçon. Et cette certitude était si réconfortante qu'en elle éclosait une joie mêlée d'ivresse.

Son mari, pourtant, la voyant sérieuse, venait vers elle.

– Ne soyez pas triste, petite fille, dit-il affectueusement. La France, entre toutes les nations, fut généreuse pour nous, puisqu'elle accueillit nos populations en fuite et les hébergea, de quelque parti qu'elles fussent... Mais ne

parlons plus de tout cela. Cette pénible époque est passée. Déjà, l'Espagne renaît de ses ruines... Et pardonnez-moi de vous avoir, aujourd'hui, entretenue de choses aussi sérieuses. Il fallait, pourtant, que tout cela soit dit... Il m'était très pénible, parfois, de penser que vous me méprisiez ou que vous vous mépreniez sur mon compte... Mon passé, la ville où vous m'avez rencontré, les gens avec qui j'étais, tout vous indisposait contre moi, alors que je souhaitais tant obtenir votre estime et votre confiance.

Orane posa sur lui un regard profondément grave.

— Je vous jure, Miguel, que je ne vous ai jamais méprisé. Je croyais simplement que vous aviez été contraint de combattre contre vos propres sentiments. Mais vous avez eu raison de me tenir un tel langage... de me faire comprendre ce que les préjugés trop partiaux de mon milieu ne m'avaient pas permis de bien voir jusqu'ici.

— Qu'il n'en soit plus question ! Je ne veux pas attrister le joli front de ma jeune épouse. À partir de ce jour, montrez-moi seulement que vous me

comprenez mieux... que vous m'accordez un peu de votre confiance et de votre amitié.

— Je vous estime et j'ai confiance en vous, Miguel, balbutia la jeune femme qui était très émue et dont les grandes prunelles se brouillaient sous les larmes.

— Merci.

Ruitz s'inclina sur la petite main que, spontanément, Orane lui tendait et longuement, ardemment, le jeune mari baisa les doigts fluets qu'on lui abandonnait.

\*

Cette loyale explication aurait dû amener une détente salubre entre les deux époux. Il n'en fut pas ainsi, du moins en apparence.

Orane continuait à ne pas s'immiscer dans la vie de ce mari toujours un peu froid, un peu orgueilleux, et dont la susceptibilité semblait toujours à vif. Ruitz, de son côté, demeurait sur une extrême réserve avec cette femme qui, tout



en lui reconnaissant des droits sur elle, ne semblait pas encore accepter la moindre familiarité de sa part.

Cependant, sa courtoisie, ses attentions, sa discrétion, avaient fait fondre peu à peu les préventions qu'Orane pouvait garder contre lui.

Au bout de quelque temps, il parut même à la jeune femme que son compagnon, trop correct, aurait pu se départir tant soit peu de cette attitude exagérée d'ami trop respectueux. Il arrivait aux heures des repas, mangeait, parlait de choses vagues ne les concernant pas, s'excusait toujours de lui donner quelque peine ou de lui imposer certaines corvées ; puis, après lui avoir baisé le bout des doigts, il disparaissait discrètement, pour ne revenir que le soir.

Sans s'en rendre compte, Orane s'était attachée à ce conjoint prévenant et bien élevé, si bien que le moment vint où elle souffrit réellement de ce qu'elle prenait pour de l'indifférence.

Puis, un jour, elle s'aperçut que Miguel paraissait plus affairé, plus fébrile. Il lui arrivait

de ne plus être exact à l'heure des repas, il mangeait même parfois dehors. Et, bien que ces fois-là il s'excusât toujours par un coup de téléphone et par l'envoi d'un bouquet de fleurs, Orane, en son absence, devait manger seule.

Cette solitude était pour la jeune femme créatrice d'un tas de réflexions plus ou moins désagréables. Elle en arrivait à faire des suppositions ou des remarques très pénibles ; c'est ainsi qu'elle dut constater combien son mari apportait à présent de soins à sa toilette. Sa tenue était devenue irréprochable et d'une élégance très marquée. Ses vêtements de bonne coupe révélaient le grand tailleur. Des pieds à la tête, le jeune Espagnol était vraiment tiré à quatre épingles, selon l'expression classique.

Comme Ruitz lui avait annoncé un jour qu'il allait être appelé à faire quelques visites officielles, la jeune femme s'efforçait d'admettre cette élégance masculine, mais elle aurait voulu que son mari la mît davantage au courant des événements, bons ou mauvais, qui lui arrivaient, alors qu'il n'en parlait jamais, comme si cette

question ne la regardait pas.

La curiosité aidant, Orane avait cherché dans la chambre de Miguel, dans ses poches et sur son bureau, la solution de ce mystère ; mais il faut croire que le jeune époux ne laissait rien traîner, soit qu'il n'eût rien à révéler, soit qu'il se méfiât de quelque indiscretion. Il lui arrivait bien, cependant, d'oublier quelquefois sa serviette dans sa chambre, mais la serrure en était toujours fermée à clef, et Orane demeura souvent pensive devant ce portefeuille inviolable.

Ce qui devait se produire survint.

On a beau être une personne très forte et, pour des motifs plus ou moins plausibles, refuser de se prêter à certaines intimités conjugales, il n'en est pas moins vrai qu'il est des droits qu'une femme mariée possède indiscutablement et des devoirs non moins impérieux qu'un époux ne peut oublier vis-à-vis de sa compagne.

Le silence de Ruitz sur tout ce qui le concernait augmenta la curiosité de la jeune femme, qui n'admit pas plus longtemps d'être écartée de la vie de ce trop ténébreux mari.

Si Miguel avait une nouvelle situation, plus privilégiée que l'ancienne, pourquoi ne mettait-il pas sa femme au courant de cette amélioration ? Cet emploi favorable du point de vue financier, puisqu'il exigeait une tenue si impeccable, était-il donc de ceux qu'on n'avoue pourtant pas ? À moins que le jeune homme n'eût à cacher quelque chose de désobligeant aux yeux de sa petite épouse ?

Bref, Orane se monta tant et si bien la tête qu'elle n'hésita plus à aborder la question avec son époux.

— Est-ce que vous devez rentrer encore en retard ce soir, Miguel ? amorça-t-elle bravement, un midi.

— Non, pas ce soir. J'essayerai même d'arriver très tôt.

— Et demain ?

— Ah ! je ne sais pas.

— De qui ça dépend-il que vos heures de bureau soient si irrégulières ?

— Du travail qu'il y a à faire.

Orane poussa un soupir de dépit ; son compagnon ne paraissait guère disposé à lui donner des détails. Il répondait évidemment à ses questions, comme la correction l'exigeait, mais son ton était bref et ne marquait pas du tout l'intention d'être prolix.

Alors, elle s'entêta et insista :

– Quel travail faites-vous, Miguel ? Vous ne me l'avez jamais expliqué.

La demande était précise, pourtant. Ruitz eut un geste vague.

– Parce qu'il est sans intérêt... Il n'est que provisoire.

– Mais, encore ? Ce sont des écritures ?

– Oui.

– Des chiffres ?

– Quelquefois, malheureusement !

– Pourquoi, malheureusement ?

– Parce que j'ai horreur des chiffres.

Elle sourit.

– Moi aussi, approuva-t-elle, les chiffres m’horripilent. Je n’ai jamais pu faire une longue addition sans commettre d’erreur !

Elle avouait cela si gentiment que Ruitz eut pour sa femme un regard affectueux.

– Je vous comprends, dit-il en riant, les colonnes de chiffres sont très rébarbatives.

– Et vous en faites souvent, vous, Miguel, de ces additions ? reprit-elle avec une moue mutine qui était vraiment adorable.

– Le moins souvent possible, répondit le jeune homme, un peu rêveur.

– Quelquefois, tout de même, hein ? Vous y êtes obligé.

– Oui... très peu...

Savait-il bien seulement de quoi il était question ?

De la bouche adorable, le regard du jeune époux était remonté aux prunelles claires... ces prunelles troublantes dont le bleu merveilleux lui mettait du vertige dans l’âme. Les réponses évasives de Miguel ne satisfaisaient guère la

curiosité de sa femme.

Pourtant, celle-ci ne se décourageait pas. Peut-être même voyait-elle le trouble de son compagnon et se complaisait-elle à en profiter largement. Ce sont des choses dont la moins coquette des nouvelles mariées sait jouer instinctivement. À tel point qu'Orane, qui ordinairement se serait fait scrupule d'user avec son mari de la moindre coquetterie, n'hésitait pas cependant, ce jour-là, pour arriver à satisfaire sa curiosité, à jouer de la prunelle et à mettre toute la grâce éblouissante de son sourire dans ses questions.

— Alors, disait-elle, qu'est-ce que c'est, au juste, votre travail, Miguel ?

— Mon travail ?

— Oui, votre situation ? Exactement qu'est-ce que vous faites ?

La question, ainsi précisée, frappa l'entendement du mari, sans erreur possible cette fois. Il parut descendre de la lune avec une rapidité qui tenait de la dégringolade. Et se

retrouvant à table, assis en face de sa femme qui maniait en virtuose le point d'interrogation, il eut un sourire amusé.

Par taquinerie, peut-être, ou pour voir pétiller plus longtemps devant lui les prestigieuses prunelles bleues, sa réponse fut très vague :

– Des lettres, des parlottes... un peu de tout !

« Des lettres, des paroles, pensa ironiquement la petite curieuse, voici qui rétrécit considérablement le cycle de mes recherches ! »

Et, tout haut :

– Je sais, Miguel ! Vous êtes commis aux écritures, n'est-ce pas ?

L'Espagnol ne fut pas maître de retenir la grimace qui tordait subitement son visage.

– Non, non ! cria Orane. C'est mieux que ça ! Vous êtes au moins un sténographe !

Cette fois, elle devait avoir trouvé juste, car Ruitz la regarda, interloqué.

Pendant que la jeune femme se disait tout bas : « Ça y est j'ai trouvé ! Il est sténographe ! »,



l'Espagnol, se mordant les lèvres, constatait en lui-même combien sa femme avait une haute idée de ses capacités !

« Il semble que ce soit toujours les choses les plus défavorables que ma femme attend de moi ! » pensait-il, en effet, très mortifié.

Au bout de quelques secondes, il retrouva assez de sang-froid pour répondre à l'étourdie :

– Oui, c'est bien ça, je suis un commis aux écritures, un sténographe ! persifla-t-il.

Mais sa voix était subitement si sèche qu'Orane s'en effara.

« J'ai dit certainement une bêtise, pensa-t-elle. Pourtant si je me suis trompée, pourquoi admet-il que j'ai raison et qu'il est un simple employé ? »

Un peu gênée, elle se versa un verre de vin pour se composer une attitude.

Tout en buvant, elle remarquait qu'il avait repoussé son assiette et qu'il ne mangeait plus. Pendant qu'il fixait avec obstination un point éloigné de la table, ses doigts énervés tapotaient une marche sur la nappe.

Sous le coup de fouet involontaire d'Orane, l'orgueil de Ruitz avait été écorché à vif. L'Espagne batailleuse et ardente avait immédiatement maîtrisé le caballero amoureux. Il n'y avait plus, devant la jeune femme éberluée, qu'un homme profondément vexé dans sa vanité.

Pourquoi, aussi, cette sotte petite provinciale française exprimait-elle des jugements aussi ridicules et aussi humiliants ?

« Ah ! on pouvait la vanter, la bourgeoisie de France, ruminait-il en lui-même. Dans leur orgueil incommensurable, ces gens-là se croyaient sûrement sortis de la cuisse de Jupiter ! Hormis eux, le reste de l'univers n'était que menu fretin, personne ne pouvait avoir de la valeur ou arriver à quelque chose ! Quelle mesquinerie ! »

Sur cette pente de mauvaise humeur, Ruitz ne s'arrêtait plus.

Sortie de cette caste aux idées étroites, sa femme n'était qu'une niaise et lui n'était qu'un imbécile à vouloir conquérir une fille de cette espèce !

Un poste de sténographe ! C'était tout ce qu'elle avait trouvé de mieux pour accoler à la personnalité de son mari ! L'emploi n'était-il pas suffisant pour un pauvre diable de milicien rencontré à Barcelone, parmi les gueux de toute sorte ?

Le coup avait porté. C'était plus que Miguel n'en pouvait attendre d'Orane ce jour-là.

Il se leva de table. Il étouffait, il n'aurait pu rester quelques minutes de plus sans faire un éclat.

Cependant, l'orgueil l'empêchait de laisser paraître sa vexation. Raidi, il s'excusa :

— Je viens de me souvenir que j'ai des papiers à ranger et comme je n'ai plus faim... Vous permettez, madame ?

Il avait quitté la salle à manger si vite qu'Orane n'avait pu intervenir.

\*

Restée seule, la jeune femme n'eut pas le courage de poursuivre son repas. Elle était désolée que ses indiscrètes questions eussent amené un si piteux résultat.

Le cœur lourd, elle repoussa son assiette. Une bouchée de pain n'aurait pu passer dans sa gorge contractée.

« Oh ! qu'il est méchant ! murmura-t-elle. On ne peut pas lui parler, à présent. Qu'est-ce que j'ai bien pu dire qui l'ait froissé pareillement ? Ce n'est pas un homme, mon mari, c'est une bombe, un détonateur ! Il n'y a pas moyen de le toucher sans qu'il explose ! »

Immobile devant son couvert, elle pensa longtemps... si longtemps que des larmes finirent par troubler ses grands yeux limpides.

Cependant, au bout d'un moment, comme elle entendait le jeune homme aller et venir dans la chambre voisine, elle se leva d'un bond.

Allait-il déjà partir ?

Sans réfléchir davantage, elle se dirigea vers la chambre de Ruitz. Coûte que coûte, il ne fallait

pas laisser s'éloigner son mari sous une aussi mauvaise impression.

Celui-ci avait déjà mis son pardessus. Debout devant la glace de sa chambre, il rectifiait le nœud de sa cravate.

– Miguel, prononça une petite voix humble, prête à toutes les concessions pour amener une détente.

– Qu'est-ce qu'il y a ? demanda l'homme, peu affable et sans se retourner.

– Je crois que je vous ai fait de la peine... Je vous assure que ce n'était pas prémédité.

L'Espagnol fit une pause avant de répondre :

– Vous ne m'avez fait aucune peine, assura-t-il froidement.

– Si, j'ai bien vu ! Vous êtes fâché.

– Oh ! pas du tout.

– Je vous jure que je n'avais pas de mauvaises intentions en parlant ainsi, insista-t-elle, au bord des larmes.

– Mais j'en suis persuadé.

Cette fois, Ruitz s'était retourné et regardait sa femme.

Il vit ses grands yeux clairs remplis de larmes et, un moment, il s'immobilisa, devenu pâle devant ce déluge imprévu.

Orane pleurait ! Les prunelles d'azur étaient brouillées d'un voile humide !

Toute la superbe de l'homme s'effondrait subitement.

Il y a vraiment des minutes poignantes dans la vie d'un Espagnol correct, c'est-à-dire chevaleresque, bouillant et généreux, comme il se doit.

L'impétueux et ardent caballero qu'était Ruitz sentait fondre en lui, vertigineusement, tous les nuages orageux accumulés en sa cervelle depuis une heure à propos d'un mot malheureux.

Orane pleurait !

Un homme bien élevé, ayant du cœur, ne peut pas rester insensible à des larmes de femme. N'était-ce pas assez que lui, Ruitz, fût obligé, pour maintenir sa dignité d'homme, de demeurer

impeccable et silencieux devant celle qui l'avait humilié ?

Largement, il respira, pendant qu'au creux de ses poings fermés ses ongles entraient dans la paume de ses mains.

Soudain, maîtrisant avec peine sa nervosité, il saisit son chapeau et ses gants.

Il fallait fuir ce danger d'attendrissement tendu devant son amour-propre.

Il vint vers sa femme pour la saluer, partir... et il s'arrêta.

Debout devant celle-ci, il continuait de la fixer. Il aurait voulu pouvoir continuer sa route et échapper à cette redoutable contemplation, mais il avait l'impression que ses pieds restaient rivés au sol.

Il eut conscience, soudain, qu'un danger menaçait son libre arbitre. Encore quelques secondes de ce rapprochement avec Orane, et il allait commettre quelque bêtise que son orgueil lui reprocherait ensuite. Pour échapper à l'attrance des yeux bleus levés sur lui, il lui

fallait quitter la pièce.

Il mit son chapeau, le retira, et eut même la force de faire entendre un léger rire. Puis, ces quelques gestes lui ayant rendu un semblant d'équilibre, il fut assez calme pour pouvoir lever sa main vers le visage féminin et en tapoter gentiment les joues. Ce geste paternel, qui indiquait une certaine maîtrise de soi, le plongea dans l'émerveillement pour le sang-froid dont il était capable.

— Quelle grande enfant ! fît-il, avec une indulgence mesurée. Voulez-vous bien vite essuyer ces beaux yeux que les larmes abîmeraient. Voyons, petite madame... qu'est-ce que ce gros chagrin ?

La moue d'Orane s'accentua.

— Vous êtes toujours fâché contre moi ?

— Je vous ai dit que non.

— Vous n'avez pas mangé.

— Je n'avais plus faim.

— Mais vous partez quand même, maintenant ?



– Oui... quelques courses à faire avant de regagner mon bureau...

– Il n'est pas l'heure, pourtant.

L'Espagnol eut vers la porte de sortie un coup d'œil éloquent. Il ne se sentait vraiment pas de taille à résister à l'attraction d'une Orane toute contrite, mille fois plus désirable encore dans cette attitude soumise. N'était-il pas préférable de s'éloigner ?

Mais la futée avait dû déjà s'apercevoir qu'elle avait une influence extraordinaire sur les velléités d'évasion de son impétueux compagnon.

– Miguel, si vous ne voulez pas que je continue de pleurer, ne partez pas encore, ne me quittez pas ainsi.

– C'est du chantage, je crois ! plaisanta-t-il.

– De l'opportunité, plutôt : voyez l'heure ! Vous aurez largement le temps de boire votre café... Regardez, il est servi.

Elle l'attira dans la salle à manger.

– Vous êtes une tyrannique maîtresse de maison, Orane, remarqua-t-il en lui obéissant.

– Et vous un odieux personnage, toujours prêt à me causer du chagrin.

– Oh ! je proteste... le chagrin...

Mais, impérieusement, elle coupa sa protestation en lui passant légèrement une tasse de café sous le nez.

– Ne parlez plus. Sentez ! Un croquant seul pourrait résister à cet arôme ! Et comme vous n’êtes pas un croquant...

Il la regarda... et il se sentit lâche... si lâche, soudain ! Comme il aurait voulu pouvoir lui prouver tout de suite son amour !

– Il est évident que ce café sent bon, convint-il, en s’asseyant devant le guéridon sur lequel sa femme avait servi les tasses.

En cette minute, il avait conscience de manquer complètement d’énergie. Un mot, un geste, un regard d’Orane, et il était tout retourné. Pis même, pour un baiser de cette affolante petite bouche, il eût accepté d’admettre qu’il n’était qu’un âne ou un manant !

Une chiffre qu’il était... une véritable chiffre ! Si

ses camarades de guerre le voyaient, ils n'en reviendraient pas ! Capituler ainsi devant cette petite dinde qui l'avait traité de commis !

Il but son café en silence. La tasse vide, il se leva.

– À présent, je pars, fit-il, la voix rauque. Je vous remercie, Orane, d'avoir insisté pour me faire prendre ce breuvage. Il était très bon. Il... Je...

– En voulez-vous encore une tasse ? Avec un rien de rhum ?

– Non, non ! Je vous remercie.

Cette fois, la jeune femme n'insista plus.

Elle avait vu passer dans les yeux de l'homme tout un monde de pensées, de désirs... comme des nuages lointains se lèvent à l'horizon du soir. Et ces nuées-là, Orane préférait ne pas les voir se préciser devant elle... car elle n'était pas très sûre, contre le péril de cet ouragan-là, et malgré sa pudeur, la petite épouse n'eût pas inconsciemment cherché un refuge dans les bras de Miguel.

\*

Il était dimanche et, au courrier du matin, le facteur avait apporté une lettre à Orane.

Une lettre de sa mère, qui contenait non seulement quatre longues pages d'une écriture serrée, mais encore un gros chèque de M. Le Cadreron... un chèque au nom de Ruitz.

Et comme si cet envoi n'était pas assez extraordinaire, l'affectueuse maman annonçait à ses enfants que, tous les mois, le père en enverrait autant.

Orane eut un éblouissement et ses yeux s'emplirent de larmes devant la bienheureuse nouvelle, non pas que l'envoi d'argent eût un effet quelconque sur elle, mais ce chèque représentait tant de tendresse, de pardon, d'oubli, que son cœur d'enfant s'épanouissait : elle pourrait revoir ses parents, ils aimeraient Miguel ; celui-ci serait satisfait de leur volte-face et, tous ensemble, ils vivraient heureux. Une magnifique

aurore se levait...

M<sup>me</sup> Le Cadreron ne cachait pas d'ailleurs à sa fille les raisons qui avaient amené l'industriel à changer d'avis :

« Ton père s'est renseigné, ma chérie. Il a voulu savoir quel était exactement l'homme que tu avais épousé. Il a, partout, obtenu des réponses excellentes, dont il est enchanté. Ton mari est très estimé, c'est quelqu'un et il a devant lui un fort bel avenir... plus que ton père ne pouvait l'espérer dans ses plus beaux rêves pour toi. Sois donc bien gentille et bien affectueuse pour Miguel, ma chérie ; c'est à toi qu'est confié le soin d'effacer tout ce qui peut séparer ton mari de nous. Je ne doute pas que ton amour y parvienne bientôt, etc. »

Orane relut plusieurs fois ces lignes maternelles et, très troublée par ce que sa mère lui annonçait, elle se réserva de demander à celle-ci quelques éclaircissements sur les

renseignements obtenus par M. Le Cadreron sur son gendre.

En attendant, elle devait remettre à Ruitz le chèque de son père. Après avoir caché dans son corsage la lettre qu'elle venait de recevoir, Orane alla retrouver son mari qui, enfoncé, béatement, cigarette aux lèvres, dans le creux d'un confortable fauteuil de velours, lisait les journaux du matin.

Elle tenait le chèque à la main.

— Oh ! Miguel, vous ne vous douteriez jamais de ce que je viens de recevoir pour vous.

— Pour moi ? Mais de qui, d'abord ?

— De mon père qui vous le transmet par ma mère...

— De votre père ? Non ! je ne vois pas réellement..

— C'est quelque chose de très gentil... de très réparateur.

— Vraiment ! Si vous le dites ! Quoique par cette filière détournée : votre mère, vous, moi, ça ne me paraisse pas, de prime abord, quelque

chose de très rassurant.

Une moue de déplaisir éteignit sur les lèvres juvéniles le sourire d'Orane.

– Oh ! si vous critiquez déjà...

– Mais du tout, petite fille. Je ne faisais cette observation qu'en passant. Dites-moi vite de quoi il s'agit, c'est la meilleure manière d'empêcher des suppositions maladroites.

– Eh bien ! voilà ! fit-elle, reprenant son air enjoué pour tendre le chèque à son mari. Et vous savez, mère me prévient que nous en recevrons autant tous les mois.

Ruitz regarda le chèque sans le prendre. Du premier coup d'œil, il avait dû reconnaître la forme conventionnelle de ce papier-monnaie.

– Qu'est-ce que c'est que ça ?

– Un chèque.

– Un chèque ?... À qui ?

– À votre nom... et, comme je vous le dis, tous les mois...

– De l'argent à moi ? Pour quoi faire ?

– Oh ! voyons, Miguel, vous devinez bien... la femme ne doit-elle pas, quand elle le peut, contribuer un peu aux dépenses de son mari.

– Ah ! c'est... Et c'est M. Le Cadreron qui m'envoie cette somme ?

– Oui. C'est gentil, n'est-ce pas ?

– Mais je croyais que votre père avait décidé de ne pas vous donner un sou !

De nouveau, sur le visage d'Orane, une inquiétude passa. Ruitz empruntait pour lui parler une voix un peu sèche, assez désagréable ; d'autre part, il n'avait pas fait un geste pour prendre le chèque qu'elle continuait de lui tendre.

À la dernière exclamation de son mari, elle eut un sourire presque humble, tant elle s'efforçait d'y mettre un air de conciliation.

– Père aura changé d'avis, probablement, fit-elle en souriant. Une façon comme une autre de revenir sur son emportement... de vous rendre justice aussi, peut-être.

Un soupçon effleura l'Espagnol.

– Et c'est lui seul ? Ce n'est pas vous, Orane,



qui lui avez suggéré cet envoi ?

– Oh ! non, ça je vous le jure, Miguel ! D'ailleurs, je n'écris qu'à ma mère.

Le regard du jeune homme s'attarda sur le visage rougissant mais si franc de sa femme.

– Peut-être avez-vous parlé de chiffres à celle-ci ? De désirs que vous ne pouviez réaliser ? D'économies qu'il fallait faire ?

– Non, non ! s'indigna Orane. Je n'ai rien dit, absolument rien qui justifie ce geste de mon père ! Ceci vient de lui seul, je vous l'affirme.

– Alors, je ne comprends pas ! Je n'ai jamais demandé un sou à votre père.

– Vous n'aviez pas à le faire. N'est-ce pas aux parents qui marient leur fille d'assurer, quand ils le peuvent, le bien-être du jeune couple. La dot n'est pas une coutume exclusivement française et je veux croire que, dans tous les pays du monde, elle existe en faveur des jeunes filles qui se marient.

– C'est, en effet, une habitude qui fleurit sous toutes les latitudes.

– Vous voyez bien.

– Mais, moi, je n’ai rien demandé à votre père et celui-ci a eu soin de me prévenir qu’il ne fallait pas que je compte sur lui en aucun cas... Je n’oublie pas, acheva-t-il durement, que M. Le Cadreron s’est inquiété ironiquement si j’étais en mesure de vous assurer la nourriture. On ne pouvait pas être plus aimable, n’est-ce pas, pour le soldat qui, après deux ans de durs combats au front, venait simplement chercher la femme qu’il avait épousée au péril de sa vie.

Il parlait avec assez de calme, mais sa voix était basse et il était très pâle. Orane, subitement désillusionnée, sentait l’orage gronder en lui.

– Écoutez, Miguel, intervint-elle cependant avec le désir d’arranger les choses. Je n’ignore pas combien mon père a été maladroit avec vous. Il a prononcé des mots qu’il ne pensait certainement pas, mais qui n’en étaient pas moins pénibles pour votre amour-propre. Vous voyez, je ne cherche pas à diminuer ses torts...

– Je ne vous le permettrais pas. Orane. J’estime que, dans son ménage, le mari est seul

qualifié pour juger de l'importance des injures qui lui sont faites.

– Loin de moi cette idée de toucher à vos prérogatives, balbutia la jeune femme, qui perdait un peu pied devant les dimensions que prenait l'incident. Encore une fois. Miguel, j'admets que mon père a été très maladroit avec vous. Mais est-ce une raison pour que nous demeurions fâchés éternellement avec lui ? On pardonne beaucoup à un homme de son âge et... c'est mon père ! Ne pensez-vous pas que, tôt ou tard, il faudra bien que nous reprenions contact avec lui ?

– Je n'en vois pas la nécessité.

Les yeux d'Orane s'emplirent de larmes.

– Ne dites pas cela, Miguel ! Je n'ai jamais envisagé que je pouvais ne plus voir les miens... Des enfants ne peuvent pas garder longtemps rancune à leurs parents. Ils ont des devoirs, des obligations, auxquels les contraignent les exigences de la vie.

– Vous, peut-être ; moi, je ne suis uni à votre

famille que par un lien légal...

– Non ! Vous, moi, c'est pareil ! Nos deux sorts sont liés, à moins que vous ne teniez à perpétuer cette division... à éterniser cette querelle initiale... aussi pénible dans une famille qu'une lutte intestine dans un pays.

Miguel comprit l'allusion et son irritation en augmenta encore. Cette petite Orane, avec son apparente douceur, allait-elle donc lui jeter à la figure l'entêtement des partis dans cette maudite guerre civile qui avait décimé son pays ?

– Enfin, Orane, où voulez-vous en venir ?

– À... à expliquer l'envoi de ce chèque.

– Eh bien ! c'est parfait ! Votre père a cru devoir l'envoyer, il a eu raison. C'est cela que vous désirez me faire entendre ?

– Oui... Et surtout que vous soyez bien persuadé que père n'a pas fait cet envoi pour vous être désagréable.

– Admettons-le, si ça vous fait plaisir.

– Cela est certain, je vous l'affirme.

– Très bien, je ne discute pas ! Le pis est que moi, je n'accepte pas ce chèque et je vous prie de le lui renvoyer.

– Oh ! Miguel, vous ne voulez pas dire...

– Si, vous avez très bien compris, mon petit ! Je n'ai pas besoin de l'argent de votre père ; j'en gagne suffisamment pour assurer votre existence et la mienne. Je ne crois pas vous avoir laissée manquer de quelque chose...

– Il ne s'agit pas de moi, mais de nous. Un père se doit...

– Je n'accepterai rien ! cria brusquement le jeune homme. Ne comprenez-vous pas, à votre tour, que votre insistance est un affront ? Est-ce que j'ai besoin des libéralités de votre père ? Vous-même, attendez-vous cet argent pour réaliser un achat ? Est-il un caprice que vous désirez satisfaire ?

Et s'animant de plus en plus, il tira son portefeuille de sa poche.

– Que vous faut-il, Orane ? Demandez-le-moi ! Je ne crois pas vous avoir jamais refusé

quelque chose.

En parlant, il avait ouvert son portefeuille et en tirait des billets de banque.

– Vous voyez que je n’attends pas après vos parents pour entretenir mon ménage. Je vous avais dit que ma situation allait s’améliorer, c’est chose faite à présent et il est inutile de vouloir m’atteindre sous cet angle financier.

Orane ne répondit pas. Elle était atterrée. Tout ce qu’elle disait se retournait contre son père, alors qu’elle aurait tant voulu pouvoir suivre les conseils de sa mère et rapprocher les deux hommes.

– Vous allez renvoyer ce chèque à votre père, ordonna Ruitz, en désignant du doigt le malencontreux papier. Vous lui direz que je le remercie de sa générosité, mais que je n’ai pas besoin qu’il change quelque chose aux décisions prises lors de notre départ de chez lui.

Un sanglot monta à la gorge d’Orane.

– Je ne dirai rien et je ne renverrai pas ce chèque ! s’écria-t-elle avec désespoir.

– Pourquoi, si je vous l’ordonne ?

– Parce que, sur ce point, je ne vous obéirai pas, Miguel. Je ne tiens pas du tout à faire de la peine aux miens et je ne veux pas me prêter à vos ressentiments ou être responsable de votre mauvaise humeur.

Elle s’était assise et, les coudes sur la table, elle cachait dans ses mains son visage inondé de larmes.

L’attitude autant que les paroles d’Orane désarçonnèrent un peu le bouillant hidalgo.

En lui refusant si nettement de servir d’intermédiaire entre lui et son père, la jeune femme le forçait à réfléchir et à prendre ses responsabilités. Oh ! Ruitz se rendait compte qu’il avait parfaitement le droit de ne pas accepter l’argent de M. Le Cadreron, mais cette petite bonne femme, qui n’hésitait pas à l’en blâmer ouvertement compliquait singulièrement la situation : s’il agissait contre l’industriel sans l’assentiment de sa femme, il se mettait dans son tort vis-à-vis d’Orane et créait un fâcheux précédent dans leur ménage.

Très gêné, il vint vers elle.

– Réellement, Orane, je vous aurais crue plus orgueilleuse sur un pareil sujet. Vous me placez dans une position équivoque... très délicate envers un autre homme qui m'a outragé.

– Oh ! les outrages d'un père ! Ce n'est jamais bien grave, quand on veut y mettre un peu de bonne volonté ou de respect filial.

– Peut-être, en effet, ne suis-je pas parfait sous ce rapport. Je manque d'esprit de conciliation... autant que de sympathie filiale ! Une chose est sûre, c'est que je n'accepte pas de profiter de ce chèque ; mais je comprends très bien que je ne puis pas vous obliger à le renvoyer à votre père, si ce fait constitue à vos yeux une injure. Je ne veux pas, non plus, vous détacher des vôtres. Gardez donc cet argent, si vous le désirez ; usez-en comme il vous plaira... pourvu que ce ne soit pas pour les dépenses qui m'incombent dans la maison ou dans notre entretien. Je me désintéresse complètement de ce que vous en ferez... Cela va comme ça ?

– Oui, répondit-elle en s'essuyant les yeux,



c'est mieux ainsi ! Mes pauvres en profiteront, ou j'inviterai mes amies à le dépenser avec moi.

– Si vous voulez. Cet emploi ne me regarde pas... du moment que mon amour-propre est sauvegardé.

– Oh ! ne mettez pas votre amour-propre à toutes les sauces ! railla-t-elle. Je crois que votre fierté n'aurait pas à se glorifier d'être la cause d'un dissentiment grave entre votre femme et sa famille. Voyez-vous, Miguel, il faut toujours prendre soin d'écarter les sujets de division entre proches. Personnellement, notre égoïsme n'est pas seul en cause ; il est bon de ménager l'avenir.

La phrase était malheureuse. Ruitz, que les larmes d'Orane inclinaient à la générosité, bondit en entendant les derniers mots de celle-ci.

– L'avenir ! Ménager l'avenir ! explosa-t-il. Ah ! non, vous n'allez pas me servir cette phrase-là à propos de vos parents ! C'est assez que vous en ayez usé avec moi depuis des semaines. Ménager l'avenir ! Cette mirobolante formule ne paraît pas avoir réussi entre nous et, après deux mois d'usage, j'ai l'impression qu'au lieu de

ménager l'avenir, elle l'a tout bonnement escamoté. Où sont-ils, les espoirs que je nourrissais au début ? Vous aurez fait envoler tout !

Penché vers sa femme, la dardant de ses prunelles en feu, il l'apostropha directement :

— Vous y croyez encore, vous, à l'avenir ? Vous vous imaginez sans doute qu'elle pourra continuer longtemps ainsi, cette existence que vous avez voulue ? Ménager l'avenir ! Ah ! vous vous y connaissez pour dissiper les illusions et anéantir les espérances ! Je vous retiens, Orane, comme doucheuse ! Un joli métier que vous faites là et vous pouvez être fière des résultats obtenus !

L'emportement du jeune homme était à un point si culminant qu'Orane, un instant, crut que, dans sa colère, il allait la frapper. Ruitz se contenta de ponctuer son discours d'un grand coup de poing sur la table. Puis, furieux plus encore contre lui qui n'avait pas su dominer ses nerfs que contre Orane dont les paroles l'avaient cinglé, il quitta son logis, y laissant sa jeune

femme effondrée, dans un état d'accablement complet.

« Oh ! qu'il est méchant ! Qu'il est méchant ! bégayait-elle en entendant la porte se refermer sur lui. Quelle scène pour un pauvre petit mot que j'ai dit... et un mot raisonnable, en somme. Oui, on doit ménager un *plus tard* toujours possible, les événements s'arrangent avec le temps. À quoi servirait-il d'exaspérer mon père et de mettre de l'irréparable entre lui et nous ? C'est comme avec mon mari, après les mauvais souvenirs gardés de Barcelone... Cette nuit qu'il m'a imposée ! Je suis sûre que je le détesterais aujourd'hui si j'avais accepté ses avances du premier coup... »

Elle s'arrêta, soupira, réfléchit, et le résultat de ses méditations la fit sangloter à nouveau.

« Il a dit que l'avenir n'existait plus... parce qu'il ne m'aime plus, parbleu ! Il ne se soucie pas de moi, maintenant qu'il me connaît ; tandis que moi... à présent... je sais qui il est... » Elle se moucha longuement, défilant l'amer chapelet de ses regrets.

« Mon Dieu ! je n'aurais pas dû tant attendre !

Ça ne m'a servi à rien de... de remettre... Il ne me l'a pas envoyé dire que ses sentiments ont changé... Que me fallait-il faire, alors ? Cet homme était un inconnu pour moi et je ne l'aimais pas... Comme la vie est difficile et comme je suis malheureuse ! »

La solution de ce grave problème était malaisée à trouver. La pauvre put s'y employer jusqu'au soir, car son irascible compagnon n'eut pas trop de toute la journée pour dissiper sa mauvaise humeur, et ce n'est qu'à la fin de l'après-midi qu'il rentra chez lui, l'œil glacial et le front têtu.

Le temps n'était vraiment pas au beau dans le petit ménage d'Orane.

\*

Un événement, bien anodin en apparence, vint porter un coup décisif à la pénible situation créée entre les deux époux par cette regrettable explication.

Ce fut le lendemain que l'orage éclata, sans qu'ils l'eussent souhaité ni l'un ni l'autre.

Orane n'était pas sortie, cet après-midi-là. Assise devant son bureau, elle écrivait à sa mère une lettre dans laquelle elle s'efforçait de parler de son ménage et de son mari en termes rassurants. La porte du salon s'ouvrit derrière elle et Miguel entra.

Ne pouvant pas supposer qu'il fût de retour chez eux à cette heure, Orane eut un léger sursaut au bruit que fit la porte.

– Ah ! vous êtes là, Miguel, dit-elle en reconnaissant l'arrivant.

Il s'avança vers sa femme et lui baisa la main, mais elle paraissait subitement si désorientée qu'il prit pour de la gêne ce qui n'était somme toute que de la surprise.

Que supposa-t-il ? Quelle hypothèse échafauda-t-il ? Elle ne lui avait pas donné tellement de preuves d'amour pour que le soupçon ne l'effleurât pas.

Instinctivement, ses yeux se portèrent sur la

lettre qu'Orane écrivait.

Une rougeur empourpra le visage de la jeune femme et, sans réfléchir aux suppositions que son geste pouvait faire naître, elle posa vivement le buvard sur la page encore toute fraîche d'encre.

À cette vue, une expression indéfinissable contracta les muscles du visage basané.

– Vous écrivez ? remarqua-t-il, sans bien se rendre compte de l'altération de sa voix, car il interprétait tout de suite dans un sens défavorable ce mouvement trop spontané pour ne pas cacher quelque crainte intime.

– Oui, j'écrivais à ma mère.

– Vous permettez ?

Alors, avant qu'elle ait pu intervenir et protéger l'inviolabilité de sa correspondance, l'homme avait soulevé le buvard et pris la lettre inachevée.

– Ah ! s'écria-t-elle, je proteste !

Le cri, comme le geste de tout à l'heure, fut instinctif.

Dressée à présent, la jeune femme cherchait à ressaisir son bien ; mais Ruitz tenait de la main gauche la suspecte missive, tandis que, de la droite, il repoussait Orane qui essayait vainement de reprendre le papier.

Ce fut naturellement Miguel qui demeura vainqueur, son long bras pouvant tenir bien loin en l'air le malencontreux écrit.

Pendant qu'Orane, toute rageuse, se mettait à pleurer, Ruitz, le plus tranquillement du monde, en homme fermement résolu à pousser jusqu'au bout sa curiosité, s'approchait de la fenêtre et, indiscrètement, prenait connaissance des lignes écrites par sa femme :

« Ma petite maman chérie,

« Tu me fais des recommandations exquises dans ta dernière lettre à propos de Miguel. Je m'empresse vite de te rassurer : j'adore mon mari qui est un homme charmant et qui ne m'a donné, jusqu'à présent, aucun sujet d'inquiétude ni de regret.

« Notre ménage est, en vérité, un gentil ménage d'amoureux. Miguel est très aimant, plein de soins et je t'assure que je commence à m'attacher profondément à lui. Les heures me paraissent longues quand il n'est pas là et, le soir, je suis heureuse quand, appuyés l'un contre l'autre, nous allons nous distraire dans quelque endroit de la capitale.

« Hier, l'arrivée du chèque envoyé par papa a mis Miguel de bonne humeur, car sa situation lui permet d'entretenir largement notre existence. Alors, très amoureuxment, il a décidé de m'en abandonner le montant : « Pour satisfaire tous vos caprices, ma chérie... que vous ayez la joie, pendant quelques heures, de vivre sans compter... comme si un fleuve d'or surgissait de votre portemonnaie. » Quelle délicieuse pensée, n'est-ce pas, ma maman ?

« Tu vois, je me sens près de Miguel toute petite et protégée par sa tendresse. Tu peux être certaine que ta grande fille ne regrette pas son voyage en Espagne, puisque la destinée lui ménageait une si belle revanche, un mari très



épris de sa petite épouse.

« Donc, maman chérie, sois complètement rassurée et dis bien à mon papa que je ne l'oublie pas et qu'il ne se passe pas de jours où je ne forme mille et mille projets pour nous rapprocher de vous davantage. Dis-lui aussi que mes caprices de multimillionnaire seront très modérés et que mon « fleuve d'or » coulera longtemps sans qu'il ait besoin de renouveler un si gros envoi : je suis toujours sa petite fille raisonnable et simple qui n'aime pas du tout le gaspillage.

« Je rêve souvent des Jachères, du grand parc ensoleillé que je compte revoir au printemps avec Miguel, de mon bon Pataud que j'embrasse bien fort... »

Le jeune mari avait lu cette lettre avec surprise. Il la relut.

Un léger sourire flottait sur ses lèvres quand il eut terminé, cependant qu'à deux pas de lui, le visage sombre, Orane, toute crispée, le regardait, les yeux brillants de colère contenue.

Miguel reposa en silence la missive sur le bureau ; les phrases délicieuses d'Orane le charmaient et il oubliait l'indiscrétion qu'il avait commise en les lisant malgré elle.

Le visage détendu et joyeux, il s'approcha doucement de sa femme... peut-être pour la féliciter d'avoir si gentiment arrangé l'histoire du chèque, dont il se sentait moins fier à présent. Mais celle-ci ne lui donna pas le temps de prononcer un mot.

Pâle d'indignation, elle s'empara vivement de la lettre qu'il venait de lire et dans une sorte de fureur, elle la déchira en multiples morceaux. Regardant ensuite son mari dans les yeux, elle lui jeta, d'une voix qu'elle aurait voulu plus ferme, mais que la colère coupait tumultueusement :

– J'ai horreur que ce que j'écris soit lu par des personnes que ça ne concerne pas. Cette lettre n'est plus intéressante pour moi, maintenant que vous en avez pris connaissance.

Son ton s'imprégna de tout le persiflage possible pour ajouter :

– J’espère que vous ne supposez pas que tout ce que j’ai écrit là-dedans soit vrai, n’est-ce pas ? Tout ceci est une plaisanterie, une invention ! Il faut bien que j’endorme les inquiétudes de maman qui m’aime tant et qui se tracasse si fort de me savoir loin d’elle.

Elle se tut, attendant une protestation qui ne vint pas, car la jeune femme n’avait pas eu besoin d’en dire bien long pour que son compagnon se fût aperçu de sa méprise : sa femme restait sans indulgence pour lui et les mots affectueux de la lettre ne signifiaient rien.

Le visage décomposé, lui aussi, il la fixait à son tour d’un air singulièrement dur.

L’attitude rigide de son mari ne démontra pas Orane, cependant. Tout à coup, au contraire, elle éprouvait le besoin de faire une scène, ne fût-ce que pour faire départir de son calme ce Ruitz si maître de lui.

Miguel comprit-il cette exaltation inattendue ? Cette querelle qu’elle lui cherchait, en vérité ? C’est fort douteux. Il était mal remis de sa déception, la lettre merveilleuse de sa femme

l'ayant transporté au huitième ciel, d'où il avait dû redescendre si brusquement. Son amour-propre s'en trouvait d'autant plus froissé.

Ce fut avec un calme apparent qu'il répondit, un peu mordant :

– Oh ! je ne me leurre pas, señora. J'ai déjà appris à mes dépens que vous saviez à merveille manier le chloroforme. Cette lettre était un prodigieux anesthésique, un modèle du genre que vous n'auriez vraiment pas dû détruire. Il est dommage que vous soyez si impétueuse. Cet étalage de vertu et d'amour conjugal aurait fait plaisir à votre chère maman. Par exemple, ce que je ne puis comprendre, c'est votre colère actuelle. Vous deviez cependant être rassurée et vous dire que je saurais lire entre les lignes. Il n'y a eu en mon esprit aucune équivoque, je vous l'assure.

La jeune femme fit deux ou trois fois le tour du salon avec un énervement grandissant. L'air narquois de son mari la cinglait.

Mais Miguel continuait avec ironie :

– Il ne m'était même pas difficile de

comprendre dans quel but vous aviez écrit tout ceci. En revanche, ce que je m'explique mal, c'est pourquoi vous étiez si embarrassée quand je suis entré au salon ?

– Je ne voulais pas que vous lisiez cette lettre. Elle ne vous était pas destinée et votre fatuité ne pouvait qu'en tirer avantage.

– Ma fatuité ? Quel enfantillage ! Voyons... Il me suffisait de lire pour me rendre compte que vous ne pensiez pas un mot de ce que vous écriviez. Je ne suis ni un mari charmant, ni un mari aimant... pour la bonne raison que, ne vous aimant pas, je ne puis pas vous marquer des attentions particulières.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une netteté tranchante, qui semblait couper court à toute équivoque.

Orane était devenue rouge. Vexée malgré elle, elle ne put faire autrement que de prendre un petit air hautain pour répondre :

– Mais, moi non plus, je ne vous aime pas, Miguel. Ceci ne fait aucun doute, j'espère ?

– Aucun.

– Je ne tiens donc pas du tout à votre affection.

– J’en était sûr. C’est pourquoi il ne pouvait y avoir aucune erreur sur le sens de votre lettre. C’est bien ceci que, depuis quelques minutes, vous tenez à établir entre nous, je crois ? Eh bien ! c’est fait ; nos rapports sont tout à fait précisés à présent... Vous êtes contente ?

Ceci dit le plus naturellement du monde, il passa dans la pièce voisine, sans même chercher à lire sur le visage de sa compagne l’effet de sa dure riposte.

Orane l’entendit aller et venir, ouvrir la porte de son secrétaire, sans bien comprendre ce qu’il préparait. Aussi fut-elle un peu saisie lorsqu’elle le vit réapparaître dans l’embrasure de la porte, valise en main et pardessus sur le dos.

À cette vue, la jeune femme s’immobilisa et regarda son mari avec de grands yeux surpris.

Il partait !...

Sa colère venait de tomber brusquement. Où allait-il ? Que signifiaient cette grande valise et

ce manteau de voyage ?

Une inquiétude lui pinça le cœur : est-ce qu'il l'abandonnait pour toujours ? Mon Dieu ! ce n'était pas possible !

– Vous partez, Miguel ? balbutia-t-elle d'une voix subitement changée.

– Oui, répondit-il laconiquement en s'avançant vers elle, une liasse de billets de banque à la main et sans la regarder.

« Je pense, señora, que vous aurez suffisamment d'argent avec ceci pour terminer la fin du mois. Vous serez seule assez longtemps... Cependant, si vous croyez que ce n'est pas assez, je puis ajouter quelques billets à cette somme.

Orane, elle, l'examinait sans comprendre.

– Mais... mais, bégaya-t-elle, désorientée, vous n'allez pas me laisser seule ici ?

– Si. Je pars !

– Où allez-vous ?

– Je dois rejoindre mon patron.

– Votre patron ?

- Oui.
- Où est-il ?
- À Genève.
- Vous quittez la France ?
- Hélas ! il le faut.

Jamais, jusqu'ici, il ne lui en avait tant dit sur ses allées et venues. De quel patron voulait-il parler ? Quel était ce prétexte invoqué si vite après la scène terrible qui les avait divisés tout à l'heure ?

Machinalement, elle tortillait son mouchoir entre ses doigts.

– Mais... qu'est-ce que vous allez faire à Genève ?

– Je vous l'ai dit, rejoindre mon patron. Je ne sais rien de plus. Probablement a-t-il besoin de moi à son côté... pour le soutenir peut-être. Je ne sais pas, moi ! Ma mission n'a pas été définie. On m'a dit de partir, je pars.

– Et ce sera pour longtemps ?

– Ah ! cela, je n'en sais rien ! J'avais



envisagé, fit-il après un court silence, la possibilité de vous emmener avec moi à Genève. C'est toujours intéressant, pour une jeune femme, la vie d'hôtel pendant quelques jours à l'étranger... Mais, après la petite scène de tantôt et les paroles un peu dures mais très explicites que vous avez prononcées, je pense qu'il est préférable que nous nous séparions pendant quelque temps... que je parte seul. Si vous voulez aller vous-même porter de vos nouvelles à vos parents, vous êtes libre de le faire. Ils seront heureux de vous voir, j'en suis sûr.

Et, désignant la corbeille à papiers où les morceaux de la lettre gisaient, éparpillés :

– Ce serait peut-être plus simple que de recommencer ces pages qui demanderaient un nouvel effort d'imagination. Et puis, de vive voix, on n'est pas forcé de mentir... Maintenant, madame, je file, car j'ai peur de manquer mon train.

Orane restait figée sur place. Le ton ironique de son mari la replaçait subitement dans l'atmosphère batailleuse de tout à l'heure.

Et cependant, il partait, elle en avait conscience... Conscience aussi qu'elle avait peut-être des torts à se reprocher. Son emportement avait été ridicule... le sien aussi, d'ailleurs ! Ruitz n'était pas exempt de tout blâme, quoiqu'il parût rejeter tous les torts sur elle.

Mais il partait ! Il partait sans que cette situation pénible puisse être modifiée.

– Vous reviendrez ? balbutia-t-elle.

– Je pense que oui... à moins que le ciel ne nous tombe sur la tête, comme disaient les Gaulois ! Avec ces maudits événements politiques, on ne peut pas être sûr du lendemain.

Il souriait, mordillant légèrement sa lèvre inférieure, peut-être pour refréner les paroles narquoises qui lui venaient aux lèvres, à moins que ce ne fût pour dérober quelque sentiment intime ressenti malgré lui.

Orane, éperdue, regardait machinalement autour d'elle, comme si elle cherchait un appui pour la soutenir en cette ambiance familiale.

Ses yeux s'arrêtèrent sur la valise que son

mari tenait à la main. Celle-ci manquait d'élégance. Alors, pour atténuer un peu, avant le départ, l'impression douloureuse laissée par la discussion qui venait d'avoir lieu, la jeune femme offrit la sienne avec empressement. Ne cherchait-elle pas à s'assurer, plutôt, qu'il n'enlevait pas toutes ses affaires ?

— Permettez-moi, tout au moins, de mettre une autre valise à votre disposition, la mienne me paraît plus confortable pour un long voyage.

Sans attendre son acquiescement, elle se dirigea vers l'armoire et en retira une longue mallette en veau ciré.

— Pourquoi vous en priver ? observa Ruitz, un peu vexé que la sienne fût moins belle, en effet.

— Je vous en prie, n'y voyez pas autre chose qu'un peu plus de confort ; celle-ci est très pratique, je vous assure. À l'intérieur, il y a une trousse de voyage et, comme vous devez rester là-bas assez longtemps, ses dimensions appropriées vous permettront d'y placer vos habits sans les froisser. Réellement, la vôtre est un peu petite, pour un séjour prolongé.

Miguel mit d'abord une certaine mauvaise grâce à accepter ; puis il se rangea à l'avis d'Orane qui tint à y mettre elle-même les objets de son mari. Le cœur gros, mais s'efforçant de ne pas le laisser paraître, elle rangea les vêtements ; ensuite, elle dit doucement, sans voir le regard halluciné dont il suivait tous ses mouvements :

– Voilà ! J'espère, Miguel, que vous ferez bon voyage.

– Je vous remercie, señora. Tâchez, de votre côté, de profiter de votre liberté pour aller voir vos parents. Ils seront ravis, je pense, de vous revoir beaucoup plus tôt qu'ils ne l'espéraient... Mais voici l'heure ! Cette fois, madame, je prends définitivement congé de vous.

La jeune femme eut un geste pour le retenir, pour empêcher la gravité des conséquences de cette séparation. Mais il avait achevé son salut, sans voir le geste de protestation de la jeune femme... sans lui donner un adieu plus cordial... et elle entendit jouer la serrure du vestibule avant d'avoir pu modifier l'atmosphère encore trop chargée d'électricité. Pourtant, ce bruit

métallique du pêne qui glisse sur de l'acier parut la sortir de sa léthargie.

D'un bond, elle ouvrit la porte du salon, puis celle du palier ; l'ascenseur était en marche quand elle arriva auprès de la cage de l'escalier.

— Miguel ! Miguel ! supplia-t-elle, ne partez pas ainsi ! Je vous rejoins là-bas, voulez-vous ?

Mais l'ascenseur continua de descendre.

Ruitz avait-il perçu le cri de sa femme ?

S'il n'avait pas entendu le sens de ses paroles, du moins il avait dû comprendre sa protestation dans cette attitude implorante, dans ce mouvement qui la jetait vers lui.

Ce fut lorsque l'ascenseur arriva au rez-de-chaussée que le jeune mari songea que, d'une simple pression sur le bouton d'ébonite, il aurait pu suspendre sa descente et écouter ce que sa femme avait à lui dire.

Malheureusement, Orane lui avait jeté, une demi-heure auparavant de si pénibles arguments qu'il eut un grand geste du bras, comme pour repousser la pensée d'un raccommodement trop

hâtif, ou pour balayer tous les regrets qu'il avait de partir sur cette déplorable impression.

À son retour, on verrait. Il fallait donner une leçon à cette petite fille si altière. D'ailleurs, la vie pouvait-elle continuer ainsi ? Il ne s'en sentait plus le courage.

Alors ?...

Dans les meilleurs ménages, on a besoin, parfois, de s'éloigner l'un de l'autre. Ces petites vacances reposent de bien des moments pénibles puisque, pendant quelque temps, on peut abandonner le masque et reprendre une attitude naturelle.

Les poètes n'ont-ils pas comparé souvent l'amour à une flamme et l'absence au vent ? Le vent éteint la flamme fragile, alors qu'il ranime celle qui est déjà grande.

Si cette séparation de quelques jours n'amenait aucun changement dans les rapports qui régissaient les deux époux, eh bien ! s'il était nécessaire, Ruitz ferait ce qu'il avait refusé d'envisager jusqu'ici : il offrirait à Orane de

reprendre sa liberté... ils se sépareraient ! Oui, c'est cela, ils se sépareraient ! Le fol enthousiasme qui avait soulevé l'homme à la vue des grands yeux candides couleur d'azur s'évanouirait prosaïquement... comme, d'ailleurs, tous les coups de foudre déraisonnables. Oui, ils se sépareraient...

Pour le moment il valait mieux se réjouir de ce départ, de cet éloignement forcé qui allait les contraindre à réfléchir chacun de son côté.

Toutes ces pensées avaient assailli Miguel pendant qu'il quittait l'ascenseur.

Là-haut, sa femme attendait peut-être qu'il remontât ?

Il regarda l'heure à sa montre.

« Trop tard ! »

De toute façon, il n'avait plus la latitude de la rejoindre, cette scène de la lettre l'avait retardé et, maintenant, il avait tout juste le temps nécessaire pour arriver au départ du train.

\*

Orane avait été profondément énervée par cette atmosphère de fièvre et par ce voyage imprévu ; les réflexions ironiques de Miguel l'avaient tout particulièrement meurtrie ; aussi, le déluge de larmes qui succéda au départ de son mari lui fut-il bienfaisant.

D'abord, elle se jugea très malheureuse et incomprise. Ce Miguel, qui se montrait toujours très courtois, avait été en réalité d'une méchanceté calculée avec elle... Et cette froideur désespérante au moment du départ ! Oh ! il n'avait pas besoin de lui dire qu'il ne l'aimait pas, elle le sentait bien ! Depuis le premier soir où elle avait jugé opportun de repousser ses avances, n'avaient-ils pas vécu en étrangers l'un de l'autre ? Qu'il fût dix heures du soir ou une heure du matin, avec quelle correction, dont il ne se départait jamais, Ruitz gagnait sa chambre et s'y enfermait !

Dieu sait pourtant que maintenant, connaissant mieux son mari, elle eût accueilli plus favorablement ses avances, s'il avait voulu



reprendre le ton du premier jour !

Mais voilà, Monsieur affectait de se désintéresser complètement de sa femme ! Il estimait probablement que c'était à elle de faire les premiers pas. Il n'avait plus à renouveler ses attentions du début !

— Je ne vous aime pas, avait-il dit tout à l'heure.

Avec quel orgueil proclamait-il ses sentiments d'indifférence !

Évidemment, elle non plus ne l'aimait pas. Avant lui, elle avait eu soin de le lui exprimer. Mais enfin, en parlant ainsi, elle n'avait fait qu'obéir à la pudeur instinctive des jeunes filles qui n'ont pas à faire des avances à un homme, même quand cet homme est leur mari. C'est une question d'amour-propre et elle ne pouvait agir différemment... après, surtout, qu'il avait eu l'audace de prendre connaissance de la lettre à sa mère sans qu'elle l'y eût autorisé. Ce geste, d'ailleurs, situait tout de suite l'odieux personnage.

Un mari légal ! Il n'était que cela, après tout ! Un mari de convention ! Un mari qu'elle n'avait pas choisi, qu'elle avait dû accepter pour sauver sa vie... rien de plus ! Oh ! il en abusait, le monsieur, de la circonstance qui lui avait donné des droits sur elle !

S'il avait été un galant homme, est-ce qu'il serait revenu se présenter chez elle et réclamer ses droits ?

Un véritable hidalgo se serait fait tuer en disant à sa femme : « Madame, je vous rends libre ! » Mais, lui, il avait trouvé le moyen de se tirer d'affaire, et il était tellement fat, tellement orgueilleux, qu'après la fin des hostilités il avait attendu qu'elle le recherchât, que ce fût elle qui s'inquiétât de son sort, pour se décider à venir présenter ses devoirs à son épouse.

Ah ! une belle idée aussi qu'elle avait eue, ce jour-là, d'aller au consulat ! Elle était si tranquille dans sa famille ! Elle vivait une si gentille existence aux Jachères. Maintenant, c'était cet affreux Ruitz qui l'engageait à retourner chez elle. Avec quelle ironie il l'avait renvoyée tantôt

à ses parents !

Eh bien ! en admettant qu'elle y retournât, chez eux, est-ce qu'il viendrait l'y chercher une nouvelle fois ? Après cette tentative de vie commune, se rendrait-il compte qu'il n'y avait, entre elle et lui, aucune affinité ?

Oui, oui, c'est cela ! Elle allait partir là-bas ! Elle retrouverait ses chères habitudes de jeune fille riche qui n'a aucun souci, et elle ne reviendrait plus jamais ici... plus jamais ! Ce serait à lui de venir la rechercher s'il tenait à elle. Mais il l'avait renvoyée et elle était bien sûre qu'il ne viendrait pas.

Arrivée à ce stade de pensées démoralisantes, Orane sanglotait désespérément. Jamais elle ne s'était trouvée aussi malheureuse qu'en cette solitude, au milieu de ce petit logis coquet d'où son mari venait de partir après cette regrettable discussion.

« Ah ! c'est atroce ce qu'on peut avoir de chagrin, quand on a, comme moi, la malchance de rencontrer sur sa route un monsieur qu'on ne connaît pas et qui ne vous aime pas ! »

Et cependant, elle ne demandait qu'à l'aimer, son mari ! Dans sa lettre à sa mère, elle ne disait pas seulement que des mensonges ! Il y avait aussi quelques petites vérités. La bonne entente qui les unissait n'était pas un mythe. Jusqu'ici, il n'y avait pas eu de gros orages dans leur petit foyer... c'était même agréable d'aller au théâtre et de sortir avec lui. Amusant même de préparer le dîner en cherchant ce qui peut faire plaisir au convive qui viendra s'asseoir en face de vous dans un tête-à-tête assez embarrassant parfois... mais souvent agréable et trop court.

N'était-elle pas heureuse quand Ruitz lui faisait un compliment sur le menu ou sur la réussite d'un plat ? Ceci même ne prouvait-il pas qu'elle avait été une très gentille compagne pour lui ? S'il avait eu à se plaindre d'elle, aurait-il pris ce ton de grand frère pour lui dire avec tant de grâce :

– Ce plat est délicieux. Je suis sûr, petite fille, que c'est vous qui l'avez préparé ?

Elle rougissait jusqu'aux oreilles de plaisir ; puis, le lendemain, elle se remettait à la cuisine

avec joie et enthousiasme. Elle feuilletait le bouquin des recettes pour dénicher quelques mets nouveaux mettant en relief ses talents culinaires.

Oui, elle avait été une petite épouse modèle ; c'est lui, le monstre, qui était impardonnable de n'avoir pas su apprécier une si gentille petite femme.

Mais à quoi bon ressasser tout cela ? Il était parti, le monsieur ! Et parti avec une légèreté, une sécheresse, qui ne permettaient aucun doute sur ses sentiments véritables.

Oh ! évidemment, il lui avait dit :

— Je comptais vous demander de partir avec moi...

Mais c'est facile à dire, après coup :

— J'espérais vous emmener à Genève !

C'est une façon d'avoir le beau rôle... de la rendre responsable de la scène qui avait éclaté entre eux ! Mais même s'il n'y avait pas eu cette querelle, Ruitz ne lui aurait pas demandé de l'accompagner, elle en était bien certaine. Ce sont des choses que l'on dit dans l'espoir de faire

naître du regret mais auxquelles on n'avait jamais pensé auparavant.

Et puis, cette discussion, c'était lui qui l'avait déclenchée. Elle était là, bien tranquille à écrire, et il était venu comme un rustre se saisir de sa lettre ! Pourquoi cela ?... C'était ignoble, ce qu'il avait fait ! Depuis quand une femme n'a-t-elle plus la liberté de ses pensées ?

Jamais un homme bien élevé n'aurait agi ainsi, ce qui était de la dernière impertinence.

Encore, si ç'avait été par jalousie, par crainte qu'elle corresponde avec un rival, Orane aurait compris... Mais non, puisqu'il ne l'aimait pas... il le lui avait dit ! Dans de telles conditions, un homme n'est pas jaloux.

Mais sa pensée se stabilisa sur ce point. Une restriction se faisait dans son esprit :

« Jaloux, jaloux ! Un homme peut-il être jaloux sans aimer ? Ce n'est souvent que l'amour-propre, l'instinct de propriété ou la crainte du ridicule qui entrent en ligne de compte. Combien de maris se montrent inquiets, fâchés,

prennent des airs d'Othello, qui ne sont au fond que des orgueilleux trop imbus de leurs droits de maîtres et seigneurs ! Ils considèrent leurs femmes comme faisant partie de leurs biens, ni plus ni moins, sans que l'amour ait rien à voir en l'occurrence.

Laisseraient-ils quelqu'un voler leurs autos ou fracturer leurs coffres-forts ? Non... Alors, pourquoi laisseraient-ils un intrus toucher à leurs femmes... fussent-elles les dernières dans leur cœur, on n'y fussent-elles même déjà plus ?

Après toutes ces considérations, Orane était tout à fait convaincue de l'indifférence de Miguel, celui-ci n'ayant, d'ailleurs, jamais rien fait pour l'en dissuader.

Elle se rendait compte, aussi, qu'elle n'avait montré tant de colère pour l'indiscrétion de son mari que dans l'espoir d'amener une explication entre eux. L'occasion était belle, pourquoi ne l'avait-il pas saisie ?

Elle aurait été contente de constater une réaction chez ce mari glacial, dont la correction l'agaçait tant maintenant. Il aurait pu, pour se

faire pardonner son geste anormal, invoquer, par exemple, la crainte que la lettre fût destinée à un autre homme. La peur d'être trahi aurait été aussi une délicieuse excuse !

Au fond, Orane s'apercevait qu'elle avait profité de cet incident pour provoquer une scène et amener son mari à lui faire un aveu de ce genre.

Piteux résultat ! Cet Espagnol était tellement orgueilleux, tellement infatué de sa personne, tellement persuadé qu'il n'avait pas besoin de témoigner de l'intérêt aux faits et gestes de sa jeune femme, qu'il n'avait rien vu, rien compris.

Bref, une fois de plus, Orane était déçue. Croyant ouvrir la porte aux confidences, aux paroles tendres, elle s'était heurtée à la sécheresse de cœur de cet étranger. Ce n'était d'ailleurs pas la première fois, si elle voulait bien observer tout ce qui avait caractérisé la manière d'être de Ruitz, depuis le lendemain de leur arrivée à Paris.

Tout disait sa mauvaise volonté, son apathie, quand il mangeait en silence, quand il revenait du cinéma, acceptant sans rien dire qu'elle ne lui prît



pas le bras, quand il affectait de ne pas sentir sa présence à son côté, quand le soir, avant de se séparer d'elle, il se contentait bien souvent de marquer une lassitude extrême. Il levait les bras, s'étirait, bâillait et disait d'un ton endormi :

– Je tombe de fatigue... Je vous laisse, ma chère enfant. Bonsoir !

Ah ! cette façon d'aller se coucher, de prendre congé d'une femme de vingt ans !

Ne trouvant plus d'aliments suffisants dans cette rétrospective, Orane s'en prit alors à la race.

« Je comprends maintenant, pensait-elle, pourquoi on conseille toujours aux femmes de ne prendre pour mari qu'un homme de leur pays. Me voici, moi, Française, liée à un Espagnol dont le caractère vif et orgueilleux n'a rien d'encourageant ! Au fond, que sont-ils ces hommes qui se sont montrés sous un si vilain jour dans cette guerre civile ? Des sauvages, des barbares, des exaltés ! Et têtus, avec cela, têtus comme les mules de leur contrée ! Ils ne bougeraient pas pour un empire lorsqu'ils ont décidé de rester où ils sont. Que peut-on tirer

d'un individu issu de pareille souche ?

Nous ne prétendons pas raconter toutes les idées qui assaillirent Orane durant la nuit qui suivit le départ inopiné de Miguel. Toujours est-il que, le lendemain matin, la jeune femme prévenait sa concierge de lui faire suivre son courrier chez sa mère.

\*

Orane se mit en route pour les Jachères.

Dans le train, au départ de Paris, elle se remémorait ce même voyage effectué en sens inverse quelques semaines auparavant, en compagnie de ce jeune mari qui était venu la réclamer à ses parents et qui, maintenant, pour une peccadille, non seulement s'éloignait d'elle, mais encore lui conseillait de retourner là où il était allé la chercher.

Toute à ses réflexions, la jeune femme n'avait pas vu fuir le paysage. Quand elle s'aperçut que le train roulait en pleine campagne, elle était déjà

presque au but de son voyage.

La Touraine, ce paradis terrestre, berceau de la France, étendait, sous les regards un peu las des voyageurs, son sol doux et accueillant. C'était en cette terre qu'Orane était née et avait grandi, elle y avait rêvé du Prince Charmant... peut-être même en attendant le retour de Ruitz. Maintenant, tout cela lui paraissait lointain.

À un tournant, le train longea un fleuve aux sinueux contours. Elle reconnut le miroir clair et limpide de la Loire, dont le long ruban passait au bas des Jachères. Enfant, elle courait le long de sa rive, prenait des bains, y canotait. Cette vision s'interposa quelques secondes entre elle et le paysage fuyant, puis une pensée se précisa à son esprit.

Qu'allaient dire ses parents, son père surtout, en la voyant revenir seule ? Ah ! comme il allait triompher, cet homme irréductible, comme il allait pouvoir lui reprocher son départ subit avec l'étranger qui n'avait eu qu'à paraître pour lui prendre sa fille !

Un instant, elle eut l'idée de ne pas descendre

à la station qui desservait le château.

« Si, pour être tranquille, je continuais ma route ? Si j'allais n'importe où... loin d'ici ? »

Mais ce projet était insensé, tout d'abord parce qu'elle ne disposait pas des ressources nécessaires pour se payer pareille fantaisie ; ensuite, et surtout si elle craignait les reproches de son père, sa mère, en revanche, ne méritait pas de souffrir de cette escapade qui l'alarmerait inutilement.

D'ailleurs, Orane était décidée à leur cacher la vérité aussi longtemps que cela serait possible. Oui, avant tout, elle se tairait... elle le ferait pour sa mère... sa chère petite maman dont elle revoyait le visage bouleversé le jour où Miguel l'avait emmenée.

« Pauvre petite maman ! répétait-elle intérieurement. Ma pauvre petite maman ! »

Et son cœur redevenant un cœur d'enfant en détresse qui appelle sa mère, l'image de Miguel en fut chassée pour laisser toute la place à celle vers qui le cœur des hommes revient toujours se

blottir dès qu'un vrai chagrin le ronge.

Ce fut une grande joie pour les Le Cadreron lorsqu'ils virent la silhouette de leur fille se profiler dans l'ouverture de la salle à manger. Ils venaient de se mettre à table et allaient commencer leur repas. Cette arrivée inattendue, cependant, les surprit un peu ; ils ne se lassaient pas d'interroger Orane sur le motif de ce voyage imprévu.

– Mais, enfin, pourquoi es-tu seule et t'es-tu décidée si vite ? Et ton mari, où est-il ?

– Mais je viens de vous le dire. Il est à l'étranger, avec son patron.

– Son patron ?

– Oui. Je ne sais pas, moi ! À l'ambassade, probablement à moins que ce ne soit au consulat.

– Voyons, Orane, ton mari n'est pas au consulat !

– Je l'ignore. Je ne lui demande jamais de renseignements sur ses occupations...

– Il doit t'en parler, tout de même ?

– Heu ! Je sais qu’il s’occupe de pas mal de choses... C’est lui, je crois, qui est chargé des intérêts des Espagnols résidant en France.

– Oui. Des intérêts espagnols à Paris ! Mais en Suisse ?

– Oh ! quant à savoir ce qu’il est allé faire à Genève, cela, je n’en sais rien !

– Il ne t’a rien dit ?

– Il partait, il était pressé ! J’avais bien assez de soucis, avec un aussi rapide départ, sans attacher d’intérêt à ce qu’il allait faire là-bas.

Devant la soudaine nervosité de leur fille, les parents cessèrent de la harceler de questions.

– Voyons, ma petite, fit la mère avec douceur, calme-toi ; puisque cela semble t’ennuyer si fort de le savoir seul à l’étranger, pourquoi ne lui as-tu pas demandé ce qu’il allait y faire ?

– Ah ! non, par exemple ! Je ne veux pas avoir l’air de me cramponner... Je suis aussi fière que lui. Il ne me dit rien, il est discret ! Quand je l’interroge, il invoque le secret professionnel. Ça me suffit.

– Oh ! un mari ne doit pas avoir de secrets pour sa femme.

– Vraiment ? Eh bien ! il est probable que je ne sais pas le questionner, alors ! À moins que cela ne l’ennuie de me raconter ses affaires ! Mais ça ne m’intéresse pas. Vous êtes plus curieux que moi !

M<sup>me</sup> Le Cadreron laissa échapper la phrase qui lui montait aux lèvres :

– Tu as l’air très drôle, mon petit. Es-tu heureuse ?

– Oh ! très heureuse ! protesta Orane avec assurance. Je vous l’ai écrit Vous savez bien que, dans ma dernière lettre, je vous disais que j’avais un mari charmant..

Et avec une sorte d’âpreté, sans même s’en rendre compte, la jeune femme redonnait les mille arguments qu’elle avait écrits la veille à sa mère.

– Mais je n’ai pas reçu cette lettre, objecta la bonne dame, stupéfaite. Je n’ai pas reçu cette lettre, ma petite Orane. Je suis contente de tout ce

que tu me dis, mais j'aurais été rassurée si tu me l'avais écrit plus tôt. Tes premières nouvelles étaient un peu réticentes. Tu me disais : « Nous apprenons à nous connaître. »

– Ah !... Eh bien ! je vous ai écrit tout cela, pourtant...

– C'est singulier ; il faudra que je m'informe...

– Nous interrogerons le facteur, ponctua M. Le Cadreron, aussi étonné que sa femme.

Orane passa la main sur son front comme pour y ramener le calme nécessaire. Puis, avec brusquerie ;

– Pourquoi faire, interroger le facteur ? Ce n'est pas singulier ! Si vous n'avez pas reçu ma lettre, c'est tout simplement parce que je ne l'ai pas envoyée !

Les parents, abasourdis, la regardèrent d'un air interloqué.

– Mais comment ? Comment ?

– Eh bien ! oui... Oh ! ne me regarde pas comme cela, maman ! Je l'ai déchirée, cette lettre...



– Tu l’as déchirée ?

– Oui.

– Et pourquoi ?

– Une idée...

– Enfin, Orane, voyons, tu as l’air absolument dans la lune en nous répondant. Qu’est-ce qu’il y a, mon petit ? Tu sais bien que tu n’as pas de meilleurs confidents que tes parents ; pourquoi es-tu si nerveuse ?

– Je ne suis pas nerveuse du tout. Loin de là ! Seulement, vous êtes là à me poser des tas de questions !

– Mais, bien sûr, nous sommes là ! Qui donc s’inquiéterait de toi, sinon ton père et ta mère ? À te voir arriver ainsi... si vite et seule... Enfin, j’ai peur que tu ne te sois disputée avec ton mari... à moins que ce ne soit quelque chose de plus grave encore ! Que sais-je, moi ?

– Oh ! que je vous reconnais bien là ! Qu’est-ce que vous allez imaginer !

– Soit ! Nous nous imaginons à tort ! J’aime mieux ça ! Mais tu ne te rends pas compte de ce

que tu nous dis depuis un moment.

– Moi, je dis quelque chose d’extraordinaire ?

– Enfin, mon petit, je ne crois pas que je perde la tête. Tu prétends nous avoir écrit une lettre dont nous ne savons rien, tu t’étonnes que nous t’interroignons ; puis, tout à coup, tu nous declares qu’au lieu de la faire partir, cette lettre, tu l’as déchirée.

– Ah ! j’ai dit cela, moi ?

– Mais, Orane, ma petite, où es-tu donc ? dit la mère alarmée et qui avait les larmes aux yeux.

– Mais, bien sûr, je l’ai déchirée, reprit Orane, excédée ; je n’avais pas besoin de vous l’envoyer puisque je m’étais décidée brusquement à venir ici. Et puis, ne me questionnez pas comme ça, je vous en supplie, je suis à bout !

Et, subitement, la jeune femme éclata en sanglots.

– Ah ça ! s’exclama le père, inquiet. Elle va finir par nous persuader que nous sommes des bourreaux ! Qu’est-ce qui a pu se passer entre elle et son mari ?

– Mais rien ! Rien, je vous dis ! Rien d'autre... oui, c'est cela... seulement, il est parti pour Genève et j'aurais voulu le suivre. J'aime les voyages... Voilà, c'est tout ! Il n'y a pas autre chose... Il m'en avait parlé tout d'abord. Et puis, après, il ne me l'a plus offert !

– Qu'est-ce qui t'a empêchée de le suivre ? s'informa la mère, un peu rassurée.

– Tu sais bien que la loi française exige que la femme suive son mari partout ; profites-en, sapristi ! incita le père qui ne savait plus que dire pour reconforter sa fille et amener un sourire heureux sur ses lèvres. Tu n'as qu'à partir ; pourquoi ne le fais-tu pas ?

– Pourquoi ? répliqua Orane en hésitant. Parce que je n'ai pas l'argent nécessaire.

La mère se mit à rire, soulagée.

– Voilà, c'est l'argent ! Il n'y a rien de plus désagréable qu'une question comme celle-là quand on est jeune mariée.

– Certainement, c'est cela... C'est démoralisant ! Parce que c'est très cher pour aller

à Genève. Lui, son billet était payé... par son patron, n'est-ce pas ? Mais moi...

– Je t'ai envoyé un chèque, il y a quarante-huit heures. L'as-tu touché ?

– Ah ! oui... le chèque !

– Où est-il ?

– Là... dans mon sac.

– Pourquoi ne l'as-tu pas donné à ton mari ?

– Pourquoi ? répéta Orane, décontenancée.

– Elle n'aura pas eu le temps, supposa la mère.

– C'est cela, justement, je n'ai pas eu le temps.

– Mais il fallait le toucher, toi. Il y avait de quoi payer ton voyage.

Une telle détresse passa dans les yeux d'Orane que la mère intervint à nouveau :

– Il était au nom de Miguel, mon ami. Comment voulais-tu que ta fille le touche ?

– En effet, reconnut le châtelain. Seulement je trouve que son mari aurait pu arranger cela et ne pas la laisser sans le sou.

– Mais j’en ai, de l’argent.. Miguel m’a donné de quoi boucler la boucle. Il m’a même offert quelques billets de plus, mais nous avons parlé d’autre chose et il ne me les a pas donnés... Alors...

– Tu manques d’argent ? s’écria M. Le Cadreron, qui sentait s’accroître en lui la sourde rancune qu’il avait toujours nourrie contre son gendre.

– Mais non, je ne manque de rien ! J’ai tout ce qu’il me faut ! Largement, même, pour aller jusqu’à la fin du mois ; mais, évidemment, on ne roule pas sur l’or dans un jeune ménage. Miguel gagne sa vie, c’est évident... Il a aussi des propriétés, mais elles sont à Madrid et les billets de banque de Madrid n’ont pas de valeur en France. Vous ne comprenez pas ! Non, je vois bien que vous ne comprenez pas !

– Si, mon petit, nous comprenons très bien... Ce voyage en Suisse, qui n’était pas une nécessité pour toi, était quand même une grosse dépense.

– Voilà, vous vous rendez compte ! triomphante-elle avec égarement.

— Néanmoins, continua le père en parlant doucement pour ramener au calme la voyageuse, tu ne dois pas te faire de mal. Tu sais bien que, si tu as besoin d'argent pour rejoindre ton mari, nous sommes là. Tu n'as qu'à nous en demander ! Voyons, comment veux-tu que nous devinions ce qui te tracasse ? Tu ne nous en parles que maintenant.

— Oh ! je suis bien trop fière pour vous en demander ! protesta Orane, dont la nervosité réapparaissait de plus belle. Papa a dit qu'il ne me donnerait pas un sou, je ne demande rien ! D'ailleurs, j'ai mon linge, mes toilettes, je n'ai pas besoin d'autre chose.

— Mais enfin, ma chérie, puisque nous te l'offrons. Nous ne demandons qu'à te gâter. Pourquoi persistes-tu dans cette attitude ?

— Je n'ai besoin de rien, je ne vous demande rien ! fit-elle en sanglotant de plus belle. Il est parti, je ne l'ai pas suivi ! J'aurais aussi bien pu prendre ma valise et m'en aller également. Ou alors, j'aurais pu lui dire que je le rejoindrais là-bas... Oh ! j'avais envie de me jeter à l'eau, tout à

l'heure, dans le train...

– Mais quelle histoire ! Il s'est passé quelque chose, ce n'est pas possible autrement ! Voyons, nous n'avons pas...

La mère regardait son mari avec désespoir.

– Cette petite est énervée, voilà tout ce qu'elle a, insinua l'industriel avec indulgence.

Il haussa les épaules et ajouta :

– Je pense, ma bonne amie, qu'il est inutile que tu te fasses du mauvais sang. Les jeunes femmes sont souvent ainsi... nerveuses sans motif. Cela se termine très bien, au bout de quelques mois... Notre petite Orane nous amènera, un beau matin, un joli poupon tout rose et tu verras que tout cela n'était rien.

Un sourire heureux illumina un instant le visage de M<sup>me</sup> Le Cadreron. La pensée d'un petit être à dorloter réjouit toujours le cœur des grand-mères.

Mais Orane avait sursauté.

– Ah ! bien non, alors ! Vous en avez des idées, par exemple ! Nous sommes bien trop

jeunes tous les deux... Et puis, je n'en veux pas... je n'en veux pas ! Ah ! non !... Qu'est-ce que vous allez imaginer ? Parce que je n'ai pas d'argent pour rejoindre mon mari, vous en concluez...

– Allons, ne te fâche pas, petite ; ce serait tout naturel, cependant...

– Non, mais c'est trop fort ! Parce que je n'ai pas fait ce que je voulais faire... parce que je suis ici, alors que j'aurais voulu aller à Genève ! Oui, j'aurais voulu y aller, descendre dans des palaces, porter de la toilette, j'avais rêvé... Ah ! je vous l'assure, toute la nuit je me suis dit cela : « Si je pouvais, j'irais là-bas... » Non, vous ne vous imaginez pas tout ce que j'aurais voulu faire à Genève...

Tout en parlant d'une façon volubile, Orane regardait au loin. Et à la perspective de ce « tout ce qu'elle aurait pu faire », de cette revanche qu'elle rêvait de prendre sur son mari, ses yeux brillaient d'une joie presque hallucinée.

– Enfin, s'exclama la mère, que son attitude étonnait de plus en plus, tu veux rejoindre ton



mari, n'est-ce pas ?

– Oh ! oui... Évidemment ! Aller retrouver Miguel à Genève... C'est mon mari... un mari qui croit sa femme à Paris et qui la retrouve auprès de lui...

Elle souriait narquoisement à son rêve. Ne pensait-elle pas, au fond d'elle-même, que si elle pouvait apparaître là-bas, riche, bien habillée et courtisée, pendant que Ruitz serait obligé de travailler, elle ressentirait un certain plaisir ?

La mère se mit à réfléchir.

– Doit-il rester quelque temps là-bas ? demanda-t-elle.

– Je ne sais pas... peut-être jusqu'à la fin du mois, puisqu'il s'inquiétait si j'avais de l'argent pour aller jusque-là.

– Bon. Eh bien ! repose-toi. mon petit. Tu es arrivée ce matin et tu es plutôt fatiguée. Et demain...

– Eh bien ! demain ?...

– Prends la voiture, si tu veux, tu sais qu'elle est toujours à ta disposition, et file à Genève.

– Oui, mais il y a des formalités à remplir pour sortir de France une auto, fit remarquer M. Le Cadreron. Il vaut bien mieux qu'elle prenne le train. Une fois à Genève, si elle a besoin d'une voiture, elle en louera une.

– C'est une idée ! Ton papa a raison. Écoute un peu et ne dis plus rien. Ton père met à ta disposition la somme dont tu as besoin. Va faire à ton mari la surprise de le rejoindre... Tu as raison, ma petite fille, va le rejoindre.

– Ah ! ça, pour une surprise, ce sera une surprise ! s'écria Orane, ravie, en se levant joyeusement de son siège.

Puis, embrassant successivement son père et sa mère :

– Vous êtes gentils ! ajouta-t-elle, des larmes nerveuses plein les yeux. Je n'avais pas pensé que... Oh ! quel dommage ! Si j'avais pu prévoir, j'aurais pris plus de toilettes.

– Bah ! ton mari n'a pas besoin de te voir vêtue de belles robes pour être heureux de te retrouver, je pense !

Orane ne répondit pas. Sa crise de larmes avait pris fin et, dans sa tête, naissait un projet.

« Partir ! Oui, partir là-bas ! Et puis... Oh ! oui, oui ! Tout de même, songeait-elle avec regret, si j'avais su, j'aurais pris quelques robes de plus. »

Tout son visage, maintenant, resplendissait de bonheur à la pensée qu'elle allait rejoindre Miguel.

– Ah ! je suis contente ! fit-elle subitement, en serrant nerveusement sa mère dans ses bras et en l'embrassant follement. Si vous saviez comme cela m'ennuyait, cette séparation !

Et la mère sourit, rassérénée.

– J'ai fini par comprendre, glissa-t-elle malicieusement, en regardant son mari. J'ai été jeune aussi...

Il faut si peu pour contenter le cœur d'une mère !... Puisque sa petite était heureuse de retrouver son mari, c'est que tout allait bien dans le jeune ménage. Orane aimait Miguel, sa vie n'était pas gâchée, comme la pauvre maman

l'avait craint un moment.

– Ah ! murmura celle-ci, en poussant un soupir de soulagement, je suis heureuse, ma chérie, de voir combien tu aimes ton mari.

Orane, saisie, la regarda. Une stupéfaction agrandissait ses yeux.

– Je l'aime, moi ! prononça-t-elle, ahurie.

– Oh ! oui, alors ! dit M. Le Cadreron d'un ton rogue. Tu peux dire que tu l'aimes !

Orane sentit une instinctive protestation monter en elle, mais, se mordant les lèvres, elle se détourna pour cacher aux siens la rougeur qui envahissait son front.

– Eh bien ! si je l'aime, tout est pour le mieux ! remarqua-t-elle dans une sorte de rage. Lui et moi allons être ravis de nous revoir !

Elle ponctua sa phrase d'un grand éclat de rire.

Le père et la mère échangèrent un regard de complicité heureuse. Ils étaient soudainement très rassurés.

Est-ce que les braves gens auraient pu

s'imaginer que, dans la tête de l'enfant chérie, venait de naître un projet tout à fait différent de celui qu'elle avouait ? L'idée ne les effleura même pas. Et c'est de tout leur cœur qu'ils aidèrent la petite épouse à réaliser son voyage.

\*

Le lendemain soir, Orane descendait à Genève.

Comme il était trop tard pour qu'elle pût, le jour même, rechercher son mari, elle se contenta, après dîner, de passer une heure au salon de lecture pour y lire les journaux suisses et se renseigner sur les endroits où, en dehors des séances, se retrouvent les diverses délégations venues de tous les coins du monde.

Justement, dans une des feuilles de la grande ville genevoise, quelques photographies étaient reproduites. Après les délégations allemande et italienne, un cliché plus grand représentait les plénipotentiaires anglais, français et espagnols,

ainsi que des journalistes et des diplomates de tous pays.

Orane ne pensait pas retrouver dans ce groupe le visage de son mari ; cependant, au dernier plan, la silhouette d'un homme jeune, évoquant celle qu'elle connaissait si bien, lui apparut tout à coup.

« Mais c'est lui ! C'est lui ! s'exclama-t-elle, toute joyeuse. Alors, un de ceux du premier plan est son patron... et lui, à l'arrière, est avec les secrétaires. Dans ce cas, il n'est pas dans une trop mauvaise situation. »

Cette pensée lui faisait plaisir. Elle était charmée que son mari figurât parmi ces gens momentanément en vedette dans le monde entier.

Elle, qui s'était imaginé que son mari était un simple employé au consulat, le retrouvait incorporé aux délégués de marque ! C'était inattendu et cette révélation n'était pas pour lui déplaire.

La fille d'un industriel mariée à un diplomate ! Cela ne ressemblait guère à l'espèce de

déchéance sociale que son père appréhendait et au sujet de laquelle il avait si durement humilié Ruitz.

« J'enverrai demain le journal à mes parents ; ils seront ravis que leur gendre soit là-dedans... surtout que je n'ai pas su leur dire ce que Miguel faisait à Genève. »

Dès le lendemain, elle voulut rejoindre son mari. Elle croyait qu'il lui serait facile d'obtenir l'adresse d'un membre faisant partie, comme lui, d'une mission étrangère. Elle fut vite convaincue du contraire.

— En dehors du palais officiel de la Société des Nations, il y a tous les palaces qui sont remplis de ceux qui gravitent autour des délégations, lui expliqua un agent qu'elle interrogeait. La presse internationale du monde entier y est aussi, naturellement. Il faudrait voir un peu par là.

Orane, qui avait passé sa première nuit dans un hôtel situé à proximité de la gare de Genève, transporta ses pénates dans un de ces palaces. Il était bondé, mais elle eut la chance de pouvoir prendre l'appartement laissé libre par le départ

d'un diplomate italien rappelé d'urgence en son pays.

Le prix de son séjour, en un tel lieu, allait être quelque peu gonflé ; mais elle comptait sur ses parents pour remplir son portefeuille si celui-ci se vidait trop rapidement.

« D'ailleurs, dès que j'aurai retrouvé Miguel, je pourrai choisir un hôtel plus retiré et plus tranquille », pensa-t-elle sagement.

Dans l'espoir de rencontrer tout de suite celui qu'elle venait rejoindre, Orane alla d'abord rôder auprès du palais des Nations.

« Sûrement, Miguel doit y rejoindre quelquefois son patron... »

Il y avait à l'entour du parc de l'Ariana, où se dresse le nouveau palais, une foule de gens que la curiosité attirait là pour le seul plaisir de pouvoir dire plus tard :

– J'y étais à ce moment-là... J'ai vu tel délégué...

Mêlée aux badauds, elle vit passer sous les porches de l'entrée de nombreuses voitures



officielles qui, semblant animées d'un mouvement permanent, pénétraient dans la cour, déversaient leurs voyageurs devant les perrons et repartaient, presque sans s'arrêter, vers de nouvelles destinations. Des messieurs impeccables, seuls ou groupés, discutant, s'engouffraient dans l'ancre protocolaire, pendant qu'à toutes les portes les journalistes faisaient tourner leur camera sous l'œil bienveillant des soldats suisses, excédés de leur fastidieuse faction. Bref, tout un monde s'agitait devant le magnifique palais dont les murs blancs s'allongent à proximité du lac Léman.

Mais Orane eut beau attendre, elle n'y rencontra pas celui qu'elle souhaitait rejoindre. Intimidée par le caractère officiel de toutes ces allées et venues, auxquelles peu de femmes étaient mêlées, la petite épouse de Miguel n'osa pas aller plus avant. Paralysée de ce côté, elle crut bien faire d'aller manger dans les divers grands restaurants où elle voyait les groupes se répandre aux heures habituelles des repas.

« Sûrement, pensait-elle, j'y rencontrerai

Miguel un jour ou l'autre. »

Coquettement habillée, élégante, se trouvant à l'aise et jolie, elle mangeait lentement, scrutant avidement les clients qui passaient devant elle.

Elle entendit parler un peu toutes les langues dans ces caravansérails genevois et bien des noms connus frappèrent ses oreilles ; mais, pendant trois jours, elle chercha en vain celui qu'elle espérait découvrir.

Il ne lui venait pas à l'esprit que les plénipotentiaires pussent, leur journée finie, se détendre un peu en allant dîner dans quelque endroit désert, loin de tous ces curieux cosmopolites, à l'abri, surtout, de tous ces journalistes qui épiaient leurs gestes et leurs moindres réactions.

Au contraire, Orane, naïvement, se disait que Miguel, devant avoir de durs moments de travail, ne s'écarterait pas de ces parages où gravitait une foule venue des quatre coins du monde. Elle s'efforçait même le plus possible de se rapprocher de tout ce qui était français, sans songer que Miguel, sujet espagnol, siégeait

probablement du côté opposé, un peu sur les mêmes bancs et dans les mêmes hémicycles que l'Allemagne et l'Italie.

Elle erra pendant trois jours, se liant avec quelques journalistes parisiens qu'elle croyait susceptibles de la mettre sur la piste de celui qu'elle cherchait. Mais ce fut le hasard qui la plaça, un jour, en présence de son mari, au moment où elle s'y attendait le moins.

Elle avait accepté l'invitation à déjeuner d'un reporter français qu'elle connaissait un peu pour l'avoir rencontré quelques mois auparavant chez une cousine.

C'était un homme d'une quarantaine d'années, assez débrouillard, ambitieux par excellence, heureux quand il obtenait enfin d'un journal une mission où il espérait faire merveille.

La jeune femme représentait pour lui le milieu riche qui pouvait le poser dans la société, et il s'attachait à elle non pas tant pour la renseigner – car elle s'était tout de suite informée auprès de lui, sans nommer son mari, du sort des plénipotentiaires espagnols – que pour être vu en

sa compagnie et en tirer vanité.

Il était heureux aussi de faire l'important devant une compatriote et de lui raconter une quantité de découvertes plus ou moins sensationnelles qu'il prétendait avoir faites.

Plus galant peut-être qu'empressé à l'aider dans ses recherches, notre arriviste connaissait si peu le monsieur à dénicher que celui-ci se trouvait à une autre table, à proximité de la leur, sans qu'il s'en rendît compte.

Orane écoutait l'homme avec intérêt, persuadée qu'elle se mettait au courant de bien des choses et qu'elle pourrait par la suite étonner son mari de ses nombreuses relations à Genève, quand, tout à coup, elle aperçut Ruitz à l'extrémité de la salle.

Il dînait en compagnie de deux messieurs dans un coin écarté et, tout en mangeant, il promenait son regard sur l'assistance un peu nombreuse de l'hôtel. Ses yeux, en passant, glissèrent sur la jeune femme. Il eut un sursaut et un profond étonnement se peignit sur son visage sérieux, au moment juste où Orane, le découvrant, se disait :

« Enfin... le voilà ! »

Malgré sa surprise, Miguel ne broncha pas ; il demeura correctement assis auprès de ses deux commensaux qui, peut-être, étaient ses invités. C'étaient deux messieurs plus âgés que lui, de type espagnol, et qui parlaient discrètement, bien qu'avec autorité, car Ruitz, placé à côté de l'un d'eux, écoutait avec une sorte de respectueuse attention.

À un moment donné, même, le jeune homme tira quelques feuilles de sa serviette et parut prendre des notes sous la dictée d'un de ses compagnons qui, penché vers lui, semblait lui donner des indications ou des précisions importantes.

Orane ne songea pas que sa présence en ce restaurant, avec ce journaliste inconnu de Miguel, pouvait éveiller d'étranges soupçons chez celui-ci. Elle ne vit que le calme de son mari et elle s'en irrita. Elle aurait préféré deviner en lui du mécontentement de la voir devant lui, plutôt que de se heurter à l'indifférence qu'il affectait.

Refreinant sa déception, elle s'efforça de

paraître gaie. Pour le moment, elle souhaitait savoir quels étaient les deux hommes qui accompagnaient Miguel.

– Connaissez-vous ces trois messieurs, là-bas ? demanda-t-elle au reporter qui, déjà, lui avait cité le nom de plusieurs dîneurs.

– Ils ont tout de l’hidalgo.

– Oui, ce doit être des Espagnols ; mais je voudrais connaître leurs noms.

– Quant à cela, motus !... Ils me sont parfaitement inconnus. Pour nous, journalistes, ils ne comptent guère. Le problème espagnol est en ce moment à peu près terminé et ils ne doivent être ici que pour quelques petites revendications sans importance.

– J’aurais voulu, cependant, savoir les noms de ces gens-là.

– Si vous y tenez, il est facile de vous satisfaire. Il suffit d’interroger le maître d’hôtel. Il doit connaître tous ses clients, lui.

– Questionnez-le, alors ; mais faites-le discrètement.

– Naturellement.

Le maître d'hôtel, interpellé, n'eut aucune hésitation à répondre à la demande qui lui était faite.

– Ce sont les représentants de l'Espagne. L'un, le plus grand, est Salvades, l'ambassadeur à Berne ; l'autre, le plus vieux, de Parragua, le chef de la délégation ; quant au troisième, le plus jeune...

– Le troisième ? s'inquiéta Orane, dont le cœur battait à coups précipités.

– Le troisième serait Ruitz, l'ancien aviateur. Il est dans la diplomatie, à présent, et il paraît qu'il a une volonté formidable. Son gouvernement l'aurait envoyé à Genève pour aider de Parragua, dont l'habileté bien connue a besoin d'être soutenue.

– Merci du renseignement, fit le journaliste qui, à tout hasard, notait les noms sur un carnet.

Puis, se tournant vers Orane :

– Vous êtes contente, maintenant, chère madame ?

- Enchantée !
- Ces noms vous disent quelque chose ?
- Oui... un surtout.
- Ah !... Et vous n’avez rien à m’apprendre sur lui ?
- Vous apprendre ?
- Oui. Quelques petits potins... le public adore ça. Vous comprenez ?
- Je vois... Eh bien...

Elle hésita. L’occasion était tentante.

De voir son mari si calme là-bas, bien qu’il la sût auprès de lui, alors que sa présence inattendue aurait dû le troubler, l’inquiéter, mettait tous ses nerfs à vif.

D’un seul coup, tous ses griefs contre ce qu’elle appelait l’indifférence de Miguel lui revenaient.

Était-il possible que cet homme, ce diplomate qui devait être versé dans l’art de séduire, de ne pas blesser les gens, puisse agir avec elle si dédaigneusement ? Il ne lui avait même pas dit



quelle était la situation véritable qu'il occupait. Il l'avait tenue, elle, sa femme, à l'écart de toute sa vie officielle ! Peut-être parce qu'il la dédaignait ? Ou mieux parce qu'il désirait cacher son existence ? Oh ! surtout, parce qu'il ne l'aimait pas !

Maintenant il affectait de ne pas la connaître !

Comment, tout à l'heure, n'avait-il pas eu un geste de bienveillance vers elle ? Pas même un salut... à peine un regard !

La fille de M. Le Cadreron sentait se lever en elle tout un levain de souffrance, d'orgueil blessé, de ressentiment.

« Ah ! il cache mon existence ! Il a honte de moi ! Eh bien ! il va voir ! »

Elle ne calcula même pas, dans son emportement, si ses confidences n'allaient pas nuire à son mari. Un besoin de vengeance l'habitait et elle ne pouvait le dominer.

S'efforçant pourtant de rester calme, elle regarda son compagnon le reporter et dans un sourire, elle affirma :

– Oui, je connais beaucoup de choses sur l’un d’eux... une très belle histoire, même... un vrai roman qui enthousiasmerait les lecteurs d’un journal.

L’homme sursauta et, les yeux brillants de curiosité, la supplia :

– Vous savez quelque chose ? Oh ! dites-moi cela !

– C’est... c’est sur la vie intime de ce diplomate... commença la jeune femme, qui cherchait comment présenter la chose.

– Ça ne fait rien ! En parlant avec tact, discrètement...

– Mais à la condition que vous ne disiez pas d’où vous tenez les renseignements.

– Évidemment, voyons ! Alors ?...

– Eh bien ! le vrai nom de ce Ruitz... le plus jeune... c’est Miguel de Plata...

– Attendez que j’écrive... Mi... guel de... Plata. Mais vous êtes sûre, au moins ?

– Certaine ! Sa femme est mon amie... ma plus

précieuse amie.

– Oh ! alors !

– Oui. Ils se sont mariés pendant les hostilités espagnoles. Et c'est là que commence la délicieuse histoire. C'était à Barcelone. Ils ne se connaissaient pas... mais pas du tout, vous savez.

– Pas du tout ?

– Non, et ce fut le coup de foudre... dès la première minute !

– Très gentil.

– Ce que je ne vous ai pas encore dit, c'est qu'une heure après leur rencontre... après le premier regard, vous comprenez ?...

– Oui.

– Ils se sont mariés.

– Pas possible !

– Si. En une heure, ce fut fini... Pendant les hostilités, vous vous rappelez que les formalités de mariage n'existaient plus ?

– En effet, je me souviens.

– Eh bien ! ils se marièrent ainsi. Un vrai coup de foudre ! L’irrésistible attrait ! Le lendemain, Ruitz retournait se battre en laissant derrière lui sa jeune femme désolée... après une nuit d’amour... rien qu’une nuit.

– Mais c’est un vrai roman que vous me racontez là !

Elle sourit et, chose étrange, malgré son ressentiment, son sourire était très doux.

– Il est bien vrai que c’est un roman ! fit-elle, songeuse. Un merveilleux roman !

– Et ça dure encore, cette histoire-là ?

Elle n’eut pas une hésitation.

– Oh ! je vous crois ! Ils s’adorent !... Elle, c’est une jeune fille très bien... elle appartient à une bonne famille de l’aristocratie française. Et lui ? Vous voyez, il est très joli garçon, très correct, un vrai gentleman ! On vient de vous dire qu’il avait une valeur énorme. Il est tout à fait une personnalité en vue.

Ébahi, le journaliste la regardait.

– Vous n’aviez pas l’air de le connaître, tout à

l'heure. Et maintenant, vous me racontez des choses...

– Pardon ! Lui, je le connaissais, mais j'ignorais les autres.

– Parce que, vous comprenez... je ne voudrais pas dire des bêtises ou des racontars...

Son doute inquiéta Orane, elle eut peur qu'il ne la crût pas.

– Je vous affirme que je n'invente rien. Parlez-en à ma cousine ou à mes parents, ils vous diront que je connais tout particulièrement la femme de ce monsieur.

– M<sup>me</sup> de Plata ?

– Oui. M<sup>me</sup> Ruitz de Plata est mon amie... presque une autre moi-même.

– Je ne demande pas mieux que de vous croire. C'est tellement merveilleux, une si gentille histoire à raconter. Le mariage d'un jeune diplomate, célébré et accompli en une heure... Ce serait vraiment intéressant.

– Passionnant.

– Et votre amie l’aime aussi, son mari ?

Orane rougit imperceptiblement à cette question directe. Une seconde, son regard effleura l’homme qui parlait là-bas... cette belle tête grave... l’expression marquée de cette figure allongée presque à l’excès... ce regard velouté et autoritaire. En même temps, elle évoquait la démarche de Ruitz, sa façon de pivoter sur un talon avec une inflexion du buste un peu en arrière, geste un peu théâtral, mais corrigé par le naturel même de ce mouvement.

Et le front légèrement plissé, dans toute une tension du visage, elle déclara :

– Mon amie adore son mari... Ses parents me le disaient encore il y a deux jours... J’ai logé chez eux en venant à Genève.

– Je comprends que vous soyez au courant. Mais dites donc, ajouta-t-il en riant, elle doit être bien jolie, la jeune dame, pour qu’un homme se soit emballé comme ça pour elle ?

– Elle n’est pas mal du tout... Enfin, je veux dire... le monsieur, là-bas, a dû la trouver à son

goût ! Il l'aime, vous devinez !

– Un gentil ménage, quoi ! C'est ça que vous voulez dire ?

– Oui, c'est ça ! Un couple de tourtereaux !

Le regard fixe, comme si elle voyait un film invisible se dérouler devant ses yeux, elle précisa :

– Lui et elle sont toujours ensemble ! Ils ne se quittent pas, ne vivent qu'en tête à tête, ne vont nulle part... À croire que la vie des autres ne leur importe pas.

Comme dans un songe, elle acheva :

– Pas désagréable, cette vie à deux... très douce, même, parfois.

– Ils ne s'embêtent pas, quoi ! résuma le journaliste avec l'indulgente approbation d'un homme de quarante ans pour tout ce qui touche à l'amour.

– Oh ! sûrement non ! confirma la jeune femme en se secouant. Ils ne s'ennuient pas quand ils sont ensemble.

Pour parler plus confidentiellement à son compagnon, Orane s'était penchée vers celui-ci ; de son côté, le journaliste s'était rapproché d'elle. Si bien que dans cette attitude d'intimité, avec le sourire amusé qui découvrait les dents d'Orane et les yeux brillants de joie du Français, ravi des renseignements obtenus, les deux dîneurs avaient l'air, pour tout œil non prévenu, de deux amis tout particulièrement intimes.

Or, deux amis, quand ils représentent un couple jeune, s'entendant bien, font toujours penser à des amoureux possibles.

À ce moment, Orane, rendue songeuse par l'évocation des sentiments amoureux qu'elle prêtait à Ruitz, s'aperçut qu'à l'autre extrémité de la salle de restaurant Miguel examinait d'un œil dur le journaliste.

Cette circonstance ranima subitement sa bonne humeur.

Était-il possible que Miguel, enfin, perdît de sa superbe ? Elle ne lui était donc pas complètement indifférente, la petite épouse dont il feignait si vilainement, à cette heure, de se désintéresser ?



Un sourire de victoire vint entrouvrir les lèvres de la jeune femme, pendant qu'elle baissait prudemment les yeux pour ne pas laisser voir la flamme joyeuse qui illuminait soudainement ses prunelles.

– Surtout, cher monsieur, ne craignez pas de dire à vos lecteurs combien ce diplomate, si froid, là-bas, est fou de sa femme... au point que, s'il la voyait avec un autre homme, il en perdrait la raison, je crois.

– Réellement, chère madame, vos renseignements sont délicieux. Je vais en faire un petit article bien tapé, dont mes lecteurs vont se régaler... Oh ! en toute correction, s'entend. La discrétion s'impose. Une histoire d'amour, c'est comme un conte de fées : ça charme tout le monde, à condition que ce soit raconté délicatement et sans méchanceté.

– Oh ! ça... hein... pas de roserie ! Je compte sur vous.

– Voyons, pour qui me prenez-vous ? Ils sont mariés ! Le monsieur qui est là-bas, comme vous appelez si pittoresquement cet hidalgo, n'a

d'ailleurs pas l'air commode ! Je viens de recevoir de lui, en éclair, un de ces regards tranchants qui ôteraient le souffle à un homme, s'ils en avaient le pouvoir.

– Il aura deviné que nous parlions de lui.

– C'est possible ! Sans que nous le voulions, nos regards auront trahi le sujet de notre conversation. Évitions de tourner la tête de son côté, voulez-vous ? Il est inutile de provoquer cet homme qui m'a l'air terriblement batailleur.

– En effet ! C'est à croire que votre physique ne lui revient pas, affirma Orane sérieusement.

– Ma parole, on le dirait !

Pendant que le journaliste tournait légèrement sa chaise pour échapper à l'examen direct de Ruitz, Orane trouvait la situation délicieuse et s'en réjouissait véritablement.

« Ah ! monsieur mon mari, pensait-elle, vous ne parlez jamais à votre femme de vos occupations, comme si je pouvais vous nuire ou que vous ayez honte de moi !... Demain, tout le monde saura que vous êtes marié, qu'il y a une

épouse portant légalement votre nom ! Et s'il est quelque part, dans votre vie, une autre femme que moi dont vous ménagez les sentiments, elle n'ignorera plus rien de votre vie intime. Ah ! vous ne m'aimez pas ! L'avenir n'est plus à ménager ! Je ne suis rien ! Je ne compte pas, moi, dans votre vie publique ! Eh bien, je me venge ! Débrouillez-vous, maintenant, avec toutes vos cachotteries. »

À ce moment, le journaliste français fut rejoint par des confrères.

– Il paraît que la délégation allemande menace de s'en aller, lui annonça l'un d'eux.

– Comment ?

– Oui, mon vieux ! Berlin claque les portes !

– Mais la situation est grave, alors !

– Très tendue, dans tous les cas ! Nous allons aux nouvelles. Vous venez ?

– Je vous suis, répondit le reporter.

Et, se tournant vers Orane, il s'excusa de la quitter si vite.

– J’aurais voulu encore rester avec vous, chère amie, mais le devoir m’oblige...

– Oui, oui ! Allez !

– Vous ne m’en voudrez pas, surtout ?

– Mais non. C’est tout naturel : la chasse aux nouvelles ! Je comprends très bien.

– Alors, au revoir, et merci des tuyaux. À un autre jour.

– C’est ça, à une autre fois.

Une dernière poignée de main et le journaliste, laissant un billet de banque pour solder leur repas, rejoignit vite ses camarades.

Délivrée de la présence du reporter, Orane ne pensa plus qu’à observer Miguel. Une grosse désillusion l’attendait.

Le repas des trois Espagnols était terminé depuis un moment déjà et, s’ils étaient attardés à table, c’était seulement pour se concerter une dernière fois avant la séance de l’après-midi.

Tout à l’heure, même, les deux messieurs qui se trouvaient avec Ruitz avaient pris congé de

celui-ci.

Orane pensa que Miguel allait profiter de cette liberté pour venir la rejoindre, ne fût-ce que pour connaître la raison qui l'avait amenée à Genève ; mais, à son grand dépit, celui-ci profita de ce qu'elle disait au revoir au journaliste pour s'esquiver.

Quand la jeune femme s'aperçut de son départ, elle en fut bouleversée.

Se levant brusquement, elle quitta la salle avec une hâte mal dissimulée. Elle espérait encore pouvoir rejoindre Ruitz au vestiaire ; mais ce fut en vain qu'elle l'y chercha. Alors, de plus en plus agitée, elle se mit à parcourir avec anxiété les terrasses et les divers salons de ce caravansérail. Hélas ! Miguel n'était nulle part. Ni au café, ni au fumoir, et pas davantage au salon de lecture. Ce fut également en vain qu'elle s'informa au bureau de l'hôtel : Miguel n'était pas descendu chez eux ; aucune chambre n'était à son nom.

Ne pouvant croire que son mari se fût éloigné ainsi sans venir la voir et lui parler, elle se risqua à interroger les garçons de salle. Hélas ! la

pauvrette avait beau dépeindre la silhouette de Ruitz, ou préciser qu'il s'agissait d'un délégué espagnol, personne n'avait aperçu celui qu'elle cherchait.

Au bout d'un quart d'heure d'inutiles recherches, la jeune femme se retrouva devant la porte du palace, toute déçue, le cœur gros, avec une grande envie de pleurer.

Devant elle, une longue file de voitures s'étendait sur l'avenue lourde de soleil et de poussière. Orane supposa que Miguel avait dû en prendre une pour avoir pu disparaître si vite.

Toute désorientée, elle ne savait quel parti prendre.

Une grande tristesse, mêlée de crainte et de regret, l'envahissait maintenant. Son mari venait d'agir comme s'il ne la connaissait pas,,. Vraiment, était-il fâché à ce point qu'il n'y eût plus d'espoir de le reconquérir ?

Ah ! que soudain ils étaient loin les beaux projets de revanche !

\*

Un peu intimidée, Orane s'approcha du policier en faction dans le couloir des Bergues.

– Je voudrais parler à M. Ruitz de Plata, dit-elle cependant avec résolution.

L'homme la regarda :

– Il fait partie de la délégation française, madame ?

– Non, il est Espagnol.

– Alors, ce n'est pas ici. C'est à l'autre étage.

– Voulez-vous me dire où je dois m'adresser ?

– Volontiers, madame... Mais je dois vous prévenir que si vous n'avez pas demandé une audience, vous ne serez pas reçue... En outre, à cette heure-ci, ces messieurs sont en séance. Il faudrait venir le matin... même si vous avez un rendez-vous.

– Ah ! dit Orane, embarrassée. Vous ne croyez pas que maintenant...

– Non, madame. On ne vous recevra pas. On

ne fera même pas passer votre nom. Les ordres sont formels : il faut éviter de troubler les séances. Le mieux serait d'écrire. Ayant demandé et obtenu audience, ça irait tout seul.

La jeune femme baissa la tête, désappointée. Ayant pris tout à coup la décision de venir trouver Ruitz au palais, elle n'avait pas prévu qu'elle se heurterait à tout ce protocole.

Elle était la femme de Miguel, pourtant. Mais, au bout du corridor, la foule des informateurs et des diplomates qui se tassaient pour guetter les sorties lui prouvait surabondamment que les règlements étaient les mêmes pour tous et qu'elle devait s'y conformer, malgré les liens qui l'unissaient à Ruitz.

— Je voudrais écrire, demanda-t-elle, après une lente réflexion.

— Il y a tout ce qu'il faut là-bas, madame. Vous remettrez votre lettre à un des agents en faction. Elle touchera sûrement votre correspondant dans la soirée.

Orane remercia, puis nerveuse, désappointée,



comme si, soudainement, toutes ces formalités qui se dressaient entre Miguel et elle la séparaient plus encore de celui-ci, elle écrivit dans une sorte d'hypnose désespérée les quelques lignes ci-dessous :

« Miguel, comment avez-vous pu, ce midi, vous éloigner sans venir vers moi ? C'est abominable d'avoir agi ainsi avec celle qui porte votre nom ! Il n'y a pas que les terroristes de Barcelone qui savent torturer une femme ! Prenez garde, je suis à bout de courage depuis trois jours que je vous cherche. Votre attitude injurieuse d'aujourd'hui est impardonnable...

« Je suis au Léman Bleu ; si vous ne venez pas m'y rejoindre avant demain, vous aurez à vous en repentir toute votre vie.

« Je vous attends.

« ORANE. »

Elle cacheta, mit le nom de Miguel. Puis, en angle, elle ajouta : « Pressé et personnel. »

Sa lettre confiée à un gardien qui lui donna l'assurance de la remettre sans retard au destinataire, la jeune femme quitta les parages du palais, pâle et bouleversée.

À cette minute, elle était dans un tel état de dépression nerveuse qu'elle se serait jetée volontiers dans le lac, aux eaux pourtant si miraculeusement vertes, couleur de l'espérance.

\*

La nuit, déjà, s'étendait sur la ville coquette tassée au bord du lac. Seuls, les hauts pics des Alpes, couverts de neige, brillaient encore des feux du crépuscule. Sur la droite, au-dessus des autres cimes, le sommet du mont Blanc s'estompait peu à peu derrière un nuage clair que le couchant illuminait par place.

Pendant que les étoiles s'allumaient, une à une, au firmament nocturne, les aiguilles des pendules grignotaient lentement les heures des cadrans.

Dans la chambre luxueuse qu'elle occupait au palace du Léman Bleu, Orane attendait...

Du palais des Nations, elle était venue directement chez elle, ne voulant pas risquer d'être absente si, malgré ce qu'on lui avait dit, Ruitz recevait sa lettre tout de suite et s'avisait d'accourir vers elle. Car, bien qu'elle accusât son mari de toutes les noirceurs, la jeune femme savait bien qu'il s'inquiéterait de sa menace et viendrait immédiatement la rejoindre.

Mais l'après-midi s'était écoulé sans qu'Orane vît venir celui qu'elle attendait avec tant d'impatience. Maintenant elle se demandait avec une terrible anxiété ce qu'elle ferait si Miguel, complètement détaché d'elle, ne venait pas la rejoindre.

Cette éventualité était si effarante que la petite épouse n'osait pas y attarder son esprit, de crainte de connaître immédiatement le pire désespoir.

Miguel mécontent, cela pouvait encore s'arranger ; mais Miguel désireux de s'affranchir d'elle, c'était le désastre complet !

Ce fut pour elle comme une délivrance quand le téléphone intérieur de l'hôtel retentit et lui annonça la venue d'un visiteur.

Sa joie était si grande que, lorsque Miguel entra, elle tendit vers lui ses deux mains, dans un geste éperdu d'accueil.

— Oh ! Miguel, comme vous avez tardé !

Mais le jeune mari ne répondit pas à cet élan qui la portait vers lui.

Debout sur le seuil de la porte, ses yeux explorèrent d'abord l'appartement ; puis, un peu durs, ils se portèrent sur Orane.

— Seule ? s'inquiéta-t-il d'une voix froide.

— Mais oui, seule, répondit Orane, toute saisie et déçue. Qui voudriez-vous qui soit avec moi ?

Il ne répondit pas tout de suite. S'avançant dans la pièce, le visiteur se laissa choir dans un grand fauteuil placé à contre-jour, entre deux fenêtres.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici ? s'informa-t-il alors.

– Je vous l’ai écrit... Trois jours, précisa-t-elle.  
– Vous n’êtes pas allée chez vos parents ?  
– Si, en passant Ce sont eux qui m’ont permis de venir vous rejoindre.

– Permis ? releva-t-il en arquant ses sourcils.  
– Je veux dire, rectifia-t-elle vivement, pour éviter toute confusion désagréable, que sans eux... La vie est chère en Suisse, à cause du change... Je n’aurais pas osé faire cette dépense sans votre autorisation.

Il ne broncha pas devant une telle apparente soumission.

– N’aviez-vous pas le chèque de votre père ? observa-t-il pourtant.

Elle eut un timide sourire.

– Vous oubliez, Miguel, que je suis mariée et que, sans vous...

– Ah ! oui, c’est juste ! remarqua-t-il du bout des lèvres.

Un silence tomba. Ruitz avait allumé une cigarette qu’il fumait lentement.

Son attitude glaciale et calme torturait Orane. Elle ne trouvait plus les phrases qu'elle avait si bien préparées durant sa longue attente de l'après-midi. La possibilité de pouvoir enfin parler à son mari, qu'elle avait désespéré un instant de revoir, la laissait comme paralysée devant lui.

Faisant enfin un effort sur elle-même, elle finit par dire :

– Voici, Miguel, il faut absolument que vous sachiez que je n'ai pas voulu, l'autre jour, vous blesser à ce point. La lettre de ma mère était moins controuvée que vous ne l'avez cru.

– Vous êtes vraiment bien bonne de me le dire, répondit-il avec cet air ironique qu'il prenait lorsqu'il ne voulait pas se laisser attendrir.

– Il faut me croire, Miguel, je vous assure.

– Mais, est-ce spécialement pour me dire cela que vous êtes venue à Genève ? Ne serait-ce pas plutôt pour vous afficher avec un certain monsieur ?

– Un certain monsieur ?

– Sans doute, señora. Vous paraissez avoir la mémoire courte. À midi, lorsque nous nous sommes rencontrés dans ce restaurant élégant, ce n'était pas un client étranger qui se trouvait à votre table, mais une personne qui est entrée en votre compagnie, qui a choisi vos places... et qui, d'ailleurs, paraissait charmée d'être avec vous.

Malgré elle, la jeune femme rougit, sous les yeux soupçonneux qui la dévisageait.

– Mais ce monsieur est un camarade, protestait-elle avec chaleur. C'est un journaliste que j'ai vu plusieurs fois à Paris, chez une de mes cousines. Me rencontrant à Genève, où je suis étrangère, il m'a offert d'être mon guide ici et de m'aider à vous rejoindre.

– Ah ! oui, oui ! Un cicerone, enfin ! Ma foi, il avait l'air bien galant et fort empressé, ce guide providentiel !

– Il était tout simplement poli et courtois. Je ne vois pas ce que son attitude avait d'incorrect vis-à-vis de moi. Si cela avait été, je l'aurais certainement remis à sa place. Je n'oublie pas que je suis mariée, Miguel, et je ne suis pas femme à

oublier le respect qui m'est dû, ni celui que je vous dois.

– Je ne mets nullement en doute votre sens de l'honneur, madame. Seulement vous rendez-vous compte de l'inconséquence de vos actes ? Je suis connu, ici... un diplomate ne passe pas inaperçu, surtout à Genève et dans les circonstances présentes. Vous vous êtes montrée en public, accompagnée de ce monsieur et sans la présence d'une tierce personne... Vous oubliez qu'une jeune femme de votre âge, même mariée, est tenue à une certaine réserve. Ensuite, vous êtes descendue, ici, sous mon nom...

– Devais-je me cacher ? Prendre un autre état civil ?

– Je ne dis pas cela ! Mais ne pensez-vous pas que vous étiez obligée à plus d'obligations encore, le moindre de vos actes pouvant me porter préjudice ? Ainsi, ce monsieur...

– Ce monsieur ?

– ... Votre élégance, votre attitude, toute votre coquetterie... vous ne sentez pas que vous me



mettez dans une situation embarrassante vis-à-vis de mes collaborateurs ?

– Soit ! rétorqua Orane, qui percevait en elle le réveil de forces combattives regrettables. Soit ! j'admets que mon attitude pouvait être jugée équivoque par des yeux malveillants... ou jaloux ! Mais n'oubliez pas, cependant Miguel, que, quand je suis arrivée à Genève, j'ignorais tout de vous. Je ne soupçonnais même pas ce que vous veniez y faire. Pourquoi ne m'avez-vous pas mise au courant de votre profession réelle ? Cette cachotterie, envers moi, était plutôt ridicule.

– Évidemment ! Tout ce qui vient de moi vous a toujours paru grotesque.

– Je parle de votre silence...

– J'avais, peut-être, la prétention d'être aimé pour moi-même. On émet ainsi, parfois, des espoirs vraiment... ridicules, ceux-là ! Quoi qu'il en soit, je vous ai réservé cette surprise. Je suppose qu'elle n'a pas dû vous être désagréable, vu les ambitions de votre père, remarqua-t-il au passage d'un air sarcastique.

Il poursuivit, du même ton acerbe :

– Comme vous vous êtes toujours montrée très peu ambitieuse en ce qui concernait mes occupations... un commis, un sténographe, je n'avais pas cru nécessaire de vous donner plus tôt ces précisions.

Orane courba la tête sous le reproche qui était fondé. Jamais elle n'avait envisagé que son mari pût être vraiment quelqu'un de marquant dans la société moderne, où les riches, seuls, semblent pouvoir lever la tête. Elle s'apercevait même que les suppositions désagréables de M. Le Cadreron, sans qu'elle le veuille, avaient déteint sur elle. Et Ruitz, naturellement, ne le lui pardonnait pas ! Comme tout le reste, d'ailleurs !

– Ainsi, reprenait Miguel avec dédain, c'était peut-être pour être fixée sur ma situation que vous êtes venue à Genève ? Je n'espérais pas que mon sort pût avoir une si grande valeur à vos yeux. C'est tout ce qui vous préoccupait ?

Orane secoua la tête. Le ton sardonique de Miguel ne lui échappait pas, mais elle ne pouvait pas lui laisser croire que la curiosité seule l'avait

conduite vers lui.

– Vous vous trompez, Miguel, il y a autre chose.

– Eh bien ! dites...

Ainsi conviée avec tant de sécheresse à s'expliquer, Orane eut une hésitation. Les mots sont difficiles à trouver quand on sent que l'oreille qui écoute est hostile pour les accueillir.

– Je ne voudrais pas que vous vous imaginiez... mes sentiments sont loin d'être de l'indifférence...

Il l'interrompt :

– Oui, oui, je sais que vous allez me bercer de quelques phrases grandiloquentes. Au fond, ce n'est peut-être que la joie d'avoir un époux en vue qui vous fait changer d'attitude. Le mari, employé obscur, ne vous intéressait pas, mais le mari diplomate, c'est autre chose... Ça fait battre d'aise votre petit cœur de bourgeoise vaniteuse. Vous n'espériez pas tant, n'est-ce pas ?

Elle eut un cri de réprobation :

– Oh ! Miguel, taisez-vous ! C'est honteux ce

que vous me dites là ! Jamais je n'ai eu une pareille pensée. Je suis arrivée à Genève dans le but d'avoir une explication franche avec vous et de... et de... m'excuser ! Mais je le répète, à ce moment-là, j'ignorais encore votre véritable position sociale. C'est à midi, seulement...

Il eut un haussement d'épaules.

– Écoutez, Orane, j'ai eu toutes les patiences pour tâcher de mettre entre nous un peu d'amour... de nous rapprocher. J'ai accepté certaines conditions que peu de maris, à ma place, auraient tolérées. N'oubliez pas que si vous êtes ma femme devant l'état civil, vous ne l'êtes guère en réalité. Vous étiez trop orgueilleuse de vos prérogatives de race pour accepter si simplement l'amour du premier venu... d'un pauvre aviateur sans sou ni maille !

« Aujourd'hui, d'après ce que je crois comprendre, vous venez en conciliatrice... vous avez changé d'avis : je suis devenu un mari plus avouable ! Combien de temps dureront ces belles dispositions ? Et demain, ne vais-je pas me heurter à nouveau à votre froideur ? Il vous est

difficile de me supporter, Orane. Je le sens bien ! C'est plus fort que votre volonté ; vous ne pouvez pas m'aimer...

En prononçant ces mots, son visage avait pris une expression de si profonde tristesse qu'Orane se sentit toute bouleversée.

Mais, reprise par une sorte de rancune, d'orgueil blessé, qui l'empêchaient de redresser la fausse opinion de Miguel en proclamant la vérité méconnue, elle observa du tac au tac :

— Mais, vous non plus, vous ne m'aimez pas, n'est-ce pas ?

L'adversaire demeura un instant silencieux. Il hésitait. Qu'allait-il répondre ? Orane attendait, angoissée. De cette réponse dépendait le bonheur de leur existence.

Miguel regarda fixement celle qui était sa femme : il rencontra des yeux qui semblaient le braver. Alors, haussant les épaules :

— Non, répondit-il froidement.

Orane reçut le mot en plein cœur, son visage se crispa et elle chancela quelque peu sous le

choc invisible ; mais, s'apercevant que son mari l'observait sous ses longs cils baissés, elle voulut noyer son impression douloureuse dans la colère.

– C'est bien ce que je pensais ! s'écria-t-elle, d'autant plus agressive qu'elle devait stimuler son emportement pour le mettre à la hauteur de son orgueil blessé. D'ailleurs, êtes-vous seulement capable d'aimer ? Ou, plutôt, n'avez-vous pas laissé votre sensibilité auprès de cette fiancée que vous avez délaissée à cause de moi ? Eh bien ! retournez-y dans votre milieu chevaleresque où les hommes ne sont même pas capables de respecter, ne fût-ce qu'une nuit, une femme que le hasard et l'infortune ont jetée dans leurs bras.

Le visage de Miguel se décomposait sous l'affront.

– Cela suffit, Orane ! fit-il en se dressant brusquement. En voilà assez ! Est-ce pour m'insulter que vous avez quitté Paris ? Peut-être pour me cribler de vos sarcasmes et m'enlever le peu de quiétude dont j'ai besoin ici ? Maintenant le mal est fait, vous devez être satisfaite ! Vous

permettez que je me retire, n'est-ce pas ? Je crois que nous n'avons plus rien à nous dire.

Il se leva et, d'un geste rageur, écrasa dans le cendrier sa cigarette à peine fumée. Dans une contorsion un peu théâtrale, il se grandissait orgueilleusement pour mieux la toiser.

— Et cette fois, jeta-t-il comme un défi, adieu définitivement, madame !

\*

Avec des yeux hagards, Orane suivait tous les mouvements de Ruitz. Elle était blême.

La tête haute et très pâle, lui aussi, il se dirigea à présent vers la sortie.

D'un geste et d'un cri, la jeune femme l'arrêta. Il y avait de l'égarement dans ses yeux, mais aussi une détermination subite qui ne calculait plus rien... qui faisait litière de toutes les conventions.

— Ne partez pas, Miguel. Même si vous devez

me maudire, il faut que vous sachiez tout.

– Tout ? Quoi encore ? jeta-t-il de loin, sa main sur le bouton de la porte.

– Vous avez parlé de ridicule, tout à l’heure... du monsieur de tantôt... Je crois que j’ai encore plus de torts que vous ne le soupçonnez.

Elle eut un amer sourire.

– Maintenant, vous aurez réellement de vrais motifs de m’en vouloir !

Du coup, le bras de l’homme abandonna la porte. Retourné tout d’une pièce, il dévisageait fiévreusement la jeune femme.

– De quels torts parlez-vous ? Avec cet homme ? Vous !

Pour toute réponse, elle hocha approbativement la tête.

– Mais parlez donc ! cria-t-il en revenant vers elle. Qu’y a-t-il eu entre lui et vous ?

– Des confidences ! répondit-elle à mi-voix. De terribles confidences !

Ruitz restait perplexe. Que voulait-elle lui



faire entendre ?

– Je ne saisis pas. Qu’avez-vous pu dire à cet étranger ?

– Tout !

Son regard fixe semblait frappé de folie.

Tout près d’elle, maintenant, le jeune diplomate la regardait sans comprendre.

Il la vit si décolorée, avec tant de volonté morbide sur le visage, qu’il s’effraya pour elle et se demanda si elle ne perdait pas la raison.

– Que voulez-vous dire, Orane ? répéta-t-il, plus doux, en lui prenant la main. Je vous en prie, expliquez-vous... Je suis inquiet. Cet homme ?

– Un camarade, je vous l’ai dit.

– Alors ?

À son tour, elle regarda Ruitz et ses yeux perdirent un peu de leur fixité. Une larme, même, roula sur sa joue pâle.

– Écoutez, Miguel, il faut que vous compreniez. Vous avez été trop dur pour moi... J’ai appris votre vraie personnalité en même

temps que votre indifférence me souffletait publiquement. Vous aviez honte de moi, vous affectiez de ne pas me connaître... j'ai souffert atrocement ! Toute votre attitude dédaigneuse semblait me rejeter de votre vie... C'était inimaginable et tellement imprévu !... Tout de même, je portais votre nom, j'étais votre femme... C'était à la fois trop cruel et... trop tentant... la vengeance était à portée de ma main...

Il abandonna la menotte glacée et, anxieux soudain, se livra à tous les soupçons.

– Qu'est-ce que vous avez fait, Orane ? balbutia-t-il, déjà aux cent coups.

Elle ne répondit pas tout de suite.

Subitement, elle se rendait compte qu'elle avait agi, tantôt, avec une légèreté inconcevable.

Comment avait-elle pu livrer à la presse de tels renseignements intimes sur son mari... sur eux deux ?

Oui, c'était pour se venger, pour faire connaître au grand jour que le jeune diplomate était marié. Et si elle lui racontait toutes ces

choses, ce soir, c'était aussi pour prévenir Ruitz que, quoi qu'il fasse, à présent, il ne pouvait plus cacher à personne qu'une femme portait légalement son nom.

Oui, tout cela était exact, était réel...

Cependant, en cette minute, devant l'agitation de Miguel, elle comprenait que si le journaliste, malgré sa promesse de ne pas ridiculiser son mari, prononçait quelques paroles de trop, celui-ci ne pardonnerait jamais à sa femme de l'avoir placé en si désagréable posture.

Plus que tous leurs démêlés intimes, ses racontars de midi allaient les séparer. L'orgueil de Ruitz, mis à vif, ne pourrait pas faire grâce.

S'apercevant trop tard dans quel guêpier affolant elle s'était mise, elle ferma les yeux sous la vision terrible de l'irréparable qu'elle avait elle-même créé.

Égarée, elle chancela.

Ce fut Miguel qui la retint et l'aida à s'asseoir.

Désarçonné et inquiet, il la dévisageait. Il soupçonnait une catastrophe et n'arrivait pas à

deviner laquelle.

Et d'y avoir mêlé l'homme du restaurant, dont les yeux brillants de plaisir, à midi, semblaient bafouer ses alarmes de mari, le mettait à la torture.

– Achevez, Orane. Qu'est-ce que vous avez fait, tantôt ? Je suis sur des charbons ardents. De quelle vengeance parlez-vous ?

Elle hocha la tête... si lourde de pensées, de désarroi, de chagrin accumulés.

Sa main, dans un geste las, se promena sur son front qui lui faisait tant mal, tout à coup.

– Voyons, Orane, cet homme... quelles confidences lui avez-vous faites ?

Déjà, une colère s'amassait en lui de tout ce que sa femme avait pu dire ou faire contre lui, pour lui nuire... pour se venger, comme elle venait de l'avouer.

Orane avait dû sentir le grondement impatient de sa voix. Elle releva les yeux et le regarda. Devant le pli dur des lèvres masculines, elle puisa la force d'achever la confession qui allait le

blessé.

– Voilà. Je lui ai tout dit !

Il bondit, exaspéré.

– Quoi ? Tout ? Que signifie ce tout ?

– Eh bien, tout !... Notre rencontre à Barcelone, notre mariage, une heure après... Tout, quoi !

Il ne saisissait pas encore. Désorienté, il répéta :

– Notre mariage ?

– Oui.

– Comment je vous ai rencontrée ?

– Ah ! non ! Ça, je n'ai pas précisé... ni expliqué que vous m'aviez sauvé la vie.

Bien qu'il ne se rendît pas encore compte du but qu'Orane avait poursuivi, il respira. Certains détails pouvaient être mal commentés. Il suffit de si peu de chose pour ternir l'honneur d'une femme, et celui d'Orane lui était cher malgré tout. Son amour-propre, d'ailleurs, exigeait qu'il n'eût épousé qu'une jeune fille irréprochable. Si

elle n'avait pas fait allusion à la situation équivoque dans laquelle elle s'était trouvée, tout allait bien.

Il eut le tort de s'en réjouir en la persiflant... pour la vexer et se venger de la petite alerte où elle l'avait tenu avec ses singulières réticences.

— Naturellement, vous avez passé sous silence ce qui pouvait vous nuire... Parmi un lot de femmes... sur le trottoir ! Ce n'était pas brillant à dire...

Ce fut comme un soufflet qui ranima l'orgueil d'Orane.

— Dites donc, vous ! cria-t-elle, les yeux étincelants. Est-ce une honte d'avoir croisé la mort en victime innocente ?

— Non, insista-t-il sur le même ton. Mais vous avez préféré ne pas en parler.

— Quel rustre vous faites ! Je n'en avais pas honte. Si je n'en ai pas parlé, c'est que ce n'était pas utile à ma vengeance.

— Votre vengeance ? Je ne vois pas en quoi le fait que je me sois marié sans vous connaître

serve votre hostilité ?

Réellement, il sentait s'éveiller en lui le besoin de la contredire... pour la forcer, peut-être, à livrer tout ce qui était en elle et qu'elle ne disait pas. Si tel était son but, il dut être satisfait d'y avoir réussi si vite. Elle s'était dressée, en effet, et, transfigurée, elle lui jetait à présent à la figure toute sa joie mauvaise :

– Mais vous ne comprenez donc pas, Miguel, que j'ai dit que nous nous aimions, que notre mariage était le résultat d'un coup de foudre, d'un attrait irrésistible ?

– Sujet très passionnant pour les lecteurs d'un journal, railla-t-il froidement, en reprenant place dans le fauteuil et en choisissant une nouvelle cigarette, comme s'il trouvait un certain plaisir à continuer cette petite discussion.

Un vague sourire rôdait à nouveau sur les lèvres de l'homme. Mais qui aurait pu dire quelles pensées se cachaient sous son apparente sérénité ?

Orane n'était pas d'ailleurs dans un état

d'esprit qui pût lui permettre de juger les réactions de son mari.

– Alors, disait-elle, toujours avec emportement, vous ne trouvez pas drôle que j'aie proclamé que notre ménage était un ménage d'amoureux ? J'ai dit que vous m'adoriez ! J'ai mis de la passion partout où il n'y en avait pas... dans tous nos gestes : à Barcelone, à Paris, chez nous, ici !... Demain, tout le monde saura que nous sommes mariés et que nous nous aimons.

Ahuri, il continuait de la regarder... mais toujours sans comprendre où elle voulait en venir. Pourtant, sur sa bouche railleuse, le sourire persistait.

– Et vous pensez que je puis être tourné en ridicule parce que je me suis marié, un peu vite, avec une femme que j'aimais... et qui me rendait mon amour ?

– Je pense que tout le monde, maintenant, ne pourra plus ignorer mon existence. On saura que vous êtes marié, que je vis auprès de vous, et toutes vos explications ne résisteront pas devant les miennes.



Machinalement, Ruitz tira de sa poche un briquet d'émail avec lequel il alluma la cigarette qu'il avait conservée éteinte jusqu'ici.

Il accomplissait, d'ailleurs, ces divers gestes dans une sorte de léthargie, sa pensée étant trop absorbée pour y prendre une part active.

Quand il eut lentement absorbé, puis rejeté la fumée de tabac, il observa à brûle-pourpoint :

— Il faut peut-être que vous sachiez, Orane, que vos soi-disant confidences n'apprendront pas grand-chose à ceux qui me connaissent. Je n'ai jamais caché à mes collaborateurs que j'étais l'époux d'une femme charmante... très jolie et... très aimée !

— Oh !

— Oui, très aimée ! Il n'y a pas que vous, mon petit, qui sachiez farder la vérité. Je constate même en passant, qu'il est extraordinaire, pour quelqu'un qui me déteste autant que vous le proclamez depuis quelque temps, quand nous sommes en tête à tête, que vous étaliez tant d'amour aux yeux moins prévenus des

étrangers... C'est très flatteur pour moi, mais je ne vois pas très bien à quoi rime cet étalage de sentiments... l'autre jour, encore, avec votre maman...

– Je vous ai expliqué qu'il me fallait rassurer ma mère.

– Oui, je sais... je n'oublie pas ! Je ne vous en blâme pas, d'ailleurs. C'était très bien... toute cette imagination tenait presque du naturel...

– C'est plus facile, je crois, d'inventer que de dépeindre la vérité, fit-elle, toute songeuse. On brode, on embellit, on pare l'existence...

En la parodiant, il poursuivit :

– On rêve... on appelle l'amour et on en met partout... surtout quand on y pense plus que ce ne serait nécessaire. Bref, avec votre maman, c'était parfait ! En revanche, je me demande en quoi cela pouvait intéresser votre ami du restaurant.

– Oh ! lui, ce n'est pas pareil ! Un reporter adore les potins.

– Et vous lui en avez servi ?

– Le plus que j'ai pu.

– Pour que tout Genève sache que je suis marié ?

– Pour que la terre entière ne l’ignore pas. Pour qu’elle l’apprenne aussi, l’autre ! Pour qu’elle en souffre et que vous ne puissiez plus lui mentir davantage !

Il avait sursauté, tellement suffoqué qu’il en oubliait son rôle d’impassibilité.

– Pardon ! De qui parlez-vous ?

Orane était trop énervée pour s’arrêter en si bon chemin.

– D’elle ! lança-t-elle rageusement. De l’autre ! De la femme que vous aimez ! Oh ! je suis bien vengée ! Je suis contente de penser que, peut-être, vous allez en souffrir.

Depuis quelques instants, Miguel s’était levé et arpentait la chambre, les sentiments tumultueux qui l’agitaient ne permettant pas à un homme aussi pétulant que lui de rester en place.

Les paroles d’Orane, son cri de victoire, bien féminin, le clouèrent au sol devant elle.

Devenu très attentif, il fixait sur sa femme des

yeux inquisiteurs.

– De quelle femme parlez-vous ? Précisez !  
insista-t-il dans une sorte de stupeur inquiète.

– D'elle ! riposta la jeune femme, toute frémissante. Peut-être la fille du général espagnol dont vous nous avez parlé... Je ne sais pas, moi ! Elle, enfin ! Elle !

– Elle, répéta-t-il en songe. Mais qui vous a dit ? s'inquiéta-t-il tout à coup. Qui vous a raconté que j'aimais... ailleurs ?

– Vous.

– Moi !

Une stupéfaction bouleversait le visage du jeune homme.

– Oui, vous ! Enfin, c'est pareil !

– Comment, pareil ? Que vous ai-je jamais dit à ce sujet ?

– Que vous ne m'aimiez plus !

Il la fixa bizarrement, comme s'il se trouvait en face d'une inconnue ou d'une énigme.

– Et ceci vous a donné à croire...

– Oui, parce que vous ne parliez pas ainsi au début... même à mon père, vous aviez avoué certains sentiments qu’aujourd’hui vous reniez avec vigueur.

– Et alors ?

– Alors, tout le monde sait que, quand un mari cesse d’aimer sa femme et qu’il lui crie son indifférence en pleine figure, c’est qu’il en aime une autre. Ceci est de toute évidence.

– Très probable, en effet, approuva-t-il allègrement.

– Vous voyez, vous approuvez !

Ruitz ne répliqua pas.

Une lueur singulière animait ses yeux sombres ; pourtant, il ne se départait pas de son apparence glaciale.

– Vous êtes une drôle de petite bonne femme, Orane, murmura-t-il. On croit vous connaître et on vous découvre tous les jours.

– Parce que je suis capable de haine ! répliqua-t-elle, farouche.

– De haine... et aussi d’amour, peut-être ?

Quelles pensées intérieures habitaient l’homme, pendant que ses yeux, rivés sur ceux de la jeune femme, semblaient vouloir fouiller son âme jusqu’au fond ?

– Et c’est contre cette autre femme que vous vous êtes dressée, Orane ? demanda-t-il avec douceur. C’est pour l’atteindre que vous avez crié, au plein jour, vos sentiments... et ceux que vous m’attribuez officiellement ?

– Oui. Pour l’atteindre... et vous atteindre également.

Sa voix avait perdu toute arrogance. Ce n’était plus que celle d’une petite fille qui avoue ses fautes et qui s’attend à en subir le châtiment. Cependant, elle demeurait rigidement dressée devant lui et, comme il la regardait de trop près, elle tourna la tête pour lui dérober une larme qui roulait encore sur sa joue.

– Orane, prononça Ruitz très bas. Ma petite Orane.

Ses mains la saisirent aux épaules pour la

maintenir devant lui.

– Mon Dieu, est-il possible ?... Vous avez été jalouse, Orane !

La voix de l'homme tremblait, tout son être d'ailleurs frissonnait d'émotion.

La jeune femme s'était caché le visage dans ses mains car, à la première larme, une autre avait succédé. C'était, maintenant, un déluge.

Comme Ruitz l'attirait contre lui, elle n'eut qu'à baisser un peu la tête pour enfouir son visage au creux de l'épaule masculine et mieux dérober sa gêne.

– Vous avez été jalouse, Orane, répéta-t-il très bas, jalouse, *mi querida* !

Et tout à coup, ce fut comme une explosion :

– Santa Madona, soyez bénie ! Elle m'aime !

Éperdu de joie, il relevait le petit minois mouillé de larmes, où le regard seul disait tout ce que les lèvres n'avaient jamais voulu prononcer.

– Ma chérie ! Mon amour ! Comment avez-vous pu douter ? Mais je vous aime, bien-aimée !

Je n'aime que vous ! Je n'ai jamais cessé de vous aimer !

Comme elle secouait la tête, ne voulant pas paraître le croire si vite, il l'attira plus fort contre lui, la couvrit de baisers.

– Tais-toi ! balbutiait-il. Ne me dis pas que tu as pu douter de moi. Je t'aime ! Je t'ai aimée dès la première minute... là-bas, à Barcelone, quand mes yeux ont rencontré les tiens.

Elle l'écoutait, incrédule encore et émue en même temps, les yeux clos, blottie entre ses bras comme dans un refuge naturel enfin reconquis. Les mots d'amour résonnaient en elle divinement... c'était une musique céleste qui endormait toutes ses peines... un anesthésique qui dissipait toutes ses rancœurs saugrenues.

Parce qu'elle demeurait contre lui, sans paroles, il crut qu'elle doutait encore.

– Voulez-vous la preuve, ma bien-aimée. que je n'ai jamais cessé de vous aimer ? proposa-t-il.

En même temps, lui tenant les mains, il l'attira auprès de lui, sur le divan.



– Venez, asseyez-vous là... Je vais vous montrer.

Sortant son portefeuille de sa poche, il ajouta :

– Cherchez là-dedans, *nieta*... Toutes mes pauvres reliques, qui ne m’ont jamais quitté, vous diront quelle place vous occupiez en mon âme... Tenez, voici notre acte de mariage, la médaille que vous m’avez remise à Barcelone, et les deux photos que j’ai réussi à prendre de vous, une fois que j’étais à bout de courage.

– Quelles photos ? demanda-t-elle avec étonnement.

– Deux petits instantanés, saisis au passage... un jour que j’avais besoin de vous voir et que, trop pauvre encore pour aller trouver les vôtres, j’ai guetté votre venue tout un après-midi sur la route.

– Oh ! Ruitz, murmura-t-elle, pourquoi n’avez-vous jamais dit cela ?

– À quoi bon ! Vous ne m’aimiez pas, *querida*. Vous auriez raillé mes pauvres sentiments...

À travers ses larmes qui recommençaient à couler, – larmes de joie, à présent, – Orane regardait les deux petites images, modestes épreuves d’amateur... toutes décolorées par de trop multiples baisers, peut-être !

Une violente émotion la saisit alors, sans qu’elle eût la force de la réprimer. D’un élan, elle se jeta contre la poitrine de son mari et noua ses bras autour de son cou.

– Miguel ! Miguel ! s’écria-t-elle enfin à travers ses pleurs. J’ai dû vous paraître méchante, mais je ne savais pas... Vous n’aviez pas le droit de me cacher tout cela. Pourquoi n’avez-vous pas parlé plus tôt ? Il y a une éternité que j’attends vos aveux, car, moi aussi, je vous aimais. J’étais désespérée... si désolée de penser que je n’avais pas su saisir votre affection au passage.

L’homme secoua la tête. Il était heureux comme, depuis quelques jours, il n’espérait plus l’être ; mais il évoquait tous les doutes qui l’avaient torturé.

– Oui, avoua-t-il gravement, en pressant Orane sur son cœur, nous étions deux orgueilleux qui

nous meurtrissions sans répit. J'aurais dû parler plus tôt, en effet ; mais vous m'aviez chassé de votre chambre, señora, et je m'étais juré que ce serait vous qui m'y rappelleriez.

– Oh ! Miguel... c'était très vilain d'espérer une chose pareille ! Ce calcul est très laid chez un homme. Tout le monde sait bien qu'une femme ne peut pas... sa pudeur l'empêche d'avouer la première ses sentiments.

– Je sais ! C'était absurde ! Que pouvais-je faire quand tout mon être se dressait contre mon désir... ou contre votre ironie ? Un mot d'encouragement de vous et j'aurais été à vos genoux pour vous parler d'amour... mais vous ne le disiez pas, ce mot-là, au contraire ! J'en devenais fou de rage et de désespérance.

– Et moi, j'étais très malheureuse, car vous aviez l'air de prendre en mal tout ce que je faisais. Chaque jour, vous me paraissiez plus distant que la veille...

– Je l'étais, malheureusement.

– Mais, moi, je ne le méritais pas... du moins,

je ne me rendais pas compte qu'il y avait de ma faute. Je finissais par avoir réellement de la peine.

– Les cœurs qui aiment sont parfois ennemis avant de se comprendre.

– C'est vrai, je ne vous ai jamais tant détesté que quand je souffrais de votre indifférence.

Il baisa les beaux cheveux blonds que la lueur des lampes électriques poudrait d'or.

– Il faut l'oublier, ma chérie ! Maintenant, nous allons rattraper le temps perdu en nous aimant deux fois plus fort... C'est bien mieux ainsi, n'est-ce pas ?

– Oui.

Orane avait à nouveau posé sa tête sur l'épaule du jeune homme. Cette position lui semblait douce, car elle marquait du repos, de la confiance, de la sécurité... la paix, quand le but est atteint !

Quelques instants, ils demeurèrent ainsi, en silence. Puis, tout à coup, la jeune femme se redressa et regarda son mari.

– Alors, Miguel, fit-elle avec agitation, si je ne

vous avais pas rappelé, tantôt, vous partiez vraiment ? Vous vous éloigniez pour de bon ?

– Sait-on ?... dit-il en souriant. Je vous aimais trop pour aller bien loin. J'aurais sûrement trouvé un prétexte pour revenir vous faire une nouvelle scène.

Elle fronça le sourcil, malgré l'air amusé dont il avait parlé.

– Évidemment, objecta-t-elle, cela vous aurait trop coûté de me dire simplement que vous m'aimiez ?

Il la regarda d'un air plutôt satisfait de lui.

– Il fallait bien que ce mot-là finisse par être prononcé, *mi amada*. Au point tendu où nous en étions, chérie, nos reproches contenaient toutes les déclarations.

– Néanmoins, tout à l'heure, s'obstina-t-elle avec une moue gênée, c'est moi ! Vous estimez, que, ce soir...

– Ce soir ?

Il saisit entre ses deux mains le doux visage qui s'empourprait.

– Ce soir, ma bien-aimée ? Ce soir ?... Tu as été jalouse ! Sans t'en rendre compte, tu m'as fait la plus belle scène de jalousie qu'une femme aimée puisse faire à l'homme qu'elle aime. Elle valait tous les aveux de la terre, ma chérie.

Et parce que, très confuse, Orane voulait lui dérober à nouveau son visage, il ajouta pour calmer sa pudeur :

– La jalousie est le sentiment qui raisonne le moins... Moi aussi, petite aimée, j'ai été terriblement jaloux. À midi, j'aurais voulu avoir le pouvoir d'anéantir l'homme qui était à votre côté. Vous ne m'avez pas vu en quittant le restaurant, mais j'étais là, pourtant, caché au fond d'une voiture, épiant tous vos gestes, avec l'impression effroyable que je me transformerais en fauve prêt à tuer, si je vous voyais rejoindre votre compagnon.

– C'est une très vilaine chose que vous révélez là, Miguel, répliqua la petite épouse, dont les yeux démentaient un peu le reproche des paroles. Chez un homme, la jalousie devient une injure grave.

– Hé ! parbleu, je le sais bien ! Mais, chez vous, c'est presque une vertu nationale ! Je suis d'un pays où l'amour fleurit sous les pas... où tout crée le besoin d'aimer : le ciel, la nature, l'air... D'un pays surtout où l'individu, pour s'épanouir, pour être très fort, exige un maximum d'amour... C'est une nécessité pour lui de se sentir aimé, admiré, mis au-dessus de tous les autres, par la femme qu'il aime. La trahison égale un crime impardonnable.

– Du pays de don Juan, précisa Orane, rêveusement.

– C'est ça ! Notre héros national !

Il y eut un nouveau silence.

Puis, Orane se prit à rêver tout haut :

– L'homme a besoin de s'épanouir dans l'amour de la femme qu'il a choisie, répéta-t-elle lentement. Mais c'est tout un programme, quelque chose d'immense que vous venez de dire là, Miguel... Dans cette lutte incessante qu'est la vie, quelle force invincible doit être, pour celui qui combat, la foi aveugle de sa compagne... quel

levier puissant que son admiration qui le soutient, qui l'aide, qui l'encourage ! L'homme est fort de toute la confiance qu'on lui accorde... de toute la certitude qu'il a d'être compris...

Elle fit une pause ; puis, fermement, en posant sa main sur la sienne.

– Miguel, je vous promets de vous aimer toujours... d'avoir confiance en vous... de vous admirer de tout mon pouvoir...

– De m'admirer ? protesta-t-il, surpris. Oh ! *belleza*, je n'en demande pas tant.

– Si, insista-t-elle. Il faut, vous, Miguel, que vous ayez toujours ce but devant vous : être fort, être bon, être juste... rester dans la plénitude physique et morale de vos prérogatives masculines... tel que la nature a créé l'homme, tel que Dieu le fit à sa ressemblance : fier, beau, noble... et ceci, Miguel, pour que je vous approuve, que je vous admire, que je reste toute petite auprès de vous, qui serez très grand.

Une fugitive lueur d'émotion illumina les grands yeux de velours sombre.



– Notre amour suffira à cette tâche, ma bien-aimée.

– Non, persista-t-elle, l’amour ne suffit pas, parce que l’habitude le tue peu à peu. Il faut entretenir la flamme, et l’homme ne doit pas faillir à sa tâche qui est de mériter cette affection exclusive et cette confiance qui lui sont nécessaires pour réussir, autant que l’air à ses poumons pour vivre.

Il baisa la petite main avec une sorte de respect.

– J’essaierai de bien remplir ma tâche, *señora mia*. Vos yeux et vos sourires me récompenseront, quand j’aurais réussi... Puissent-ils m’être indulgents quand le résultat de mes efforts sera moins bon !

– Tant que j’aurai confiance en vous, Miguel, je comprendrai tout : même la défaite. Vous pouvez compter sur moi.

Ils ne parlèrent plus. Leur âme était si remplie de bonheur que les mots ne suffisaient pas.

La nuit seule apaisa leur fièvre.

\*

Ce fut le lendemain que Ruitz réclama de sa compagne le récit de tout ce qu'elle avait fait depuis qu'il avait quitté Paris.

Loyalement, elle lui raconta ses tourments et ses regrets.

– J'étais hors de moi, je ne me rendais même pas compte que je pouvais vous aimer pareillement, Miguel.

– On ne sait pas toujours lire en soi-même.

– C'est mon père qui s'en est aperçu le premier.

– Comment cela ?

En riant, avec humour, elle lui raconta sa visite à ses parents et leur affolement.

Elle termina :

– Quand mon père m'a dit que je vous aimais, j'ai eu envie de jeter par terre tout ce qui était sur la table... cette exécution m'aurait soulagée. En

revanche, j'ai sangloté comme une démente, toute la nuit qui a suivi.

– Mon Dieu ! quelle exagération, chérie ! Vos parents, naturellement, doivent m'en vouloir d'être la cause de tant de larmes ?

– Non, au contraire ! Ils étaient très émus... Maman pleurait de joie, parce que ça la rassurait sur notre ménage. Quant à père, il était navré qu'une question de galette... oh ! pardon, une question d'argent nous séparât. Il m'ouvrait sa bourse sans compter et n'admettait pas que mère me donnât des conseils de sagesse. Du moment que je vous aimais, vous étiez leur fils, n'est-ce pas ?... Des parents, ça ne demande pas autre chose que de savoir leurs enfants heureux.

Elle s'arrêta, hésita, puis, à voix basse :

– Miguel... je leur ai promis que nous irions les voir au retour de Genève... Vous voudrez bien, n'est-ce pas, m'accompagner là-bas ?

Il ne répondit pas. Ses yeux noirs, un peu durs, regardaient dans le vague.

Alors, en se pelotonnant contre lui, Orane

avoua tout bas :

– Il faut que je vous dise, Ruitz, en venant vous rejoindre, j’avais très peur... Je n’étais pas sûre du tout de l’accueil que vous me réserveriez. Par moments, je m’épouvantais et j’en arrivais à penser à la mort. Si vous m’aviez repoussée, j’étais décidée à me jeter à l’eau.

– Oh ! petite folle chérie, peut-on exagérer ainsi !

– On ne raisonne pas toujours sagement. Bref, je suis entrée dans l’église, en quittant les Jachères pour aller à la gare. J’ai fait arrêter la voiture. Et là, devant la Vierge que j’avais priée toute petite, j’ai fait le vœu, si tout s’arrangeait entre nous, de revenir avec vous l’en remercier. Miguel, ne m’aidez-vous pas à tenir ma promesse ?

Il ne répondit pas encore. Que se passait-il en lui-même ? Accepterait-il d’accompagner sa femme à Rieuval, ce qui, en vérité, l’obligeait à retourner aux Jachères ? Ou, pendant que ses yeux sombres fixaient à travers la fenêtre les eaux calmes du lac Léman, envisageait-il autre chose

flattant mieux son orgueil ?

Orane, inquiète, l'examinait. D'un baiser, il la rassura. Puis :

– Moi aussi, un jour, je suis entré dans votre église, raconta-t-il en souriant. C'était peu d'instants avant d'aller trouver vos parents. À ce moment-là, moi non plus, je ne savais pas ce qui m'attendait au bout du chemin : le bonheur entrevu ou la fin d'un beau rêve ? Je suis donc entré dans l'église...

– Alors ?

– Alors, fit-il avec plus de gravité, devant la Madone, j'ai promis que si votre amour m'était acquis... si vous deveniez mienne... j'adopterais tout ce qui faisait la vie de celle que j'allais chercher : son pays, ses lois, ses habitudes seraient les miennes. J'aimerais ce qu'elle aimait. Je partagerais ses goûts, ses joies ou ses chagrins ; sa famille serait la mienne, je serais le fils de son père... Oui, j'ai promis cela aussi...

Il répéta lentement :

– Sa famille serait la mienne... J'aimerais ceux

qu'elle aimerait !

Il y eut encore un silence et, bien qu'il fût très court, ce fut un silence terrible, car il était peuplé de serments, de promesses, de loyauté... d'un tas de sentiments qui touchent le fond de l'âme humaine dans ce qu'elle a de meilleur en elle.

Ensuite, simplement, comme une chose naturelle, Ruitz ajouta :

– Vous voyez, chérie, qu'il faut que je vous accompagne aux Jachères. Moi aussi, j'ai une parole à tenir.

– Et vous ne serez pas hostile à mon père ? s'inquiéta Orane, qui s'attendrissait en pensant à ses parents dont elle était l'unique affection. Vous ne vous montrerez pas trop froid avec lui ?

– Oh ! *nieta* ! protesta-t-il, en essuyant l'humidité qui brillait déjà dans les grands yeux d'azur. Est-ce qu'un fils peut garder rancune à son père ? Soyez donc rassurée, *mi querida*... N'ai-je pas promis que les vôtres seraient les miens ?

Et jamais plus ils ne devaient revenir là-dessus.





Cet ouvrage est le 379<sup>e</sup> publié  
dans la collection *Classiques du 20<sup>e</sup> siècle*  
par la Bibliothèque électronique du Québec.

**La Bibliothèque électronique du Québec**  
est la propriété exclusive de  
Jean-Yves Dupuis.